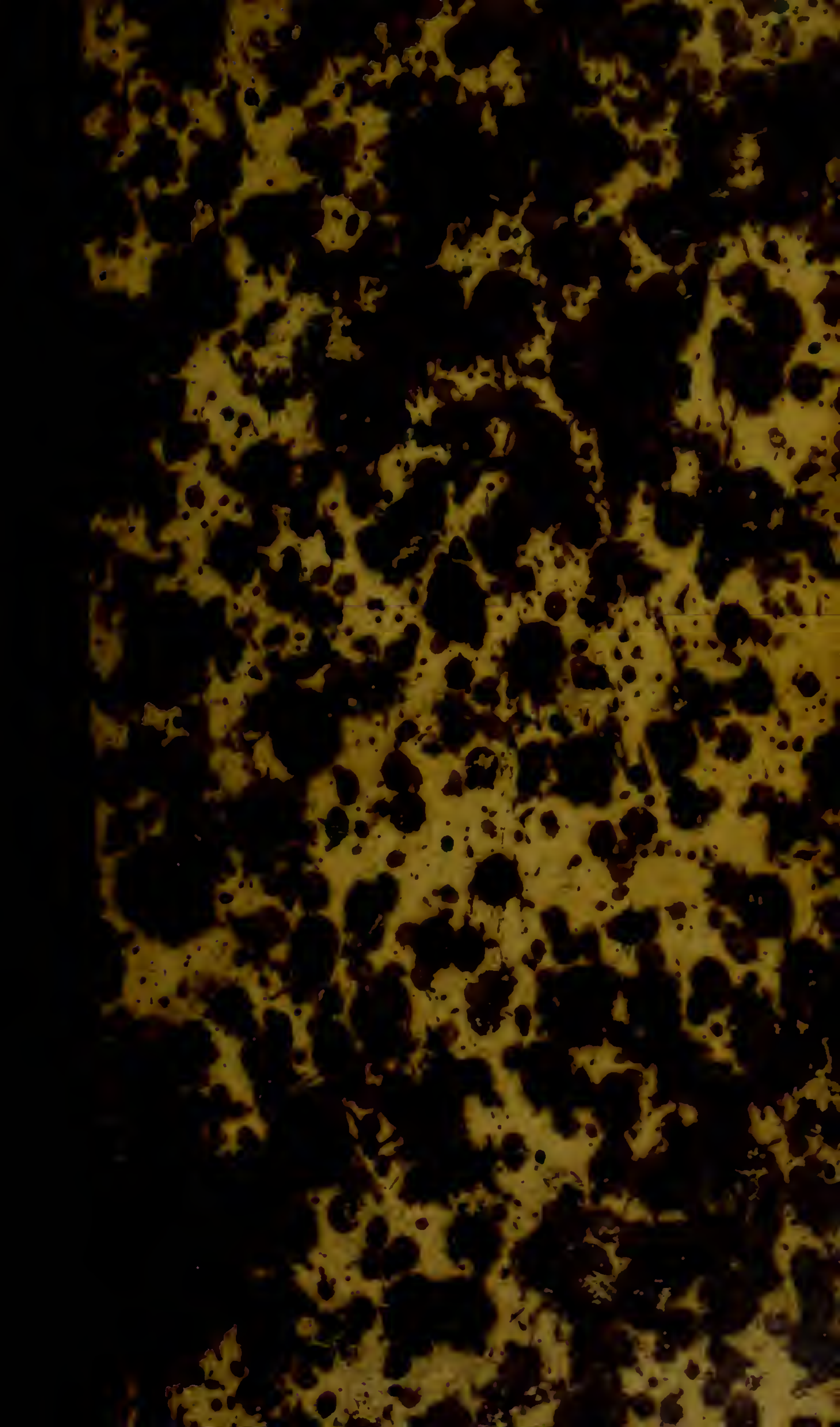


— On lit dans le *Mémorial d'Aix :*

« Voici contre l'épidémie un remède qui a produit d'excellens résultats à Marseille, où la recette en a été répandue à profusion. Il peut être surtout de la plus grande utilité à la campagne, où il est toujours très difficile d'appeler un médecin dès que les premiers symptômes sont signalés :

» Prenez une petite poignée de camomille romaine et autant de feuilles de menthe poivrée, faites bouillir cinq minutes dans une livre d'eau, passez avec pression. Prenez, pour un homme : deux cuillerées d'eau-de-vie ou de rhum, une cuillerée de sucre, six cuillerées de votre infusion bouillante, et faites boire ce mélange le plus chaud possible. Environ trois quarts d'heure après, répétez la même dose. Ne donnez rien à boire au malade entre les deux doses du remède, mais seulement une heure après la seconde dose. Faites tout votre possible pour réchauffer le malade. S'il désire se découvrir sous prétexte qu'il est brûlant, couvrez le malgré lui. Faites tous vos efforts pour amener chez le malade une sueur abondante : c'est en rétablissant la sueur extérieure que vous diminuerez le feu intérieur. Faites de la tisane avec de la camomille et de la menthe poivrée, en y ajoutant du sucre. A défaut de menthe, mettez du tilleul. Faites boire chaud. Donnez des lavemens faits avec de la graine de lin et de la tête de pavot. Lorsque le malade se plaint beaucoup de l'estomac, faites lui prendre de la thériaque de la grosseur d'une petite noisette dans deux travers de doigt de vin rouge chaud. On peut aussi administrer avec succès des lavemens faits avec la thériaque. Quand la réaction sera rétablie, soulagez le malade en diminuant le nombre de couvertures. Dans le cas où le malade se plaindrait de maux de tête, faites des sinapismes au gras des jambes avec de la farine de lin saupoudrée de moutarde. »

» Voici le témoignage de la Sœur qui donne cette recette :

« Nous avons eu des malades qui ont eu pendant huit ou dix jours coliques, vomissemens, crampes; ils ont pris le remède avec de l'eau-de-vie ou du rhum, plusieurs fois les deux doses chaque fois.

» J'ai donné ce remède tout preparé à ceux qui sont venus me le demander; tous ceux qui ont suivi le traitement sont guéris; mais tous ceux qui ont bu de l'eau froide après avoir pris le remède sont morts; plusieurs ont dit que la quantité d'eau qu'ils avaient bue n'avait servi qu'à augmenter leur soif et leur douleur; que si on pouvait leur ôter cette eau de l'estomac, ils ne mourraient pas; si donc les malades demandent de l'eau froide, on la leur refusera toujours; il faut prendre le remède le plus tôt possible après être atteint du mal; quand on le prend pour la cholérine, elle ne dégénère pas en choléra. On nous apportait des malades tout noirs qui paraissaient être au dernier moment; ils ont bien guéri. »

» Les personnes qui voudront faire usage de ce remède doivent se procurer les objets désignés ci-dessus pour pouvoir les appliquer dès le début de la maladie. »

A 2...

SECRETS,

OU

PROCÉDÉS UTILES ET ÉPROUVÉS, DANS LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE,

Pour conserver la santé et prolonger la vie;

*CONTENANT un recueil d'Aphorismes choisis, tirés d'*Hippocrate *et de* Celse, *sur la cause et l'évènement des Maladies, avec un Appendice des maladies des Quadrupèdes.*

OUVRAGE très-utile à tous les Chirurgiens, aux Pères et Meres de famille, aux Curés et Maires des campagnes, et à tous ceux qui par goût et humanité se plaisent à venir au secours des Malades infortunés.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Par M. D***, Docteur en Médecine.

A PARIS,

Chez SERVIÈRE, Libraire, rue du Foin St-.Jacques.

AN XI. (1803.)


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

PARMI les accidents, auxquels nous sommes exposés, il en est qui attaquent la vie d'une manière si prompte, qu'ils ne laissent pas le temps d'appeler les secours nécessaires, et que les ressources de l'art deviennent inutiles, faute d'être administrées sur-le-champ. Il en est d'autres, moins dangereux à la vérité, mais dont les suites deviennent plus funestes, qu'elles ne devraient être, parce que l'on n'emploie pas assez promptement les remèdes convenables. Enfin, il est une foule de petites incommodités auxquelles nous sommes journellement sujets, qui paraissent d'une si mince conséquence, qu'on les néglige totalement : cependant, elles font quelquefois des progrès, et c'est alors qu'elles méritent un soin plus particulier, tandis que quelques moyens simples, mis en usage dès le commencement, les auraient fait disparaître en très-peu de temps. Après une légère attention sur ce qui arrive tous les jours, par mal-adresse ou par imprudence, ou par un concours de circonstances qu'on ne pouvait pas prévoir, soit dans les voyages, soit dans les diffé-

rents exercices, ou même en remplissant les différentes fonctions attachées à notre condition, l'on conviendra facilement que ce que nous venons d'avancer est fondé sur la vérité. En effet, l'on n'a que très-souvent vu des personnes périr malheureusement et dans un très-court espace de temps, ou seules, ou environnées d'un nombre plus ou moins grand de spectateurs effrayés, et ignorant le genre de remèdes qu'il fallait employer pour les secourir.

Voilà les considérations qui nous ont fait entreprendre l'Ouvrage que nous offrons au Public. Nous osons présumer qu'il le recevra avec plaisir et qu'il retirera la plus grande utilité des instructions et des recettes, suffisamment détaillées, qu'il y trouvera, pour remédier aux maux qui attaquent le genre humain de différentes manières. Il n'est pas besoin de faire observer que notre travail serait superflu, si l'on était par-tout et en tout temps, à portée d'avoir les conseils et les secours de l'art; mais il s'en faut qu'un tel avantage puisse avoir toujours lieu : or on y suppléera autant, qu'il est possible, par les instructions que présente cet Ouvrage, qui sont relatives aux différents cas qui peuvent se rencontrer. D'ailleurs,

nous recommandons de ne jamais négliger d'appeler quelque Médecin ou quelque Chirurgien, toutes les fois que les circonstances le permettront ; nous avons seulement prétendu enseigner la conduite qu'on doit tenir en indiquant les remèdes convenables aux maladies, lorsque la rapidité du mal fait ses progrès dans certains cas qui exigent des secours prompts, qui viendraient le plus souvent trop tard, si l'on attendait l'arrivée d'un Médecin ou d'un Chirurgien plus ou moins éloigné.

Les accidents de moindre conséquence et les légères incommodités ont aussi attiré notre attention. Nous avons fait mention des uns et des autres, d'autant plus volontiers qu'ils se guérissent très-facilement dans leur principe, et qu'ils peuvent devenir plus graves lorsqu'on les néglige ou lorsqu'on use des remèdes contraires. Toutes les fois que l'occasion s'est présentée, nous avons conseillé de ne jamais faire usage des recettes des charlatans et des gens à secrets, et de n'employer qu'avec beaucoup de précaution ces remèdes auxquels leurs auteurs donnent le nom pompeux de *remèdes universels*. Il est certain qu'on ne peut s'en servir indifféremment sans danger, et ceux qui les préconisent sans distinction du petit

nombre de cas où ils sont peut-être convenables, qui les distribuent sans choix, et qui prétendent qu'ils sont bons dans tous les cas et pour tous les individus, sont des empoisonneurs publics dont on doit se défier.

Pour éviter donc cette collection de devenir funeste, il a fallu établir quelques principes généraux sur chacune des maladies les plus ordinaires. Ils serviront de boussole à ceux qui n'ont que des connaissances superficielles de la nature des maladies, et les aideront à déterminer les cas où les remèdes indiqués peuvent s'employer sûrement. Il n'y aura pour cet effet qu'à les adapter aux différentes circonstances : ce qui ne sera pas difficile avec une attention raisonnable aux principes établis, quoique superficiellement, comme la nature de l'ouvrage le demandait.

Cet avis salutaire devait trouver place dans cet Ouvrage destiné à être sans cesse sous les yeux, afin d'y réunir aux remèdes proposés pour guérir des maux funestes, un des plus sûrs moyens de les prévenir.

TABLE RAISONNÉE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

Des Remèdes Généraux.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

b

CHAPITRE II.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

SECONDE PARTIE,

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Baume

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

Fin de la Table.

SECRETS,

OU

PROCÉDÉS UTILES DANS LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT LES REMÈDES PROPRES AUX MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.

DES REMÈDES GÉNÉRAUX.

ARTICLE PREMIER.

Des Emétiques ou Vomitifs, et des observations sur leurs usages.

ÉTANT très-difficile de débarrasser l'estomac des saburres qui le surchargent, si ce n'est par le vomissement, il est à propos de connaître les

remèdes qui procurent cette évacuation et les raisons de leur application ; car plus les remèdes sont actifs, plus il faut prendre de soin à les mettre dans des rapports précis avec le tempérament commun ou national, puis avec celui individuel. Le tempérament français étant sanguin-nerveux-phlegmatique-bilieux, il faut observer que les purgatifs drastiques, et les héménagogues résineux lui conviennent plus rarement que ceux qui sont plus doux.

Observations sur l'usage des Emétiques.

L'indication que l'on suit ordinairement pour donner les émétiques, est l'amertume de la bouche, les nausées ou le vomissement ; mais il faut prendre garde que le vomissement ne soit symptomatique, c'est-à-dire, causé par quelqu'autre maladie, comme suite de coups à la tête, de colique néphrétique, de hernie, etc. ; car dans ces cas, le vomitif serait dangereux, loin de soulager le malade.

Enfin les maladies pituito-sabureuses de printemps et celles d'automne, les nécessitent plus particulièrement, et ils conviennent mieux encore aux tempéramens plus phlegmatiques que sanguins. Un des meilleurs est le suivant.

Prenez une grande écuellée d'eau claire, et faites-y fondre gros comme une noix de beurre frais sans sel ; lorsque le beurre sera fondu, faites boire au malade toute la liqueur à grandes verrées.

Il n'y a ni temps, ni lieu à observer dans les fièvres ; cependant il vaut mieux le donner au commencement de la maladie, si la fièvre est

continue, ou quelques heures avant l'accès, si elle est intermittente.

Rien n'est plus simple que ce remède; cependant on pourrait apporter une infinité d'exemples de fièvres, pleurésies, coliques, etc., qui ont été guéries promptement et parfaitement par son usage.

Ce remède ne fait pas toujours vomir; quelquefois il est purgatif; souvent il fait les deux effets. Quand il ne produit ni l'un ni l'autre, c'est une preuve que les premières voies sont peu chargées d'impuretés.

On peut réitérer ce remède, si le malade ressent encore quelque indisposition; car il ne faut pas s'imaginer qu'une seule prise d'un remède, quelque souverain qu'il soit, suffise toujours pour emporter toutes les mauvaises humeurs, sur-tout dans les personnes cacochymes. A plus forte raison doit-on réitérer ceux qui sont aussi doux que celui-ci. Ce remède a un avantage sur les émétiques antimoniaux, c'est d'opérer sans violence et sans danger.

Autre.

Prenez douze cuillerées d'eau tiède, trois ou quatre cuillerées d'huile d'olives, faites-y fondre une ou deux onces de beurre frais non salé; buvez-le tout de suite; et si le remède est long-temps à opérer, excitez-vous en mettant le doigt dans la bouche.

Ce remède est de la nature du précédent.

Autre.

Nétoyez et concassez trois ou quatre raves, ou raiforts; concassez pareillement une demi-once de graines de guimauve; faites bouillir le

tout dans une chopine d'eau, que vous ferez réduire à moitié; mettez dans la liqueur passée un peu d'huile ou de beurre frais, et avalez-la d'un trait.

Ce remède a plus de force que le précédent.

Autre.

Prenez depuis quatre jusqu'à huit feuilles vertes de cabaret, ou bien les racines de cette plante, depuis un gros jusqu'à trois, suivant l'âge et la force du malade; faites-les infuser dans un demi-septier d'eau d'orge, ou dans le vin blanc, et prenez cette liqueur tiède. Il faut prendre garde de faire bouillir le cabaret, il perdrait son éméticité.

On donne la racine de cette plante en substance, depuis un scrupule jusqu'à un gros; elle fait le même effet.

C'est presque le seul émétique végétal de notre pays qu'on puisse employer sûrement; il est, outre cela, apéritif et diurétique.

Cet émétique l'emporte, sans contredit, sur tous les précédents.

Emétique.

Prenez du jus d'ieble et de la farine volante de moulin, faites-en une emplâtre; et quand le malade voudra vomir, vous l'appliquerez sur l'estomac; et quand il voudra aller à la garde-robe, vous la lui mettrez sur le ventre.

Autre.

Prenez ipécacuanha, 24 grains, délayé dans trois verres de bouillon gras, et faites prendre en trois fois à une heure de distance l'une de l'autre, et de l'eau tiède dans l'interval. Ce vomitif est

plus précisément convenable aux malades qui ont l'estomac faible et le ventre lâche.

ARTICLE II.

Des Purgatifs.

Il n'y a guère de remèdes d'un usage plus universel que le purgatif, puisqu'il n'y a guère de maladie dans le cours ou à la fin de laquelle il ne soit nécessaire d'en donner, pour emporter les impuretés des premières voies, dont le reflux dans le sang contribue à entretenir la maladie, ou pourrait être cause d'une nouvelle. Il faut observer que ce remède doit rarement s'administrer dans le commencement, et même dans l'état de la maladie, c'est-à-dire, avant qu'il y ait des signes de coction; et que, quoiqu'il ne soit pas indifférent de donner une dose trop faible, il vaut beaucoup mieux pécher de ce côté, que de la donner trop forte, les superpurgations ayant des suites très-fâcheuses. Les purgatifs demandent aussi à être précédés d'un suffisant usage des délayants; comme ils suppriment les évacuations qui ne se font pas par les selles, les femmes qui ont leurs règles doivent s'en abstenir.

Quoique le séné ne soit plus autant à la mode qu'autrefois, c'est cependant un très-bon purgatif: il est vrai qu'il cause quelquefois des tranchées, mais on évite cet inconvénient en mondant les feuilles de ses tiges et de ses pédicules, ou en substituant les follicules aux feuilles; mais mieux encore en ne le faisant qu'infuser, et jamais bouillir.

Voici une teinture de séné que le Médecin des Pauvres vante beaucoup.

Vin purgatif.

Mettez dans une bouteille de verre un peu fort, tenant une pinte, une once et demie de bon séné, et deux gros de canelle battue; emplissez la bouteille de vin blanc tout doux, et qui n'ait point encore bouilli, mettez la bouteille dans du vin qui fermente; si celui qui est dans la bouteille veut aussi fermenter, il faut le laisser faire, jusqu'à ce que la fermentation soit finie. Otez la bouteille, bouchez-la exactement, et prenez de ce vin depuis une demi-once jusqu'à une once, lorsque vous voudrez vous purger.

Autre purgatif.

On se sert avec succès à la campagne du purgatif suivant.

Prenez deux ou trois gros de séné, mettez-les dans un nouet, et faites-les cuire dans un pot avec des pruneaux : on mange ces pruneaux, ou l'on en boit simplement le sirop le matin, ou au commencement, ou à la fin du repas, à son choix, ce purgatif n'obligeant à aucun régime. On peut répéter ce remède toutes fois qu'on en a besoin, sans crainte d'accident.

Faites infuser d'abord le séné dans l'eau bouillante, puis passez et faites cuire les pruneaux dans cette eau. On peut ajouter, sans risque, un gros de sel végétal.

Prunes purgatives.

Mettez des greffes de quelque prunier que ce soit sur un nerprun, les prunes deviendront purgatives. On en mange plus ou moins, suivant leur grosseur, lorsqu'on veut se purger. Si l'on

a greffé du damas noir, une demi-douzaine suffira pour un adulte.

Pruneaux qui tiennent lieu de médecine.

Prenez tous les matins un demi-septier de jus de pruneaux, jusqu'à ce que le ventre soit libre.

Ce jus est fort bon pour toute maladie, lorsqu'on n'a pas le ventre libre.

Médecine pour la jaunisse.

Faites infuser pendant la nuit dans un demi-septier d'eau d'endive, un gros de rhubarbe; faites-y dissoudre le matin une once de casse mondée, et ajoutez-y une once de sirop violat; et vous donnerez la médecine au malade, qui, pour être guéri radicalement, doit prendre des sucs amers avec le sel de Glauber, et se purger tous les huit jours avec la même médecine.

Purgation.

Faites infuser dans une décoction de chicorée, d'aigremoine et de capillaire, deux gros de séné, et une once de tamarin; passez le tout, et ajoutez-y une once de sirop composé de rhubarbe, et une demi-once de casse mondée.

Cette médecine purge les humeurs bilieuses, âcres et séreuses.

Poudre laxative et sudorifique.

Prenez une once de séné, une once de gayac, une once d'esquine, une once de salsepareille, un gros de scammonée, deux gros d'agaric; réduisez le tout en poudre, que vous diviserez en douze doses. Vous prendrez chaque dose dans un demi-septier de vin blanc, dans lequel vous l'aurez fait infuser pendant la nuit.

Cette poudre purge les sérosités, et pousse par les urines.

Purgation.

Prenez trois gros de séné, le jus d'un citron; mettez le tout infuser pendant la nuit dans un demi-septier d'eau. Le matin vous battrez l'infusion et vous la donnerez au malade.

Cette médecine purge doucement.

Autre.

Faites infuser pendant la nuit, dans une chopine de petit lait, trois gros de séné, une once de casse mondée; passez le matin l'infusion que vous diviserez en deux potions, l'une que vous donnerez à quatre heures du matin, l'autre deux heures après.

Cette médecine purge doucement les humeurs âcres et les sérosités.

Autre.

Prenez demi-once de racine de chicorée, des feuilles des quatre-capillaires, de chacun une poignée; faites bouillir le tout dans une chopine d'eau que vous réduirez à un verre; vous passerez la décoction, et vous y ferez infuser pendant la nuit sur des cendres chaudes, un gros et demi de séné, mondé de ses pailles, deux gros de rhubarbe coupée par morceaux, une pincée d'anis vert; passez le tout le matin, et y dissolvez une once et demie de manne.

Cette purgation est bonne pour les vents et pour les vers.

Autre.

Prenez une demi-once de tamarin, racines de

chicorée, d'oseille, de chacune demi-once, que vous ferez bouillir dans une chopine d'eau, que vous réduirez à un verre, dans lequel vous ferez infuser pendant la nuit sur des cendres chaudes, deux gros de séné mondé, une pincée d'anis vert; le matin vous passerez votre décoction, et vous y dissoudrez demi-once de catolicon double, composé de rhubarbe.

Cette purgation est bonne pour la diarrhée et pour les vers.

Autre.

Prenez une chopine d'eau, et mettez-y infuser toute la nuit sur des cendres chaudes, une demi-once de séné, une poignée de pimprenelle; passez le matin la décoction, et vous y ajouterez une once de sirop de fleur de pêcher, et une once de sirop de roses pâles; vous en ferez deux prises: vous donnerez la première à six heures du matin, la seconde une heure après; et deux heures après la seconde prise, vous donnerez au malade un bouillon clair.

Cette médecine est bonne pour la diarrhée.

Médecine du père Ange.

Prenez deux onces de sel végétal que vous jetterez dans deux verres d'eau bouillante, et l'y laisserez dissoudre. Lorsqu'il sera fondu, vous y ajouterez une livre de sucre cuit en consistance de sirop; vous mettrez le tout dans une bouteille; vous en prendrez le matin à jeûn quatre cuillerées dans un verre d'eau, deux heures après un second verre, et deux heures après un bouillon. On peut continuer cette purgation pendant deux jours sans rien craindre; elle relâche et purge doucement.

Autre purgatif.

Prenez quatre gros de séné, pulvérisez-le dans un linge blanc, et vous le mettrez infuser pendant un demi-quart d'heure dans un bouillon chaud que vous prendrez tout de suite.

Ce purgatif est fort doux ; on peut le répéter deux ou trois fois ; on peut sortir le jour qu'on l'a pris.

Tisane laxative.

Mettez dans un pot de terre deux gros de bonne rhubarbe coupée par petits morceaux, deux gros de sel végétal, une pincée de cerfeuil, une pincée de pimprenelle, deux ou trois racines de pissenlit coupées par morceaux, deux bonnes pincées de feuilles de chicorée sauvage ; versez dessus une pinte d'eau bouillante, couvrez le pot, et prenez-en le matin à votre réveil un demi-septier ; continuez tous les jours tant que l'infusion durera ; deux heures après, prenez un bouillon de poulet ou de gruau.

Si ce remède n'a pas fait l'effet qu'on en attendoit, on peut le réitérer tout de suite.

Autre tisane laxative.

Prenez deux onces de racines de patience, coupez-les par petits morceaux et les faites bouillir dans trois demi-septiers d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une chopine ; prenez-la en deux fois dans la journée ; la première dose le matin, et deux heures après un bouillon ; la seconde deux heures après le bouillon ; et deux heures après un second bouillon.

Tisane laxative et sudorifique.

Prenez feuilles de séné six gros, rhubarbe un

gr., sel polychreste deux gros, polypode de chêne une once, salsepareille, esquine, gayac, de chacun deux gros, hermodates deux gros, sassafras un gros, un peu de canelle, une petite pincée d'anis.

On met infuser devant le feu pendant quatre heures dans trois pintes d'eau de rivière le polypode, la salsepareille, l'esquine, le gayac, l'hermodate, le sassafras; puis on fait bouillir le tout doucement pendant une heure; on retire le coquemar du feu, et une demi-heure après l'on y jette le séné, la rhubarbe, le sel polychreste, la canelle et l'anis. La liqueur étant réfroidie, on la passe et on la met dans des bouteilles de verre pour s'en servir au besoin.

Cette tisane est purgative, incisive, apéritive, sudorifique. Elle convient lorsque le sang a besoin d'être animé, en même-temps qu'il faut le débarrasser des mauvais sucs qui le surchargent. Elle est par conséquent bonne dans le commencement de l'hydropisie. On en peut prendre deux ou trois verres le matin à jeûn.

Tisane laxative et rafraîchissante.

Epluchez et lavez deux litrons d'avoine, faites-les bouillir dans six pintes d'eau de rivière, jusqu'à consommation de moitié; passez la liqueur bouillante, et faites infuser dans la colature une demi-once de séné et un bâton de réglisse. Prenez un verre de cette infusion le matin à jeûn, et un autre en vous couchant.

Tisane purgative.

Prenez une once de salsepareille coupée menue, séné choisi et mondé, sel de prunelle, de chacun

une once ; graine de lierre concassée une pincée, autant de baies de lierre concassées ; faites infuser le tout à froid pendant vingt-quatre heures dans quatre pintes d'eau de rivière.

On en prend une pinte par jour en six verres, la moitié le matin à demi heure l'un de l'autre, et autant l'après-midi trois heures après le repas. Il faut diminuer la dose à proportion de l'âge.

Cette tisane purge assez fortement les sérosités, et pousse par les urines.

Tisane contre la pituite.

Prenez racines d'esquine, bois de gayac, de chacun une once, cinq ou six hermodates ; réduisez le tout en poudre grossière, et faites-le bouillir dans trois pintes d'eau jusqu'à consommation d'un tiers. Sur la fin de l'ébullition, jettez-y deux gros de cristal minéral.

On boit un grand verre de cette tisane le matin, et un autre le soir. Elle divise la pituite épaisse, et les liqueurs qui ont le même défaut. Elle convient lorsqu'il est à propos de purger les goutteux.

Tisane contre la bile.

Prenez six grosses racines de chicorée sauvage, autant de racines d'oseille, une once de polypode de chêne, une demi-once de séné, un gros de cristal minéral, deux onces de racines de réglisse nouvelle concassées, un citron coupé par tranches, sans en exprimer le jus, un gros de rhubarbe, une pincée d'anis, une pincée de rose de provins, feuilles de scolopendre et de pimprenelle, de chacune une demi-poignée.

Faites infuser le tout à froid dans trois chopines d'eau pendant douze heures, dans un pot de

terre bien net et bien bouché ; passez la liqueur dans un linge bien blanc, et prenez-en un demi-septier le matin à jeûn, et autant le soir, deux heures après le souper.

Cette tisane est apéritive, incisive, purgative. Elle est bonne dans les obstructions du foie et l'épaississement de la bile.

Elle se garde pendant trois jours quand il fait froid : mais elle est sujette à se corrompre dans les chaleurs : aussi n'en faut-il alors que la moitié. On la prend trois jours de suite.

Cette tisane a plus de vertu, si l'on fait bouillir pendant quelque temps les racines de chicorée, d'oseille et de polypode, et qu'on fasse infuser le reste pendant douze heures dans cette décoction.

Autre pour la même fin.

Prenez une once de racines nouvelles de réglisse ratissées et concassées, une once de séné mondé, une dimi-once d'anis vert, polypode de chêne et cristal minéral, de chacun trois gros, feuilles d'aigremoine une poignée, un citron coupé par rouelles ; faites infuser le tout à froid pendant quinze heures dans trois chopines d'eau de rivière ; prenez-en deux verres le matin à trois heures de distance, un bouillon entre deux, et un verre trois heures après le dîner.

Il faut recommencer le lendemain.

Cette tisane fait à peu près les mêmes effets que la précédente, mais elle est moins forte.

Tisane Royale purgative.

Prenez racines de chicorée sauvage, feuilles de bourrache, pimprenelle, cétérach, racines de fraisier, de chacune une poignée ; nétoyez bien

le tout, hachez-le, et mettez-le bouillir pendant un demi-quart d'heure dans un chaudron avec vingt-quatre verres d'eau de fontaine ou trois pintes.

Coupez un citron par tranches et le mettez dans une cruche, avec une demi-once de séné mondé, autant de cristal minéral, coriandre et anis de chacun une pincée; versez dans la cruche l'eau et les herbes bouillies dans le chaudron; laissez infuser le tout depuis six heures du soir jusqu'à huit du matin, ayant soin de boucher exactement la cruche; coulez votre tisane, et la gardez dans des bouteilles de verre bien bouchées.

On en prend deux verres le matin, deux l'après-dîner, et deux autres en se couchant; et on continue huit jours de suite.

Cette tisane se conserve en été trois jours dans la cave, et six jours en hiver. Elle n'oblige à aucun régime. On peut en prendre trois verres de suite sans craindre d'en être incommodé.

Cette tisane est apéritive, diurétique, outre sa qualité purgative.

Autre.

Prenez trois gros de séné, rhubarbe, tartre solubre, méchoacan, de chacun un gros et demi, une bonne poignée de polypode de chêne, une demi-poignée de coriandre; mettez le tout dans un coquemar, et versez dessus trois chopines d'eau commune chaude, bouchez le coquemar, et laissez les drogues en infusion du soir au lendemain matin. L'on en prendra pour lors un grand verre, une heure après on en prendra un second, deux heures ensuite un bouillon, et deux heures après la troisième prise. Il faut recommencer le

lendemain, et continuer jusqu'à ce que toute l'infusion soit prise.

On peut prendre cette tisane tous les mois; elle n'oblige qu'à se tenir chaudement, et à se ménager sur le travail. Elle est apéritive, carminative et purgative.

J'oublie de remarquer qu'il faut passer la liqueur aussi-tôt que les drogues ont infusé le temps prescrit.

Bouillons pour lâcher le ventre.

Mettez dans un bouillon de veau ou de poulet, une poignée de feuilles de mauve, une de mercuriale et une de violette de mars, et prenez deux de ces bouillons par jour pendant une semaine.

Ou bien, faites infuser pendant la nuit sur les cendres chaudes, deux onces de paloise ou patience sauvage, lavées et coupées par rouelles dans cinq demi-septiers d'eau; le lendemain faites bouillir le tout jusqu'à consommation du quart, et prenez-en deux verres par jour.

Ou bien, faites bouillir un moment une demi-once de fleurs de roses muscades dans un bouillon de veau, que vous prendrez à jeûn.

Ou bien, faites cuire un poulet, dans le corps duquel vous aurez mis chicorée, laitue, oseille, de chacune demi-poignée, et un gros de séné, dans une suffisante quantité d'eau pour en faire un bouillon.

(*Remarque du Rédacteur.* La moitié d'un poulet dont on enlevera la graisse et la peau, ou une demi-livre de veau maigre, pour une pinte et demie d'eau : le bouillon entretenu à cette quantité, fera pour quatre prises.)

Bouillon purgatif doux.

Faites infuser le soir deux gros de séné dans le jus de la moitié d'un citron, auquel vous aurez ajouté autant d'eau qu'il sera nécessaire pour que le séné trempe à l'aise. Il faut faire infuser dans un autre vaisseau quarante grains de rhubarbe coupée en petits morceaux. Ces drogues doivent rester en infusion froide, du soir jusqu'au lendemain matin.

Prenez alors un bouillon fait avec un poulet ou un morceau de veau, et les feuilles de bourrache (1), buglose, chicorée sauvage et laitue, dans lequel, lorsque ces herbes sont à demi-cuites, vous mettrez les infusions de séné et de rhubarbe, avec un bouquet de cerfeuil. Vous ferez faire au total cinq ou six bouillons, après quoi vous y ferez fondre deux onces de manne et un gros et demi de sel végétal, et vous passerez la liqueur à travers un linge. Avant que de mettre le bouillon dans l'écuelle, où il doit être présenté, on la frottera avec l'écorce de citron, et on y en jettera plusieurs zestes.

Ce bouillon n'a aucun mauvais goût, et purge très-doucement.

Emplâtre pour lâcher le ventre.

Prenez des racines de mauve, broyez-les avec du vieux oing, ajoutez-y un peu de son de froment, et vous ferez une emplâtre que vous appliquerez sur le ventre.

(*Remarque du R.*) On emploie trop peu

(1) Consultez la remarque précédente pour la quantité et la précaution qui conviennent dans l'emploi du poulet ou du veau.

maintenant

maintenant les épithêmes. Celui de glasse pilée, appliqué au creux de l'estomac, dans le *colera morbus* est très-spécifique.

Sirop de Mercuriale.

Prenez huit livres de suc épuré de mercuriale, deux livres de suc de bourrache, deux livres de suc de buglosse, huit livres de miel de Narbonne; faites-leur faire un bouillon, et les passez par la chausse, ensuite vous ferez infuser à part pendant vingt-quatre heures une demi-livre de flambe, un quarteron de gentiane coupée par tranches, que vous ferez infuser chaudement dans du bon vin blanc pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous jetterez le vin, et vous presserez vos racines pour en tirer le jus, dont vous prendrez un quarteron que vous mêlerez avec vos sucs, et que vous ferez bouillir (en ôtant toujours l'écume) jusqu'à consistance de sirop; pour lors vous le retirerez du feu et le mettrez dans une bouteille de verre.

Il faut avoir soin de cueillir la mercuriale, la bourrache et la buglosse lorsqu'elles sont en fleur.

On prend tous les matins une cuillerée de ce sirop, et on ne mange que deux heures après.

Ce sirop est atténuant, incisif, détersif, propre pour l'asthme, la phthisie, les ulcères aux poumons, et dans le déclin de la fluxion de poitrine.

Autre.

Prenez deux onces d'orge perlé, que vous ferez bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à diminution de moitié; vous passerez le tout, et vous y ajouterez un quarteron de sucre, et vous le ferez bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit à un demi-septier.

Ce sirop est fort bon pour le rhume. Le malade en prendra une cuillerée en se couchant, et plusieurs dans la journée.

Autre.

Prenez six livres de groseilles, trois livres de cerises auxquelles vous ôterez la queue et les noyaux ; vous les presserez et les passerez, et vous mettrez le jus à la cave ou dans quelqu'autre endroit frais pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous les passerez de nouveau à la chausse d'étamine. Sur trois pintes de ce jus vous mêlerez une livre de sucre, et vous le ferez bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit à une pinte. Vous pourrez le conserver long-temps.

Ce sirop est fort bon pour se rafraîchir dans les chaleurs de l'été. On peut en boire dans l'ardeur de la fièvre.

Sirop pour purger les Sérosités.

Prenez racines d'iris de ce pays-ci une once, écorce moyenne de sureau une demi-once, asperges de houblon une once ; faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau jusqu'à diminution d'un tiers ; passez la liqueur, et faites-y bouillir une livre de miel, que vous écumerez soigneusement à mesure que l'écume s'élèvera ; ajoutez sur la fin deux onces de suc d'iris de ce pays-ci, et deux gros de canelle ou de souchet ; passez la liqueur une seconde fois, et la faites bouillir à consistance de sirop.

On donne ce sirop depuis une once jusqu'à deux, trois et même quatre.

Autre pour le même but, et sans dégoût.

Faites infuser pendant vingt-quatre heures dans

un vaisseau de verre ou vernissé, que vous boucherez exactement et remuerez de temps en temps, une demi-once de gomme gutte, et une demi-once de scammonée, dans deux pintes de la meilleure eau-de-vie, puis versez la liqueur par inclination dans un vaisseau de terre vernissé, et mettez-y le feu, remuant continuellement avec une spatule de fer, jusqu'à ce que l'eau-de-vie s'éteigne d'elle-même.

(*Rem. du R.*) Il faut supprimer dans le procédé la combustion de l'eau-de-vie, cela fait un mal sans bien sous tous les rapports.

Prenez un vaisseau de terre vernissé dans lequel vous mettrez trois pintes d'eau et quatre livres de sucre, que vous ferez bouillir et remuerez, et lorsqu'il commencera à se réduire en sirop, vous y verserez le jus de douze citrons ou un demi-septier de verjus nouveau. Le sucre recommencera à jetter de l'écume que vous aurez soin d'enlever. Lorsque le sirop recommencera à se faire, vous ôterez le vaisseau du feu, et y mêlerez la solution de gomme gutte et de scammonée, remuant continuellement jusqu'à ce que le tout soit à moitié réfroidi. Vous passerez alors le sirop par un gros linge; et l'ayant laissé réfroidir, en remuant continuellement, vous le mettrez dans des bouteilles de verre que vous boucherez exactement.

On prend depuis une jusqu'à deux cuillerées de ce sirop le matin à jeûn, et un bouillon après qu'il aura opéré deux fois. Ce bouillon doit être fait avec le veau et des herbes, ou un poulet; il faut souper légèrement la veille qu'on doit prendre ce purgatif; il cause quelquefois le vomissement, mais on ne doit pas s'en alarmer. On prend ordi-

nairement ce purgatif deux fois en laissant un jour de repos entre deux.

On peut substituer le miel au sucre dans la confection de ce sirop, sans qu'il soit besoin d'augmenter la dose.

Outre la vertu de purger les sérosités qu'a ce sirop principalement, il peut être employé pour les personnes dont l'estomac se révolte contre les autres purgatifs; car il n'a aucun dégoût.

Autre Sirop pour les Sérosités.

Prenez un demi-septier de bonne eau-de-vie, deux gros de scammonée, un quarteron de sucre; mettez tiédir le tout dans une écuelle sur le feu; allumez l'eau-de-vie (*Rem. du R.* Ne faites point brûler l'eau-de-vie), ôtez l'écuelle du feu, et remuez continuellement; laissez refroidir ce mélange, ajoutez-y une once de sirop violat, mêlez bien et versez le sirop dans une bouteille que vous boucherez exactement.

Lorsqu'on veut se purger, on prend deux cuillerées de ce sirop le matin, après l'avoir bien délayé dans un verre d'eau froide; deux heures après on prend un bouillon. Il faut remuer la bouteille avant que d'en tirer ce qu'il faut de sirop. Une cuillerée suffit pour les enfans.

Les vertus de ce sirop sont les mêmes que celles du précédent; mais son opération est plus douce, et il est plus gracieux au goût.

Autre Sirop pour les Sérosités.

Prenez racines de jalap deux onces, racines d'iris de ce pays-ci une once, canelle deux gros, faites-les infuser au soleil pendant l'été, ou sur les cendres chaudes en hiver, pendant trois jours

dans une chopine d'eau-de-vie. Passez alors la liqueur, et mettez-y fondre un quarteron de sucre fin bien choisi.

On prend le matin ce sirop à la dose d'une once. Il purge les sérosités assez doucement.

Autre Sirop pour les Sérosités.

Prenez quatre gros de scammonée, un quarteron de sucre candi, deux gros de fleür de souffre, deux gros de cristal minéral, deux gros de crême de tartre, une chopine d'eau-de-vie.

Réduisez la scammonée en poudre et passez-la par le tamis, et mettez-la à part.

Concassez le cristal minéral et la crême de tartre, et faites-les dissoudre dans l'eau-de-vie avec le sucre candi.

Prenez ensuite un réchaux dans lequel vous mettrez des charbons ardents, jettez dessus la fleur de souffre, et exposez sur la flamme la scammonée que vous mettrez sur un papier gris, prenant garde qu'il ne brûle; vous remuerez avec la lame d'un couteau la scammonée, pour en faire dissiper l'humidité; après quoi vous la mêlerez dans l'eau-de-vie avec les autres drogues; pour lors vous y mettrez le feu, et vous remuerez toujours jusqu'à ce que le feu cesse. Lorsqu'il sera cessé, vous passerez votre sirop et le conserverez.

Ce sirop détache la bile et les autres humeurs, et les précipite par en bas. La dose est plein une cuillère à manger la soupe. Le malade en peut prendre trois ou quatre fois, de deux jours l'un. Deux heures après l'avoir pris, le malade prendra un bouillon.

(*Rem. du R.* Vous ne ferez point bûler l'eau-

de-vie ; ce procédé gâte les sirops et les empêche de se conserver.)

Pilules Immortelles.

Prenez amomom, cubèbe, anis, mastic, cardamomum, safran, fleur de muscade, clous de gérofle, zedoaria, bois d'aloës, turbith blanc, manne choisie, agaric, séné, muscades, mirobolans des cinq sortes, de chacun demi-gros ; dix gros de bonne rhubarbe, deux onces et demie d'aloës succotrin ; pilez le tout ensemble ; et quand il sera réduit en poudre subtile, passez-le par le tamis de soie, et l'incorporez avec une suffisante quantité de sirop violat solutif, pour en faire une pâte qu'on laissera sécher, et qui se gardera tant qu'on voudra ; ou bien pendant qu'elle est encore molle, on en formera des pilules grosses comme un pois.

On prend une de ces pilules trois ou quatre jours de suite. Si l'on voulait se purger à fond, et surtout l'estomac, on pourrait le premier jour en prendre une, le lendemain deux, et trois le troisième jour.

On peut faire usage de ces pilules en tout temps, à tout âge, et de quelque tempérament qu'on soit ; cependant on s'en abstiendra dans les grands rhumes, les fluxions de poitrine, et pendant les grandes chaleurs de l'été.

On peut s'en servir utilement avant le dîner, parce qu'elles aident la digestion, et un quart-d'heure après le souper, parce qu'elles empêchent les vapeurs de monter à la tête.

Il est bon d'en prendre après avoir beaucoup mangé de fruits, et même de quelqu'autre aliment que ce soit, parce qu'elles aident à la digestion.

Il faut avaler un peu de vin après avoir pris des pilules. Le matin cependant on peut lui substituer un bouillon rafraîchissant.

Ces pilules purgent sans causer aucune lésion au corps, et préservent ceux qui en usent de toutes sortes d'infirmités. Elles confortent les *membres principaux*, *faibles* ou *attaqués d'humeurs* âcres ou mordicantes; elles évacuent la *mélancolie*, rendent *gai*, éclaircissent la *vue*, calment la *toux*, empêchent les *vapeurs* qui montent du *bas-ventre* à la *tête*, et qui causent de grandes douleurs, et même le transport au cerveau; elles fortifient les *nerfs*, tuent les *vers*, empêchent la *corruption des gencives et des dents*, donnent bonne odeur à la *bouche*, empêchent la *galle*, la *goutte*, et autres *douleurs de jointure*, font *dormir*, et sur-tout fortifient spécialement l'estomac.

Pilules Angéliques.

Prenez séné mondé quatre onces, rhubarbe, mirrhe, agaric, de chacun trois gros; benjoin un gros et demi, safran oriental deux gros, fleurs de violette et de bourrache de chacune une poignée, suc dépuré de chicorée une livre et demie, suc dépuré de fumeterre et de bourrache de chacun une livre et demie, faites macérer le tout pendant quarante-huit heures au bain-marie; après quoi coulez la liqueur avec expression; ajoutez douze onces d'oloës succotrin bien choisi, évaporez la liqueur jusqu'à consistance de pilules, puis mêlez-y baume du Pérou et sel d'absinthe de chacun deux gros, huile distillée de noix muscade, vingt gouttes.

Ces pilules, qui se donnent depuis un demi-scrupule jusqu'à un demi-gros, purgent avec

succès toutes les humeurs tartareuses et féculentes qui se trouvent dans le corps. Elle sont très-utiles contre toutes les *fluxions*, *cachexies*, *obstructions du foie*, de *la rate*, du *mésentere*, les *duretés et schires* de ces parties. Elles sont très-propres pour *fortifier* toutes les *parties nobles*, et *corriger* tous les *sucs corrompus*. Elles guérissent les *fièvres quartes* les plus invétérées. Un de leurs principaux avantages est de *purger* très-doucement et sans *affaiblir*.

Elles ne conviennent point aux personnes sujettes au crachement de sang, aux hémorrhoïdes, aux femmes grosses.

Quand on veut se servir habituellement de ce remède, il suffit de faire les pilules de six grains. On les peut prendre avant le repas comme les précédentes.

Pilules purgatives de madame de la Roue.

Prenez aloës succotrin huit onces, myrrhe six onces, mastic en larmes quatre onces, safran oriental deux onces. Il faut extraire l'aloës et le safran avec de bonne eau-de-vie, et la mirrhe et le mastic avec de bon esprit-de-vin. Mêlez ces extraits ensemble, et les évaporez au bain-marie ou au bain de vapeurs, jusqu'à ce qu'une forte pélicule dénote que les extraits commencent à s'épaissir, Laissez alors réfroidir le vaisseau et le fourneau, et versez la matière dans une terrine vernissée que vous mettrez sur un feu très-doux, en remuant avec une spatule, jusqu'à ce que l'extrait soit assez épais pour en former des pilules.

On les fera de trois, quatre, cinq ou six grains, suivant le tempérament des personnes à l'usage desquelles elles sont destinées. On en avale une

tous les soirs avec le premier morceau que l'on prend au souper. Ces pilules entretiennent la *liberté du ventre*, en sorte que l'on *fait une selle tous les matins*. Elles consument les *humeurs superflues*, fortifient la *chaleur naturelle* et toutes les *parties nobles*, retardent la *vieillesse* et prolongent la *vie*. On use de ces pilules deux fois la semaine, ou même plus souvent, selon le besoin. La masse se peut garder très-long-temps.

Pilules précieuses.

Prenez tablettes diacarthamy dix gros, rhubarbe demi-once, myrrhe un gros, scammonée un gros, confection d'alkermes deux gros, une once et demie de miel rosat pour faire la masse de laquelle on en peut prendre une dragme ou une dragme et demié.

Ces pilules sont bonnes pour toutes les douleurs intérieures : elles purgent le cerveau, fortifient l'estomac et guérissent les gouttes causées par un relâchement des nerfs.

Autres.

Prenez une once de myrrhe, une once de safran, deux onces d'aloës succotrin ; pulvérisez toutes ces drogues et en faites des pilules avec du bon vin. La dose est une dragme. On peut les continuer pendant trois ou quatre jours. Elles purgent le cerveau.

Autres pilules.

Prenez une dragme et demie de galbanum que vous ferez dissoudre dans quatre onces de bon vin aigre. Après qu'il sera dissout, vous le passerez et le ferez cuire en consistance de miel, et vous y ajouterez six dragmes d'aloës succotrin, une

dragme et demie de sel d'absinthe, et une dragme d'huile de carabé.

Vous ferez du tout une masse dont vous en prendrez, de deux jours l'un, un scrupule par prise. Il faut le prendre deux heures avant le repas, et prendre un bouillon immédiatement après l'avoir pris.

Ces pilules sont bonnes pour purger la bile.

Autres.

Prenez mastic en larmes, aloës, gérofle, canelle, muscade, de chacun un scrupule, de vonie et perle de chacun quinze grains, semence de basylic dix grains, d'ambre et musc de chacun deux grains; pulvérisez le tout, et en faites des pilules avec le sirop d'œillet.

Ces pilules sont salutaires et bonnes pour le tremblement de cœur.

Poudre purgative de M. Bessière.

Prenez scammonée deux onces, jalap et mechoacan de chacun une once et demie, crême de tartre et canelle de chacune demi-once, santal rouge demi-once. Pulvérisez le tout et le passez par le tamis de soie.

La dose ést depuis quinze grains jusqu'à trente et au-delà.

On prend cette poudre dans un peu de bouillon, ou dans la pulpe d'une pomme cuite, ou dans des confitures. On boit aussi-tôt après un verre de tisanne, et trois heures après un bouillon.

Cette poudre n'a rien de dégoûtant pour ceux même que la seule idée de purgatif révolte. Son opération est très-douce, l'âcreté de la scammonée étant corrigée par la canelle et le santal. Cette poudre est à peu près la même que celle de cor-

nachini, appelée communément *poudre cornachine.*

On peut la donner assez indifféremment à tous ceux dont l'estomac refuse les purgatifs appropriés à leurs maladies. Son usage principal est de *purger* les *glaires*, la *bile* et les *sérosités.*

Poudre purgative.

Prenez une once de séné, demi-once d'hermodates, demi-once de jalap, demi-once de turbith, autant de crême de tartre, deux gros de diagrede; réduisez le tout en poudre, et passez-le par le tamis, et vous en prendrez trente grains et plus dans une demi-once de sirop de roses pâles et autant de sirop de fleur de pêcher. On peut sortir au bout de trois heures après les avoir pris.

Cette poudre est bonne pour purger les sérosités et les cathares.

Tablettes purgatives.

Prenez du jalap une once, du sucre deux onces, réduisez-les séparément en poudre, ensuite vous les mêlerez et les délayerez avec suffisante quantité d'eau de roses pour les réduire en pâte dont vous ferez des tablettes.

Lorsqu'on voudra se purger, on en prendra le matin deux gros, et une heure après on prendra un bouillon.

Ces tablettes sont bonnes pour purger les sérosités.

La Poudre de vie.

Mettez dans un petit matras deux onces de mercure revivifié de cinabre, et trois onces d'esprit de nitre, au feu de sable, jusqu'à ce que le mercure soit parfaitement dissout.

Dissolvez dans un autre vaisseau une demi-once de sel commun dans six onces d'eau commune ; mêlez les deux liqueurs qui se troubleront, et le mercure se précipitera au fond en poudre blanche. Versez la liqueur qui surnage par inclination ; lavez une douzaine de fois cette poudre avec l'eau commune, et versez la poudre dans un plat de terre neuf non vernissé, où vous la ferez sécher à petit feu de sable.

La poudre étant sèche, on verse dessus de l'esprit-de-vin jusqu'à ce qu'il surnage de quelques lignes. On peut lui substituer l'eau de la reine de Hongrie. On y met le feu, remuant toujours avec un bâton de canelle. On réitère encore une fois cette opération ; on fait sécher exactement la poudre, que l'on tient dans une bouteille bien bouchée.

On donne cette poudre en bolle, ou d'une façon équivalente, depuis quatre grains jusqu'à quinze, buvant au-par-dessus un verre de quelque liqueur convenable.

Lorsque le malade est pressé, on peut lui donner cette poudre à toute heure ; s'il ne l'est pas, il faut qu'il la prenne à jeûn. Dans les *fièvres, tierce, quarte, quotidienne*, on la doit prendre quatre ou cinq heures avant l'accès.

On l'emploie au commencement de la *pleurésie* ou du *pourpre*, lorsqu'il y a indication pour purger.

Cette poudre est merveilleuse pour les *rhumatismes, paralysies, sciatiques, fluxion à la tête*, aux *yeux*, à la *poitrine*, pour les *vieux ulcères, loups, abcès, hydropisies naissantes*, les *vers*, les *obstructions, l'épaisseur de la limphe*, etc. ; car elle agit en divisant les

parties épaisses, et brisant les sels du sang et des autres liqueurs.

Il faut éviter tous les acides, en manger ou boisson, le jour qu'on prend ce remède, et même le lendemain, si son opération dure encore, comme il arrive quelquefois.

Elixir de Santé.

Prenez séné deux onces, râpure de bois de gayac une once, racines d'æmula campana sèches, semence d'anis, de carvi, de coriandre, réglisse, rhubarbe de chacune une once, raisins quatre onces, scammonée deux gros. Concassez bien toutes ces drogues, et faites-les infuser pendant huit jours dans trois pintes d'eau-de-vie dans une bouteille de verre bien bouchée, que vous remuerez soir et matin. Enfin vous passerez la liqueur par la chausse de drap.

On en donne une cuillerée pour l'*indigestion* ou la *colique*.

Pour purger, on en donne trois ou même quatre. La meilleure manière de s'en servir dans cette idée, est d'en prendre trois cuillerées le soir en se couchant, et deux le matin en se levant. On observera que cette dose doit être diminuée, si celui qu'on veut purger n'est point encore adulte.

Cet élixir *fortifie l'estomac, chasse les vents*, et est légèrement incisif.

(*Remarque du R.* Il faut observer, pár rapport aux purgatifs résineux, et spécialement ceux sous forme sèche, qu'ils ne doivent être administrés qu'avec beaucoup de prudence : qu'ils ne conviennent guère qu'aux tempéramens phlegmatiques, peu irritables et exemps d'obstruc-

tions ; que d'ailleurs, déterminant beaucoup de chaleur, il faut inviter les malades à boire beaucoup.)

ARTICLE III.

Des Rafraîchissants.

Le terme de rafraîchissant est si connu, qu'il est superflu de s'arrêter à l'expliquer. L'usage des remèdes qui ont cette qualité, n'est pas plus étrange à toute personne qui pense. On sait qu'on les emploie dans les ardeurs du sang et des autres liqueurs du corps. Je passe donc tout de suite aux préparations qui ont cette vertu.

Bouillon rafraîchissant.

Faites cuire dans une suffisante quantité d'eau, une livre de rouelle de veau, et vingt amandes douces pilées et enfermées dans un nouet ; le bouillon étant fait, jettez-y feuilles de capillaire, pissenlit, laitue, buglosse de chacune une poignée ; une demi-heure après ajoutez-y deux gros de semence de pavot blanc, et une pincée de fleurs de mauve ; faites-leur jetter quelques bouillons, passez la liqueur et faites-en deux bouillons, dont l'un sera pris le matin et l'autre l'après-midi.

Il en faut continuer l'usage pendant quinze jours.

Ce bouillon rafraîchit et épaissit le sang. Il convient dans les *chaleurs de poitrine*, les *ardeurs d'urine*, les *chaleurs de reins*, etc.

Voyez un autre bouillon, page 15.

Tisane rafraîchissante de mesdames de Sainte-Catherine.

Prenez quatre onces de la meilleure avoine, que vous aurez soin de bien nétoyer et de bien laver; trois onces de racines de chicorée sauvage fraîchement arrachées; faites bouillir le tout doucement dans six pintes d'eau de rivière pendant une bonne demi-heure; ajoutez alors une demi-once de cristal minéral, et un quarteron de miel de Narbonne, ou à son défaut du miel blanc; laissez encore bouillir la liqueur pendant une demi-heure, passez-la à travers un linge, et la mettez dans une cruche où vous la laisserez réfroidir.

Les personnes en santé et robustes qui veulent faire usage de cette tisane, en prennent deux bons verres le mâtin à jeûn, et ne mangent que quelques heures après. On réitère la même dose trois ou quatre heures après le dîner, et on continue ainsi pendant plus ou moins de temps, suivant le besoin, sans être assujetti à aucun régime, et se déranger en rien de ses affaires. Une quinzaine de jours suffit ordinairement.

Les personnes malades ou d'une complexion délicate, n'en prendront qu'un verre le matin et autant l'après-midi.

Il n'y a pas de remède plus aisé à prendre, ni dont l'effet soit plus doux. Il convient dans les *fièvres tierce*, *quarte*, même *invétérées*, la *colique*, le *mal de côté*, la *galle*, la *gratelle*, les *clous*, les *pesanteurs* importunes, les *lassitudes dans les membres*, les *assoupissemens*. Il ouvre *l'appétit*, procure un *sommeil tranquille*, *rafraîchit*, *engraisse*, *nourrit* et *for-*

tifie ; enfin, il a de particulier, qu'au lieu d'affaiblir, comme il arrive aux saignées, purgatifs et lavemens, il fortifie, et qu'il fait plus d'effet dans les chaleurs de l'été, temps où les autres remèdes sont dangereux.

Quoique nous ayons dit plus haut que l'usage de ce remède pendant quinze jours, soit ordinairement suffisant, nous n'avons pas prétendu insinuer qu'un plus long pût être préjudiciable. On peut le continuer pendant toute l'année. Il est cependant vrai que, pour conserver sa santé, il suffit d'en prendre pendant quinze jours, ou au plus un mois à deux reprises, sur-tout pendant l'été : car dans l'hiver, sur-tout lorsque le froid est grand, on ne doit pas s'en servir, à moins de se tenir chaudement après l'avoir pris.

On pourrait citer une infinité de cures opérées par ce remède : mais on se contentera de l'observation suivante.

Une demoiselle avancée en âge, était tourmentée depuis quinze ans d'un *mal de tête violent*, qui avait de temps en temps des redoublemens insupportables. Etant à son aise, elle n'avait rien négligé pour se procurer la guérison : mais loin de trouver du soulagement à son mal, il augmenta de sorte, que son bras gauche devint entièrement paralytique. Elle n'eut pas pris pendant quelques jours la tisane dont nous parlons, que la *paralysie* et le *mal de tête* furent entièrement dissipés.

Autre Tisane rafraîchissante.

Prenez pissenlit avec la racine, trois poignées, un bâton de réglisse concassée, une poignée d'orge de mars ; faites cuire le tout dans six pintes d'eau, que

que vous ferez réduire à moitié. Passez la liqueur et buvez-en beaucoup dans la chaleur de la *fièvre*, et non dans le *frisson*.

On peut aussi en prendre en santé un verre, trois ou quatre jours de suite par chaque mois. Il est meilleur que ce soit l'après-midi sur les trois ou quatre heures.

Autre.

Prenez racines de chicorée sauvage, feuilles et racines de pissenlit, feuilles et racines de fraisier, racines de guimauve de chacune une poignée : faites cuire le tout dans six pintes d'eau jusqu'à consommation d'un tiers; ajoutez-y huit onces de miel de Narbonne. Après qu'il aura fait sept ou huit bouillons, laissez réfroidir la liqueur et la passez. Mettez dans la colature huit ou dix gouttes d'esprit de vitriol, et buvez-en à volonté deux heures après le repas.

Cette tisane est très-rafraîchissante et diurétique.

Tisane rafraîchissante purgative.

Prenez deux gros de séné, une poignée de pimprenelle et un bâton de réglisse; faites infuser le tout pendant la nuit dans une pinte d'eau fraîche. Le matin vous passerez l'infusion, et vous en boirez deux verres tous les matins.

Cette tisane rafraîchit et purge doucement.

Tisane laxative.

Prenez une demi-once de polipode de chêne, que vous ferez bouillir dans deux pintes et demie d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de chopine; vous ôterez le pot du feu, et vous le laisserez réfroidir à demi, et pour lors vous y mettrez une

once de séné mondé, une once de réglisse râtissée et cassée par morceaux, deux gros de roses des plus nouvelles de Provins, un gros de cristal minéral, un gros d'anis: vous couvrirez le pot et le laisserez réfroidir pendant huit ou dix heures, après lesquelles vous en boirez un verre en vous levant, un verre avant dîner, un verre trois heures après dîner, et un verre en vous couchant. Vous continuerez à en prendre pendant deux ou trois jours. Si vous voulez que la tisane soit plus purgative, vous y ajouterez une once de sirop de fleurs de pêcher.

Autre.

Prenez demi-once de séné, demi-once de réglisse concassée, demi-gros de cristal minéral; faites infuser le tout dans un pot de terre neuf, dans une pinte d'eau, l'espace de dix heures, après lesquelles vous le passerez dans un linge blanc. Vous en prendrez tous les matins un grand verre, et vous serez trois heures sans manger.

Cette tisane rafraîchit et purge doucement.

Autre.

Prenez trois racines de scorsonère, trois racines de chicorée sauvage, trois racines d'oseille, une racine de bétoine, une racine de nénuphar, une botte de racines de fraisier, une botte de pimprenelle, une poignée des quatre-capillaires, un bâton de réglisse, une pincée d'anis vert. Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à la diminution de moitié. Après que vous l'aurez passé, vous y ferez infuser pendant dix heures une demi-once de bon séné, une dragme de crême de tartre, et une dragme de cristal minéral. Passez le tout, et vous en prendrez à jeûn un verre de

demi-septier, deux heures après un bouillon, un autre verre deux heures après le dîner.

Cette tisane est rafraîchissante, atténuante, apéritive, fortifie l'estomac, et purge doucement.

Tisane sudorifique et laxative.

Prenez une once d'esquine coupée par morceaux, une once de salsepareille, une once de polipode de chêne, une once de roses de provins, une demi-once d'anis vert, une once de folicule de séné, une once de sassafras, une once de gayac, une demi-once de cristal minéral, une demi-once de réglisse, un citron fendu en quatre, deux gros de rhubarbe, une pincée de coriandre. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures dans quatre pintes d'eau de rivière.

Cette tisane est laxative, sudorifique, évacue la pituite et fortifie l'estomac.

Le malade en prendra tant qu'elle durera, un grand verre le matin à jeûn, une heure après un bouillon; et une heure après le bouillon, un autre grand verre; et après le dîner, un autre grand verre.

Tisane sudorifique.

Prenez une demi-livre de bois de gayac, demi-livre de bois de sassafras, demi-once d'esquine, deux onces de salsepareille, six onces de bonne réglisse, deux ou trois grains d'ambre gris. Râpez et mettez en poudre toutes ces drogues, et vous les ferez infuser pendant vingt-quatre heures dans un sceau d'eau, après quoi vous les ferez bouillir jusqu'à ce qu'elles soient diminuées d'un quart, ayant soin de ne point laisser perdre l'écume qui s'élève lorsqu'elles bouillent.

Cette tisane est incisive, pénétrante, apéritive, sudorifique; elle résiste au venin, fortifie le cer-

veau, éclaircit la vue, purge les sérosités du cerveau, chasse la pituite.

Il faut avoir attention de ne la point donner aux personnes délicates, ni dans la fièvre.

La dose est un verre le matin et un verre en se couchant.

Tisane sudorifique purgative.

Prenez deux onces d'hermodates, deux onces d'esquine, deux onces de gayac, deux onces de salsepareille, deux onces de séné, deux onces de polipode de chêne, deux onces de sassafras, deux onces de chardon bénit. Réduisez toutes ces drogues en poudre, et les faites infuser à froid dans quatre pintes de vin blanc, et vous en prendrez tous les matins un verre tant qu'elle durera.

Cette tisane purge doucement les sérosités. Elle est bonne pour les catharres, pour les rhumatismes qui sont causés par des humeurs froides. Elle convient mieux aux tempéramens phlegmatiques et peu sensibles; elle ne convient pas dans la fièvre et pour les personnes délicates.

Bouillon.

Prenez une tranche de courge nouvelle, nétoyez-la et faites-la cuire, après l'avoir coupée par petits morceaux dans du bouillon gras tiré du pot. Quand la courge est en marmelade, passez le bouillon et le prenez. Il est à propos de dormir néanmoins une heure après l'avoir pris. Il est avantageux, pendant le temps qu'on fait usage de ce bouillon, de prendre le soir en se couchant un gros de conserve de cynorrhodon, et de continuer l'usage de ces remèdes pendant un mois.

Ce bouillon est rafraîchissant et incrassant. La conserve est astringente et diurétique.

Café d'Orge et de Seigle.

Faites brûler légèrement les grains d'orge ou de seigle, crainte d'en faire évaporer l'huile essentielle et le sel volatil. Mettez-les en poudre, et faites-en la décoction dans l'eau, comme l'on fait du café. Prenez la liqueur avec du sucre ou sans sucre, suivant votre goût.

L'une et l'autre décoction est bonne contre les *vapeurs* et la *migraine*. Le café d'orge rafraîchit seulement; celui de seigle; outre le rafraîchissement qu'il procure, humecte et tient le *ventre libre*.

Eau rafraîchissante.

La médecine s'accorde quelquefois avec le penchant qui porte les hommes vers ce qui flatte leur goût. (*Il* n'est pas moins important de faire la plus grande attention à leurs répugnances naturelles ou maladives. *R du R.*) On emploie avec succès les compositions suivantes pour rabattre le mouvement du sang et tempérer l'ardeur de la fièvre.

Prenez un demi-septier de jus de groseilles rouges, cerises, framboises, verjus ou fraises. On le tire aisément de tous ces fruits, excepté du verjus, car il faut le piler; il suffit de pétrir les autres avec les mains, et de les exprimer avec un linge fort, et qui n'ait pas le moindre goût, car ces sucs le prennent très-aisément. Sur chaque demi-septier de suc, on met trois demi-septiers d'eau et un quarteron de sucre qu'on y fait fondre à froid. Quand le sucre est fondu, on passe la liqueur par la chausse.

On ordonne rarement l'eau de framboise aux malades, parce qu'elle est moins rafraîchissante que les autres.

Lorsqu'on apprête les eaux de cerises et de groseilles pour des gens en santé, on les peut rendre plus gracieuses au goût, en y mêlant un peu de framboises. On donne le goût de noyau à celle de cerise, en concassant les noyaux et les amandes, et les laissant tremper quelque temps avec le marc dans l'eau destinée à faire la liqueur.

On fait boire quelques verres de ces eaux par jour aux malades, en proportionnant la quantité sur leur altération. Elles conviennent dans toutes les *fièvres*, dans les *inflammations de la gorge* et des autres parties, où la légère irritation que causent ces acides n'est point à craindre.

Sirop de Groseilles pour la même fin.

Prenez tant que vous voudrez de groseilles, épluchez-les et les pressez dans un torchon. Recevez le suc dans une terrine que vous couvrirez d'un plat et d'une serviette tellement ajustés, que l'air ne pénètre pas dans la terrine. Portez la à la cave et l'y laissez vingt-quatre heures. Mettez une livre de sucre sur chaque pinte de suc; le tout mêlé, sera mis dans une bassine sur un feu de charbon. Quand la liqueur aura bouilli un quart d'heure, pendant lequel on l'aura écumée soigneusement, on la versera dans un vaisseau de terre ou de fayence; et quand le sirop sera à moitié froid, on en emplira des bouteilles.

Ce sirop se fait encore de la manière suivante, qui ne cède en rien à celle qu'on vient de décrire.

Prenez autant de groseilles que vous voudrez, lavez les, laissez-les sécher et détachez-les de la rafle. Pilez autant de sucre que vous avez de groseilles, et mettez l'un et l'autre, lit par lit, dans un pot de terre vernissé et qui souffre le feu,

commençant par un lit de groseilles et finissant par un lit de sucre. Fermez le pot de son couvercle, que vous luterez avec de la pâte, et le mettrez au bain-marie dans un chaudron sur un feu très-doux, et qui ne fasse que très-légèrement bouillir l'eau du chaudron. Il faut avoir soin d'avoir toujours de l'eau bouillante pour remplir le chaudron, au moins à la hauteur des groseilles. Au bout de trois heures, retirez le pot du chaudron, et versez ce qui y est contenu dans un tamis de crin. Recevez le suc qui sortira sans presser le marc, et mettez-le en bouteilles quand il sera réfroidi.

Ce n'est pas sans raison qu'on recommande de faire un feu très-doux; car si les groseilles bouillent, on aura une gelée au lieu d'un sirop.

Une bonne ménagère tirera encore parti du marc qui est resté dans le tamis. Il n'est pas assez desséché pour ne pouvoir être employé à faire des tourtes.

On substitue ce sirop, et les semblables, aux eaux rafraîchissantes, quand la saison de ces fruits est passée. Leur vertu est la même, et on les mêle ou dans la tisane des malades, ou avec de l'eau simple, jusqu'à ce qu'elles aient un goût agréable.

(*Remarque du R.* Ces sirops sont en général, plus agréables qu'utiles; dans les cas graves on leur substitue une boisson faite avec 12 ou 15 gouttes d'acide sulfurifique sur une pinte d'eau adoucie avec une once de sucre. Cette boisson convient spécialement aux moissonneurs et dans l'août: ou bien la suivante.)

Limonade sèche.

(*Remarque du R.* On se procure de la limonade qui, à l'agrément d'être faite à l'instant, joint encore l'avantage d'être la boisson la plus

utile et la plus agréable. Pour cela prenez sel essentiel d'oseille trois gros; sucre blanc une livre : réduisez le tout en une poudre très-fine et ajoutez huile essentielle de citron huit ou dix gouttes. Puis mêlez exactement et conservez dans une bouteille bien bouchée.

On délaye une once de cette poudre dans une chopine d'eau. Si on veut rendre cette limonade plus tempérante on y ajoute depuis six gouttes d'acide sulfurique par pinte, jusqu'à une aigreur supportable.)

Sirop de Violette.

Prenez cinq onces de fleurs de violette bien colorée et épluchée, pilez-les dans le mortier de marbre jusqu'à les réduire en bouillie; pressez-les ensuite, et gardez à part le jus qui en sortira. Lavez trois fois le marc avec un demi-septier d'eau tiède, en le pressant chaque fois, afin d'enlever plus exactement la teinture et la force du marc. Mettez cette eau sur le feu avec une livre de sucre fin, et faites-le cuire à consistance de sirop. Otez le vaisseau du feu, et mêlez-y le suc de violette tiré par expression; mêlez le tout exactement sans remettre le vaisseau sur le feu; vous aurez un beau sirop violet qui aura toute l'odeur de la fleur dont il est tiré, ce qui ne se trouve pas dans le sirop violat des boutiques.

Ce sirop est cordial, rafraîchissant, et légèrement *laxatif*. On lui donne cette dernière qualité dans un degré plus fort, si l'on fait bouillir dans l'eau dont on se sert pour faire cuire le sucre, une once de semence de violette.

Sirop d'Orgeat.

Prenez une once de chacune des quatre-semences

froides majeures; amandes douces, amères, pistaches mondées, de chacune une once; pilez le tout exactement dans le mortier de marbre, en versant, à mesure qu'il en est besoin, une chopine d'eau de rivière. Quand la matière est exactement pilée, pressez-la fortement dans un torchon bien net, et qui ne soit ni trop serré ni trop lâche. Mettez dans la colature une once d'eau de fleurs d'orange forte, et un ou deux gros d'*Eleo-saccharum* de citron, c'est-à-dire, d'huile essentielle d'écorce jaune de citron tirée avec le sucre, comme on le dira plus bas. Cette dose peut s'augmenter ou se diminuer suivant le goût.

Pendant le temps qu'on fait la préparation précédente, il faut mettre sur le feu dans une bassine, une livre et demie de beau sucre qu'on fera fondre dans une suffisante quantité d'eau, et cuire presque jusqu'à consistance de conserve; versez alors dans la bassine votre expression, après l'avoir bien remuée; mêlez le tout exactement, et après l'avoir laissé un moment sur le feu, pour donner au sucre plus de facilité à s'incorporer avec l'expression, ôtez la bassine du feu, et mettez le sirop dans des bouteilles, que vous ne boucherez que quand le sirop sera réfroidi.

L'*Eleo-saccharum* de citron se fait en frottant l'écorce jaune de citron frais avec un morceau de sucre. On enlève à mesure avec une carte le sucre qui se détache du morceau, lequel s'est chargé de l'huile essentielle de l'écorce de citron, comme on en peut juger à son goût, son odeur et sa couleur.

Personne n'ignore que l'orgeat est très-rafraîchissant. Il épaissit en outre le *sang* et en diminue l'*âcreté*. Les pistaches qui sont dans cette préparation augmentent sa qualité adoucissante;

l'eau de fleur d'orange, et l'*Eleo-saccharum* de citron relèvent sa fadeur. En un mot, cette préparation ne le cède à aucune de celles qu'on trouve dans les boutiques d'apothicaires et de confiseurs.

La dose est d'une petite cuillerée dans un grand verre d'eau. On peut employer ce remède dans presque toutes les *fièvres* et les *maladies emflammatoires* qui en sont accompagnées.

Poudre d'Orgeat.

(*Recette du R.* Prenez pâte d'amandes amères d'où l'on a extrait l'huile, et sucre blanc, réduits en poudre très-fine, de chaque une livre. Ajoutez huile essentielle de bergamotte vingt gouttes, mêlez exactement et conservez dans une bouteille bien bouchée. On délaie une demi-once de cette poudre dans un verre d'eau de demi-septier que l'on passe ensuite.

On peut ajouter à ce lait d'amande, déjà calmant par lui-même, une cuillerée à café, de sirop de diacode, ou dans le cas de spasme uterins, eau et sirop de fleurs d'orange de chaque une cuillerée à café. De cette manière ce remède devient calmant sous un double rapport, qualité qu'on doit donner autant que faire se peut à tous les médicamens; car il est bien rare que l'état de maladie n'offre qu'une indication simple. Voyez la remarque sur les *cordiaux*, page 46.)

ARTICLE IV.

Des Sudorifiques.

LES sudorifiques sont des remèdes qui poussent vers l'habitude du corps les humeurs morbifiques. Ce n'est que celles-là qu'ils évacuent avec succès.

Il est naturel de croire que, s'ils font sortir indistinctement les bonnes et les mauvaises, ils épuisent le malade au lieu de le soulager. Il faut observer, par rapport aux sudorifiques, les mêmes précautions que pour les purgatifs ; il faut que le sang soit devenu fluide par l'usage des délayans ; que la maladie soit sur son déclin ; que la dose soit assez considérable, sans être trop forte. Au dernier cas, elle épuise le malade ; au premier, elle ne fait qu'augmenter la chaleur. Il n'y a pas de voie plus expéditive pour guérir une maladie, que par la sueur : mais il n'y a pas de remède plus dangereux, quand le malade n'est pas disposé à cette évacuation. (Il faut donc s'informer si le malade a naturellement la transpiration facile. *Remarque du R.*)

Parmi les sudorifiques, les uns se prennent intérieurement, les autres s'appliquent extérieurement. Nous donnerons des exemples de l'une et et de l'autre espèce.

Sudorifique extérieur.

Mettez du sucre en poudre, et des fleurs de camomille aussi pulvérisées sur le feu d'une bassinoire, dans le temps qu'on va la mettre dans le lit ; de sorte que le lit s'emplisse de fumée, couchez-vous-y sur le champ, et vous couvrez bien.

Autre.

Au lieu de sucre et de camomille, mettez des baies de genièvre concassées ; elles feront le même effet.

Sudorifique interne.

Le Médecin des Pauvres, parlant du genièvre, dit qu'on en tire un sudorifique très-puissant de

la manière suivante. On prend le bois de genièvre avec ses baies ou graines, on hache le tout bien menu et on les fait bouillir dans l'eau claire. Cette liqueur étant réfroidie, on en donne un grand verre au malade couché et raisonnablement couvert.

La dose du bois de genièvre, ou pour mieux dire, de son écorce, d'où dépend sa vertu sudorifique, est d'une once sur une pinte d'eau qu'on fait réduire à moitié.

Autre.

On se servira encore plus innocemment pour le même but du suc de la plante appelée par les botanistes, *philanthropos major*, ou *aparine*; en français, *gratteron* ou *amie de l'homme*. On l'appelle dans quelque province du *rené*, ou l'*herbe roupilleuse*. Cette plante croît le long des murs ou dans des haies. Le long des murs elle forme un petit tapis vert; dans les haies elle devient fort haute, et monte jusqu'au sommet des arbrisseaux qui les composent; la tige est quarrée, ayant de distance en distance un bouquet de feuilles circulairement autour de la tige. Ces feuilles sont d'un vert gai, hérissées en dessous de petits piquans, par le moyen desquels elles s'attachent aux habits.

Prenez une bonne quantité de cette plante, car elle est ingrate et rend peu de suc; pilez-la exactement, pressez-la et passez le suc à travers un linge. On donne à un adulte cinq ou six onces de ce suc. Il faut que le malade soit au lit et raisonnablement couvert, sans s'exposer à l'air. Quand il aura bien sué, on le ressuiera avec du linge bien sec et chauffé; on le changera de linge, et une heure après on lui donnera un bouillon.

On doit diminuer la dose de ce remède à proportion de l'âge et de la force du malade, d'autant que, si l'on juge que la première prise n'ait pas totalement évacué l'humeur, on peut réitérer le remède. (Ce remède ne mérite pas toute la confiance qu'on lui donne ici. *Rem. du R.*)

La *crise* étant un moyen sûr contre toutes les maladies, et ce remède la procurant, ou par la sueur, ou par les urines, et par conséquent séparant le sang pur des humeurs gâtées et corrompues, je serais en droit d'en conclure, qu'il n'y a point de maladie qu'il ne puisse guérir. A quelque extrémité donc qu'un malade se trouve réduit, pourvu qu'il ait encore la force d'avaler le remède, je ne fais aucune difficulté de le lui donner, persuadé qu'il lui peut être salutaire; mais il ne faut pas attendre l'extrémité pour l'employer : l'effet en est beaucoup plus douteux, lorsque les forces du malade sont épuisées.

Il n'y a pas de sudorifique plus doux et moins dangereux que celui-là. La sueur ne manque pas de paraître universellement deux heures après qu'on l'a pris; ou si elle ne paraît pas, les urines, en récompense, donnent en abondance.

Les médecins, lorsqu'ils veulent exciter la sueur, se servent d'eau distillée de chardon bénit, ou de bourrache; mais cette dernière est fort amère, et par conséquent désagréable au goût; ils emploient aussi leur pomme d'Adam. C'est une pomme de reinette, dans laquelle on met depuis un demi-gros jusqu'à un gros d'oliban, ou encens mâle. On fait cuire la pomme, on la donne à manger au malade. Mais quel que soit l'effet de ces remèdes, le gratteron les efface entièrement.

ARTICLE V.

Des Fortifiants et Cordiaux.

(*Remarque du R.* RIEN d'aussi nombreux et d'aussi facile à multiplier encore que les remèdes fortifiants et les cordiaux ; mais bien peu remplissent la double indication qu'on rencontre constamment ; c'est-à-dire sensibilité et faiblesse, qui sont presque toujours en raison inverse l'une de l'autre. Si donc on ne joint pas à la vertu tonique d'un médicament, celle de calmer la sensibilité du nerf, on court le risque de faire beaucoup de mal avec les fortifiants et les cordiaux. (Voyez encore avant tout, l'avis placé à la fin de ce Chapitre.)

La thériaque (composé bizare, censuré, corrigé, mais toujours employé avec succès), est restée en possession d'une confiance méritée, ce qu'elle doit uniquement à la qualité tonique des aromates et des résines amers, réunie à celle calmante de l'extrait d'opium. J'ai vu très-souvent des accès violents de colique céder à l'administration d'un demi-gros de thériaque délayé dans une cuillerée d'eau, après avoir résisté à toutes les autres préparations cordiales. Dans tous les cas d'indigestion on se trouve bien de ce moyen.

Enfin, on voit souvent la nature approuver des remèdes, dont la composition est condamnée par les affinités chimiques. Ne semble-t-il pas, par exemple, que la liqueur connue sous le nom d'*esprit de mindérer*, espèce de sel neutre déliquescent, doit rester sans effet dans le cas de putridité et de spasme? Certes, l'expérience prouve le contraire ; car c'est un des meilleurs anti-septiques qu'on puisse employer, et qui devient en

même-temps anti-spasmodique. En un mot, il faut convenir que dans ce cas, et dans beaucoup d'autres semblables, la nature se joue de nos raisonnemens, et même de nos principes, et qu'elle s'approprie, *à sa manière,* ce qui lui convient. Telle est une des raisons qui m'ont fait respecter la plupart des compositions de ce traité, qu'une *prévention chimique* m'eût sans doute fait rejetter. Il résulte donc que rien n'étant *absolu*, dans l'économie de l'homme, le médecin ne doit point avoir de doctrine *exclusive*, et qu'il ne peut cesser un instant d'observer et d'apprécier les rapports au flambeau du génie.)

Les remèdes qui purifient le sang, facilitent sa circulation et la sécrétion des esprits, et fortifient par cet endroit. D'autres lui donnent simplement du mouvement, et l'imprégnent d'esprits volatils; ce sont les cordiaux qui fortifient aussi par une suite nécessaire : mais ils diffèrent des fortifiants en ce que leur action est moins durable, et cesse par l'évaporation du volatil étranger qui s'est insinué dans le sang. Nous commencerons par les remèdes qui purifient le sang, puis nous passerons aux cordiaux. Mais ayant cru qu'on verrait avec plaisir la manière de faire la gelée de viande dont on fait souvent usage pour les malades, nous la ferons précéder.

Gelée de Viande.

Prenez un bon jarret de veau, un vieux coq et un morceau de tranche de bœuf; faites cuire le tout ensemble dans une suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce que la viande soit bien consommée; passez le bouillon dans un linge; faites-y fondre un morceau de sucre de grosseur raisonnable; ajoutez-

y un petit bâton de canelle et deux clous de girofle. Remettez le pot au feu; fouettez six blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient réduits en neige, et jetez-les dans le bouillon lorsqu'il bouillira; continuez de fouetter le tout jusqu'à ce qu'il menace de fuir du pot; retirez le pot du feu; versez la liqueur dans un linge propre, la passant au moins deux fois sans expression, afin que la gelée soit bien clarifiée. Mettez le bouillon dans un vaisseau de fayence ou de porcelaine; mêlez-y le jus d'un citron, et laissez-le refroidir et congeler.

Cette gelée est nourrissante, fortifiante et agréable au goût. On en donne quelques cuillerées de temps en temps aux malades qui se dégoûtent de bouillon, et on la donne pour seule nourriture à ceux qui ne peuvent point avaler, ou du moins qui avalent très-difficilement.

Bouillon sec.

Cette préparation a un avantage sur la précédente, c'est de se conserver très-long-temps, et de se transporter par-tout.

Prenez deux vieux chapons ou coqs, désossez-les et faites-les cuire avec une suffisante quantité d'eau dans un pot de terre vernissé, avec huit livres de bon bœuf maigre, un pied de veau et un os à moële. Quand le pot sera écumé, jettez-y vingt grains de poivre, un peu de gingembre, huit clous de girofle, un peu de fleurs de muscade, et une ou deux feuilles de laurier franc. Il faut que le pot bouille à petit feu de charbon, sans flamme ni fumée, pendant huit ou dix heures. Alors on passera le bouillon avec expression; on ôtera la graisse, et on le laissera reposer pendant

la

la nuit. Le lendemain après avoir encore ôté le peu de graisse qui surnagera, on mettra le bouillon sur la braise dans un petit pot de terre vernissé, le laissant bouillir jusqu'à ce qu'il brunisse et prenne la consistance de sirop; alors on le coule sur des assiettes de faïence à l'épaisseur d'un écu.

Mettez ces assiettes sur du sable assez chaud pour dessécher le bouillon sans le faire bouillir, et lorsqu'il commencera à durcir, coupez-le en pièces carrées de deux travers de doigt, que vous acheverez de faire sécher sur le sable chaud dans les mêmes assiettes, en les retournant de côté et d'autre, afin qu'elles sèchent également. Elles seront alors dures et luisantes comme de la colle fine.

Une de ces pièces suffit pour faire une soupe à une personne seule. On fait mitonner le pain dans l'eau, et l'on y met fondre une de ces pièces avec un peu de sel; on y ajoute des herbes si l'on veut.

Si l'on fait ce bouillon pour le temps de maladie, il faut y mettre moins d'épices. Ces pièces ou pastilles se conservent un an et plus, et sont très-commodes, tant sur mer que sur terre, lorsqu'on n'est pas à portée d'avoir de la viande fraîche. Il faut les garantir de l'humidité le plus qu'il est possible. C'est par cette raison qu'on ne met point de sel en faisant le bouillon. Si une de ces pièces fait un bouillon trop fort dans le cas de maladie, le remède est aisé.

Tisane pour purifier le Sang.

Prenez une poignée de racines de patience, autant d'orge mondé, vingt pruneaux vieux et une poignée de lentilles; faites bouillir le tout dans

trois pintes d'eau jusqu'à diminution d'un tiers. Passez la liqueur par un linge blanc, partagez-la en six prises pour autant de matins. Il faut prendre cette tisane à jeûn, et ne manger que deux heures après avoir pris ce remède.

Ce remède est incisif, détersif, diurétique et légèrement laxatif.

Aposème excellent pour le même but.

Prenez une poignée de feuilles de chicorée sauvage, feuilles de bourrache, buglosse, cerfeuil, de chacune une poignée, feuilles de chardon bénit une pincée; faites bouillir le tout pendant quelques minutes dans trois chopines d'eau, passez la liqueur sans expression; remettez-la sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit bien écumée, et mêlez-y trois onces de sirop violat.

Il faut prendre un verre de cet aposème entre les bouillons.

Il est cordial et sudorifique; au moins il *augmente la transpiration insensible*, en divisant les liqueurs épaissies.

Teinture pour la même fin, et pour chasser les glaires de l'estomac.

Prenez esquine, salsepareille, sassafras, canelle, réglisse, thé, fleurs de lavande, fleurs de romarin, petite-sauge, petite-absynthe de Provence, de chacune une once; jalap, anis vert, coriandre, de chacun demi-once; coupez le tout bien menu, excepté le jalap et la coriandre qu'il faut concasser. Mêlez le tout le plus exactement qu'il sera possible. Prenez une pincée de ce mélange avec les cinq doigts, et jettez-la dans une cafetière où il y aura une chopine d'eau tiède.

Laissez infuser du soir au matin, que vous lui ferez jetter deux ou trois bouillons, et vous en prendrez la moitié à jeûn.

Il faut mettre une seconde pincée du même mélange dans la cafetière, et la remplir d'eau froide, que l'on fera bouillir le lendemain matin, comme on l'a dit plus haut; on prendra la même quantité d'infusion, et l'on continuera la même manœuvre six jours de suite; ce temps passé, on jettera le marc, et on recommencera comme la première fois.

On prend cette infusion tous les jours, jusqu'à ce que l'on s'apperçoive que la circulation est parfaitement libre, et que l'*estomac* n'est plus *chargé de glaires*. Son effet est de pousser par les urines et par la *transpiration*, en procurant en même-temps la *liberté du ventre*. Elle est cordiale, céphalique et stomachique. (Il est douteux qu'on transpire et qu'on urine beaucoup à la fois. *Remarque du R.*)

Autre Teinture pour purifier le Sang.

Faites infuser deux poignées de fleurs de romarin dans une pinte de vin d'Espagne, et prenez-en le matin plein une cuillère à bouche.

Cette teinture est cordiale, céphalique, stomachique, incisive, bonne pour les *affections de la tête* et du genre nerveux, éclaircit *la vue*, lève les *obstructions*, corrige *la mauvaise odeur de la bouche*. Mais un usage trop long pourrait échauffer.

Autre Teinture pour le même but.

Prenez deux gros de feuilles de la plante nommée *apalachine*, faites-les bouillir pendant un

demi-quart-d'heure dans une pinte d'eau ; ôtez la cafetière du feu, et laissez reposer la liqueur, afin que la feuille se précipite. Les mêmes feuilles peuvent servir à une seconde, et même à une troisième infusion, en un mot jusqu'à ce qu'elles ne teignent plus l'eau, à qui elles doivent donner cette couleur telle que lui donne le thé bohé. Cette teinture a une petite amertume qui se corrige avec le sucre. Elle se prend chaude comme le thé.

Outre la vertu de *purifier le sang* qu'a principalement cette teinture, elle *évacue la bile* et *la pituite*, elle *délasse après le travail*, tient le *ventre libre, fait uriner*; elle est très-apéritive, et par conséquent fort bonne pour la *gravelle*. Ceux qui sont atteints de ce mal en doivent prendre plusieurs tasses par jour. Les *goutteux* n'en sauraient faire un usage trop assidu.

Depuis qu'on fait un usage habituel de cette teinture à la Louisiane, on voit renaître le coloris sur les *visages* les plus *pâles*. Il ne faut pas s'inquiéter d'une légère démangeaison que cause quelquefois l'apalachine. Elle est l'effet d'une *transpiration* plus abondante.

Il ne faut pas oublier, en parlant des vertus de cette plante, de remarquer qu'elle *fortifie l'estomac* et *donne de l'appétit*.

Tisane confortative.

Prenez un bouquet de petite centaurée, une poignée de chamedris, une centaine de grains de genièvre ; faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers ; ajoutez-y un peu de réglisse en l'ôtant du feu, passez la liqueur par un linge.

On en boit un verre le matin à jeûn, et un

autre trois heures après le dîner, et l'on continue jusqu'à parfaite guérison.

Cette tisane convient dans les *faiblesses d'estomac* ou le relâchement de ce viscère. Elle est incisive, astringente, apéritive et *fébrifuge*.

Lavement nourrissant.

Prenez du bon bœuf maigre, coupez-le par morceaux, et faites-le cuire sans sel. Pressez la viande, et faites fondre dans la colature une once et demie de sucre brut, et délayez-y deux ou trois jaunes d'œufs frais. Si le malade est incommodé du ventre, il faut faire bouillir un gros d'anis avec la viande.

Ce lavement et ceux de même espèce, sont d'un grand usage, sur-tout dans les maladies où l'on *avale avec beaucoup de peine*, et celles où l'on ne peut avaler, soit par l'embarras des organes destinées à la déglutition, ou par des répugnances invincibles, dont on a plusieurs exemples. Si l'on ne parvient pas à guérir le malade par les remèdes, au moins le garantit-on pendant quelque temps des suites funestes de l'*inanition*.

Sirop confortatif.

Faites fondre du sucre à volonté, clarifiez-le à l'ordinaire avec le blanc d'œuf, et faites-le cuire jusqu'à consistance de tablettes; versez-y pour lors autant de bon vin de Bourgogne naturel et moëlleux, tel que le vin de Nuits, qu'il en faut pour réduire le sucre à la consistance de sirop; faites-le cuire quelques minutes, et le gardez dans une bouteille bien bouchée.

Ce sirop est cordial et stomachique; on le peut donner à la dose d'une once dans une suffisante

quantité de liqueur quelconque. On augmenterait sa force en le délayant avec des eaux distillées, telles que celles de bourrache, buglosse, etc. On augmenterait de même la force du sirop, en y mettant de l'eau de canelle forte, ou de l'eau de fleurs d'orange forte, suivant la proportion convenable. Le goût peut servir de règle.

Sirop cordial.

Prenez deux onces de fleurs de coquelicot, fleurs de roses rouges, bourrache, buglosse, violette de carême, œillets rouges, de chacun une once; mettez les fleurs dans une grande terrine, et versez dessus quatre pintes d'eau bouillante. Couvrez le vaisseau de façon à empêcher l'évaporation. Quand l'infusion sera froide, passez-la et ajoutez y sept ou huit livres de sucre fin, et faites cuire le tout à consistance de sirop.

Le sirop étant fait, vous le verserez tout chaud dans une terrine, et lorsqu'il sera réfroidi, vous y mêlerez trois onces d'essence diaphorétique, et cinq ou six onces de bonne eau de fleurs d'orange. Il faut remuer le sirop dans la terrine avec une spatule de bois ou une cuillère d'argent.

L'essence diaphorétique se fait de la manière suivante :

Prenez quatre onces de sel ammoniac bien purifié, et huit onces de sucre royal; réduisez le tout en poudre fine, mêlez-le exactement, et le mettez dans une cornue, à laquelle vous adaptrez un grand ballon que vous lutterez exactement. La distillation se fera au bain de sable, en augmentant le feu par degrés, jusqu'à la fin de l'opération, où il doit être très-fort. Elle peut être finie en huit heures. Rectifiez votre essence

dans un petit alambic de verre, et le gardez pour le besoin, dans des bouteilles bien bouchées.

Ce sirop fortifie l'*estomac*, *le cerveau*, dépure *le sang*, incise et atténue les *humeurs*, et les dispose à être évacuées par la *transpiration*, ou par la *sueur*. On l'emploie avec succès dans la *petite-vérole*, lorsque la fièvre d'éruption n'est pas assez forte pour la faire sortir; dans les *cours de ventre* qui viennent de relâchement, *dans la goutte* et le *rhumatisme*.

On en peut prendre trois à quatre cuillerées par jour, battues dans autant de grands verres d'eau. Les deux premiers se prennent le matin à jeûn, à un quart-d'heure de distance; le troisième se prend deux bonnes heures après le dîner, et le dernier avant que de se coucher. Il faut faire usage de ce sirop, de manière que les repas en soient toujours éloignés de deux heures.

Julep cordial.

Prenez un demi-septier d'eau de bourrache, deux onces de bon vin de Bourgogne rouge, thériaque et confection d'hyacinthe, de chacun deux gros, sirop d'œillets rouges deux onces; mêlez le tout ensemble, et prenez-en une à deux onces le soir et le matin. On peut y ajouter si l'on veut, un scrupule de corail préparé.

Ce julep est cordial, stomachique, astringent, diaphorétique. Il convient dans les mêmes maladies que le sirop cordial, et avec les mêmes attentions.

Elixir de M. de Grillon, ou *Essence de Vie.*

Prenez feuilles de romarin, mélisse, marjolaine, sauge, thin, bétoine, de chacune cinq

poignées, douze clous de girofle, demi-once de canelle fine, cinq poignées de graines de genièvre bien mûres concassées dans le mortier de marbre. Mettez tous ces ingrédients dans un alambic de verre avec cinq pintes d'esprit-de-vin. Faites macérer le tout pendant vingt-quatre heures au bain-marie tiède, puis distillez le tout au même bain. On peut y mettre un peu d'eau d'orcanette pour donner de la couleur à cet élixir.

Il est merveilleux pour la *colique*, la *douleur d'estomac*, les *indigestions*, les *crudités*. On en donne une demi-cuillerée dans un verre de vin, ou quelque liqueur appropriée, que l'on réitère s'il est besoin.

Il est admirable *pour réjouir le cerveau*. On en prend dans le creux de la main, et on le tire par le nez. Il guérit de cette façon les *douleurs de tête*, pourvu qu'elles ne viennent que d'un *sang épaissi*, et non de l'irritation des membranes. On en peut en ce cas faire prendre au malade une cuillerée ou même deux, détrempées d'une suffisante quantité d'eau.

Dans l'*apoplexie*, on en donne au malade quelques cuillerées sans mélange, et on lui en frotte le nez, les tempes, et la région du cœur. Mais il ne faut pas que l'apoplexie soit causée par la raréfaction du sang, comme il arrive quelquefois.

Elixir de propriété du père Laurent Augustin.

Concassez légèrement quatre onces de bonne canelle, et mettez-la dans une bouteille de verre avec une pinte de bon esprit-de-vin; fermez la bouteille d'un bouchon de liége; enveloppez l'orifice d'une vessie de porc, et la laissez dans un lieu

chaud jusqu'à ce que vous ayez besoin de cet esprit-de-vin aromatisé.

Mettez pendant ce temps dans un matras de verre qui ait un col de huit à dix pouces, et dont le ventre puisse tenir au moins six pintes, une once de safran oriental, une once de myrrhe d'Alexandrie, et une once d'aloës succotrin, le tout exactement pulvérisé à part. Fermez le matras hermétiquement, et l'ensévelissez dans une poële pleine de sable que vous placerez sur une chaudière de fer dans laquelle vous aurez mis assez d'eau pour qu'elle baigne le fond de la poële. Cette chaudière sera placée sur un fourneau dans lequel on entretiendra un feu autant égal qu'il sera possible, et presque insensible, jusqu'à ce qu'on voie une huile blanche circuler contre les parrois du vaisseau : ce qui ne se fera point suffisamment avant la fin du troisième mois, que les trois mixtes seront suffisamment ouverts.

Ouvrez alors votre matras en lui rompant le col, et versez dedans tout l'esprit-de-vin aromatisé que vous aurez préparé. Refermez le vaisseau hermétiquement le plus promptement qu'il sera possible. Enterrez-le dans le sable qui est dans la poële, laissez-l'y quinze jours, ou même plus longtemps, ayant soin de le remuer deux ou trois fois chaque jour, jusqu'à ce que l'élixir se sépare de ses feces; soyez ensuite quelques jours sans le remuer, et versez la liqueur claire par inclination et sans la remuer, dans les vaisseaux où vous voudrez la conserver. Vous aurez soin de les fermer d'un bouchon de liége ciré, et de les recouvrir d'une vessie de porc.

Quelques personnes veulent qu'au lieu de sceller le matras hermétiquement, on y adapte un vais-

seau de rencontre qui puisse tenir deux pintes, et dont le col soit de trois pouces de long, et s'ajuste exactement avec celui du matras, de façon qu'il y entre jusqu'au ventre. On aura soin en ce cas de le lutter très-exactement.

Cet élixir de propriété diffère de celui qui se trouve dans les boutiques, en trois points qui doivent lui donner la préférence : 1°. En ce que la longue digestion des aromates qui entrent dans sa composition, en ouvrant leur contexture intérieure, donne plus de principes extractifs à l'esprit de-vin qui en doit tirer la teinture. 2°. En ce que l'esprit de soufre, qui, bien que cordial, ne laisse pas de matter ceux qui font la base du remède, et sur lesquels on compte principalement, en est retranché, aussi bien que l'eau de mélisse simple qui devient inutile dans l'opération, puisqu'on est à son occasion, obligé de rectifier la teinture. 3°. En ce que l'esprit-de-vin employé pour tirer cette teinture, est chargé de l'huile essentielle de canelle, dont la force concourt parfaitement avec celle des végétaux qui entrent dans la composition du médicament.

Ainsi on peut dire avec beaucoup plus de raison de cette préparation, qu'elle est bonne dans les *maladies* des *poumons*, dans les *contagieuses et épidémiques*, pour *fortifier le ventricule*, appaiser la *douleur* de ce viscère et *des intestins*, *fortifier la tête*, *la mémoire*, prévenir la *paralysie* et la *goutte*, guérir la *fièvre quarte*, pour *provoquer les règles*, *les éruptions critiques* des maladies, *fortifier les vieillards*, etc. Mais il faut prendre garde que les maladies ne soient causées par des inflammations ; car le remède pourrait être plus dangereux que le mal.

On le donne depuis quatre gouttes jusqu'à quinze dans le vin ou autre liqueur appropriée.

Elixir de Vie.

Prenez santal rouge une once, réglisse demi-once, canelle deux onces, clous de girofle demi-gros, cardamome deux gros, semence d'anis et de fenouil, de chacune un gros et demi, écorce de citron sèche trois gros, cristal minéral demi-once : le tout réduit en poudre, sera mis en infusion pendant huit jours, au soleil, dans trois chopines de bonne eau-de-vie, puis passé par un linge ; ensuite on y fera fondre une livre de sucre en poudre.

Cet élixir *fortifie l'estomac, aide à la digestion, chasse les vents, dissipe les mauvaises humeurs*, principalement celles qui attaquent le *cerveau, rétablit les forces, réjouit le cœur*. Il *préserve de l'apoplexie*, du *dévoiement*, de *l'hydropisie*, en un mot de toutes les maladies qui viennent de la *faiblesse de l'estomac* ou des *intestins*.

On en prend une ou deux cuillerées dans le vin, ou quelqu'autre liqueur convenable à la situation du malade.

Baume de Vie.

Prenez racines de bardane, angélique, tormentille, de chacune une once, sauge sèche, romarin, chardon bénit, de chacun demi-once ; bois d'aloës, canelle, gingembre, girofle, noix muscade, de chacun deux gros, baies de genièvre et de laurier, de chacune un gros et demi ; dictame blanc, safran, de chacun un gros, eau-de-vie trois pintes. Concassez le tout, et distillez au feu de

sable dans une cucurbite de verre, après une infusion ou macération de huit jours.

Ce baume est cordial, céphalique, stomachique. On en prend le matin plein une cuillière à café dans une liqueur convenable.

Eau de Mélisse.

Prenez une pinte de vin blanc, une pinte d'eau-de-vie, trois grosses poignées de mélisse hachée menu, une once de noix muscade, écorce de citron jaune fraîche, coriandre, de chacune une once; clous de girofle et canelle, de chacun demi-once.

Pulvérisez tout ce qui est sec, et le faites macérer avec tout le reste pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau bien fermé; distillez ensuite au bain-marie, et conservez votre liqueur dans des bouteilles bien bouchées, pour ne vous en servir que deux mois après.

Cette eau qui a fait fortune sous le nom d'*Eau des Carmes*, convient dans les *affections mélancoliques*, les *fièvres*, le *scorbut*, la *suppression* qui arrive *aux femmes en couche*, ou en autre état. Elle est céphalique, cordiale et stomachique. On la donne depuis un demi-gros jusqu'à un gros, et même deux, suivant les cas.

On s'en sert dans les *défaillances* pour frotter les tempes, le nez et la région du cœur.

Eau, ou *Jus de Scorsonère.*

Faites bouillir cinq ou six racines de scorsonère dans une pinte d'eau jusqu'à réduction d'un quart, et vous en boirez dans la journée : ou bien prenez une poignée de racines de scorsonère, pilez-les dans un mortier; pressez-les par un linge

bien serré pour en tirer le jus, que vous mêlerez avec du vin blanc. Vous en boirez tous les matins un verre.

L'eau de scorsonère est bonne contre la morsure des vipères et autres bêtes venimeuses : elle sert de préservatif contre les maladies pestilentielles et contre tout venin : elle est bonne pour le mal caduc, pour le mal de cœur, pour le vertige, la défaillance, et pour les palpitations de cœur.

On a même aussi éprouvé que le lait qui sort de cette plante aiguisait la vue.

Manière de préparer les Herbes Vulnéraires, et leur propriété, de madame de l'Hôtel-Dieu, sœur de M. Moup, à Château-Thierry.

Prenez pirole, pied de lion, sanicle, lusantine, bugle, angélique sauvage, verge d'or, de chacun une poignée, que vous mêlerez dans un pot de terre neuf; vous y ajouterez une pinte de vin blanc, et vous ferez bouillir le tout pendant une petite demi-heure, après laquelle vous ôterez du feu votre pot que vous garderez bien couvert.

Vous en prendrez un verre le matin à jeûn, et un autre en vous couchant, observant de ne point manger que deux heures après en avoir pris. On peut en prendre à toute heure quand il y a nécessité. Il faut avoir attention de n'en point prendre quand il y a fièvre ou inflammation.

Cette eau vulnéraire est bonne : 1°. pour les tumeurs, tant intérieures qu'extérieures, elle les résout. 2°. Pour les plaies ouvertes, pour chasser les pourritures. 3°. Pour les chutes, telles qu'elles soient. 4°. Pour résoudre le sang grumelé.

5°. Pour toutes blessures d'armes blanches et à feu : on en peut même étuver les plaies. 6°. Pour des douleurs intérieures causées par des efforts. 7°. Pour les accouchemens laborieux. Pour cet effet on peut ajouter la sabine aux herbes vulnéraires. 8°. Si la femme n'a pas bien été délivrée, et que ce qui reste dans la matrice lui cause la fièvre, on fera bouillir de ces herbes vulnéraires dans du bouillon bien clair, et on en donnera à boire à la malade.

Eau de Fenouil.

Prenez une poignée de fenouil, mettez-la infuser dans une pinte d'eau ou dans une pinte de vin blanc pendant une nuit.

Cette eau est bonne pour éclaircir la vue, pour l'hydropisie : elle purge les reins et la vessie de la gravelle; elle excite l'homme à l'acte vénérien, provoque les mois aux femmes, divise les humeurs, fait venir le lait aux nourrices, et empêche de vomir.

Eau d'Hysope.

Prenez une poignée de feuilles d'hysope, faites-les infuser pendant la nuit dans une pinte d'eau ou de vin blanc. Prenez-en un verre le matin à jeûn, et un en vous couchant.

Cette eau divise les humeurs grossières, glutineuses des reins, des poumons : elle guérit la toux qui est causée par un catarre; elle guérit du mal caduc.

Eau Divine.

Prenez eaux de roses, de mélisse, buglosse, bourrache, scorsonère, chardon bénit, de cha-

cune deux onces; eau de fleurs d'orange une once, esprit-de-vin cinq onces, quatre onces de sucre.

Mettez d'abord l'esprit-de-vin avec l'eau de fleurs d'orange dans une bouteille que vous fermerez bien. Dissolvez votre sucre dans un mortier avec les autres eaux; laissez reposer la bouteille jusqu'à ce que le sucre ait jeté son écume, que vous enleverez avec une cuillère d'argent, puis vous verserez ce mélange dans la bouteille où est l'esprit-de-vin, bouchez-le bien, et l'exposez au soleil pendant un ou deux jours.

Cette eau est cordiale et sudorifique; on l'emploie avec succès dans les *fièvres intermittentes*. On en prend une cuillerée quand l'accès commence, soit qu'il y ait frisson ou non. S'il y a frisson, il ne tardera point à se passer. On en prend une seconde cuillerée un quart-d'heure après, puis une troisième à même distance. Ce remède excite la sueur qui termine ordinairement les accès, et contribue à la guérison en rendant cette sueur plus abondante.

On peut l'employer avec succès dans les *pleurésies*, *fluxions de poitrine*, *rhumatismes*, quand il y a disposition à la sueur, dans le *crachement de sang*, la *perte de sang*, le *dévoiement*, l'*indigestion*, le *défaut d'appétit* qui viennent de relâchement, ce remède produit un très-bon effet. Il faut seulement observer, par rapport à son usage, que dans les maladies qui donnent du relâche, au lieu de prendre trois cuillerées du remède à un quart-d'heure de distance, il en faut prendre une le matin, une sur le midi, et l'autre au soir.

Eau des Barbades.

Prenez trois livres d'écorce jaune de citron sèche et bien mûre, mettez-les dans une grande cucurbite de verre avec trois pintes de bonne eau-de-vie ; adaptez un chapiteau à la cucurbite, et un récipient au bec du chapiteau ; luttez le tout exactement. Laissez infuser à froid le citron pendant un mois, et distillez au bain-marie à petit feu, tant que vous ayez tiré environ la moitié de la liqueur. Déluttez les vaisseaux, mettez à part celle qui est dans le récipient et la bouchez exactement. Mettez dans la cucurbite la chair de vos citrons ; adaptez-y, comme on vient de le dire, un chapiteau et un récipient, et continuez la distillation, après cinq ou six jours d'infusion. Tirez autant de liqueur que la première fois ; mêlez le produit des deux distillations, et faites-y fondre autant de beau sucre que vous le jugerez convenable à votre goût.

On rend cette liqueur plus agréable, en y ajoutant de l'eau de fleurs d'orange, ou en mettant dans la cucurbite avant la distillation, des fleurs de chadec, espèce de limon dont la fleur est très-odoriférante et succulante ; mais il faut ménager les doses, de sorte que le goût de citron domine toujours.

Cette liqueur est un cordial très-puissant, dont on peut faire usage avec succès dans les *défaillances*, les *épuisemens*, les *langueurs de circulation*. Mais il est si vif, qu'on est obligé de le tempérer avec quelque liqueur appropriée. Sa dose est d'un ou deux gros, qu'on peut réitérer suivant l'exigence des cas. On peut juger par le ménagement avec lequel on conseille de l'em-

ployer

ployer dans le besoin, de l'effet qu'elle doit faire sur ceux qui s'en servent seulement pour flatter leur goût. Elle peut servir à merveille à faire des eaux thériacales sur-le-champ, en la joignant avec d'autres eaux cordiales, suivant les règles de l'art.

Eau des six Graines.

Prenez graines de coriandre, fenouil, anis, carotte, panais, chervi, de chacune une demi-once; concassez-les dans un mortier, et les mettez infuser pendant un mois ou six semaines dans cinq demi-septiers de bonne eau-de-vie. Il faut tenir le vaisseau exactement bouché. Ce temps écoulé, on passera la liqueur par la chausse, plutôt deux fois qu'une, afin de la clarifier parfaitement, et on mettra une demi-livre de sucre choisi par chaque pinte d'eau-de-vie; on bouchera bien les bouteilles dans lesquelles on aura versé la liqueur, si-tôt que le sucre sera fondu.

Cette eau est cordiale et stomachique, elle dissipe les *vents* qui causent les *coliques d'estomac* ou *d'intestins*; elle aide la *digestion* et prévient les maladies qui viennent du défaut de digestion; mais il faut prendre garde qu'on ne veuille éteindre le feu avec de l'huile.

On en prend une ou deux cuillerées après le repas, ou, pour mieux dire, quand on s'aperçoit que l'estomac est paresseux. Après que l'on a mangé, ses mauvais effets sont moins à craindre.

Eau-de-vie Aromatique.

Prenez sauge et thin, de chacun une botte et demie, hissope, absinthe, romarin, marjolaine, mélisse, baume, de chacun une botte; mettez

les feuilles de ces plantes dans une cruche de grès tenant environ dix pintes, remplissez-la d'eau-de-vie, et bouchez-la exactement d'un bouchon de liège, avec un parchemin par-dessus. Laissez les feuilles dans la liqueur tant qu'il en restera.

Cette eau est excellente pour toutes les blessures.

On l'emploie aussi intérieurement pour toutes les *coliques* et *blessures internes* qui pourroient être occasionnées par des *chutes*. Prise de cette manière, elle fortifie aussi la *vue*, elle réjouit le *cœur* et fortifie le *cerveau*. La dose est d'une ou deux cuillerées, ou seule, ou tempérée de quelque liqueur convenable.

Le marc ou les feuilles s'appliquent avec succès sur les *contusions* et *entorses*.

L'on se sert du même remède contre le *rhumatisme*. On la fait chauffer, et on en bassine la partie malade, après l'avoir frottée à sec devant un bon feu. On met ensuite sur le siège du mal un peu de marc que l'on a fait chauffer, et l'on se tient chaudement au lit. Ces remèdes procurent une transpiration abondante de la partie, ce qui en procure la guérison.

On peut employer ce remède de la même manière contre la *paralysie* qui n'est pas causée par l'obstruction du cerveau ou de la moële de l'épine; au dernier cas, on en peut faire des embrocations sur le siège du mal.

Eau Thériacale-Magistrale de M. Fagon.

Prenez racines de gentiane, d'angélique, d'impératoire, de grande valériane, de contrayerva, de carline, de chacune deux onces; écorces d'orange et de citron, canelle, clous de girofle,

baies de genièvre, de chacun une once, feuilles de petite-sauge sèches, sommités de scordium, de rhue, de millepertuis et de marum, de chacune une poignée : faites infuser tous ces ingrédiens pendant trois jours sur les cendres chaudes dans de l'esprit-de-vin et eaux distillées de noix, de chardon bénit et de fleurs d'orange, de chacun une pinte ; ajoutez ensuite un scrupule d'extraits d'opium, distillez au feu de sable, et gardez le produit de la distillation dans des bocaux ou bouteilles bien bouchés.

M. Fagon, premier médecin de Louis XIV, est auteur de cette recette. Cette eau peut se substituer à la thériaque de Galien et d'Andromaque, lorsque les malades ne peuvent supporter le goût de ces confections. Elle a les mêmes propriétés qu'elle reçoit de l'opium, sans aucun des défauts qu'on reproche aux thériaques dont nous venons de parler. On peut l'employer dans toutes les compositions cordiales, alexitères, diaphorétiques, dans la *faiblesse* ou *relâchement de l'estomac* et *des intestins*.

Elle se donne depuis une demi-once jusqu'à une once, dans quelque liqueur appropriée au but du médecin. S'il est question de l'employer pour des enfans, on diminuera la dose à proportion de l'âge.

Composition de la Boule Vulnéraire.

Prenez une livre de limaille d'acier, une livre de tartre de Montpellier, deux onces d'arittoloche ronde, de crâne humain et de vitriol de Chypre, un quarteron de chacun, pulvérisez le tout et le mêlez ensemble avec une spatule de bois dans un pot de terre bien vernissé, et propre à résister

au feu ; jettez sur ces matières une pinte de bonne eau-de-vie, et laissez infuser le tout pendant vingt-quatre heures, après quoi vous mettrez le pot sur le feu jusqu'à la consommation de l'eau-de-vie, ayant soin de remuer souvent les matières avec la spatule de bois. Quand l'eau-de-vie sera évaporée, vous y en remettrez une autre pinte que vous laisserez infuser encore pendant vingt-quatre heures, et vous remettrez le tout sur le feu pour faire évaporer de nouveau l'eau-de-vie, que vous laisserez encore infuser pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous remettrez le pot sur le feu jusqu'à entière évaporation, observant cependant que la matière puisse être en état d'être formée en boule.

Les propriétés de cette boule sont les mêmes que celles de la boule de mars ou d'acier vulnéraire, à l'article des compositions cordiales et fortifiantes.

(*Remarque du R.* Cette composition est préférable à celle-ci.)

Manière de dissoudre l'Acier.

Faites rougir une bille d'acier, mettez-la toute rouge dans un gros bâton de souffre, et vous recevrez dans un vase plein d'eau, l'acier qui fondra goutte à goutte. Vous continuerez cette opération jusqu'à ce que tout l'acier soit fondu ; vous pilerez ensuite les grenailles d'acier, vous les passerez par un tamis, et vous vous en servirez pour la composition de la boule vulnéraire. La limaille de fer est également bonne.

(*Remarque du R.* Maintenant on simplifie ces préparations qui, peut-être, n'y gagnent pas. Deux onces d'eau noircie avec la boule de mars,

est un moyen très-efficace dans les règles tardives ou supprimées.)

Julep Cordial.

Prenez eau distillée de chardon bénit, deux onces, sel volatil ammoniac quatre grains, sirop de capillaire une once; mêlez exactement, et faites-en un julep qui sera donné en entier à un adulte, et diminué de quantité à proportion de l'âge.

Ce julep fait un effet merveilleux dans les *frissons* qui précèdent les accès des *fièvres intermittentes*. On le donne lorsque le frisson commence. Il fait finir très-promptement cet état, beaucoup plus fâcheux que celui du chaud.

Eau Cordiale.

Prenez trois gros bouquets d'œillets rouges à fleurs simples, épluchez-les, et retranchez avec des ciseaux le blanc qui est au bas de chaque feuille; ajoutez trois poignées de feuilles de mélisse, deux bonnes poignées des quatre-capillaires, une poignée de coquelicot, et un demi-quarteron de fleurs d'orange.

Mettez dans une cruche de grès trois pintes de bonne eau-de-vie, et les fleurs et plantes ci-dessus spécifiées; bouchez la cruche, et laissez infuser le tout à froid, remuant la cruche tous les quinze jours. Lorsque les œillets auront entièrement perdu leur couleur, versez l'eau-de-vie, les fleurs et les plantes dans un linge propre et fort, et pressez le marc le plus exactement qu'il sera possible. Vous aurez soin que la liqueur soit reçue dans un vaisseau bien net; et vous y mêlerez chopine d'eau de mélisse simple, demi-septier

d'eau de buglosse et demi-septier d'eau de chardon bénit. Mettez sur le tout une demi-livre de sucre en poudre, agitant la liqueur jusqu'à ce qu'il soit fondu.

Il faut conserver cette eau dans des bouteilles bien bouchées. Elle est cordiale, stomachique, apéritive, bonne pour les *maladies des femmes*, diaphorétique et incisive. La dose est depuis une demi-once jusqu'à deux; on peut réitérer suivant le besoin et l'effet du remède.

Eau Rouge.

Prenez feuilles de mélisse trois poignées, romarin, armoise, baume, de chacun deux poignées, hissope, thin, bugle, sanicle, marjolaine, absinthe, sauge, cocq, angélique de bois, véronique, menthe, verge d'or, pervenche, lierre terrestre, fenouil, brunelle, lavande, de chacune une poignée; graine de genièvre un demi-litron. Cueillez ces plantes dans un temps sec, il ne faut point les laver, mais en prendre seulement les sommités et les feuilles, à l'exception de l'angélique qu'on emploie entière; c'est-à-dire, racines, côtes et feuilles. Mettez toutes ces plantes dans une cruche de grandeur suffisante pour les contenir en les foulant un peu; remplissez la cruche avec la meilleure eau-de-vie, et bouchez-la d'un bouchon de liège avec un parchemin mouillé par-dessus. Exposez la cruche au soleil pendant les mois de juillet, août et septembre, ayant soin de remettre de l'eau-de-vie à mesure que le soleil l'évaporera. Les trois mois passés, on pressera fortement les herbes, et l'on gardera la liqueur dans des bouteilles bien bouchées. Plus elle est gardée, meilleure elle est.

Il ne faut point jetter le marc ; on l'arrose d'un peu d'eau-de vie, et on en applique sur les foulures, tant des hommes que des chevaux.

Cette eau est cordiale, céphalique, balsamique, vulnéraire, résolutive ; elle est excellente contre la *paralysie*, soit prise intérieurement, ou appliquée extérieurement, tant sur la partie affligée, que sur l'endroit de l'épine d'où part le nerf qui s'y distribue. On l'emploie avec succès dans l'*apoplexie pituiteuse*, les *contusions*, *faiblesses de nerfs*, *foulures*, *sang caillé dans le corps*, *indigestions* produites par le *relâchement de l'estomac*, *coliques*, *maux de cœur* produits par l'*inanition* ou la perte des esprits, et maux de l'estomac.

On en peut boire deux ou trois cuillerées sans rien craindre ; mais cette dose est insuffisante dans l'*apoplexie*, à moins de la réitérer.

Il faut environ douze pintes d'eau-de-vie pour la quantité d'herbes ci-dessus spécifiée.

Eau de Santé.

Prenez romarin, chicorée, mélisse, chardon bénit, petite centaurée, du tout une demi-poignée ; faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures dans une pinte d'eau ; passez la décoction par un linge, et la mettez dans un plat de terre plombé, et ajoutez-y eau de romarin, de chardon bénit, de mélisse, suc de roses, suc de chicorée, du tout quatre onces, demi-once d'agaric, de rhubarbe coupée par petits morceaux trois dragmes, aloës une dragme et demie ; faites infuser le tout pendant quarante-huit heures sur les cendres chaudes, après lesquelles vous passerez l'infusion, et en prendrez les matins une cuillerée.

Cette eau est bonne pour la pituite, pour fortifier l'estomac, et elle purge doucement.

Eau d'Angélique.

Prenez racines ou tiges d'angélique une once et demie, iris de Florence demi-once, coriandre un gros, canelle deux gros, clous de girofle une douzaine, anis une pincée, eau commune une pinte, sucre cinq quarterons.

Coupez l'angélique par morceaux et la jettez dans un pot de terre vernissé neuf, avec tous les autres ingrédiens réduits en poudre; versez dessus la pinte d'eau et un peu d'eau-de-vie, bouchez exactement le pot, et le faites bouillir sur le feu de charbon environ une heure; jettez ensuite le sucre dans le pot, laissez-le bouillir jusqu'à ce qu'il soit écumé; ôtez le vaisseau du feu et mettez-y quatre pintes d'eau-de-vie, en mêlant exactement, afin que l'eau-de-vie pénètre par-tout; passez la liqueur par la chausse, et ensuite par le philtre, et gardez-la dans des bouteilles bien bouchées.

Les personnes qui aiment le goût de l'angélique, peuvent en augmenter la dose, aussi bien que celle de l'eau-de-vie ou du sucre, selon que la liqueur leur semblera pêcher d'un de ces côtés.

Cette liqueur est cordiale et stomachique. On en prend depuis une cuillerée jusqu'à deux, trois et même plus, suivant le besoin.

Il est bon de n'en faire usage que quelques mois après qu'elle est faite. Il se fait dans toutes ces liqueurs une fermentation qui en lie plus intimement les principes, et en augmente la bonté.

Eau Clairette.

Prenez cinq demi-septiers d'eau-de-vie,

mêlez-y jus de cerises, groseilles, framboises, de chacune un demi-septier, trois quarterons de sucre, quatre clous de girofle, autant de grains de poivre, deux gros de canelle, deux pincées de coriandre, et les noyaux de vos cerises concassés, ou des amandes d'abricots. Laissez le tout à la cave pendant deux mois dans une cruche bien bouchée, et passez la liqueur par la chausse.

Cette liqueur est cordiale et stomachique. Son opération est fort douce. Elle peut convenir dans les *épuisemens d'esprit* et les *pesanteurs d'estomac* qui suivent quelquefois les grands repas.

Ratafiat de Genièvre.

Prenez une once et demie de baies de genièvre de l'année, choisissez-les bien mûres, trois onces et demie de noyaux d'abricots, deux gros de bonne canelle, anis vert nouveau, coriandre nouvelle, de chacune une bonne pincée prise avec les cinq doigts; pillez le tout séparément dans le mortier, puis faites-en un mélange que vous mettrez infuser pendant douze ou quinze jours avec une livre et demie de sucre dans quatre pintes de bonne eau-de-vie; bouchez bien le vaisseau, et remuez la liqueur jusqu'au fond avec une baguette, au moins une fois le jour; remuez bien la cruche, et jettez le tout dans la chausse de drap, où vous ferez repasser la liqueur plusieurs fois sur le marc, qui sert à clarifier parfaitement. Cette liqueur ne doit être employée qu'après quelque temps. Dans les commencemens elle est trop rude; plus on la garde, meilleure elle est.

Elle est cordiale, stomachique, carminative. On la peut employer dans les *défaillances*, les *relâchemens d'estomac*, cause ordinaire des

pesanteurs et souvent des *indigestions* , dans les *coliques venteuses* , qui en sont les suites , et même en faire habituellement usage pendant quelque temps. Mais il ne faut pas s'attendre que ce remède rétablisse la tension des membranes d'estomac, si elles sont relâchées par le défaut du sang. Il faut attaquer le vice par les remèdes convenables, et qui en puissent changer la disposition.

Ratafiat de Fleurs d'Orange.

Faites bouillir dans un poëlon une livre et demie de sucre royal dans trois chopines d'eau de fontaine, jusqu'à ce que le sirop soit fait à demi; jettez-y pour lors quatre onces de fleurs d'oranges bien épluchées, cueillées avant le lever du soleil, afin qu'elles aient toute leur odeur; ôtez le poëlon du feu, et mêlez exactement avec un cuillière. Versez le tout dans un pot de terre, et ajoutez-y deux pintes d'eau-de-vie blanche. Couvrez exactement le pot, et mettez-le chauffer doucement au bain-marie, et l'y laissez pendant huit heures; retirez-le, laissez-le réfroidir, et passez la liqueur par la chausse jusqu'à ce qu'elle soit claire. Gardez-la dans des bouteilles de verre bien bouchées.

Cette liqueur est sans contredit, une des plus agréables à boire, et des plus saines. Elle *réjouit le cœur et fortifie l'estomac* sans échauffer. On peut l'employer à défaut d'eau de fleurs d'orange dans les compositions cordiales, sans qu'elle perde rien de son agrément, on y peut mêler en la buvant un quart, et même un tiers d'eau de fontaine, sans la détruire; au contraire elle n'en sera que plus agréable. On la donne à la dose d'une cuillerée et au-delà.

Ratafiat d'Œillet et de Coquelicot.

Prenez une cruche dans laquelle vous mettrez dix pintes d'eau-de-vie et une livre de fleurs de coquelicot : vous exposerez ainsi la cruche bien bouchée au soleil pendant quinze jours, au bout quels vous y ajouterez trois livres de fleurs d'œillet cramoisi, et vous exposerez de nouveau la cruche pendant quinze jours au soleil, après lesquels vous passerez le tout par un linge ; et après qu'il sera passé, vous le remettrez dans la cruche, et ajouterez pour chaque pinte un gros de canelle fine, autant de clous de girofle, et une demi-livre de sucre bien concassé : vous exposerez de rechef votre cruche au soleil pendant quinze jours, et vous remuerez de temps en temps la liqueur. Au bout des quinze jours vous passerez votre ratafiat par une chausse, et le conserverez dans des bouteilles.

Ce ratafiat est cordial, céphalique, propre pour l'épilepsie, pour la paralysie, pour les vertiges, pour résister au venin, et pour exciter la transpiration.

Ratafiat de M. le Commandeur de Commartin.

Prenez une bouteille de gros verre de deux pintes, dont l'ouverture soit large ; mettez-y trois chopines de bonne eau-de-vie, une demi-livre de sucre candi, ou d'autre sucre fin en poudre, quatre dragmes de racines d'arrête-bœuf, deux dragmes de racines d'églantier, deux dragmes de racines de guimauve, une noix muscade rapée, une bonne pincée d'anis concassée, deux dragmes de graines de genièvre concassées grossièrement,

deux dragmes de racines de chardon roland coupées minces en long, deux dragmes de racines de sceau de Salomon, quatre dragmes de racine de grande-consoude, qu'il faut couper en long et très-minces.

Quand le tout aura infusé pendant un mois, vous en prendrez pendant cinq jours consécutifs, matin et soir, un demi-verre : l'hiver on peut remplir le verre d'eau commune.

Quand la liqueur est finie, on peut mettre seulement jusqu'à trois fois autant d'eau-de-vie et de sucre qu'on en a mis la première fois.

Ce ratafiat est fort bon contre la pierre et les glaires des reins. En usant de ce ratafiat, on prendra de temps en temps un lavement fait de la façon suivante :

Prenez des feuilles de pariétaire, de geranium, de fraisier, de melilot, d'ortie grièche, de camomille, de mauve, de benoète, de chacune une poignée : faites-les cuire dans une pinte et demie d'eau, que vous réduirez à une pinte; vous passerez la décoction, et vous y ajouterez pour chaque lavement deux onces de miel mercurial et deux onces de miel de nénuphar.

Ce lavement est adoucissant et rafraîchissant.

Avis sur les Liqueurs Cordiales.

Plusieurs des liqueurs dont nous avons donné la composition dans cet article, sont plutôt employées à flatter le goût, qu'à entretenir ou rétablir la santé. Mais autant leur usage est pernicieux, quand il n'est point réglé par la prudence, autant peut-il être avantageux, quand il est conduit par une raison éclairée. Il est presque vrai de dire, que quelques cuillerées de ces liqueurs prises de

temps à autres, ne peuvent être nuisibles dans une personne bien constituée; mais celles dont l'estomac est sensible, sujet par conséquent aux irritations, doivent s'en abstenir totalement. Les personnes dont le sang pétille, feront aussi très-bien de n'en faire aucun usage. Les *pituiteux* sont ceux à qui elles conviennent le mieux. Mais s'ils en font usage à dessein de fortifier leur estomac, ils doivent éviter de le prolonger trop long-temps. Le bois humide a de la peine à s'enflammer, mais quand il est échauffé, il brûle aussi bien qu'un autre. Ce n'est aussi qu'avec de grands ménagemens qu'on doit employer ces liqueurs dans les *indigestions*, presque toujours causées par une tension convulsive des membranes de l'estomac. Il n'est personne qui ne sente combien des liqueurs spiritueuses sont nuisibles dans ce cas, et que l'on ne doit espérer de soulagement que des délayants. L'eau tiède fera donc bien plus d'effet, soit en relâchant simplement, soit en excitant le vomissement, qui faisant sortir la matière irritante, est un des meilleurs remèdes contre l'*indigestion*. (*R. du R.* Mieux encore si on délaie dans une pinte de cette eau tiède, un gros de thériaque.)

ARTICLE VI.

De quelques compositions cordiales et fortifiantes, d'un usage plus universel que les précédentes.

Racaby, ou Ratafiat d'Absinthe.

PRENEZ hyssope, romarin, petite-sauge de Provence, le tout bien épluché et séché à l'ombre, de chacun une bonne poignée et demie; absinthe

ordinaire ou commune, feuilles et racines, aussi épluchées et séchées à l'ombre, trois poignées; mettez ces plantes dans dix pintes de bonne eau-de-vie; mettez en même-temps un litron de graines de genièvre dans un autre pot avec six pintes d'eau-de-vie. Laissez infuser le tout pendant quinze jours; au bout duquel temps, pour chaque pinte vous mettrez quatre clous de girofle et un gros de canelle, que vous laisserez en infusion pendant quinze autres jours. Mêlez la liqueur des deux vaisseaux, et passez-la par une serviette mouillée, remuant la liqueur dans une terrine capable de tout contenir.

Pendant ce temps, faites fondre huit livres de sucre dans quatre pintes d'eau, clarifiez-le avec le blanc et les coquilles d'œuf, jettez ce sirop dans l'infusion qui est dans la terrine, mêlez le tout en versant à plusieurs reprises d'une terrine dans une autre, et passez la liqueur dans une chausse de drap, jusqu'à ce qu'elle soit bien claire, puis gardez-la dans des bouteilles bien bouchées.

Ce ratafiat est excellent pour l'*indigestion*, les *vapeurs*, *suffocations*, et l'*apoplexie*; en consommant les mauvaises humeurs, *purifiant le sang*, et donnant du ressort aux fibres; mais il prévient seulement l'*apoplexie*, et ne guérit pas ceux qui en sont actuellement attaqués; ce qu'il est intéressant qu'on remarque : il ne fait même cet effet que dans l'*apoplexie pituiteuse*, ou au plus, celle qui vient de l'extrême *épaisseur du sang*, causée ordinairement par les crudités des premières voies.

On en peut prendre une ou deux cuillerées, de deux jours l'un.

Baume de M. le Commandeur de Perne.

Prenez une demi-once d'encens mâle, baume dur en coco une once, storax calamita deux onces, benjoin trois onces, mirrhe demi-once, musc et ambre gris de chacun six grains, aloës succotrin, angélique de Bohême, de chacun une demi-once, fleurs de millepertuis, ou *hypericum* une once.

L'on met infuser le millepertuis pendant vingt-quatre heures dans trente-six onces d'esprit-de-vin rectifié; après l'avoir ôté et exprimé, on met dans la bouteille toutes les drogues dont on a donné plus haut la dose. La bouteille exactement bouchée d'un bouchon ciré, avec un parchemin lié autour du goulot, doit être exposée vingt-quatre jours au soleil d'été, ou dix jours sur des cendres chaudes, ou quinze sur un poële, ou enfin, vingt jours sur un four. Ce temps passé, on ôte la bouteille du lieu où on l'avoit mise en digestion, et on la garde pour s'en servir au besoin. Il faut observer que ce temps pourroit n'être pas suffisant pour opérer la dissolution parfaite des drogues dont l'esprit-de-vin doit être chargé, si l'on a eu préalablement le soin de les bien pulvériser. (*R. du R.* Ce remède exige la plus grande prudence, c'est pour cela qu'il ne faut pas négliger, avant de l'employer, de lire les observations qui sont à la fin de l'article.)

Vertus de ce Baume pour les blessures de toute espèce.

Il n'y a point de coups de fer ou de feu, à moins que la plaie ne soit mortelle, que ce baume ne guérisse en huit jours. On en insinue dans la plaie avec les barbes d'une plume, ou avec du coton,

ou bien on en injecte, s'il est besoin. La promptitude de la guérison vient de ce que ce baume, lorsqu'on s'en sert d'abord pour panser une plaie, empêche qu'il ne s'y forme du pus, comme il arrive quand on emploie les remèdes ordinaires.

Si l'on avoit commencé à panser la plaie avec ces remèdes, on ne seroit point privé de se servir de ce baume, mais on auroit soin de ne le faire qu'après l'avoir lavée avec du vin tiède.

Ce pansement n'exige ni tente, ni emplâtre; il suffit de bander la plaie avec un linge blanc de lessive.

Quand on met ce baume sur une plaie, il cause une douleur assez vive, sur-tout la première fois; mais elle passe très-promptement.

Pour la Colique.

Ce baume est admirable. On en met quatre ou cinq gouttes dans un demi-verre de vin clairet; le vin se trouble, on le mêle avec le doigt, et on l'avale. La guérison ne se fait pas attendre.

Pour la Goutte.

On en met sur la partie affligée avec une plume ou du coton, et l'on est promptement guéri.

Pour le mal de Dents.

Il fait des effets merveilleux. On applique sur la dent malade du coton trempé dans ce baume.

Pour les Ulcères, Cancers, et Morsures de Bêtes venimeuses.

On en fait usage avec beaucoup de succès, en l'appliquant comme on vient de le dire. On s'en sert aussi utilement lorsque l'on est mordu d'animaux enragés.

Pour la Petite-Vérole.

Lorsque la fièvre d'éruption n'est pas assez forte pour procurer la sortie du virus, (on l'accélère en en faisant prendre cinq à six gouttes dans un petit verre de bouillon. *R. du R.*)

Pour les Hémorrhoïdes.

Celles qui ne fluent pas, *et qui n'ont pas encore flué*, se guérissent par son application sur la partie malade, avant que de se mettre au lit. (Autrement il ne faut pas en faire usage. *R. du R.*)

Pour les Fluxions et Meurtrissures.

Il en faut frotter la partie affligée.

Pour le Pourpre.

Il y est admirable, en en avalant cinq ou six gouttes dans quatre à cinq cuillerées de bouillon.

Nota. Il est assez difficile de concevoir comment une maladie qui n'est autre qu'une inflammation presque gangreneuse de la masse du sang, se peut guérir par un remède aussi volatil que le baume. Il seroit à propos d'être sûr d'un bon nombre d'expériences bien faites avant que de le risquer. (Le phénomène est étonnant, il est vrai, c'est par cela même qu'il est un phénomène, mais ç'est un fait. *R. du R.*)

Pour les Yeux.

Il faut mettre sur le mal, avec une plume, (de l'eau dans laquelle on en aura étendu douze gouttes sur deux onces. *R. du R.*)

Pour les maux d'Estomac.

On l'emploie heureusement. Il le nétoie, et excite l'appétit; on le prend dans du bouillon, si

l'on a la fièvre, ou dans du vin, si on ne l'a pas. (A la quantité de six gouttes sur un verre. *R. du R.*)

Pour les Pertes de Sang et Suppressions.

Il arrête les pertes, en en prenant cinq ou six gouttes dans du bouillon ou du vin. On le prend à la même dose dans les suppressions. (A la dose de six gouttes pour un bon verre. *R. du R.*)

Pour les Fistules.

Ce baume guérit toutes les fistules, quelque vieilles qu'elles soient, et en quelqu'endroit qu'elles puisseut être. Il faut en injecter dans la poche. (Dans ce cas je crois qu'on promet trop. *R. du R.*)

Pour les Fièvres malignes, Pleurésies, Fluxions de Poitrine.

On en prend avec succès cinq à six gouttes dans un verre de bouillon.

Nota. Je sais que plusieurs personnes l'emploient sans balancer dans ce cas. Elles se contentent d'y préparer le malade par une ou deux saignées au plus. Mais un remède aussi spiritueux me paroît redoutable dans ces maladies, qui sont inflammatoires, comme on le sait.

Pour les Enclouures de Chevaux.

Il fait merveilles. On en fait couler quelques gouttes dans la plaie.

OBSERVATIONS.

Comme ce baume est très-spiritueux et très-volatil, il faut avoir soin de boucher la bouteille aussi-tôt qu'on en a tiré la quantité dont on a besoin.

Quand on a pansé une plaie par les remèdes ordinaires, on guérit en se servant du baume, mais la guérison est moins prompte.

On n'emploie pas ce baume chaud.

Nota. Ceux qui connaissent les vertus des drogues qui entrent dans la composition de ce baume, ne seront pas surpris que j'aie observé en passant, qu'il doit être dangereux dans les fièvres malignes, pourpreuses et autres fièvres inflammatoires, quoi qu'en dise M. le Commandeur de Perne, dans son mémoire. Je l'aimerois beaucoup mieux dans les fièvres qui ne sont pas accompagnées d'inflammation, sur-tout dans les intermittentes où il peut faire un très-bon effet, en qualité de fondant et de cordial.

La grande activité de ce remède m'empêcherait également de l'employer dans les inflammations des yeux, aussi bien que dans celles des hémorroïdes. J'aimerais mieux, au dernier cas, suivre l'exemple de quelques personnes qui en mettent une douzaine de gouttes dans deux ou trois onces d'eau, qu'ils conservent dans une bouteille exactement bouchée, et dont ils se servent pour bassiner les hémorroïdes, lorsqu'elles sont enflammées. Ce remède me paraît encore bien délicat dans les pertes de sang; mais je sais qu'on l'emploie avec succès dans les suppressions.

Baume Rouge.

Prenez une livre de la meilleure huile d'olive, quatre onces de térébenthine de Venise, cire jaune neuve, et sandaraque rouge bien pulvérisée, de chacune deux onces.

Il faut commencer par laver la térébenthine dans plusieurs eaux, jusqu'à ce qu'elle soit bien

blanche, puis la relaver dans quatre onces d'eau rose.

Cela fait, faites bouillir l'huile à feu égal sur un feu de charbon pendant un quart-d'heure, montre sur table, dans un pot neuf vernissé, tenant environ deux pintes. Aussi-tôt que l'huile commencera à bouillir, jettez dedans un demi-verre d'eau de fontaine; le quart-d'heure expiré, mêlez peu à peu la térébenthine, que vous laisserez aussi bouillir un quart-d'heure, puis vous mettrez la cire coupée par petits morceaux; et quand elle aura bouilli le même temps, vous mêlerez la poudre de sandaraque rouge, que vous remuerez de temps en temps avec une spatule; et au bout d'un quart-d'heure, vous verserez le tout dans un gros linge net, sous lequel il y aura une terrine vernissée. Vous passerez le baume avec forte expression. Quand il sera froid, vous le partagerez en croix, pour laisser écouler l'eau, s'il en reste encore, et vous garderez le baume dans des vaisseaux vernissés. Plus il est gardé, meilleur il est.

Il est souverain pour toutes sortes de blessures, tant internes qu'externes. Au premier cas, on en dissout gros comme une aveline dans du bouillon ou du vin chaud, qu'on prend le soir en se couchant, deux ou trois heures après le souper, qui aura été léger. Au second cas, on en met dans les blessures avec des tentes, et l'on y en fait couler.

Pris de la même manière, il est très-bon pour les maux d'estomac. On en prend de deux jours l'un.

Il est bon pour toutes sortes de rhumatismes. On en frotte la partie malade, après l'avoir frottée devant le feu avec des serviettes chaudes. On peut aussi en prendre par la bouche la dose ci-dessus.

On s'en sert avec succès intérieurement et extérieurement pour les morsures des animaux enragés.

Pris intérieurement dans du bouillon ou du vin chaud, il est bon pour toutes les coliques.

Il guérit les coups et contusions, appliqué sur les parties malades.

On le prend avec succès intérieurement, et on l'emploie extérieurement dans le scorbut. On s'en sert, comme on l'a dit plus haut, et l'on en continue l'usage.

Il est bon pour les maux vénériens, pris à la grosseur d'une noix dans un bouillon de veau. Il faut en continuer l'usage.

En général, ce baume est incisif, apéritif, diurétique et diaphorétique, cordial, stomachique. C'est à raison de ces différentes propriétés qu'il agit dans les maladies ci-dessus spécifiées, ou autres analogues. Mais ce n'est que par un long usage qu'il peut guérir les maladies chroniques, telles que le scorbut et le rhumatisme. Quoiqu'il puisse soulager dans les maladies vénériennes, il faut avoir recours à des remèdes plus puissants pour les guérir radicalement.

Baume Sympathique.

Prenez six onces de colophone, une once de mirrhe, mastic, aloës épatique, de chacun une once, encens fin trois onces; pilez le tout et le réduisez en poudre la plus subtile qu'il se pourra, et mettez cette poudre dans une bouteille de verre double, qui ait le col long, et qui contienne deux pintes de liqueur; versez sur les poudres trois chopines d'esprit-de-vin, ou à son défaut, de l'eau-de-vie la plus spiritueuse et la plus forte;

exposez la bouteille au soleil pendant quarante jours dans les grandes chaleurs, ayant soin de la remuer cinq ou six fois par jour, afin que les poudres qui sont au fond puissent s'incorporer plus facilement avec le dissolvant; versez la liqueur dans des fioles de verre que vous boucherez exactement, et que vous coëfferez.

Vertus et usages de ce Baume.

On l'emploie avec succès dans tous les maux intérieurs et extérieurs de la tête, comme mal de tête, migraine, vertige, éblouissement, et même abcès de cette partie, en mettant une ou deux gouttes de cette liqueur dans les narines. En l'employant de la sorte, il fortifie le cerveau, fait couler, et purge la pituite. Il guérit toutes les blessures de tête, en appliquant dessus du coton trempé dans le baume; il faut continuer de l'imbiber tous les jours, jusqu'à ce qu'il se détache de lui-même. Il ne s'en sépare qu'après la guérison.

C'est aussi de cette manière qu'il faut l'employer dans le pansement des ulcères, plaies ou blessures, en quelques parties du corps qu'elles soient, ou quelle que soit leur cause, comme fer, feu, coups, etc. Il n'est point de coups d'épée ou d'armes à feu qu'il ne guérisse, quand même il traverserait le corps, pourvu qu'on fasse couler de ce baume deux fois par jour dans la plaie.

Il guérit les écrouelles à la gorge ou ailleurs, en les bassinant souvent à l'extérieur avec ce baume, ne le pouvant faire intérieurement.

Tout autre mal de gorge, comme inflammation, ou relâchement des amigdales, squinancie, etc., cède à son efficacité, en l'appliquant intérieurement sur la partie affligée.

Il guérit toutes les surdités, pourvu qu'elles ne soient pas naturelles, ou que les personnes attaquées ne soient pas fort âgées. Il guérit de même le tintement et le bourdonnement des oreilles, ou, pour parler plus généralement, toutes douleurs d'oreilles, en y faisant couler quelques gouttes de baume, et les bouchant d'un peu de coton, qu'on y aura trempé. Ce remède réussira mieux, si on l'applique le soir en se couchant.

Il guérit les maladies des yeux, de quelque nature qu'elles soient, en y mettant une ou deux gouttes dudit baume jusqu'à guérison. Il cuit d'abord; mais la douleur passe incontinent. On ne doute pas même qu'il ne fût en état de résoudre les mailles, taies, cataractes, etc. Mais il est sûr qu'il n'y a point d'inflammation, fluxion, douleurs de cette partie, que quelques gouttes coulées dans l'œil n'emportent. Il fortifie la vue et la conserve.

Il guérit toutes douleurs de dents, raffermit celles qui branlent, en ôte la puanteur, mange les chancres, raffermit et resserre les gencives, en mouillant les unes et les autres avec le baume, nétoie les trous qui s'y trouvent, en y mettant un coton trempé dans le baume, et réitérant au bout de trois heures.

Il guérit les loupes, tumeurs, inflammations, fluxions, galle, gratelle, lèpres, feu sauvage, feu SaintAntoine, charbon, meurtrissures, ruptures, dislocations. Mais dans les deux derniers cas, il faut remettre les parties, et les frotter souvent de baume; et dans les deux premiers, il faut mettre dessus un emplâtre fait avec le marc qui reste au fond de la bouteille.

Il guérit les paralysies, rhumatismes, toutes

débilités de membres, en mettant dessus un linge trempé dans ledit baume, et l'humectant plusieurs fois le jour.

Il guérit les hémorrhoïdes internes et externes. Pour les premières, il faut y couler quelques gouttes dudit baume, au moyen d'une petite seringue, et en humecter les externes de temps en temps.

Il guérit et mange toutes gangrènes internes et externes; celles-ci, en appliquant dessus un coton trempé dans le baume, qu'il faut humecter deux fois par jour; celles-là, en buvant une petite cuillerée du baume.

Il guérit la rétention d'urine, la gravelle, et même il rompt avec le temps la pierre des reins, en buvant le matin une cuillerée du baume, lorsqu'on ressent de la douleur.

Employé de la même manière, il guérit toute sorte de coliques, de quelque espèce qu'elles soient, venteuses, bilieuses, néphrétiques, etc.

Il guérit même la goutte, c'est-à-dire, appaise la douleur, en mouillant souvent de cette liqueur la partie attaquée. Il empêche les nodosités de se former, et les résout quand elles sont formées, pourvu qu'on ait le soin de les mouiller de temps en temps.

Il guérit tous les abscès du corps, soit au-dedans, soit au-dehors, en les faisant couler, lorsqu'on en boit une cuillerée, et qu'on en frotte extérieurement l'endroit malade.

Enfin, il guérit toutes douleurs d'estomac, de poitrine, et maux de cœur, en en buvant une cuillerée.

OBSERVATION.

Nota. Ce baume qui ressemble au baume du Commandeur par plusieurs ingrédiens qui entrent

dans sa composition, et par la vertu que lui communiquent ceux qui lui sont particuliers, demande à être employé avec les mêmes ménagemens, quoi qu'en dise ce mémoire.

Je conçois sans peine qu'il peut être un remède contre les surdités, si elles ne proviennent que d'un relâchement du tympan ou du nerf auditif. Le tintement d'oreilles et le bourdonnement ayant assez ordinairement la même cause, il est naturel que l'usage du baume leur fasse du bien. Mais on est encore à trouver un remède pour les chancres et les caries des dents. Il ne faut donc pas attendre de soulagement de son usage, que dans les maladies des gencives. Quant aux paralysies, ce n'est point la partie paralytique qu'il faut frotter. Il n'est pas possible que l'application que l'on y fait d'un remède, quelque actif qu'il soit, puisse ébranler dans le cerveau le nerf qui y répond. Il faut faire l'application sur l'endroit de l'épine d'où part ce nerf, faute de pouvoir aller plus haut.

Comme ce baume est incisif et apéritif, il peut faire du bien dans les gravelles glaireuses, ou causées par l'obstruction des reins; mais son usage doit être précédé de remèdes relâchants et délayants, qui commencent à désobstruer la partie. Pour ne pas répéter continuellement, nous renvoyons pour le surplus des observations, à celles que nous avons faites sur le baume du Commandeur.

Remèdes convenables en beaucoup de maladies.

Prenez quatre onces d'aristoloche ronde, que vous laverez dans le vin blanc, puis vous la couperez par rouelles très-minces, et la jetterez avec huit onces de sucre fin dans deux pintes de bon

vin blanc. Vous lutterez exactement le couvercle du pot, qui doit être de terre vernissée, de manière qu'en le faisant bouillir à petit feu, il n'en sorte point de fumée. Laissez réfroidir la liqueur, passez-la par un linge bien blanc, et conservez-la dans une bouteille de verre bien bouchée.

Il ne faut pas que cette teinture soit de plus de huit jours, si l'on veut la prendre par la bouche; elle deviendrait d'une amertume insupportable; mais elle est bonne pour employer à l'extérieur.

Cette liqueur, outre les usages qui seront indiqués ci-après, guérit toute sorte d'enflures, les douleurs des reins, de côté, etc., en s'en frottant devant le feu, et appliquant sur la partie malade une compresse qui en soit pénétrée.

Onguent qu'on emploie avec l'eau précédente.

Prenez une livre de cire jaune neuve, une livre de résine, et une livre de gomme de pin, ou, à son défaut, de colophone; mettez sur le feu de charbon une poële à confiture d'une grandeur suffisante, dans laquelle vous ferez fondre la cire coupée par morceaux; vous y mettrez ensuite la résine aussi coupée, et vous agiterez le tout pendant une demi-heure avec une spatule de bois. Ce temps passé, vous y mettrez la gomme ou la colophone, remuant continuellement pendant une heure, afin que le mêlange soit exact, et que les drogues ne s'attachent point à la bassine. Le feu pendant cette dernière heure doit être très-doux. Otez la bassine du fourneau, et laissez réfroidir le mêlange jusqu'à ce qu'il n'ait plus que le degré de chaleur nécessaire pour fondre quatre livres de beurre frais non salé, que vous y mêlerez, en remuant encore pendant une heure; ajou-

tant, un quart d'heure après avoir mis le beurre dans la bassine, une bonne demi-once de vert-de-gris bien pulvérisé. L'heure passée, le vert-de-gris sera incorporé aux autres ingrédiens, ce que la couleur verte du mêlange fera connaître; on remettra la bassine sur les cendres chaudes pendant une demi-heure. Le terme de cendres chaudes doit être pris à la lettre; car, pour le peu que le feu ait d'activité, la matière bouillira et se perdra. La demi-heure écoulée, on passera le mêlange par un linge clair, et cependant fort, afin d'en séparer les ordures des résine et gomme; on recevra ce qui découle du linge dans un pot de terre vernissé, et on le gardera soigneusement pour le besoin.

Vertu de cet Onguent et de la Teinture.

C'est un remède excellent contre les plaies, la peste, la gangrenne, les maladies vénéneuses, les blessures faites avec le fer, même les rondes qui passent pour incurables. Il est propre aux plaies les plus invétérées, dans toutes les meurtrissures, chutes, fractures, corps aux pieds, panaris et autres maux qui viennent aux doigts, aux chancres, aux loups, à la teigne, aux dartres farineuses, aux morsures des loups et autres animaux enragés, aux piqûres de scorpions, serpens, et autres animaux venimeux. (*R. du R.* Toutes ces vertus sont fort exagérées et peuvent décevoir dans bien des cas, tel que la rage et autres.)

Manière de se servir de ce Remède.

Il préserve de la peste et des atteintes du poison, en buvant trois cuillerées de la teinture le matin en se levant, et autant le soir en se couchant. Si le venin a commencé de faire effet, il

l'éloigne promptement du centre du corps, et le jette sur les parties éloignées, qu'il sera facile de traiter de la manière suivante :

On bassine avec la teinture la partie malade, y ayant préalablement fait une incision avec la lancette, si c'est un bubon pestilentiel qui n'ait pas d'ouverture, afin que la force du remède pénètre plus intimement. La plaie étant bien lavée, on y applique un emplâtre de l'onguent, et par dessus une compresse trempée dans la teinture. Si l'abscès ou charbon est dans une partie qui ait du poil, il faut le raser avant que d'y appliquer le remède. On en réitère l'application au moins deux fois par jour.

Ce remède s'emploie avec succès dans les maladies secrètes. On boit promptement quelques cuillerées de la teinture, qui empêche le progrès du mal, et on en fait des injections dans la partie malade. S'il y a quelque tumeur ou plaie considédérable on y applique un emplâtre de l'onguent.

On en fait aussi usage avec succès pour guérir la gangrène. Voici comme on l'emploie dans ce cas:

Faites tiédir de la teinture dans un plat, trempez-y du coton ou un linge bien délié, avec lequel vous étuverez d'une main légère la partie malade jusqu'à deux ou trois doigts au-delà du siège de l'inflammation. Appliquez alors un emplâtre de l'onguent, que vous couvririez d'une compresse trempée dans la teinture, et qui débordera l'emplâtre de trois doigts. Réitérez ce pansement de six en six heures; il se fera promptement un cercle entre la bonne et la mauvaise chair. Quand il sera bien formé, enlevez peu-à-peu la chair morte avec le bistouri, et continuez le même traitement jusqu'à guérison parfaite.

Si les plaies sont profondes, il faut les injecter, et élargir celles qui sont trop étroites. La guérison ne se fera pas attendre long-temps.

Pour aider la force du remède et lui donner plus de facilité à chasser le venin, le malade, pendant son usage, prendra la purgation suivante :

Jettez dans une chopine de vin blanc une once de séné du Levant bien mondé, demi-once de feuilles de thin ou de serpolet, et deux gros d'épithyme : faites infuser le tout pendant quarante heures dans un pot vernissé et bien bouché. Ce temps passé, coulez la liqueur par un linge, et faites prendre au malade pendant trois matins consécutifs le tiers de cette infusion, lui donnant un bouillon une demi-heure après. Ce remède fait des merveilles.

Ce remède est aussi fort bon pour la goutte sciatique, la galle, les dartres; il purifie la mélancolie, le phlegme, le cerveau, le foye, la rate, le poumon; il désoppile les entrailles, fortifie la vue, l'ouie, guérit le mal de tête, l'épilepsie, les troubles d'esprit, les rêveries; aide à la guérison des ulcères intérieurs et extérieurs; il a d'ailleurs l'avantage d'être facile à préparer, de peu de frais, et propre en tous temps.

Remarques.

Cette teinture n'ayant de vertu que celle qu'elle tire de l'aristoloche, il faut remarquer d'abord que les racines de la petite-aristoloche ont plus de vertu que celles de la ronde. Elles sont dans un degré plus éminent, détersives, vulnéraires, propres pour résister à la malignité des humeurs, pour exciter l'urine, la sueur, pour aider la respiration, pour la gangrène.

Elle peut donc empêcher le progrès des maladies vénériennes, mais on ne doit pas s'attendre qu'elle les guérisse. Il est à propos d'en faire prendre intérieurement aux malades attaqués de gangrène, soit qu'elle vienne de cause externe ou interne. Au premier cas, elle empêche le sang de prendre la disposition gangrèneuse; au second, elle résout ses principes coagulés, et répand dans le sang un spiritueux qui fait obstacle à la coagulation.

On peut ajouter que cette teinture est bonne pour la suppression des purgations qui suivent l'accouchement, pourvu qu'elles ne soient point accompagnées d'inflammation de l'nterus.

Baume Toscan.

Prenez une livre d'huile d'olive vierge, un quarteron de cire jaune neuve, colophone, et poix de Bourgogne blanche, de chacune une demi-livre; ces trois dernières drogues coupées par petits morceaux se mettent avec l'huile d'olives dans une terrine neuve vernissée, tenant cinq à six pintes, avec une petite poignée de petite-sauge, une demi-poignée de rhue et autant de lavande. Ces plantes doivent être cueillies quand elles sont en fleurs. On fait bouillir ces plantes pendant une demi-heure, en les agitant continuellement avec une large spatule de bois, afin qu'elles lâchent tout leur suc. On ôte la terrine du feu, et l'on y verse une demi-once d'esprit de térebenthine; on continue de mêler exactement, on remet la terrine sur le feu pendant quelques minutes, puis on la retire, et l'on verse toute la matière dans un gros linge, pour la passer avec expression. On conserve ce baume dans des pots de terre, de grès ou de faïence.

Il ne faut pas jetter le marc. Il s'applique avec succès sur les enflures, foulures, entorses et autres maux analogues, en le faisant chauffer et le mettant sur la partie malade le plus chaud qu'elle le peut souffrir.

Ce baume est fort bon pour toutes sortes de maladies, même pour les vénériennes, pour les chevaux égarotés, encloués, etc., et pour les autres animaux.

Il est bon pour les maux de mère, palpitations de cœur, pour la suppression des règles. On en donne le soir gros comme une noix.

Il faut observer qu'il n'y faut pas employer de rhue, si l'on veut le faire prendre à une femme enceinte.

On en met avec succès sur le ventre des femmes qui ont fait des fausses couches.

Il est bon pour les blessures, coupures, brûlures.

Il fortifie les nerfs affaiblis, en en frottant la partie attaquée, et en en prenant une dose telle que nous l'avons indiquée ci-dessus.

Pris intérieurement à pareille dose, il fortifie l'estomac; on doit même en prendre deux fois par jour, savoir, le matin à jeûn, et le soir avant que de se coucher, et continuer plusieurs jours de suite. On peut aussi en appliquer sur la région de l'estomac.

Il se prend en bolle dans du bouillon ou du vin.

Remarques.

Ce baume est apéritif, incisif, vulnéraire, cordial, stomachique, astringent. On aura soin de diminuer la dose à proportion de l'âge du malade.

Baume Vert.

Prenez laurier vert, romarin, marjolaine,

orvalle, autrement dite *toute-bonne*, de chacun deux poignées, lavande, spic, basilic, aigremoine, bétoine, bouillon-blanc, plantin, bugle, sanicle, pervanche, grande et petite-cousonde, rhue, ache, mille-pertuis, orties-grieches, brunelle, mélisse, prime-vere, de chacune trois poignées; hissope, chamepytis, véronique mâle et femelle, cocq, tanésie, mille-feuille, armoise, absinthe romaine, de chacune quatre poignées; roses pâles deux livres, roses blanches deux livres. Epluchez toutes ces herbes, et les pilez dans le mortier de marbre, après les avoir hachées bien menu.

Mettez cette pulpe d'herbes sur le feu dans une chaudière d'étain avec six livres de beurre de mai bien clair et bien lavé, et une pinte de vin blanc; laissez le tout sur le feu jusqu'à ce que toutes les herbes soient cuites, les remuant continuellement avec une spatule de bois. Les herbes étant cuites, mettez-les dans un sac de toile neuve et forte, et cependant pas trop serrée, et mettez le sac à la presse. Si toutes les herbes ne peuvent y tenir, on laissera le reste sur le feu, jusqu'à ce qu'il faille le mettre dans le sac. Ramassez le beurre qui aura découlé du sac, mettez-le dans un chaudron sur le feu avec le suc que vous aurez tiré par expression des quatre livres de roses. Laissez bouillir doucement ce mêlange jusqu'à consomption de l'humidité; ce qu'on connaîtra parce que le beurre en bouillant ne fera plus de bruit. Jettez-y pour lors dix onces de cire vierge coupée menu, et deux livres d'huile d'olives; la cire étant fondue, ôtez la chaudière du feu; et lorsqu'il sera à demi-froid, mêlez-y six onces de mastic fin exactement pulvérisé, que vous incorporerez, en faisant tomber la poudre petit à petit, et mêlant toujours jusqu'à

jusqu'à ce que le baume soit froid. Alors vous le serrerez dans des pots de grès que vous boucherez exactement.

Plus ce baume est vieux, meilleur il est.

Il est excellent pour toutes sortes de catharres froids, foulures, gouttes, pleurésies, maux d'estomac, de tête, pour les plaies nouvelles, pour résoudre le sang caillé dans le corps après une chute de haut.

On en prend dans un bouillon, gros comme une noix.

REMARQUE.

Ce baume est composé des meilleurs vulnéraires et résolutifs qui naissent dans ces pays-ci. Il est par conséquent cordial, incisif, balsamique, confortatif, stomachal, céphalique. Mais comme il est, ainsi que tous les autres de même espèce, assez désagréable à prendre, il vaut mieux le prendre en bol, que dissout dans quelque liqueur.

Composition et Vertus de la véritable Boule de Mars, ou d'Acier vulnéraire.

Prenez une livre et demie de limaille d'acier, une livre de tartre de vin blanc dépuré, une once de gomme arabique, deux gros de baume du Pérou dur; ces trois dernières espèces pilées menu, deux gros de poudre de vipère.

Mettez les poudres et votre limaille, lit par lit alternativement dans une terrine neuve vernissée, et versez dessus de l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle surnage de deux doigts, couvrez la terrine d'un linge blanc et d'un plat par-dessus; laissez le tout en digestion à froid pendant cinq ou six jours, visitant tous les jours la terrine, et ajoutant de l'eau-de-vie, de sorte qu'elle surnage toujours à

la même hauteur. Le septième jour, mettez votre terrine découverte sur un feu suffisant pour que la liqueur bouille à petits bouillons, ajoutant de l'eau-de-vie à mesure qu'elle s'évapore, jusqu'à ce que vous en ayez employé six pintes. Il faut remuer continuellement. Lorsque vos poudres paraîtront en pâte, ôtez la terrine du feu, et faites-en des boules.

Comme il est impossible de nétoyer tellement la terrine qu'il n'y reste rien, versez-y trois chopines d'eau-de-vie, et tournez avec une spatule de bois jusqu'à ce que ce qui reste dans la terrine soit fondu, et gardez cette eau-de-vie dans des bouteilles pour s'en servir au besoin.

Les effets de cette boule sont merveilleux, tant pour les hommes que pour les quadrupèdes.

On l'emploie pour toutes les blessures, tant internes qu'externes, comme meurtrissures, morsures, coupures, brûlures, dislocations, fluxions, migraines, hémorrhagies, pertes de sang des femmes, hémorrhoïdes, rhumatisme, sciatique, coups de feu, dureté et enflure de rate, mal de dents, coliques, mal de mère.

Quand on se sert de ce remède pour l'extérieur, on roule la boule dans un verre d'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau soit noircie, et l'on ajoute partie égale d'eau-de-vie. On en imbibe une compresse, qu'on applique sur le mal, de façon qu'on ne la laisse jamais sécher. S'il y a fièvre, on met de l'eau vulnéraire au lieu d'eau-de-vie.

Dans la migraine, on en aspire cinq à six gouttes par le nez.

Dans les maux de dents ou d'oreilles, on en trempe un coton, qu'on met dans la partie douloureuse.

En même-temps qu'on l'emploie extérieurement, il ne faut pas oublier d'en faire boire un demi-verre au malade; (mais on ne met pas d'eau-de-vie. On donne avec succès un verre d'eau de boule de mars tous les matins dans le cas de règles tardives ou supprimées *R. du R.*)

Le premier jour qu'on panse les plaies avec cette eau, on perd beaucoup de sang, mais cela ne retarde pas la guérison, qui est prompte, parce qu'il n'y a pas de suppuration.

Il n'y a qu'aux coups de feu que cette eau ne convient pas.

On l'emploie de même pour les animaux.

Remarques.

Il est bon d'avertir que l'application de ce remède dans les dislocations, suppose que l'os ait été réduit. Pour lors il peut calmer l'inflammation. S'il y en avait cependant une assez considérable pour empêcher la réduction, on pourrait l'employer sans difficulté.

Pour l'usage intérieur, il est inutile, et même dangereux de se servir de l'eau-de-vie. Il faut se contenter de la dissoudre dans quelque liqueur appropriée, jusqu'à ce qu'elle soit teinte d'un noir foncé. On peut le donner depuis un demi-scrupule jusqu'à un gros, comme le tartre martial soluble, avec qui elle a beaucoup d'affinité, et réitéré autant que les cas l'exigeront.

Ce remède est apéritif, astringent, cordial, stomachique; il divise le sang et le raréfie. C'est pourquoi il est bon d'en faire précéder l'usage de la saignée et des purgatifs, à moins qu'il ne soit donné à dessein d'arrêter les hémorrhagies. (Tel

est encore un des mystère de la nature ; d'obéir en deux sens opposés à un même moyen *R. du R.*)

Eau de Noix Vertes.

Prenez à la fin de juin autant de noix vertes que vous voudrez, coupez-les par rouelles, et emplissez-en un alambic de verre ou de terre vernie ; distillez au bain de sable à feu très-doux. Il faut prendre aussi de la seconde écorce de racines de noyers qu'on pile dans le mortier de marbre, et qu'on distille séparément. Ces différentes liqueurs se mêlent et se conservent dans des bouteilles de verre ou de grès exactement bouchées ; on les expose au soleil pendant douze ou quinze jours, puis on les serre en lieu frais.

Trois doigts de cette eau dans un verre avec un quart de vin blanc et autant de tartre en poudre qu'il en peut tenir sur un écu, prise à jeûn pendant trente jours, guérissent toute hydropisie formée : celle qui ne l'est pas, se guérit plus promptement. On peut en prendre en se couchant, trois heures après avoir mangé.

Cette eau prise sans tartre tous les matins à jeûn avec un peu de vin blanc, guérit l'épilepsie, la paralysie, la migraine, la courte haleine, les yeux chassieux ; on les en lave aussi soir et matin. Il faut toujours être trois heures sans manger, après avoir pris ce remède.

Elle fait recouvrer le lait aux femmes, la semence aux hommes ; elle rend les femmes fécondes, guérit le mal de cœur, les douleurs de ventre causées par phlegme et ventosités ; les embarras du foie, chasse les vers, fait dormir, en s'en frottant les tempes et la flairant ; mange la chair morte, guérit les apostêmes, les fistules,

la goutte, en appliquant sur le mal une compresse qu'on y aura trempée; les fièvres, en en prenant un demi-verre après le frisson; elle raffermit les gencives, rend la bouche bonne, décrasse le teint, guérit la teigne en lavant la tête du malade; la peste, en en buvant aussi-tôt qu'on est attaqué, et réitérant deux heures après. Elle est bonne contre tous venins.

Elle dégraisse le vin et rétablit celui qui est gâté, en en mêlant une chopine par tonneau.

Elle empêche les progrès de la lèpre; elle guérit la surdité, en trempant du coton soir et matin, et le mettant dans l'oreille; elle guérit la frénésie, en en prenant soir et matin.

Pour la pierre et la gravelle, on fait infuser dans un demi-septier de cette liqueur tiède deux gros de rhubarbe en poudre, le pot étant bien bouché. On prend cette infusion le matin avec un peu de vin blanc, et trois heures après on avale un bouillon. Dans les dernières selles, on jette beaucoup de gravier et de petites pierres.

L'eau de noix se donne à la dose d'une à deux onces. Elle est apéritive, cordiale, confortative, sudorifique, céphalique.

Elixir.

Prenez une once du plus pur aloës, safran, rhubarbe, de chacun deux onces; agaric, myrrhe, de chacun un gros; racines de zedoaria et de gentiane, de chacune demi-gros; thériaque d'andromaque deux gros.

Pilez menu toutes les espèces ci-dessus, et faites entrer toutes les poudres dans une bouteille où vous aurez mis une pinte de bonne eau-de-vie et la thériaque d'andromaque; mettez-la au soleil ou en

lieu chaud, jusqu'à ce que l'eau-de-vie se soit chargée de toute la force des drogues, ce qui se connaîtra à la couleur rouge foncée qu'elle aura prise. Comme cette teinture est fort amère, on peut, si l'on veut, mettre avec les poudres un quarteron du meilleur sucre.

Cette teinture est chaude et dessiccative, confortative, et propre à résoudre toutes les obstructions, et capable de répandre dans le sang un baume qui le préserve de la contagion.

On s'en sert avec succès dans les maladies hypocondriaques, le scorbut, la mélancolie, les obstructions du foie, de la rate et du mésentère; dans le transport au cerveau, dans la peste, la fièvre, la colique. Elle éclaircit la vue et l'ouie, rafraîchit la mémoire, rend l'homme gai, tient le ventre libre, facilite tellement la digestion, que si l'on en prend une demi-cuillerée, lorsqu'on a trop bu ou mangé, on est soulagé sur-le-champ.

Pour la préservation, on en prend seize ou dix-huit gouttes matin et soir; pour guérir quelque maladie, une cuillerée dans du vin; dans les fièvres et autres infirmités, une cuillerée ou plus, suivant l'exigence des cas; dans la mélancolie, seize ou dix-huit gouttes soir et matin, quelques jours de suite.

Autre Elixir.

Prenez six onces de bonne huile de vitriol, mettez-la dans une cornue haute de corps, et dont le col soit long, avec une livre et demie d'esprit-de-vin, en faisant le mélange peu-à-peu et par reprises. Placez la cornue dans les cendres, et adaptez-y un récipient, que vous lutterez exactement. Donnez d'abord un feu lent, de sorte que la liqueur ne passe que goutte à goutte dans le réci-

pient, augmentant le feu par degrés; si les gouttes ne coulent pas sans interruption, l'esprit de vin aura passé tout entier dans cette première opération, et une partie de l'huile de vitriol; cohobez le produit de l'opération sur ce qui est resté dans la cornue, et recommencez jusqu'à ce que toute l'huile soit passée avec l'esprit.

Mêlez avec cet esprit de vitriol dulcifié, parties égales de teinture d'aloës et de safran, jusqu'à ce que la liqueur ait pris un jaune doré un peu plus foncé que celui de l'ambre; repassez le tout par la cornue à feu de cendres, et l'opération sera achevée.

Cet élixir est diurétique, balsamique, diaphorétique, cordial, anodyn, corroborant.

On l'emploie avec succès dans le scorbut, les suppressions et les pertes des femmes, les indigestions, le venin, les maladies contagieuses, les pleurésies, maux d'estomac, fièvres avec frisson, en le donnant dans le temps du frisson.

Pour une personne faible, on en donne depuis dix jusqu'à dix-huit gouttes; une robuste en peut prendre jusqu'à vingt-cinq. On mêle cette dose dans un demi-verre de vin d'Espagne ou de vin blanc ordinaire. Le premier convient mieux pour les femmes.

Ce remède se prend au lit. Si le malade sue, il ne faut point qu'il prenne l'air que la sueur ne soit passée. Souvent il pousse par l'insensible transpiration, les urines, les selles; rarement il excite le vomissement, et ces évacuations ont l'avantage de fortifier au lieu d'affaiblir.

Si le malade est échauffé, on lui donnera l'elixir dans de l'eau ou dans du bouillon.

Pour les maux d'estomac, il n'est pas nécessaire de garder le lit.

On prend un bouillon une heure après qu'on a pris ce remède.

Remarques.

Cet élixir opère mieux quand le corps a été préparé par la saignée et la purgation. Il ne convient point aux personnes sujettes aux hémorrhagies, ni aux femmes grosses, ni aux personnes attaquées d'hémorrhoïdes.

Autre Elixir.

Prenez contrayerva, aloës, rhubarbe, de chacune une once, amandes de pêches, canelle, de chacune demi once, myrrhe, safran, écorces de citron, gentiane, de chacun deux gros; pilez le tout, et le mettez dans deux pintes de bonne eau-de-vie; ajoutez-y une once de bonne thériaque dissoute dans l'eau-de-vie, et arrosée de cinq à six gouttes d'esprit-de-soufre. Bouchez la bouteille et la laissez au soleil d'été pendant huit jours, ou l'hiver pareil temps sur un four, en remuant souvent. Au bout de deux jours ajoutez deux livres de sucre candi blanc.

Cet élixir est bon pour préserver de la peste et de la contagion; on en prend soir et matin une cuillerée.

Pour se préserver des fièvres chaudes, malignes, pleurésies, petite-vérole, rougeole, dyssenterie et autres maladies épidémiques, il suffit d'en prendre une fois le jour.

Quand on est attaqué de fièvre inflammatoire, il en faut prendre une cuillerée dans deux onces d'eau de scabieuse, et se faire suer. Quand on aura continué ce remède trois ou quatre jours, on sera guéri.

Dans les fièvres catharreuses, tierces, quartes, on en prend deux cuillerées chaque jour.

Cet élixir fortifie la vue, chasse la bile, guérit la colique, adoucit et guérit la gravelle et la sciatique, entretient la liberté du ventre, fortifie l'estomac, précipite la digestion. Aussi soulage-t-il promptement l'estomac, quand il est surchargé de boire ou de manger.

Nota. Nous renvoyons sur les précautions que ce remède demande, à ce que nous avons dit en parlant des précédents, avec lesquels il a beaucoup d'analogie.

Elixir de M. de Maupeou.

Prenez deux onces de bonne aloës, six onces de colophone, trois onces d'encens mâle, une once de mastic en larmes; mettez le tout pulvérisé dans une grande bouteille de verre ou matras bien bouché, avec quatre pintes d'eau-de-vie, observant qu'il y ait quatre bons doigts de la bouteille vuide; exposez-la au soleil pendant vingt-quatre jours, ou pendant vingt-quatre heures à un feu de sable très-médiocre : je dis très-médiocre, car si on lui donnait trop d'ardeur, le mélange serait imparfait, et la bouteille pourrait bien casser.

Les personnes en santé peuvent en prendre deux ou trois fois le mois plein une cuillère à café; il leur fortifiera l'estomac, et on préviendra le dérangement. Si l'estomac est dérangé, il en faut prendre deux ou trois jours à jeûn une bonne cuillerée; mais si l'estomac était chargé de mauvais sucs, il faudrait se purger, avant que de faire l'usage de l'élixir, et en prendre tous les jours jusqu'à ce que ses effets devinssent sensibles.

Dans les dévoiemens et dyssenteries, après les

remèdes généraux, si le mal laisse du relâche, et qu'on soit à portée de se les faire administrer, il faut prendre de l'élixir. Autrement, et même si les accidents sont violents, on peut y avoir recours d'abord.

On l'emploie aussi dans les pleurésies, fluxions de poitrine, pertes de sang, suppressions, après les préparations convenables. Ce sont elles qui déterminent l'effet de l'élixir.

Il se rend purgatif ou émétique, suivant le besoin, en lui associant le tartre stibié, le kermès minéral, le jalap, ou la poudre de Tribus.

Pierre Stiptique.

(L'usage des astringents et spécialement des stiptiques est rare, et les cas où ils conviennent sont encore difficiles à discerner. Les hémorrhagies, les hémorrhoïdes, les crachemens de sang, quelques dyssenteries, sont à peu près les seuls cas où on puisse employer les astringents. Dans tous les autres ils y sont inutiles ou dangereux. Il est donc bien important de ne pas se livrer indiscrètement à l'usage extérieur ou intérieur de ces remèdes, et de ne pas les confondre, comme on l'avait fait dans ce traité, avec les fortifiants et les cordiaux : ils irritent vivement, obligent la fibre à se crisper subitement, et par-là même opèrent des refoulemens, des métastases presque toujours funestes.

Il faut donc, je le répète, une main très-exercée pour appliquer à propos ces sortes de remèdes, et sur-tout de la force des deux premières compositions, dont la vertu stiptique est extrême, en raison de l'alun et du vitriol qui y entrent, ce qui nous a déterminé à leur en adjoindre d'autres aussi sûrs et moins dangereux. *R. du R.*)

Prenez une livre de tartre de Montpellier bien pur et bien choisi; huit onces de safran de mars astringent en poudre, poudre de sympathie, ou, à son défaut, colchotar bien pulvérisé, crâne humain, de chacun deux onces; benjoin, storax, de chacun une once, terre sigillée, bol d'Arménie, racines d'aristoloche ronde, de chacun deux onces; sang dragon, baume blanc du Pérou, sucre candi, camphre, de chacun une once; eau de roses, de plantin, de mélisse, de chacun une chopine, urine d'enfant une chopine, eau-de-vie cinq pintes.

Faites fondre le sucre candi, le camphre et le sang de dragon dans une chopine d'eau-de-vie, puis mêlez la poudre de sympathie ou le colchotar et le safran de mars. Laissez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures dans un pot de terre, ajoutant autant d'eau-de-vie qu'il en faut pour qu'elle surnage de trois doigts; couvrez le pot.

Au bout de vingt-quatre heures, versez dans une bassine étamée ce qui était dans le pot, et faites-le cuire doucement sur un fourneau, ajoutant de l'eau-de-vie à mesure qu'elle s'évapore, jusqu'à ce que les cinq pintes soient employées, puis mettez les eaux distillées et l'urine d'enfant, comme vous avez fait l'eau-de-vie; lorsqu'il n'y a plus beaucoup d'humidité, ajoutez le reste des drogues, mêlez exactement; et quand la masse aura acquis la consistance nécessaire, formez-en des boules grosses comme une noix, que vous laisserez sécher à l'ombre.

Elle est excellente pour les morsures d'animaux enragés, en lavant d'abord la plaie avec le sel et l'eau, puis y mettant de cette pierre dissoute dans l'eau-de-vie.

Elle arrête le sang des artères coupées, en met-

tant sur la blessure de la pierre en poudre, ou une simple compresse trempée dans l'eau chargée de la dissolution de la pierre.

Prise à la dose d'un gros dans deux doigts de vin rouge après le vomissement, elle l'arrête.

Dans la dyssenterie et la diarrhée, on en prend un demi-gros dans du vin rouge deux ou trois jours de suite matin et soir; mais il faut se préparer par une purgation composée de deux gros de séné, un gros de rhubarbe, et une pincée d'anis infusée dans une décoction de chicorée sauvage ou de petite-centaurée. Il faut aussi tous les jours au soir prendre un lavement d'eau de forge dans laquelle on aura dissout une once de suif de mouton et un gros et demi de cette pierre.

On en donne avec succès soir et matin un gros aux femmes qui ont des pertes, et on fait des embrocations sur leur ventre avec la solution de cette pierre. On les réitère trois ou quatre fois le jour.

Si le saignement de nez n'est pas critique, on l'arrête avec une pincée de poudre de cette pierre, prise en guise de tabac. Au cas qu'il soit trop considérable, on injecte de la solution dans le nez, on y met un peu de la pierre, et on serre les narrines.

Elle appaise la douleur de dents causée par une fluxion froide, en en tenant gros comme une fève sur la dent, et de la solution dans de l'eau-de-vie.

Prise pendant quatre ou cinq jours soir et matin dans du vin rouge, à la dose d'un demi-gros; elle arrête l'écoulement d'urine involontaire.

Elle arrête les gonorrhées virulentes employée en injection dans l'eau de forge filtrée, et prise par la bouche à la dose d'un gros et demi; mais il faut faire précéder les préparations nécessaires.

Enfin, un demi gros de cette pierre dans l'eau de rhue ou de mélisse, abat les vapeurs, et guérit même l'épilepsie.

Remarque.

Cette pierre a, à peu près, les mêmes propriétés que la précédente; mais elle est plutôt astringente qu'apéritive, et elle a cette dernière qualité dans un degré plus éminent.

Pierre Divine.

Prenez une livre de vitriol de Chypre, six onces de nitre ou salpêtre, demi-livre d'alun de roche; pulvérisez et mêlez exactement le tout, et mettez-le dans un pot neuf non vernissé, où vous le laisserez cuire à petit feu de charbon sur un fourneau, jusqu'à ce que la matière soit en fusion parfaite. Ajoutez-y pour lors un gros et demi de camphre, remuez exactement avec une spatule de bois, afin de l'incorporer par-tout; couvrez le pot et le laissez sur le feu jusqu'à ce que la matière soit durcie en pierre, ce qui demande un temps assez long, mais on est payé de sa peine, car la pierre est d'autant meilleure qu'elle est plus cuite. Otez le pot du feu, et vingt-quatre heures après, cassez-le pour en tirer la pierre, que vous conserverez dans une bouteille bien bouchée.

Cette pierre s'emploie intérieurement et extérieurement. On en fait fondre une once dans une pinte d'eau de fontaine.

Dans le vomissement de sang, on prend trois cuillerées de cette solution dans six cuillerées d'eau commune. Si le vomissement ne cesse pas, on donne un bouillon au malade, et l'on réitère le remède une heure après.

Une compresse trempée dans cette eau, et appliquée sur le front arrête le saignement de nez.

Cette solution est aussi bonne pour la teigne. Quand elle est invétérée, on peut, outre l'eau, y appliquer un peu de pierre bien pulvérisée. Si le mal paraît augmenter, il ne faut pas s'alarmer; c'est qu'il sort au-dehors; c'est la marque d'une prompte guérison.

On emploie aussi cette solution pour panser les vieux ulcères. Quand ils se guérissent, on peut la faire moins forte, en la mêlant avec de l'eau commune.

On l'emploie pour la gangrène; mais il faut que l'eau soit plus chargée de pierre.

On l'emploie aussi avec succès dans les plaies simples, observant comme on l'a dit plus haut, de diminuer la force du remède, à mesure que le mal approche de sa guérison.

Enfin, on s'en sert pour les maux d'yeux, mais on ne fait dissoudre qu'un demi-gros de cette pierre par demi-septier d'eau. On fait entrer de cette dissolution dans l'œil trois fois par jour, en se levant, à midi et au soir. La nuit on peut mettre sur l'œil une compresse imbibée de cette eau. Il ne la faut employer pour les yeux que tiède. On peut dans cette maladie substituer l'eau de vigne à l'eau commune, et le remède n'en sera que meilleur.

Pour les plaies, on les lave avec la solution de la pierre, et on applique dessus une compresse trempée dans la même liqueur.

Eau Stiptique pour une infinité de maux intérieurs et extérieurs.

Prenez une demi-once de vitriol de Chypre;

deux onces de couperose blanche, deux scrupules de safran de Gâtinois, un gros de camphre; pilez le tout exactement, et le mettez dans une bouteille avec deux pintes d'eau de rivière. On peut s'en servir trois heures après.

Cette eau referme les plaies récentes, et les réunit en peu de jours sans inflammation, suppuration ni enflure, supposé qu'on s'en serve le premier jour pour panser la plaie.

Pour un coup d'épée au travers du corps, il faut en imbiber deux compresses, dont on appliquera l'une sur la plaie d'entrée, et l'autre sur celle de sortie; on les assujettira avec un bandage. S'il y a épanchement de sang dans la cavité, on fera boire au blessé une demi-cuillerée de cette eau dans un bouillon ou une autre boissõn. Vingt-quatre heures après, on levera le premier appareil; mais pour détacher les compresses qui se collent si fortement à la peau et aux chairs, et qu'on les déchirerait si l'on voulait y aller de force, on humecte exactement les compresses avec de l'eau tiède. Au second appareil on tempère l'eau avec moitié d'eau commune. Quand on la fait chauffer, il faut l'employer pure jusqu'à parfaite guérison.

Pour les maux de gorge, rhumatismes et goutte sciatique, on trempe dans cette eau chaude un linge plié en quatre doubles, que l'on applique sur la partie malade, et qu'on renouvelle au bout de quatre heures.

Pour l'apoplexie, on ouvre par force la bouche du malade, et on lui fait boire un verre d'urine dans lequel on aura mêlé deux cuillerées de cette eau. Ce remède fait vomir le venin intérieur qui cause l'apoplexie. On en fait prendre de deux en

deux jours aux personnes sujettes à cette maladie, une demi-cuillerée dans un bouillon trois heures avant que de manger.

Pour le saignement de nez, on trempe un peu de charpie dans ladite eau, et on la met dans les narines. C'est la même méthode pour arrêter toutes les autres hémorrhagies.

On traite les plaies récentes et les ulcères, comme on l'a dit plus haut, en parlant des coups d'épée.

Cette eau guérit les dartres vives en les bassinant; elle attire les humeurs en dehors, et les consomme.

Pour les atteintes des chevaux, il faut tremper une compresse en plusieurs doubles dans cette eau, l'appliquer sur l'atteinte, et la lier avec de la ficelle autour du boulet. Quand on l'a mis deux ou trois fois pure et froide, le cheval guérit et ne boite plus.

Une compresse trempée dans ladite eau guérit aussi les plaies des chevaux, et les enflures du garot.

Pour le garot coupé, il faut emplir la blessure de charpie trempée dans ladite eau, et renouveler deux ou trois fois par jour. Le cheval guérira sans qu'il soit besoin d'autre remède. Mais il faut que la plaie soit toujours couverte et pleine de charpie, jusqu'à ce qu'on y mette la savate brûlée. Si le cheval souffre trop, on peut adoucir l'eau, en y mêlant un peu d'eau commune.

On guérit de même les blessures des chevaux en quelque partie qu'elles soient.

(Il faut user de cette eau avec la même circonspection que pour les deux compositions précédentes. *R. du R.*)

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des Remèdes propres aux Maladies qui attaquent ou peuvent attaquer la totalité du Corps.

ARTICLE PREMIER.

DES FIÈVRES.

Remarques du Rédacteur.

(IL est plus important de s'assurer d'abord si la fièvre existe que d'en connaître la cause. C'est ce qu'on fait en touchant le pouls et en appréciant son état par la comparaison qu'on en fait avec l'état commun ou naturel de santé d'un adulte bien constitué.

L'état commun ou naturel du pouls dans l'état de santé d'un adulte, est de battre 70 fois par minute, d'être médiocrement plein et développé; régulier par rapport à l'intervalle des pulsations, égal par l'uniformité des battemens, et enfin reconnu naturel par un certain degré de souplesse et d'élasticité qu'il est encore plus aisé d'apprécier par l'habitude que de le démontrer. Ainsi, tout mouvement ou état de l'artère, au-dessus ou au-dessous de cette donnée ou mesure commune, doit donc être considéré comme état de fièvre. Chez les enfants, le nombre des battemens est plus grand; il est plus petit chez les vieillards. La plénitude et la flexibilité est encore bien

moindre chez les derniers, toutes choses égales entr'elles que chez les jeunes gens. Les femmes ont un pouls d'un caractère qui leur est propre, ainsi que ses fréquentes variations.

Telle est la règle générale qui disparaît bientôt lorsqu'on veut faire la moindre attention aux exceptions. Le tempérament sanguin a naturellement le pouls fébricitant sous le rapport de plus grande vîtesse des mouvemens et de plus grande dureté : le tempérament phlegmatique a naturellement les mouvemens plus lents que dans l'état commun; il est encore ou flasque ou obscur, ou concentré, de sorte que le sujet peut être déjà dans l'état de fièvre sans qu'on ait pu s'en apercevoir. On rencontre souvent des connaisseurs du pouls, assurer que les malades sont morts sans en avoir eu un seul mouvement de fièvre; c'est une erreur qu'il faut éviter, et rester bien convaincu que non seulement ces malades avaient la fièvre particulière à leur maladie et à leur tempérament; mais qu'on a la fièvre en moins de mouvement du pouls, comme on l'a en plus, et que ces cas ne sont pas rares. Le pouls est comme on sait la boussole des médecins modernes, mais il est certain qu'il y a très-peu de personnes capables de s'en bien servir. Indépendamment que cela est très-difficile par soi-même.

On juge du caractère du pouls par celui des mouvemens de l'artère. Lors donc qu'elle est plus ou moins dilatée ou plus ou moins dure, que le mouvement du sang est ou ondulant ou sautillant; intermittant ou frissonnant, etc., ensemble ou séparément, on estime cet état d'un mauvais augure; mais il faut bien faire attention aux accidents qui accompagnent ces diverses caractères;

car il faut savoir qu'ils peuvent exister dans le plus parfait état de santé.

Le pouls petit et serré, l'irrégulier et l'inégal avec grande tension, annoncent une maladie violente. Le pouls faible et concentré est toujours d'un fâcheux augure : on peut avoir les mêmes craintes lorsque le pouls est intermittant. Il faut être prévenu que les jeunes gens, dont le pouls est intermittant, lors même qu'ils paraissent en bonne santé, sont menacés de mórt subite.

Le convulsif n'est pas moins dangereux, sur-tout lorsque les pulsations sont si fréquentes, qu'elles forment sous le doigt une espèce d'ondulation. On doit redouter également le pouls dont la lenteur ne répond point à la violence de la maladie, ainsi qu'on peut l'observer dans la plupart des fièvres malignes. On a observé que les redoublemens irréguliers dans leurs retours, ne sont pas dangereux ; on doit redouter, au contraire, ceux qui paraissent tous les jours, sur-tout lorsque le retour prévient la fin de celui qui le précède : si l'accès ne revient que le quatrième jour, on peut pronostiquer une maladie longue. Enfin les tressaillemens des tendons au poignet ; l'aridité de la peau, sa chaleur comme sa froideur, hors du frisson ; la retraite de la main du malade ou son tremblement, lorsqu'on vient à lui toucher le pouls, sont autant de signes de mauvais augure.

Quant aux fièvres, elles sont ou essentiellement maladie, ou elles ne sont que les signes de maladie, comme dans la petite-vérole, l'érysipel, la dyssenterie, etc.

Les fièvres essentielles peuvent se distinguer en quatre classes : 1.° la continue simple ; 2.° la con-

tinue putride; 3.° l'ardente; 4.° la maligne. On verra dans la suite le caractère particulier de chacune, selon sa nature.

Je terminerai cette instruction générale sur le pouls et sur la fièvre, par avertir qu'il faut autant de génie que de prudence, pour obtenir des résultats utiles de l'examen du pouls et des causes de la fièvre; et que c'est bien plus dans les causes éloignées que dans les causes prochaines, qui ne sont pour l'ordinaire que déterminantes ou occasionnelles, qu'on trouve la vérité sur laquelle on doit s'appuyer.)

§ I. *Des Fièvres Intermittentes en général.*

Personne n'ignore que la fièvre intermittente est un mouvement déréglé du sang qui finit après un certain nombre d'heures plus ou moins grand, suivant l'espèce de la fièvre, et qui recommence au bout d'un temps déterminé. Ces reprises se nomment accès, et chacun de ces accès commence ordinairement par un frisson, et finit par une sueur critique.

(Mais ce que tout le monde ne sait pas, et ce dont il est important de l'instruire, c'est que plusieurs sortes de fièvres symptomatiques se présentent sous l'aspect des fièvres intermittentes essentielles, et qu'on ne peut mettre trop d'attention à ne pas s'en laisser imposer, attendu que l'erreur dans ce cas devient toujours funeste aux malades.

On accuse ordinairement l'intempérance, et les fruits de mauvaise qualité, d'être les causes des fièvres intermittentes. Les brouillards et les pluies de l'automne m'en paraissent spécialement les causes prochaines ou occasionnelles, lorsque le principe s'en trouve le plus ordinairement dans

la complexion particulière des individus existants dans des lieux marécageux, ou dans une atmosphère ordinairement humide.

Enfin la fièvre qui vient tous les jours, est ou *quotidienne*, ou *double-tierce*, ou *triple-quarte*. Si elle ne prend que de deux jours l'un, elle est *tierce*, si le même jour l'accès est double, elle est *double-tierce*, mais celle-ci est beaucoup plus rare que la précédente; si l'accès ne revient que le troisième jour, elle est *quarte*, si de trois jours il n'y en a qu'un de bon, elle est *double-quarte*; enfin, si la fièvre revenant tous les jours, on a alternativement deux accès, elle est *triple-tierce* ou *hémitritée*. On observe que ces fièvres reviennent le 5e, le 6e, le 7e, le 8e jour tous les mois, tous les ans; mais ces cas sont rares. *Remarque du R.*)

Les accidents qui accompagnent l'accès déterminent le traitement qui lui convient. Il est généralement vrai de dire, que les fébrifuges ne réussissent point, sur-tout en automne, si des évacuations suffisantes par la saignée, le vomissement ou les selles n'ont emporté une partie du ferment morbifique, relâché les fibres irrités, et rétabli en partie la circulation des liqueurs.

De tous les accidents qui accompagnent les fièvres intermittentes, le frisson est communément celui que le malade souffre le plus impatiemment; aussi est-ce contre lui que nous allons dresser les premières batteries.

Pour le Frisson de la Fièvre.

Faites bouillir des roses franches, et buvez de cette décoction jusqu'à ce que le frisson soit passé, ce qui ne tardera guères.

On conçoit assez que, lorsque la saison des roses est passée, on peut remplacer cette décoction par l'eau distillée de roses, dont avec une ou deux onces, et quelques gros de sirop cordial, on fera un julep qui ne cédera point à l'infusion.

Le julep cordial, page 69, fera encore un très-bon effet.

On peut employer de même la meilleure partie des cordiaux dont nous avons donné la composition.

Ou bien, mettez trente gouttes d'eau sans-pareille dans trois ou quatre cullerées d'eau commune, ou encore mieux, dans une once d'eau de bourrache, et faites prendre ce mélange au malade dans le temps que le frisson commence à se faire sentir. Il faut faire reprendre la même dose trois jours de suite à la même heure.

Topique.

Coupez en deux un oignon blanc, faites au milieu un trou capable de tenir une pincée de poudre à fusil, que vous y mettrez. Appliquez au commencement de l'accès cet oignon du côté de la poudre sur le pouls du bras, et affermissez-le par une bande suffisamment serrée. L'efficacité de ce remède est confirmée par beaucoup d'expériences.

Autre Topique pour la Fièvre.

Prenez parties égales de violier jaune et de bouillon-blanc, et enveloppez-en les mains du malade.

Autre.

Le célèbre Boyle assure qu'il s'est guéri plusieurs fois de la fièvre-tierce, double-tierce, et

même quotidienne, en mettant sur le poignet un mélange de raisine de Corinthe, de houblon et de sel commun broyés ensemble. Ce remède lui a réussi sur plusieurs personnes.

Autre.

Prenez gros comme une noix d'encens mâle, autant de sel commun et autant de safran, gros comme un œuf, de suie de cheminée; broyez le tout fort fin, et le délayez avec un jaune d'œuf, et autant de vinaigre blanc qu'il en faut pour faire un onguent. Mettez un emplâtre de ce mélange sur le poignet, et renouvelez à mesure qu'il se séchera.

Quoique les remèdes topiques n'agissent que par les émanations qui pénètrent dans le sang, ils causent ordinairement un accès beaucoup plus violent que l'ordinaire; mais il ne faut pas s'en effrayer, car cette grande effervescence du sang est communément cause d'une sueur très-abondante, qui a souvent emporté la maladie.

Emplâtre pour la Fièvre-Quarte.

Prenez des oignons de renoncules des prés, appelés vulgairement des *bassinets jaunes*; pilez-les et les appliquez sur les poignets du malade, qui tâchera de les garder pendant un jour et une nuit. Il se levera des cloches que l'on percera, et on y passera un fil de soie pour faire évacuer une eau rousse qui en sortira. Après que cette eau sera écoulée, vous ferez un liniment avec de l'huile d'olive et du vin rouge, et vous en oindrez la plaie causée par l'emplâtre. On ne doit se servir de ce topique qu'après avoir saigné et purgé le malade.

Cataplasme pour la Fièvre intermittente.

Prenez une poignée de persil, gros comme un œuf d'ail, demi-poignée de verveine, une once de poudre à tirer, demi-poignée de sel; pilez le tout ensemble, et y ajoutez un blanc d'œuf, un demi-verre d'eau-de-vie, autant de vinaigre. Battez le tout ensemble, et aussi-tôt que le malade sentira le frisson, faites-en un cataplasme et le lui appliquez sur les poignets.

Tisane.

Faites bouillir deux poignées d'orge mondée dans trois pintes d'eau, que vous ferez diminuer d'un tiers, jettez-y sur la fin deux pommes de reinette coupées par quartiers, un quarteron de raisins de cabas ou passerilles, un morceau de canelle fine long comme le doigt, un peu d'anis confit, demi-livre de bon sucre, le jus de deux ou trois oranges, et celui d'un gros citron. Passez la liqueur par la chausse, et buvez-en à volonté.

Cette tisane est cordiale, rafraîchissante, et gracieuse au goût, propre pour toutes sortes de fièvres.

Infusion Fébrifuge.

Faites infuser demi-poignée de pimprenelle, et trois gousses d'ail dans un demi-septier de vin blanc. Au bout de vingt-quatre heures que l'infusion sera restée sur les cendres chaudes, passez la liqueur, et la buvez entièrement.

Ce remède fait suer et uriner considérablement. La moitié est suffisante pour les enfants.

Autre Infusion Fébrifuge.

Prenez un paquet de l'herbe appelée *chamedris*; faites-le infuser pendant vingt-quatre

heures dans un demi-septier d'eau, sur les cendres chaudes, prenez cette liqueur le matin, après y avoir mêlé un peu de sucre si l'amertume vous fait peur : il faut être dans son lit, bien couvert, et attendre la sueur qu'il faut souffrir jusqu'à ce qu'elle se réfroidisse. On change alors de linge, on prend un bouillon deux heures après avoir pris l'infusion de *chamedris*.

On réitère ce remède tous les jours jusqu'à guérison.

Décoction pour la Fièvre-Quarte.

Prenez quatre pincées de fleurs de petite-centaurée; faites-les bouillir dans un demi-septier d'eau jusqu'à ce que la décoction soit réduite à un verre; passez la décoction, que vous ferez prendre au malade dans le temps du frisson. La fièvre pourra augmenter, mais l'accès suivant ne sera pas si fort. On pourra répéter ce remède jusqu'à trois fois. Il faudra, avant de se servir de ce remède, faire précéder les remèdes généraux que nous avons déjà détaillés, c'est-à-dire, saigner et purger.

Autre Infusion Fébrifuge.

Prenez feuilles de scolopendre, cerfeuil, pimprenelle, de chacune une bonne poignée, trois gros de séné, quatre pommes de reinette, une demi-once de réglisse; faites cuire le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à consommation d'un tiers; mettez le tout dans un vaisseau bien bouché. Le malade en prendra un bon verre de demie en demi-heure, lorsque l'accès sera passé et la sueur ressuyée.

Ce remède est digestif; il serait purgatif, si

l'on y faisait seulement infuser le séné, ou qu'on ne lui fît faire que quelques bouillons.

Autre.

Prenez petite-sauge une bonne poignée, une grosse muscade concassée, du moins autant que pèse la muscade; une écrevisse en vie. Mettez le tout dans du vin blanc qui surnage d'un bon travers de doigt. Il faut laisser les drogues en infusion toute la nuit; le matin on passe la liqueur, on la fait boire au malade qui sue copieusement. On continue trois ou quatre matins, s'il est besoin : car la guérison ne tarde pas, elle est infaillible. Il ne faut pas que le malade dorme tant qu'il suera.

Le meilleur temps pour prendre ce remède est le commencement de l'accès.

Autre.

Prenez un œuf le plus frais qu'il se pourra, faites-le infuser pendant vingt-quatre heures dans un verre de bon vin blanc, de manière que le temps de l'infusion expire un peu avant l'accès; ôtez du vin l'œuf sans casser la coquille, et faites boire le vin au malade, qui ne doit pas cesser de marcher, d'agir et de vaquer à ses fonctions ordinaires.

Autre.

Faites bouillir feuilles et racines de pissenlit, feuilles de violier, son, de chacun une poignée, anis vert une cuillerée, dans deux pintes d'eau, que vous ferez réduire à moitié; ajoutez-y un demi-quarteron de miel, et buvez-en à volonté.

Ce remède est diurétique, émoliant et rafraîchissant. Il ne faut employer le son dans cette

décoction qu'après l'avoir fait bouillir dans une quantité d'eau suffisante pour emporter toute la farine.

Cette même décoction peut servir à faire un lavement qui aura les mêmes vertus. On peut en ce cas y ajouter une pincée de sel.

Potion Fébrifuge.

Le malade étant suffisamment préparé, faites infuser pendant douze heures, dans un demi-septier de vin de Bourgogne, poudres de quinquina et de cloportes, de chacune deux gros; poudre de fleurs de petite-centaurée deux gros, et faites prendre la liqueur et le marc au malade en une seule prise, aussi-tôt que l'accès sera fini : si la fièvre revient, il faut réitérer le remède, qui le guérira radicalement.

Autre.

Prenez deux gros de quinquina en poudre, un gros de thériaque, un demi-scrupule de sel d'absinthe; délayez le tout dans un grand verre de vin rouge, et le faites prendre au commencement de l'accès au malade couché dans son lit.

Autre.

Prenez deux gros de poudre d'écorce de châtaignier d'Inde, infusez dans quatre onces d'eau de chardon bénit.

Ce remède qu'on réitère au besoin, guérit les fièvres-quartes et tierces avec ou sans vomissement. On le donne sur la fin de l'accès; une heure après il faut prendre un bouillon. Si l'on veut qu'il excite le vomissement, il vaut mieux le donner au commencement de l'accès.

Dans les maux de tête, les fièvres atrabilaires, cardiaques, etc., on en peut prendre un demi-gros avec un scrupule de diascordium ou plus, suivant le cas; dans les pleurésies on s'en sert avec succès, en mêlant cette poudre avec quelque anti-pleurétique.

Infusion pour la Fièvre-Quarte.

Prenez une once de quinquina, mettez-le infuser pendant vingt-quatre heures dans une pinte de vin rouge, dont on fera six doses que le malade prendra de cinq en cinq heures : il mangera une heure après chaque dose une soupe. Après ces six doses prises, on fera infuser de même une once de quinquina dans deux pintes du même vin, et on en fera douze doses. Le malade pourra continuer et en prendre pendant un mois après que la fièvre aura cessé.

Nota. Avant de faire boire cette infusion au malade, il faut le saigner une ou deux fois, selon que la plénitude du pouls et l'ardeur de la fièvre l'exigent, et lui donner l'émétique; parce qu'ordinairement le foyer de cette fièvre est dans les premières voies. Après l'émétique, on le purgera avec deux onces de mane, une once de casse mondée et un gros de sel végétal. Après la purgation on lui fera prendre l'infusion de quinquina.

Potion pour la Fièvre.

Prenez une poignée de rhue, faites-la bouillir dans une pinte d'eau que vous réduirez à une chopine; pour lors ajoutez-y un gros de quinquina et un demi-verre de vin blanc, et passez le tout par un linge blanc et le faites prendre au malade.

Cette potion est bonne pour toutes les fièvres intermittentes.

Sirop Fébrifuge.

Prenez demi-once de quinquina en poudre, trois gros de gentiane aussi pulvérisée; faites-les bouillir dans une chopine d'eau de centaurée, et autant d'eau d'absinthe; sur la fin de l'ébullition, ajoutez rhubarbe et canelle, de chacune un gros et demi, douze clous de girofle, et deux bonnes poignées de plantes amères. Quand le tout aura bouilli un petit quart-d'heure, passez la liqueur, et faites-en un sirop avec une livre de sucre.

Ce sirop est en même-temps un très-bon stomachique. On peut en prendre dans ce cas une ou deux onces par jour. Dans la fièvre, on en peut prendre une once toutes les trois ou quatre heures, pour un adulte, ou une demi-once pour les enfants.

Ce sirop aurait autant de vertu, si l'on substituait une forte infusion de petite-centaurée et d'absinthe.

Autre.

Prenez un demi-septier d'eau-de-vie, mettez-la dans une écuelle, et ajoutez-y deux gros de scammonée d'Alep en poudre, un quarteron de sucre royal aussi en poudre; mettez l'écuelle sur des cendres chaudes, et lorsque l'eau-de-vie sera tiède, retirez l'écuelle du feu, et mettez-y le feu avec un morceau de papier, et pour animer la flamme, vous remuerez la liqueur avec une cuillère d'argent trois ou quatre fois, après quoi vous la laisserez éteindre et réfroidir et y ajouterez une once de sirop violat; vous mêlerez bien le tout ensemble, et vous le mettrez dans une fiole bien bouchée. Le malade en prendra le matin à jeûn deux cuillerées dans un demi-verre d'eau froide,

et il restera chaudement au lit, et deux heures après il prendra un bouillon.

Il faut avoir soin de remuer la liqueur avant d'en prendre.

Ce sirop évacue les humeurs âcres, bilieuses, séreuses et tartareuses qui causent la fièvre.

Vin Fébrifuge.

Prenez cinq pintes de gros vin rouge, tel, par exemple, que celui d'Orléans, faites-leur jetter quelques bouillons; mettez-y pour lors deux onces et demie de bon quinquina, autant de petite-centaurée, une once de baies de genièvre. Laissez bouillir le tout pendant quelques minutes; ôtez le vaisseau du feu, et le mettez sur les cendres chaudes jusqu'à ce qu'il réfroidisse de lui-même. Bouchez exactement le vaisseau, et gardez la liqueur pour le besoin.

On en prend un bon verre tous les quarts-d'heure. La moitié suffit pour les enfants.

Autre.

Prenez deux écrevisses vivantes et les mettez tremper dans une chopine de vin blanc pendant une nuit toute entière. Retirez les écrevisses lorsque le frisson prendra au malade, et faites-lui boire le vin : il sera guéri promptement. Ce remède est souverain.

Sucre pour la Fièvre-Quarte.

Prenez une grenade aigre, ôtez-en l'écorce, pilez-la ensuite dans un mortier avec environ un verre d'eau; coulez le jus par un linge, et vous en ferez prendre au malade un verre chaud lorsque la fièvre commencera; et vous mettrez en

même-temps sur l'estomac du malade une tuile chaude que vous enveloperez d'un linge.

Ce suc de grenade est astringent et fortifie l'estomac. Il est bon d'en user quand on a fait les remèdes généraux.

Opiat Fébrifuge.

Prenez une demi-once de quinquina réduit en poudre fine, une once de thériaque, et une demi-once de confection d'hyacinthe; ajoutez sur le tout un demi-gros de petite-centaurée en poudre; mêlez le tout, et faites-en une pâte avec un peu de vin rouge. Vous diviserez la masse en six parties égales; vous prendrez la première en bol au commencement de l'accès; le jour suivant, à pareille heure, vous prendrez la seconde, soit que la fièvre soit coupée ou non, avancée ou retardée; et vous continuerez de même les quatre jours suivants.

Il ne faut pas s'effrayer si quelqu'une de ces doses procure le vomissement; cela est assez ordinaire à la première prise.

Lorsque deux ou trois jours d'accès seront passés sans ressentiment de fièvre, on se purgera avec l'infusion de deux ou trois gros de séné, demi-gros d'anis vert, et un gros de tartre solubre, dans l'eau commune ou l'infusion de chicorée sauvage.

Autre.

Prenez une once de bon quinquina nouvellement pulvérisé et passé par le tamis, un gros de sel ammoniac, une once de sirop d'absinthe, ou plus s'il en est besoin. Mettez le sel ammoniac en poudre subtile, et mêlez-y peu à peu le quinquina,

puis formez un opiat avec le sirop. Divisez toute la masse en quarante-cinq prises. On commencera à en faire usage aussi-tôt que l'accès sera fini, et on en prendra deux prises toutes les quatre heures. On peut prendre un bouillon, ou manger un potage ou un biscuit entre les deux prises.

Autre.

Prenez une once de poudre de quinquina, un gros de rhubarbe choisie, sel d'absinthe et de petite-centaurée, de chacun demi-gros; poudre hydragogue un gros; incorporez le tout avec une suffisante quantité de sirop de fumeterre. Cet opiat se partagera en 8 prises, dont on en prendra deux par jour, une le matin et une le soir. Une heure et demie après chaque prise, le malade prendra un bouillon d'herbes rafraîchissantes. Il pourra manger, aux heures ordinaires, du potage et de la viande, si la fièvre est coupée. On continue l'usage de l'opiat onze jours après que la fièvre est coupée. Les six derniers jours une seule prise suffit.

Poudre pour la Fièvre Maligne.

Prenez l'os de cœur de cerf, réduisez-le en poudre, que vous mettrez dans un verre de vin que vous donnerez au malade à jeûn, après avoir fait précéder les remèdes généraux.

Cet os est cordial et résiste au venin. Porté au col, il guérit du mal caduc; pris en poudre dans deux cuillerées d'eau rose, il fait sortir le venin du corps; pris en poudre dans du suc de girofle, il guérit de la peste; pris en poudre dans un demi-verre de vin d'Espagne, il facilite l'acouchement, en le prenant au commencement du travail.

Bol

Bol Fébrifuge.

Faites cuire un œuf frais, et mêlez avec le jaune la poudre de trois feuilles de grande-sauge, si les feuilles sont grandes, ou une quantité équivalente de petites, et que le malade avale le jaune et la sauge au commencement de l'accès, buvant par-dessus un grand verre de tisane chaude.

Autre.

Prenez tous les matins jusqu'à guérison, et même au-delà, un gros de graine de *talictrum* dans du pain à chanter.

Ce remède ne convient pas aux femmes qui ont leurs règles; car il est astringent.

Remèdes Fébrifuges.

On se sert avec succès de l'écorce de pêcher et d'alizier, de la petite-centaurée, de l'absinthe, du chamedris, des baies de genièvre, du chardon bénit, du trifolium fibrinum, de la gentiane. Ces médicamens se prennent en substance, ou infusés dans le vin blanc. On en augmente l'énergie en y ajoutant les sels des plantes céphaliques, comme sauge, romarin, lavande, etc.; ou stomachiques et amères, comme l'absinthe, le tamaris, etc. Les sels volatils de ces mêmes plantes font encore plus d'effets que les fixes. Pour les rendre tels, on fait fermenter ces plantes, à quoi l'on parvient aisément en y mêlant du moust ou des raisins secs.

La décoction de camomille et d'écorce de frêne, sont encore d'excellents fébrifuges, aussi bien que la noix de galle. On les peut aussi prendre en substance.

Autres Remèdes Fébrifuges.

Voyez la poudre de vie, page 27 ; la tisane confortative, page 52 ; les eaux de mélisse et divine, pages 60 et 62 ; le premier et le second élixir, pages 101 et 102.

§. II. *De la Fièvre Intermittente irrégulière.*

Le quinquina, qui est spécifique dans toutes les fièvres intermittentes régulières, ne fait pas grand effet dans celle-ci. Les cordiaux, les poudres calmantes et les liqueurs de même nature, font un bien meilleur effet. On doit s'y disposer par les remèdes généraux.

Prenez pendant plusieurs jours une infusion faite avec une demi-poignée de petite-centaurée, une demi-poignée de mille-feuille, et une once de racine de galanga, faite dans l'eau de fontaine, et à laquelle vous aurez mêlé un peu de vin d'Espagne.

Autre.

Prenez six grains d'yeux d'écrevisses, demi-gros de racines de contrayerva, trois grains de safran, douze grains de nitre dépuré ; faites-en une poudre que vous réitérerez de quatre en quatre heures, suivant le besoin. Le soir vous ferez prendre au malade un julep fait avec quelques onces d'eau de pivoine mâle, et édulcoré avec parties égales des sirops de pivoine et de méchonium.

§. III. *De la Fièvre-Quarte.*

Quoique la fièvre-quarte cède aux remèdes qui guérissent les fièvres intermittentes régulières, les

plus habiles médecins la traitent avec quelque différence. C'est dans ce cas sur-tout qu'ils ne négligent pas l'émétique. En voici une préparation antimoniale que sa facilité nous engage à donner.

Vin Emétique.

Prenez deux gros de verre d'antimoine, tel qu'il se vend chez les droguistes, pulvérisez-le, et ajoutez-y deux gros de canelle et autant de clous de girofle aussi pulvérisés. Mettez le tout en infusion sur les cendres chaudes dans trois chopines de vin rouge du soir au matin. Passez ce vin à travers un linge serré, et le gardez pour le besoin. La dose est depuis une demi-once jusqu'à une once et demie.

Il faut donner ce remède le jour de l'accès avant qu'il commence.

Topique pour la Fièvre-Quarte.

Prenez une pincée de poudre à fusil, une de sel, une de safran, une de suie de cheminée, une gousse d'ail, gros comme une noix de lard bien gras; broyez le tout ensemble le plus exactement qu'il se pourra; étendez-le sur un linge, dont vous envelopperez le petit doigt de la main gauche du malade, au moment qu'on s'apercevra que l'accès va commencer.

Potion pour la même Fièvre.

Mêlez ensemble eau de rivière une once, eau de roses et eau-de-vie, de chacune une once, faites prendre ce remede au malade dans le temps que le frisson le prend; une seule prise suffit ordinairement pour le guérir.

Poudre pour la même.

Faites sécher au four après l'avoir bien lavée, la membrane d'un gésier de poulet qui renferme les alimens; mettez-la en poudre, et faites-la prendre au malade dans un verre de vin blanc.

Cette dose est pour les enfants de douze à quinze ans. On donne aux personnes faites une peau et demie, ou même deux peaux de gésier.

Bouillon.

Faites cuire dans un petit pot un morceau de veau, ou un poulet, avec des plantes potagères, de sorte qu'on n'en fasse qu'un bouillon. La viande étant cuite, on l'ôte du pot, aussi bien que les herbes; l'on y jette un gros de séné du Levant; on ôte le pot du feu, et quand le séné est suffisamment infusé, l'on passe le bouillon, et on le fait prendre au malade après l'accès. On n'en a pas pris trois fois, qu'on s'aperçoit que la fièvre diminue.

Je ne sais pas pourquoi l'on ne fait pas continuer ce bouillon les deux jours d'intermission. Je ne sais aussi pourquoi l'on donne ce remède contre la fièvre-quarte plutôt que contre toute autre intermittente. Enfin j'estime que si l'on voulait sentir un effet plus prompt de ce bouillon, il faudrait mêler aux plantes potagères, ou même leur substituer les anti-scorbutiques, observant qu'elles doivent peu bouillir.

Remèdes contre la Fièvre-Quarte.

Voyez les pilules angéliques, page 23; la tisane rafraîchissante, page 31; l'elixir de propriété du P. Laurent, page 56; le troisième élixir, p. 104.

§. IV. *De la Fièvre-Tierce.*

Potion.

Prenez deux onces d'eau de scorsonère, une once de sirop violat, une demi-once de jus de citron, et deux onces de vin. Mêlez le tout, et faites-le prendre d'un trait au malade. S'il est d'un tempérament robuste, on peut y ajouter un scrupule d'orviétan.

Ce remède se doit faire dans le chaud de la fièvre. Il procure des sueurs abondantes.

Autre.

Délayez une cuillerée de miel de Narbonne dans une à deux onces de la meilleure eau-de-vie. Mêlez le tout exactement, et donnez-le au malade un peu avant l'accès.

C'est encore un sudorifique; ainsi il faut que le malade soit couché et bien couvert.

Sirop.

Prenez autant que vous voudrez de suc dépuré de plantin et de chicorée sauvage; faites-y bouillir une suffisante quantité d'absinthe romaine; passez la liqueur, et mettez-y une quantité raisonnable de sucre pour en faire un sirop.

Faites prendre tous les matins au malade deux onces de ce sirop dans quatre ou cinq onces de décoction de fiel de terre ou de petite-centaurée, et le malade sera promptement guéri.

Remèdes contre la Fièvre-Tierce.

Voyez la tisane rafraîchissante, page 32; le troisième élixir, page 104, et la potion, page 131.

§. V. *De la Fièvre-Double-Tierce.*

Elle ne diffère de la précédente qu'en ce que les accès prennent tous les jours. Elle demande plus d'attention que la tierce, de crainte qu'elle ne dégénère en continue. On l'attaque avec succès par tous les remèdes des fièvres intermittentes. En voici quelques-uns que l'on vante particulièrement.

Topique.

Prenez une once d'encens, une once de sel commun, un gros de poivre commun; pilez le tout ensemble jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre subtile; faites tremper dans de bon vinaigre gros comme un œuf de mie de pain, partagez-le en deux, et l'étendez sur une compresse quadruple de quatre doigts en quarré; saupoudrez chaque compresse d'une demi-cuillerée de la poudre susdite, et appliquez chaque compresse sur le poignet trois heures avant que le frisson prenne. Il est rare qu'on soit obligé de recommencer deux fois ce remède.

On vante aussi beaucoup la potion de la page 131.

§. VI. *De la Fièvre Continue.*

Le quinquina qui est le spécifique des fièvres intermittentes, ne fait aucun effet dans les fièvres continues, pures et simples. Il n'y convient que lorsque des redoublemens réglés les font rentrer dans l'ordre des intermittentes. Quelques autres fébrifuges employés comme digestifs, ne laissent pas d'y réussir quelquefois après les préparations convenables.

Bol.

Prenez un demi-gros de noix de galle pulvérisée, et formez-en avec un peu de sirop un bol que le malade prendra le matin à jeûn dans du pain à chanter. Il faut aussi-tôt après lui donner un bouillon. Le remède se continue six jours de suite. Son efficacité est certaine.

Topique pour le transport au cerveau.

Prenez des tanches, et mettez-en sous la plante des pieds du malade, et même sur les pieds. Changez-les de demi en demi-heure jusqu'à trois fois. Cela tire tout le venin de la fièvre.

Je doute que ce remède puisse suppléer aux saignées du pied et de la gorge, et autres remèdes propres à calmer le mouvement du sang, et à le détourner de la tête où il cause une inflammation.

§. VII. *Des Fièvres Continues Malignes.*

On remédie à l'inflammation et l'engorgement du cerveau, qui sont inséparables de cette maladie, par les saignées de toute espèce, les émétiques et les remèdes qui calment le mouvement du sang, et aux langueurs qui accablent beaucoup de ceux qui sont attaqués de cette maladie, par les cordiaux. Entre ces remèdes il en est qui ont été éprouvés avec plus de succès, tels que le baume du Commandeur, page 70; l'eau de noix vertes, page 100; le troisième élixir, page 104.

Infusion.

Quoique le mal soit extrême et menace de

mort prochaine, que le malade même ait perdu connaissance, il n'y a personne qu'on ne puisse guérir par le remède suivant.

Prenez une once de gin-sing, faites-la bouillir dans deux tasses d'eau jusqu'à diminution de moitié; puis l'ayant fait rafraîchir après l'avoir passé, faites prendre cette décoction au malade. Un moment après il lui sortira une sueur de dessous le nez, le pouls lui reviendra, et il commencera à se mieux porter.

§. VIII. *De la Fièvre Pourprée.*

C'est une maladie inflammatoire du sang, qui se fait connaître par des taches pourprées qui paraissent sur la peau. Cette maladie est très-dangereuse, et finit promptement par une gangrène universelle, si l'on n'y apporte des secours efficaces; ce sont les saignées, les rafraîchissants les plus actifs, sur-tout ceux qui sont en même-temps cordiaux, comme le suc de citron, les esprits de vitriol et de soufre naturels ou dulcifiés. Les cordiaux s'emploient aussi quelquefois; ils résistent en effet à la putréfaction; mais ils doivent être ménagés par une main habile; en ce cas, on peut avoir recours au baume du Commandeur, page 79, ou faire prendre au malade un gros d'orviétan dans un verre de bon vin. Pendant l'effervescence que les cordiaux donnent au sang, et qui aident sa dépuration, on peut employer avec succès le topique suivant, qui convient aussi dans toutes les maladies contagieuses.

Concassez six-vingts colimaçons avec leurs coquilles; partagez la pulpe qui résulte de cette opération en six parties, que vous étendrez séparément sur de l'étoupe. Mettez un de ces cata-

plasmes sur chaque pied du malade, où vous les laisserez pendant deux heures. On les renouvellera au bout de ce temps; puis, après deux heures, on mettra la troisième et dernière partie, qu'on y laissera un temps égal.

En même-temps que l'on applique le premier cataplasme, on appliquera sur la région du cœur du malade une poule noire fendue vivante par le dos, et on l'y laissera trois heures, s'il est possible. Il faut en ôtant les limaçons et la poule, prendre garde de respirer la vapeur qui en exhale; elle est pernicieuse.

On peut voir la poudre de vie, page 27, et faire usage du suc suivant.

Suc.

Tirez du suc de petite-oseille ou vinette qui se prend dans les vignes; elle est fort menue et tachetée sur les feuilles; donnez au malade un petit verre de ce suc, et le couvrez bien.

Ce remède est rafraîchissant et cordial.

§. IX. *De la Petite-Vérole.*

(La distinction de la petite-vérole en *discrète* et en *confluente* est vague et presque toujours fausse relativement au plus ou moins d'avantages que présente leur caractère; car on voit souvent des *discrètes* plus dangereuses que des *confluentes*. Il n'y a donc aucun fonds à faire sur cette distinction, mais beaucoup sur l'observation de l'intensité et de la variation des symptômes, sur la saison et l'âge du sujet, etc. Le meilleur et le plus sûr remède contre la petite-vérole est l'inoculation Anéantir la maladie par la maladie même, c'est une des découvertes qui

font le plus d'honneur au génie de l'homme. Il serait à souhaiter qu'on pût en user ainsi à l'égard de toutes les autres maladies.

On pratique cette opération, après avoir préparé le malade par un vomitif et une ou deux purgations, en insérant un peu de *virus* variolique, au moyen d'une lancette entre l'épiderme et le corps papillaire de la peau. On ne sait pas trop pourquoi on a substitué dernièrement au virus variolique, le pus pris dans des boutons qui viennent au pis des vaches. Néanmoins, quand le temps aura justifié que cette substitution opère également le bien sans mal, elle ne méritera encore la préférence que par la seule raison que le peuple en aura moins de crainte. D'ailleurs, les partisans de cette nouveauté ne peuvent-ils pas, pour assurer leur succès, se servir du virus variolique sous la dénomination du virus vaccin, et tranquilliser d'autant les esprits? ce serait sans contredit la supercherie la plus louable sous ce double rapport, et il n'est pas improbable qu'elle ne soit venue à l'idée de quelques-uns.

La petite-vérole bénigne se traite avec les yeux. Il faut être prévenu que la maligne exige beaucoup plus de génie que toute autre maladie dans le choix des moyens, et qu'il n'est pas toujours très-aisé de dire si le médecin a plus aidé que nui à la nature. *R. du R.*)

La petite-vérole est encore une fièvre inflammatoire du sang. La seule indication qui se présente est de faciliter la sortie et la maturation des pustules ou petits abscès qui se forment sous l'épiderme. Si donc la fièvre est trop considérable, il faut la rabattre par les saignées et les rafraîchissants ; au lieu que si elle est languissante, il

faut l'animer par les cordiaux. Ces principes posés, pour savoir quel usage on doit faire des compositions suivantes, il suffira d'indiquer leurs propriétés en faveur de ceux qui ne les connaissent pas.

Topique.

Mettez de la thériaque sur un morceau d'écarlate taillé en façon d'emplâtre; faites couler dessus du jus d'oranges, et appliquez cet emplâtre sur la région du cœur : c'est un cordial assez doux.

Décoction.

Dès que la maladie sera déclarée, faites user au malade d'une décoction de lentilles. Cette décoction est détersive et émolliente, ce qui facilite l'éruption des pustules.

Préservatif et Remède contre la même maladie.

Prenez huile de térébenthine, huile de spic, huile de pétrole, essence de genièvre, essence de girofle, essence de noix muscade, de chacune une once; benjoin dissout dans une suffisante quantité d'eau-de-vie, demi-once; safran oriental bien pulvérisé, un gros; camphre, musc, ambre gris, de chacun demi-gros; une pierre de saphir pulvérisé.

Mettez le tout dans une bouteille de verre fort qui puisse contenir trois fois autant de liqueur que les ingrédiens ci-dessus occupent de place; fermez-la d'un bouchon ciré, scellé avec de la cire d'Espagne; et coëffez-la d'un parchemin mouillé, qui sera lié exactement au goulot. Mettez votre bouteille en digestion durant quinze jours dans du fumier de cheval nouveau : ce temps

passé, ôtez la bouteille du fumier, et la gardez pour les usages suivants.

Pour vous préserver de la petite-vérole, et autres maladies contagieuses, pendez à votre col un petit flacon d'argent ou d'étaim où vous aurez mis de cette essence.

Lorsqu'on est attaqué de quelque maladie contagieuse, on peut prendre depuis trois jusqu'à dix gouttes de cette essence dans quelque liqueur appropriée.

C'est un cordial très-puissant.

Décoction pour faire sortir la Petite-Vérole.

Faites cuire des figues grasses avec de l'eau, et vous en ferez boire au malade.

Cette boisson est adoucissante et relâchante ; elle ouvre les pores de la peau, et facilite par-là la sortie de la petite-vérole.

Potion pour faire sortir la Petite-Vérole rentrée.

Prenez trois ou quatre grains d'ambre gris, délayez-les dans un verre d'eau de chardon bénit, et vous le donnerez au malade en le couvrant bien.

Cette potion résiste au venin et le pousse en dehors.

Pour empêcher les marques de la Petite-Vérole.

Prenez de la craie de Briançon, quantité suffisante, réduisez-la en poudre et la délayez avec de la crême de lait la plus fraîche ; frottez-en les boutons lorsqu'ils commencent à blanchir.

Ce liniment absorbe le pus, et par-là l'empêche de ronger les chairs et d'y laisser des marques.

Autre.

Prenez des jaunes d'œufs, faites-les durcir, et après qu'ils sont durs, fricassez-les dans une poële avec du vin blanc jusqu'à ce qu'ils soient noirs. Vous en frotterez également les boutons de la petite-vérole, et ils produiront le même effet.

Autre.

Prenez quatre onces de lait d'orge mondée, deux onces de décoction de cerfeuil, et cinq onces d'huile d'amandes douces; mêlez le tout exactement, et gardez cette composition dans un autre lieu que la chambre du malade.

Le lait d'orge se fait en faisant bouillir l'orge mondée dans l'eau, après l'avoir lavée dans l'eau tiède. Lorsque l'orge est cuite, on la passe avec expression légère.

L'eau de cerfeuil se fait en mettant bouillir pendant un quart d'heure une poignée de cerfeuil dans une chopine d'eau.

Lorsqu'on veut se servir du mêlange ci-dessus indiqué, on en verse sur une assiette autant qu'on en a besoin, et l'on en fait une embrocation sur le visage avec les barbes d'une plume, lorsque les pustules commencent à blanchir, prenant garde qu'il n'en entre dans les yeux. On continue l'usage de ce remède jusqu'à ce que les croûtes soient tombées, après quoi on se sert de la pommade suivante.

Prenez une livre de lard le plus salé et le plus vieux que vous pourrez trouver; ôtez le dessus et le dessous; piquez-le de toutes parts d'avoine lavée, de sorte qu'il en soit couvert. Embrochez ce lard à une broche de bois, et faites-le fondre à

petit feu, recevant ce qui en dégoutte dans un vase plein d'eau de fontaine : ôtez le vaisseau quand il ne tombera plus de graisse; lavez la pommade dans plusieurs eaux, jusqu'à ce qu'elle soit blanche comme de la neige; lavez-la dans de l'eau de roses ou de courge, en y mêlant poids égal d'huile des quatre-semences froides, et conservez cette pommade dans un pot couvert.

Si elle est trop claire, il faudra diminuer la dose d'huile.

Cette pommade s'applique la nuit, et l'on en continue l'usage jusqu'à ce que les rougeurs soient entièrement dissipées. Il faut éviter qu'il en entre dans les yeux.

La décoction de lentilles ci-dessus indiquée pour l'usage intérieur, ne fait pas moins bien pour l'extérieur, étant émolliente et détersive. Mais le plus sûr moyen d'empêcher le pus des abscès de corrodorer la peau, est d'en diminuer l'âcreté; c'est à quoi l'on réussit en adoucissant le sang au lieu de l'irriter, comme fait le vulgaire par des remèdes cordiaux, presque toujours inutiles, et pour lors dangereux.

Autres Remèdes pour la même maladie.

Voyez le sirop cordial, page 54; le julep cordial, page 55; le baume du Commandeur, page 79; le troisième élixir, page 104.

§. X. *Des Remèdes contre la Peste.*

La peste est une fièvre inflammatoire du sang, extrêmement aiguë, puisque vingt-quatre heures suffisent souvent pour emporter le malade, à moins qu'on ne veuille dire que la frayeur est la

principale cause de ces morts si subites. Elle se connaît aux envies de vomir, à un chaud et un froid alternatifs, etc., et communément elle se guérit par un bubon ou un abscès, d'autant meilleur augure, qu'il est plus éloigné du centre, et qu'il a plus de disposition à suppurer. Ce serait perdre ses peines, que d'entreprendre de rassurer le public contre ce fléau. Il vaut mieux lui indiquer les remèdes propres à l'en préserver, et ceux qui conviennent à la guérison de cette maladie, qui sont tous des cordiaux, espèce de remède qui réussit ordinairement le mieux en relevant les forces abattues par la frayeur, et la nature du levain, et en poussant à la peau la matière morbifique.

Préservatif.

Prenez un pot neuf vernissé, mettez-y dix livres de bon vinaigre, deux poignées de menthe, et autant d'absinthe; fermez le pot de son couvercle, et luttez-le exactement avec de la pâte; laissez-le en infusion sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; coulez la liqueur avec expression, et mettez-la dans des bouteilles que vous boucherez soigneusement. Il faut se rincer la bouche tous les matins avec cette infusion, et s'en frotter le nez et les tempes.

Autre.

Prenez racines de valériane sauvage, de pimprenelle, tormentille, gentiane, impératoire, mors du diable, serpentaire de Virginie, autant que vous voudrez; coupez-les par petits morceaux, et faites-les entrer dans une bouteille de verre bien fort; versez dessus une quantité suffisante d'eau-de-vie la plus forte. Bouchez la bou-

teille exactement, et servez-vous de cette eau après quatorze jours d'infusion.

On en prend tous les jours une cuillerée, et l'on ne mange que deux ou trois heures après.

Ce remède peut aussi s'employer quand on est attaqué de la maladie; alors on en donne trois ou quatre cuillerées au malade couché dans son lit, et bien couvert, afin qu'il sue.

Autre.

Prenez aloës choisi une once, rhubarbe, safran, myrrhe, de chacun deux gros; agaric un gros, racines de zedoaria et de gentiane, de chacune un scrupule; pilez chaque drogue séparément le plus fin qu'il est possible dans le mortier de marbre; mêlez-les ensuite exactement dans le même mortier, frotté, aussi bien que le pilon, de camphre et d'huile d'olives; ajoutez gros comme une petite noix de thériaque; mêlez encore exactement, et retirez la drogue du mortier avec les mains trempées d'huile d'olives; faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois. La dose ci-dessus marquée peut en faire cinq-cents.

On prend tous les jours au matin une de ces pilules dans une cuillerée d'eau fraîche, et par-dessus du thé, du café, ou de l'eau de sauge; elles tiennent le ventre libre.

Ces pilules servent aussi lorsqu'on est attaqué de la peste. On en prend sur-le-champ huit ou neuf dans de l'eau fraîche, et par-dessus deux bonnes tasses de thé, de café ou d'eau de sauge. On se fait bien couvrir, et l'on sue abondamment. Le lendemain on augmentera de deux le nombre des pilules, qu'on prendra avec les mêmes attentions. Ces deux doses suffisent ordinairement pour guérir,

guérir, si on les prend avant la formation du bubon: mais quand elles seraient prises postérieurement, elles ne contribueraient pas moins à la guérison.

Cette dose doit se diminuer à proportion de l'âge. Quatre seront suffisantes pour les enfants.

Autre.

Prenez sauge fraîche, feuilles de sureau, de rosier, de rhue, de chacune une once; gingembre en poudre une once; faites bouillir le tout avec cinq chopines de vin blanc dans un vaisseau couvert. La liqueur étant réduite au tiers, vous la presserez; vous y ajouterez une once de gingembre blanc en poudre, et vous garderez le tout dans une bouteille bien bouchée.

On en prend pandant neuf jours de suite un verre le matin à jeûn; et, ce temps passé, on peut, sans danger, avoir commerce avec les pestiférés.

Autre.

Dans quatre pintes de bon vinaigre, mettez rhue, sauge, menthe, romarin, lavande, petite-absinthe, de chacune une poignée; faites infuser le tout pendant huit jours au soleil ou sur les cendres chaudes; passez la liqueur avec expression; faites-y fondre une once de camphre, et conservez-le dans une bouteille bien bouchée.

On se frotte tous les jours les tempes, les narines, et on se rince la bouche avec ce vinaigre.

Potion pour se préserver de la Peste et de tous poisons.

Prenez racines d'angélique, impératoire, sca-

bieuse, *morsus diaboli*, petite-centaurée, reine des prés, ellébore blanc, véronique, tormentille, gingembre, aunée, quintefeuille, petasite, gentiane, de chacune deux onces des racines et des semences mentionnées; semences de genièvre, laurier, anis, chardon bénit, de bec de cigogne, aussi de chacune deux onces; drogues de macis deux dragmes, clous de girofle demi-dragme, canelle deux dragmes, zedoar deux dragmes, galunga demi-dragme, camphre demi-dragme; pulvérisez et tamisez bien les racines, les semences et les drogues, et vous les mettrez infuser pendant deux fois vingt-quatre heures dans une chopine d'eau-de-vie bien rectifiée, ou dans une chopine de vin de Canarie; remuez souvent la bouteille danslaquelle toutes les drogues seront contenues, tenez-la bien bouchée; ayez soin, quand vous en donnerez au malade, de bien remuer la bouteille. La dose pour un homme est de deux onces, pour une femme une once et demie; et si elle est grosse, une once: pour un enfant demi-once.

Après que le malade aura pris sa potion, vous le mettrez auprès d'un grand feu, ayant soin de le faire suer pendant deux heures, et l'empêcher qu'il ne se chauffe la plante des pieds après sa sueur. Donnez-lui un bouillon de surelle dans lequel vous mettrez du beure. Deux heures après son bouillon, vous lui donnerez une seconde prise de sa potion, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il en ait pris trois prises.

Vous aurez soin de le nourrir avec des œufs pochés à l'eau; et avec des rôties de pain au beure.

Si au bout de ces trois prises la peste reparaît, vous en donnerez une prise le matin et une prise

le soir, sans l'exciter à suer. Si la peste rentre, le malade sera bientôt guéri; si elle ne rentre pas, vous mettrez dessus l'endroit blessé de l'excrément humain, ou bien de la feuille et racine appelée *morsus diaboli*.

Pour empêcher que la peste ne revienne, il faut bien faire chauffer le matin le malade, et lui faire prendre une ou deux cuillerées de sa potion, lui faire garder continuellement dans sa bouche de l'angélique, et tâcher de le distraire.

On fera dans la chambre du malade un feu de genest et de paille d'avoine. On parfumera ses meubles et ses habits avec du romarin et de l'encens.

Il faut lui faire observer un régime dans son boire et dans son manger.

Autre.

Prenez de la racine de tormentille, d'aunée, d'angélique, du safran et de la graine de moutarde, de chacune une dragme; réduisez le tout en poudre, faites-en un opiat avec suffisante quantité du plus fort vinaigre. Vous ajouterez à l'opiat deux dragmes de thériaque : vous en donnerez au malade gros comme une grosse noisette dans un verre de bon vin blanc.

Autre.

Prenez graines de citron, de genièvre, de chardon bénit et d'oseille, de chacune deux dragmes; de la graine de fenouil deux dragmes, une dragme de feuilles sèches de pimprenelle, de scabieuse et de *morsus diaboli* de chacune une dragme et demie, de la racine de tormentille et de dictame demi-once de chacune; réduisez le tout en poudre,

et faites-en un opiat avec suffisante quantité de sirop violat et de mithridate.

Le malade en prendra tous les matins à jeûn gros comme une petite noix au bout d'un couteau.

On en donnera deux fois par jour à ceux qui ont l'imagination frappée.

Autre pour vomir le poison.

Prenez gros comme une noisette de thériaque dans un verrre de vin blanc.

Autre pour se garantir de la Peste.

Prenez un gros tuyau de plume, remplissez-le de vif-argent, bouchez-le ensuite avec de la cire apprêtée, et recouvrez-le d'un morceau d'écarlate que vous coudrez autour en forme de petite chausse, à laquelle vous mettrez un petit anneau pour le pouvoir pendre au cou.

Quand on est dans le mauvais air, il faut le pendre à son cou, de façon qu'il touche à nud le creux de l'estomac.

Pour les personnes attaquées de Peste.

Prenez eaux de fleurs de sureau, de chardon bénit, de rhue, de chacune deux onces, mixture simple un gros et demi; poudre rouge pannonique, poudre céphalique, de chacune deux gros; sirop de citron une once: mêlez le tout, et prenez-en une cuillerée d'heure en heure pendant la journée.

Autre.

Prenez eaux de bourrache, de scabieuse et de fleurs de tilleul, de chacune deux onces; vin-aigre besoardique une demi-once, sirop de framboises

une once : mêlez le tout, et prenez-en une cuillerée d'heure en heure.

Autre.

Prenez feuilles de rhue, scordium, pimprenelle, fumeterre, marube blanc, de chacune une poignée, fleurs de sureau une demi-poignée, écorce de citron fraîche deux gros : hachez le tout, et le mettez infuser dans les eaux de chardon bénit, de scorsonère, de chicorée, de chacune une livre. Tenez le vaisseau dans un lieu chaud ; et quand vous voudrez vous en servir, pressez la liqueur avec expression, et mêlez-y une once de vinaigre de besoardique, et demi-gros d'esprit-de-vitriol dulcifié.

Cette potion, beaucoup plus efficace que les précédentes, se prend à la même dose.

Autre.

Ramassez de la graine du lierre qui rampe sur les murailles, sur-tout de celles exposées au septentrion, choisissez-la bien mûre, et faites-la sécher à l'ombre, puis vous la garderez dans une boîte de bois jusqu'au temps d'en faire usage. Pulvérisez-en un gros, et le faites prendre au pestiféré dans un verre de bon vin blanc ; couvrez bien la tête du malade, et doublez les couvertures de son lit. Il faut attendre quatre heures l'effet du remède ; s'il n'opère pas, il faut le réitérer : au bout de vingt-quatre heures on est guéri. Ce remède est infaillible.

Il convient également au charbon.

Autre.

Coupez en deux un gros oignon, faites un trou

au milieu, et mettez-y deux gros de bonne thériaque. Adaptez ensemble les deux moitiés, et faites cuire l'oignon sous la cendre. Quand il est cuit, exprimez-le; faites boire au malade dans un verre de bonne eau-de-vie le suc qui en sortira, et appliquez le marc sur le charbon ou bubon.

Autres Remèdes.

Voyez eau de noix vertes, page 100; premier élixir, page 101; troisième élixir, page 104; l'essence, page 119.

ARTICLE II.

Du Rhumatisme.

LE rhumatisme est une inflammation du sang qui cause une extension convulsive des parties membraneuses et musculeuses. Cette inflammation est causée par une limphe âcre qui picote ces parties, que la quantité des nerfs qui y sont répandus rend extrêmement sensibles: aussi cette maladie produit elle des douleurs cuisantes, et attaque-t-elle généralement toutes les parties charnues et membraneuses, même dans l'intérieur du corps.

(La différence entre le rhumatisme et la goutte est très-moderne, et Baillou est le premier qui l'ait établie. Néanmoins, on doit être averti que le rhumatisme dégénère en vrai goutte, et que sous ce point de vue, on ne doit pas balancer à prendre les moyens de combattre la goutte pour traiter le rhumatisme, si on veut avoir raison de lui d'une manière prompte et non équivoque; car c'est presque toujours aux lenteurs et aux demi-

moyens que les malades doivent la durée des accidents et les fréquents retours de la maladie.

Les tempéramens phlegmatiques sont plus disposés au rhumatisme que tout autre, sur-tout si leur régime est mal entendu. Les habitations froides et humides en donnent à tous les tempéramens. *R. du R.*)

Les indications doivent donc être de détendre les parties attaquées de convulsion, et d'en détourner le sang ; c'est ce que fait la saignée qui sera pratiquée au bras ou au pied, suivant le siège de la maladie ; les délayants, dont l'effet est d'emporter par les urines les sels de la masse du sang ; les incrassants qui les empâtent, et envelopent les pointes, en même-temps que leur mucilage assoupit les fibres ; enfin les diaphorétiques, qui déterminent la limphe la plus tenue à se porter vers l'habitude du corps, et à sortir par la transpiration ou par la sueur. A l'extérieur, on emploie avec succès les émollients, les digestifs, les résolutifs. Les premiers agissant en relâchant, et les autres en divisant la limphe arrêtée dans les membranes, et restituant aux parties affaiblies par son séjour, le ressort nécessaire pour s'en débarrasser : aussi est-il communément avantageux de commencer par les émolients, avant d'en venir aux autres remèdes, à moins qu'on ne les veuille mêler, ce qui réussit fort bien.

Tisane.

Prenez polypode de chêne, hermodates, esquine, salsepareille, de chacun quatre onces ; bois de gayac six onces ; concassez les hermodates et coupez le reste par petits morceaux ; mettez le tout dans un vaisseau capable de tenir, outre

les drogues, neuf pintes d'eau et trois de vin blanc. Faites bouillir le tout jusqu'à la diminution d'un quart, après avoir lutté le couvercle avec de la pâte, et passez la tisane.

Remettez sur le marc six pintes d'eau et deux pintes de vin blanc; faites bouillir une seconde fois jusqu'à diminution du quart, et passez la liqueur; vous aurez, tant de la première que de la seconde décoction, quinze pintes de tisane dont vous vous servirez pour boisson ordinaire.

Il faut boire ces quinze pintes en quatre jours: ce temps au reste n'est pas préfix, on peut mettre cinq à six jours à les boire: mais la guérison retarde d'autant plus qu'on diffère davantage.

Pendant son usage, il faut s'abstenir de bouillons, potages, salade, laitage et fruit. Quoiqu'on puisse absolument manger du bouilli, le rôti est beaucoup préférable, encore en faut-il user sobrement. Il ne faut prendre que de cette tisane pour toute boisson, tant qu'on en continuera l'usage. Le lendemain qu'on aura fini la tisane, on se purgera dans un verre de la décoction.

Pendant tout le temps qu'elle durera, on gardera la chambre, on se tiendra chaudement; ce sont les seules précautions que ce remède exige; puis on reprendra sa façon de vivre accoutumée.

Dans le temps des chaleurs, on peut ne faire que la moitié de la tisane, en diminuant les drogues à proportion.

Il n'y a ni rhumatisme, ni goutte, ni sciatique, ni fluxion, dont on ne guérisse par l'usage de cette tisane; elle calme les douleurs de la goutte en huit ou dix heures, et même plus tôt, si l'on en boit beaucoup: il ne reste que de la faiblesse dans la partie affligée. Ce remède ne purge point, ne

fait point suer ; mais il pousse par la transpiration et les urines.

On prévient les attaques de la goutte et des maladies ci-dessus articulées, en usant de cette tisane l'automne et le printemps. Si la goutte revient, elle sera du moins plus douce.

On a connu une personne âgée de soixante-dix-huit ans, qui se sert de ce remède depuis quarante ans. Avant qu'il en fît usage, il était mangé de goutte ; il est à présent trois ou quatre ans sans s'en ressentir. Dès qu'il s'aperçoit qu'elle veut revenir, il use de cette tisane, qui chasse la maladie presque sur-le-champ. Il marchait droit, lisait et écrivait sans lunettes.

Je puis ajouter ma propre expérience à celle-là. Je l'ai vu employer avec succès pour une femme tourmentée depuis long-temps de rhumatismes ; elle n'eut point la constance de prendre la dose entière, elle fut cependant beaucoup soulagée ; elle avait été préparée par les remèdes que nous avons indiqués ci-dessus.

Autre.

Prenez six onces d'antimoine crud en poudre : le plus aiguillé est le meilleur ; six onces de racines de salsepareille coupée par petits morceaux, ou concassées, ou pulvérisées ; les coquilles de quarante noix avec leurs zestes, que l'on pilera après les avoir lavées, et qu'on choisira les plus vieilles qu'on pourra trouver ; une once d'esquine en poudre.

On fera bouillir dans six pintes d'eau la salsepareille et l'antimoine ; celui-ci dans un nouet, qui, au moyen d'une ficelle, sera suspendu au milieu du pot, lequel sera en état de soutenir un

bon feu. Le feu doit être gouverné, de sorte que l'eau ne bouille qu'après une heure. Après un quart d'heure d'ébullition, mettez-y la poudre d'esquine et de coquilles de noix ; laissez bouillir doucement la liqueur jusqu'à diminution d'un tiers ; laissez reposer la tisane, et mettez-la dans des bouteilles de verre, que vous boucherez. On s'en sert de la manière suivante :

On en prend pendant vingt jours trois verres chaque jour ; savoir, un à six heures du matin ; l'on dîne à dix : le second à deux heures ; on soupe à six : et le troisième à dix heures du soir. On peut boire de l'eau et du vin aux repas. On peut, et même il le faut, prendre l'air pendant l'usage de ce remède ; mais il ne faut rien changer dans la manière de s'en servir.

Les mêmes ingrédiens peuvent fournir une seconde teinture à une quantité d'eau pareille à la première.

Bouillon.

Prenez feuilles de mauve trois poignées, bourrache, chicorée sauvage, oseille, de chacune une poignée ; coupez-les grossièrement et les mettez dans un vaisseau de terre, au fond duquel il y aura un petit verre d'eau. Bouchez le pot, et laissez-le pendant quatre heures sur les cendres chaudes, remuant de temps en temps, afin que les herbes ne se brûlent point. Retirez le pot du feu, et versez les herbes, qui doivent être parfaitement consommées, dans un linge que vous secouerez doucement sans le tordre ; il en doit sortir environ un demi-bouillon que vous tiendrez dans une écuelle couverte, et que vous prendrez le matin, chaud, comme on prend le lait de vache,

et vous demeurerez au lit deux heures pour en attendre l'effet, qui est de faire suer, uriner, et de lâcher le ventre. Au bout des deux heures on prend un bouillon de veau.

Il faut continuer l'usage de ce bouillon pendant trois semaines; il n'assujétit à aucun régime.

Poudre purgative.

Prenez demi-once de séné mondé, demi-once de salsepareille, semences de chardon bénit, et graines de perroquet, de chacune deux gros; scammonée d'Alep un gros, rhubarbe deux gros, cristal minéral, canelle fine, esquine, de chacun un gros; bois de gayac une demi-once. Pulvérisez exactement toutes ces drogues, passez-les au tamis de soie, et faites-en dix-huit prises dont vous en prendrez une tous les mois dans un verre de vin; deux heures après vous avalerez un bouillon.

Il faut s'abstenir de ragoûts, épiceries, acides, sur-tout des vins de Champagne et des liqueurs, et éviter toute sorte d'excès, et notamment les plaisirs de l'amour.

Opiat.

Prenez une once de térébenthine de Venise, yeux d'écrevisses, baume de copahu, iris de Florence, blanc de baleine, de chacun trois gros; sucre candi deux onces; faites un opiat, dont on prendra le matin gros comme une muscade dans du pain à chanter. Deux heures après, on prendra trois tasses de thé, et on continuera ce remède neuf jours de suite. On sera beaucoup soulagé, si l'on n'est parfaitement guéri.

Au cas que la guérison ne soit pas parfaite, on peut, après un intervalle de quinze jours, prendre pendant cinq à six jours une demi-dose du même

remède, et continuer de distance en distance jusqu'à ce qu'on soit parfaitement guéri.

Ce remède fait merveilles, ainsi que l'expérience le prouve; mais il suppose les préparations générales. Il est balsamique, adoucissant, émollient, diurétique, diaphorétique.

Fumigation pour guérir l'enflure.

Prenez une poignée de toutes sortes d'herbes aromatiques, mettez-les bouillir dans une grande chaudière pleine d'eau; quand l'eau aura bien bouilli, ôtez la chaudière de dessus le feu; exposez le malade nud sur la chaudière, assis sur une chaise sans fond; enveloppez-le de toutes parts, de sorte qu'il n'ait que la respiration libre. Laissez-le bien suer au-dessus de la chaudière, après quoi vous le mettrez dans un lit bien chaudement, afin qu'il continue à suer, et l'enflure se dissipera par les sueurs.

Autres Fumigations.

Mettez dans la bassinoire, où le feu destiné à bassiner le lit sera déjà, quelques pincées de lavande et de romarin; bassinez le lit du malade pendant que ces plantes jettent beaucoup de fumée. Qu'il se couche sur-le-champ, il suera beaucoup. Il faut réitérer le remède autant qu'il sera nécessaire. La guérison ne se fera pas attendre long-temps.

Sachet.

Prenez de la cendre de sarment de vigne blanche, s'il est possible, ayant soin qu'elle ne soit mélangée d'aucune autre cendre; passez-la par le tamis de soie, puis mettez-la dans un plat sur les cendres chaudes; détrempez-les d'eau-de-vie; mettez ce mêlange entre deux linges doux et fins, que

vous appliquerez sur la partie malade le soir en vous couchant. Il ne faut pas se coucher sur le sachet, de peur de nuire à la transpiration de la partie.

Ce remède n'aura pas été réitéré trois fois, que le malade sera guéri.

Il ne faut laisser le plat sur le feu, que jusqu'à ce que l'eau-de-vie soit tiède.

Nota. Le remède aurait plus de force, si on faisait chauffer les cendres assez pour n'en pouvoir supporter la chaleur; qu'alors on les détrempât d'eau-de-vie, qu'on les mît sur-le-champ entre deux linges, et d'abord sur la partie malade, à moins qu'il ne fût encore trop chaud.

Cataplasme.

Prenez une poignée de verveine, ôtez-en les racines, et pilez les feuilles et les tiges dans le mortier de marbre, jusqu'à ce que le tout soit en bouillie. Jettez-y pour lors six blancs d'œufs vieux, mêlez-les exactement avec la pulpe de verveine. Etendez le tout sur de l'étoupe, et l'appliquez à froid sur la partie malade avec un bandage propre à le tenir en état. Il faut réitérer soir et matin jusqu'à guérison. Ce remède est infaillible.

Ce remède est un résolutif assez puissant.

Autre.

Râpez de la racine de la grande-consoude, assez pour en couvrir un linge égal à la grandeur du mal, et appliquez ce cataplasme à froid.

Il tire les sérosités de la partie affligée.

Embrocation.

Prenez parties égales d'eau de mélisse et de vin clairet; mettez-en dans un plat autant qu'il en faut

pour tremper une compresse égale à la superficie de la partie douloureuse ; appliquez-la aussi chaude qu'on pourra la souffrir. Continuez ce remède jusqu'à guérison; et en même-temps prenez tous les jours au matin deux onces d'eau de mélisse mêlée avec autant de vin clairet.

Autre.

Prenez vin rouge et huile d'olives, de chacun une chopine; mettez-les sur le feu, mais extrêment doux. Au bout de quatre heures jettez-y une bonne poignée de romarin et autant de sauge; faites bouillir la liqueur pendant trois quarts-d'heure, remuant continuellement. Passez-la, et frottez-en la partie malade après l'avoir chauffée.

Cette huile est émolliente et résolutive.

Autre.

Faites dissoudre dans deux pintes d'eau de pluie ou de rivière, deux onces de vitriol blanc, et une demi-once de vitriol de Chypre; jettez-y en même-temps cinquante grains de safran de Gâtinois. Après trois ou quatre jours d'infusion, trempez une compresse dans cette eau et la mettez sur la partie malade.

Cette eau est résolutive et astringente.

Autre.

Prenez parties égales d'huile de vers et d'eau-de-vie; faites chauffer le tout; frottez-en très-chaudement la partie malade, et mettez dessus une compresse trempée dans le même mêlange. Il faut continuer jusqu'à guérison.

Ce remède est émollient, résolutif et fortifiant.

Autre.

Il faut, lorsqu'on va se mettre au lit, frotter

vis-à-vis le feu la partie malade avec un linge doux, puis faire dégoutter dessus une suffisante quantité d'eau sans-pareille, pour que toute la partie malade en soit pénétrée. On continue de frotter avec la main jusqu'à ce que la partie soit sèche; alors on se met dans un lit bien bassiné. On continue jusqu'à guérison.

Cette liqueur est incisive et fortifiante; elle aide la transpiration de la partie.

Autre.

Faites fondre une once de camphre dans une pinte d'eau-de-vie; gardez cette liqueur dans une bouteille bien bouchée, et prenez-en autant qu'il sera nécessaire pour frotter la partie malade. Il ne faut pas faire chauffer la liqueur; mais il faut frotter la partie auprès d'un bon feu, avant que de faire l'application du remède.

Ce remède est un fortifiant, un résolutif, un adoucissant énergique; mais il faut aussi prendre garde d'en prolonger l'usage trop long-temps, de crainte de dessécher la partie. D'ailleurs, beaucoup de personnes souffrent très-impatiemment l'odeur du camphre.

Autre.

Prenez petite-sauge et bouillon-blanc parties égales, huile d'olives le poids des deux; laissez le tout en digestion pendant quelque temps sur les cendres chaudes dans un pot de terre neuf; puis faites-les bouillir pendant trois heures sur un feu très-doux, en remuant souvent avec une spatule de bois. Passez le tout avec expression.

Pour appliquer ce baume, il faut chauffer la partie malade, et la frotter avec une serviette

chaude ; on applique ensuite le baume, et par-dessus une feuille de papier brouillard qui en soit imbibée, et on la contient avec une serviette chaude.

Ce baume est résolutif et vulnéraire, astringent et émollient.

Liniment.

Prenez une once d'huile de laurier, une once d'huile de térébenthine, une once d'onguent d'*althea*, et une once d'onguent de *populeum*; frottez-en les parties malades, après leur avoir donné devant le feu une friction avec un linge doux et chaud.

Ce remède est émollient, résolutif et adoucissant.

Autre.

Prenez une vieille oie bien grasse, plumez-la, vuidez-la, et la remplissez d'herbes aromatiques, comme thin, sauge, marjolaine, romarin, hissope, lavande. Mettez-la à la broche; lorsque le tiers de la graisse ou environ, sera tombé dans la léchefrite, ôtez cette graisse; et remettant la léchefrite, arrosez l'oie peu à peu avec un demi-septier d'eau-de-vie. Lorsqu'il ne tombera plus de jus, vuidez dans un pot ce qui sera dans la léchefrite. Otez les herbes qui sont dans le corps de l'oie, exprimez-les fortement, et mettez tout ce qui en sortira dans le pot où vous aurez mis ce qui était dans la léchefrite; mêlez le tout exactement, et le conservez pour le besoin.

Les vertus de ce remède sont les mêmes que celles du précédent, aussi bien que la manière de l'employer.

Autre.

Autre.

Prenez une livre de beurre frais non salé, deux poignées de feuilles vertes de sauge; mettez le tout dans un vaisseau sur le feu; laissez bouillir le beure jusqu'à ce que les feuilles soient sèches et que le beure noircisse. Passez le beure, et le conservez pour l'usage.

On frotte de ce beure chauffé la partie malade, à qui l'on a donné une friction avec un linge chaud. Ce liniment est excellent; il est émollient et résolutif.

Autre.

Prenez de toutes sortes de plantes aromatiques, auxquelles vous ajouterez feuilles de laurier franc, petite pasquerette, et coquelourde, de chacune une poignée; graines de genièvre et vers de terre, de chacun une demi-livre; beure frais sans sel, huile d'olives, moëlle de bœuf, de chacun une livre; vin blanc une pinte.

Broyez les vers de terre, et pilez séparément toutes ces plantes jusqu'à ce qu'elles soient réduites en bouillie; mêlez toutes ces pulpes le plus exactement qu'il se pourra; puis vous les mettrez dans une bassine sur un feu médiocre, avec le beure, la moëlle, l'huile et le vin. On remue souvent le tout avec une spatule.

Lorsque les herbes sont cuites, on retire la bassine du feu, et on renverse sur-le-champ tout ce qu'elle contient dans un linge fort, et passablement serré, sans l'être trop; on le tord le plus fortement qu'il est possible, tâchant de mettre le marc à sec. On met dans des pots neufs non vernissés tout ce qui a passé par le torchon, qui

se congèle en une pommade verdâtre et d'une odeur aromatique.

On fait tiédir cette pommade, et l'on en frotte soir et matin la partie affligée, devant le feu; on la couvre de deux papiers brouillards, et l'on assujétit le tout avec un bandage convenable.

Ce remède est un des meilleurs qui aient été proposés jusqu'à présent; il est incisif, émollient, résolutif, fortifiant : il est également bon pour les paralysies, la goutte sciatique et la charte des enfants. Il faut leur frotter l'épine du dos avec un linge chaud et doux, et même le bas-ventre, et appliquer le liniment sur ces parties.

Autre.

Prenez le quart d'un boisseau d'avoine, et dix onces de beure frais; faites bouillir le tout dans six pintes d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'environ un demi-septier; jettez ce qui est dans le chaudron dans un tamis, et mêlez trois demi-septiers d'esprit-de-vin avec ce qui aura passé. Versez ce mêlange dans une bouteille que vous tiendrez exactement bouchée.

Pour s'en servir, on en versera dans quelque vaisseau, on le fera chauffer, et l'on en imbibera une compresse de la grandeur du mal, et on la mettra chaudement dessus. On peut réitérer deux ou trois fois de suite; mais il ne faut pas prolonger trop long-temps l'usage de ce remède qui dessécherait la partie malade.

Autres Remèdes.

Voyez poudre de vie, page 27; sirop cordial, page 54; eau divine, page 62; eau de-vie aromatique, page 65; baume rouge, page 83; baume

sympatique, page 85; boule de mars, page 97; eau souveraine, page 110; l'onguent de l'abbé Pipon, et le baume de madame Fouin, dans la seconde partie.

CHAPITRE III.

Des Maladies des parties internes et externes de la Tête.

Les maladies les plus communes qui attaquent les parties internes de la tête, sont l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie, la phrénésie, l'aliénation d'esprit, le mal de tête, les vapeurs et vertiges, les abscès. Les plus communes de celles qui attaquent les parties externes, sont les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles et la surdité; les maux de gencives, tels que le scorbut, les hémorrhagies du nez. Chacune de ces maladies fera autant d'articles.

Article premier.

De l'Apoplexie.

(On distingue trois espèces d'apoplexie, la sanguine, la séreuse, et l'accidentelle. Il n'est que trop facile de confondre l'apoplexie avec différentes affections, telles que le dernier degré du vertige, certains paroxismes hypochondriaques et hystériques, les affections comateuses, qui dévancent les fièvres malignes, les syncopes, le

catarre suffoquant; enfin les effets de la commotion du cerveau, des coups de soleil, de la crapule, des poisons, de la vapeur du charbon ou des cuves; des fortes passions de l'ame, etc. Il est donc bien important de connaître les signes distinctifs de tous ces états et de tout ce qui aura précédé pour ne pas tomber dans les méprises. *R. du R.*)

De ces trois sortes d'apoplexie, la plus funeste pour l'accès et les suites, est la dernière. Les deux premières sont de meilleure composition; il n'est presque question que de saignées abondantes, auxquelles on ajoute dans le premier cas des remèdes propres à diviser le sang, tels que les cordiaux, les volatils. Dans le second, les rafraîchissants, les incrassants; en un mot, tous les remèdes propres à matter la furie du sang. La troisième espèce n'exclut pas la saignée; au contraire, la révulsive y fait un fort bon effet; mais elle n'attaque pas directement la cause du mal, qui est un relâchement de toutes les parties du cerveau, causé par l'abondance des sérosités. Il faut avoir principalement recours aux remèdes capables de donner des secousses au genre nerveux, afin qu'il reprenne sa tension, et que les parties se débarrassent du mucilage épais qui la leur ôte: c'est à quoi les émétiques à bonne dose réussissent parfaitement, aussi bien que de forts lavemens; mais il ne faut pas tellement compter sur ces remèdes, qu'on néglige les cordiaux et les aromatiques, qui, animant la circulation, procurent la sortie des sérosités surabondantes, et réveillent le ressort des fibres. C'est dans cette intention qu'on doit employer les remèdes suivants:

Remède.

Faites fondre une demi-livre de sel commun dans une chopine de bon vinaigre ; faites-en avaler un verre au malade, et faites-lui prendre le reste en lavement, mêlé avec une suffisante quantité d'urine d'une personne saine.

Autre.

Faites mâcher de la sauge au malade avant qu'il ait perdu la connaissance, supposé qu'il soit encore en état de le faire, ou pilez-en, et lui en faites avaler le jus à la dose de quelques onces.

Autre.

Prenez quinze gouttes d'esprit de sel, versez dessus une ou deux onces d'eau-de-vie ; remuez bien le tout de façon que les liqueurs soient exactement mêlées, et faites prendre ce mêlange au malade, d'un trait.

Il faut remarquer qu'on trouve chez les apothicaires de l'esprit-de-sel dulcifié, préparé avec beaucoup plus de soin, et dont l'effet doit par conséquent être beaucoup meilleur. On pourrait en ce cas en mêler un gros, et pareille quantité d'eau de canelle orgée dans deux onces d'eau de fleurs de tilleul pour une dose, qu'on réitérera suivant l'effet. On peut rendre ce julep plus actif, en y dissolvant quelques grains de sel volatil ammoniac, et quelque sirop céphalique, comme celui des Stechas.

Autre Remède contre l'Apoplexie.

Prenez autant que vous voudrez de défenses de sanglier, mettez-les en poudre subtile, et gardez-

la pour le besoin dans un vaisseau bien clos. Lorsque quelqu'un sera attaqué d'apoplexie, délayez deux gros de cette poudre dans trois onces d'huile de lin, renversez-le sur le dos, et faites-lui avaler cette dose par cuillerée, en lui ouvrant la bouche de force, s'il ne peut le faire de lui-même : quand il aura pris tout le mêlange, promenez-le une heure et demie, ou plus, s'il est possible. Faites-lui prendre un bouillon, et vous verrez de merveilles.

Le même remède est propre pour l'esquinancie et la léthargie ; il préserve le malade de la paralysie, suite ordinaire de l'apoplexie, et quelquefois de la léthargie.

Eau Apoplectique.

Prenez feuilles de sauge, de romarin, de betoine, de chacune trois onces ; fleurs et feuilles de lavande et de marjolaine, de chacune trois onces ; sommités d'absinthe, fleurs de la même plante, de chacune un quarteron ; canelle, clous de girofle, muscade, de chacune deux onces ; fleurs de muscade, graines de paradis, poivre long, coriandre, zédoaria, de chacun une once ; sucre fin, demi-livre ; deux grosses oranges avec l'écorce, après en avoir exprimé le jus ; vin d'Espagne naturel, une pinte, vin blanc deux pintes.

Ayant concassé les drogues sèches, et pilé grossièrement les autres, on met le tout dans un alambic de verre, auquel on lutte exactement son chapiteau, et on le laisse en digestion pendant deux jours sur la cendre bien chaude. On a soin d'y adapter un récipient, pour en recevoir la vapeur qui en sortira. Les deux jours passés, on met l'alambic dans un bain marie, et on fait la distillation.

On peut, au lieu de récipient, mettre tout d'un coup au bas du chapiteau les bouteilles dans lesquelles on veut conserver la liqueur. Il faut avoir soin de les lutter exactement.

On tire ordinairement une chopine de liqueur bien énergique, mais le tiers de cette chopine qui sort le dernier, est beaucoup inférieur en qualité; ainsi il est à propos de changer le récipient avant que ce troisième tiers sorte. Il faudra boucher soigneusement ces bouteilles.

On fait prendre de temps en temps quelques cuillerées de cette eau à la personne malade, et on lui en frotte le nez et les tempes.

On s'en sert aussi avec succès dans les suppressions qui arrivent aux personnes du sexe : on leur en fait prendre quelques gouttes le matin à jeûn, et à l'issue du dîner. On l'emploie de la même façon dans les vapeurs ; et l'on a beaucoup d'expériences qui justifient les éloges qu'on lui donne dans ces deux cas.

Cette eau appaise aussi les douleurs de dents, en mettant sur les dents malades un coton qu'on y aura trempé.

Il faut employer l'eau première distillée dans l'accès. Pour la seconde, elle servira à garantir le malade de la rechute, qui arrive aisément, si l'on n'y a beaucoup d'attention.

Lavement.

Prenez feuilles de pariétaire, d'issope, de calamenthe, d'origan, de sauge et de petite-centaurée, de chacune une poignée; semences de safran bâtard une demi-once, graines de fenouil et de cumin, de chacune trois gros, agaric blanc deux gros, pulpe de coloquinte un gros et demi;

ces deux drogues enfermées dans un nouet. Faites cuire le tout dans trois chopines d'eau, que vous ferez réduire à moitié. Dissolvez dans la colature une demi-once d'*hiera picra*, et une once de *diaphenic*, et deux onces d'huile de rhue. Faites un lavement.

Autre.

Prenez feuilles de mauve, pariétaire, bouillon-blanc, camomille, mercuriale, de chacune une poignée; faites les cuire dans une pinte d'eau que vous ferez réduire à moitié, Dissolvez dans la colature une once de diaphenic, et mêlez-y trois onces de vin émétique trouble. Faites un lavement.

Il faut prendre garde que ces remèdes, qu'on peut réitérer deux ou trois fois le jour, ne causent une inflammation de bas-ventre, qui serait un surcroît de mal.

Cataplasme.

Pilez deux poignées de verveine et une de betoine; mêlez-y un blanc d'œuf et une suffisante quantité de farine; faites-en un cataplasme que vous appliquerez bien chaud sur la tête du malade.

Ce remède donne du ressort aux fibres du cerveau, et dissipe les sérosités. Mais peut-être se trouverait-on mieux d'une forte friction faite sur la tête et sur l'épine avec un gros drap chauffé; car elle augmente la transpiration et le ressort, sans obstruer les pores. On peut parfumer le drap avec la lavande, les baies de genièvre ou le succin; et l'effet de la friction ne diminuera pas.

Autres Remèdes.

Voyez l'essence de vie, page 55; élixir de vie,

page 59; l'eau rouge, page 67; le ratafiat d'absinthe, page 77; l'eau souveraine, page 110; l'article des cordiaux et des purgatifs.

ARTICLE II.

De la Paralysie.

LA paralysie est la perte du sentiment ou du mouvement, ou de tous les deux ensemble dans une partie du corps, ou dans sa totalité.

(La paralysie est rarement primitive; elle est très-souvent la suite de l'apoplexie; quelquefois elle suit les affections convulsives; elle succède à la néphrétique violente, à la colique et à la dyssenterie, à la goutte et au rhumatisme: c'est encore un produit de la vieillesse, de la demeure habituelle dans les lieux et dans une atmosphère humides, etc., etc. Il est très-important de remarquer que l'engourdissement, dans les maladies aiguës, est un très-mauvais signe, sur-tout si la tête est affectée; enfin la paralysie de l'anus et de la vessie est regardée comme mortelle. *R. du R.*) Celle qui vient de causes externes, comme luxation, application de quelque corps froid ou humide, se guérit assez aisément. La réduction de la partie luxée, ou l'application de topiques chauds et résolutifs rétablissent les parties dans leur état naturel: mais il n'en est pas de même de celle qui vient de causes internes, parce que les racines des nerfs étant hors du courant de la circulation, il est extrêmement difficile aux remèdes d'y pénétrer pour résoudre les humeurs qui forment l'obstruction. Aussi est-il rare qu'une paralysie parfaite se guérisse parfaitement.

Cette maladie se guérit par les mêmes remèdes

que l'apoplexie pituiteuse, dont elle est une suite nécessaire, ou du moins ordinaire; c'est-à-dire, par tous les remèdes propres à fortifier le cerveau, à diviser, à atténuer et faire sortir les sérosités, animer la circulation du sang et celle des esprits.

Outre ceux qui ont été indiqués dans l'article précédent, on peut avoir recours à la poudre de vie, page 27; l'élixir de propriété, page 59; l'eau rouge, page 67; au baume sympatique, page 85; au second liniment, page 160; au quatrième liniment, page 161.

Il faut observer que l'application des remèdes extérieurs ne doit pas se faire sur la partie paralytique, mais sur l'origine du nerf qui y répond, ou du moins, sur l'endroit le plus prochain de cette origine; c'est-à dire, sur l'épine du dos, principalement à l'endroit d'où sort le nerf obstrué. Les frictions dures de cette partie, en causant des vibrations à tout le genre nerveux, sont peut-être un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer. On les peut faire sur tout le corps avec soulagement, parce qu'elles animent la circulation, et procurent l'expulsion des sérosités. On peut aussi employer des douches d'eau minérale artificielle, telle que la suivante.

Eau Minérale.

Prenez quarante ou cinquante livres de lessive de bois neuf, faites-y dissoudre quelques bâtons de soufre commun; la liqueur étant aussi chaude qu'on la peut supporter, faites-la tomber de haut au moyen d'un entonnoir, tant sur la partie paralytique, que sur l'épine, sur-tout à l'endroit de la sortie du nerf, et même sur la tête.

Décoction.

Prenez de la racine d'aigremoine quatre onces; faites-la bouillir dans une pinte de vin blanc ; vous en donnerez au paralytique la troisième partie d'un verre.

Cette décoction est bonne pour la paralysie commençante, après avoir fait précéder les saignées et l'émétique.

ARTICLE III.

De l'Epilepsie.

L'ÉPILEPSIE, ou mal caduc, est une maladie convulsive qui reprend par accès plus ou moins longs et fréquents.

(Il est aussi difficile de distinguer la cause de cette maladie, que facile de la confondre avec d'autres affections convulsives, et nous ne possédons pas encore de moyen d'éviter l'erreur. *R. du R.*) On attribue la cause de cette maladie à des concrétions dans le cerveau, et à la mauvaise disposition du sang. C'est ce qu'il s'agit de corriger, et qui ne se fait pas aisément, si la maladie est de naissance, ou si elle est ancienne. Les saignées du bras et du pied, l'émétique, les purgatifs, les incisifs, les céphaliques, les stomachiques, les diaphorétiques, sont les remèdes ordinaires de cette maladie.

(Les saignées et l'émétique, dont on use souvent avec tant de hardiesse, pendant l'accès, peuvent avoir des suites très-funestes, ou sont au moins inutiles. *R. du R.*)

Opiate.

Il faut commencer par purger le malade avec quinze grains de mercure doux, douze grains de diagrède, six grains d'agaric trochisqué, deux grains de sel de tartre, et le lendemain on lui donnera une opiate composée de la manière suivante :

Prenez un gros de râpure de pied d'élan, un gros de guy de chêne, et un gros de fiente de paon mâle, si c'est pour un garçon, et femelle si c'est pour une fille: toutes ces choses étant réduites en poudre, on en fait quatre bols après les avoir mêlées et incorporées avec le miel, ou quelque sirop, comme celui de pivoine mâle. Chacun de ces bols se prend le matin à jeûn, et l'on est trois heures après sans rien prendre. Il faut continuer l'usage de ces bols pendant un mois ou six semaines, se purgeant de temps en temps avec le purgatif ci-dessus indiqué.

Si le remède n'est point pour un adulte, il faut diminuer les doses, tant des purgatifs que des drogues qui entrent dans la composition de l'opiate, et cela à proportion qu'il s'éloigue de cet âge.

Ce remède réussit rarement à déraciner la maladie, si le malade a trente ans passés.

Julep.

Prenez râpure de pied d'élan un gros, eau de cerises noires une once, eau de fleurs de tilleul deux onces, sirop de pivoine mâle une demi-once; faites un julep dont on continuera l'usage pendant quinze jours, puis on le suspendra pour en attendre l'effet.

(On ne doit faire usage que d'aliments de facile digestion et en petite quantité ; il faut se priver des plaisirs de l'amour. *R. du R.*) On évitera de se mettre en colère, et de se trouver dans des assemblées tumultueuses.

Eau Anti-Epileptique.

Prenez *crocus mettallorum* préparé à la manière de Rullandus, croûtes de pain de froment frais et bien cuit, de chacun six onces; pulvérisez-le chacun à part, puis mêlez les poudres et les mettez dans une cornue de verre ou de terre, de sorte que la moitié demeure vuide ; distillez en graduant le feu, comme si vous distilliez de l'eau-forte ; sur la fin de l'opération, poussez vivement le feu, il sortira une eau anti-épileptique, qui mérite la préférence sur tout autre remède contre le même mal.

On en prend, pendant quarante jours, deux cuillerées le matin et autant le soir. Elle fait sortir des vers de la tête et du corps.

Ce remède, ainsi que les deux suivants, ne guérit sûrement que jusqu'à l'âge de 25 ans.

Bol.

Prenez un demi-gros de suie de cheminée, et vingt-quatre grains de limaille d'acier porphyrisée, et faites-en un bol. La meilleure suie est celle que fait le chêne.

La suie agit à raison de son sel volatil, et de son huile astringente. Celle-ci resserre l'estomac, et celui là divise les concrétions, en quoi il est aidé par la limaille. Il faut continuer ce remède pendant un mois, ou même plus, se purgeant de temps en temps.

Remède Magnétique.

Prenez un petit chien nouvellement sevré, et que le malade ne le nourisse que de ce qu'il aura mâché; qu'il continue jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que le chien a gagné le mal caduc. Alors il faut le tuer et le malade sera guéri.

Il y a plusieurs exemples de ces guérisons magnétiques. Quel que soit au reste le succès de ces remèdes, ils ont certainement l'avantage de n'être point nuisibles.

Autres Remèdes.

Voyez le remède, etc., page 89; la pierre stiptique, page 106; l'eau de noix vertes, page 100, *ou bien*, prenez le mou et la fressure d'un loup; faites-en fricasser chaque jour une petite partie, comme on ferait si c'était du veau, et que le malade mange le total en plusieurs jours. Ce remède est éprouvé.

Infusion.

Pilez dans le mortier de marbre avec un pilon de bois une bonne poignée des feuilles de galega ou *ruta capraria*, puis faites-les tremper dans une chopine de vin blanc pendant vingt-quatre heures, passez la liqueur par un linge blanc. On en fait boire un verre au malade à jeûn, six jours de suite. On réitère ce remède quatre fois l'année. Il faut être trois heures sans manger, après avoir pris ce remède.

Liniment Anti-Epileptique.

Prenez huile d'euphorbe et bon vin rouge, de chacun demi-septier; mettez-les dans un plat

d'étain sur un réchaut, puis ajoutez-y demi-once de poudre d'ellebore noir bien tamisée; remuez ce mêlange avec une cuillère ou spatule d'argent, jusqu'à ce que le vin soit évaporé. Il demeurera une espèce de liniment qu'on conservera pour le besoin.

Pour s'en servir il faut faire une tente de toile assez longue, que vous tremperez dans ce liniment, et le malade étant auprès du feu, enfoncer alternativement cette tente dans l'une et l'autre narrine. Il faut continuer cette manœuvre une heure entière, toujours auprès du feu, puis le malade prendra un demi-verre d'eau-de-vie, et se couchera chaudement. On continue l'application de ce remède huit jours de suite.

ARTICLE IV.

Des Vapeurs et Vertiges.

Les vapeurs et vertiges sont causés par un reflux du sang dans le cerveau, à l'occasion de l'embarras qu'il trouve dans les parties inférieures, soit à cause de leur affaissement, ou à cause de leur irritation, ou à cause de son épaisseur. Les remèdes qui conviennent à ces maladies, sont donc ceux qui animent la circulation du sang, le divisent, le rendent plus spiritueux, et contribuent à rétablir le ressort des parties inférieures. C'est à l'une de ces indications, souvent à plusieurs, que satisfont les remèdes suivants :

Infusion.

Prenez une pincée de feuilles de mélisse, et sept ou huit feuilles de petite-sauge; faites-les infuser à la manière du thé. Le malade en prendra un

grand verre le matin à jeûn, et un autre quatre heures après le dîner.

Une chopine d'eau bouillante répond à la dose des feuilles; on en prendra la moitié le matin, et l'autre l'après-midi. Cette infusion est cordiale et divise le sang.

Julep.

Prenez eaux de bourrache, buglosse, scorsonère, mélisse simple, de chacune quatre onces; esprit-de-vin, eau de fleurs d'orange, de chacune une once; sucre fin six onces; mêlez le tout ensemble, et prenez-en deux cuillerées quand vous serez attaqué de vapeurs.

Ce remède est un bon cordial et anti-spasmodique; mais j'aimerais mieux substituer quelques onces d'eau de cerises noires à l'esprit-de-vin.

Autre.

Prenez de deux jours l'un en vous couchant, une once d'eau de fleurs de tilleul; mais que ce soit aux moins deux heures après le repas. Le jour qu'on ne prendra point ce remède, on avalera le matin à jeûn un demi-gros d'ambre jaune bien pulvérisé dans un verre d'eau et de vin.

C'est encore ici un bon cordial et anti-spasmodique.

Autre.

Prenez gros comme un pois de bon camphre, allumez-le, et le jettez dans un verre d'eau. Lorsqu'il sera presque consumé, ôtez le surplus, et avalez l'eau.

Ce remède, tout simple qu'il est, a cependant fait des guérisons. C'est un anti-spasmodique.

Teinture.

Teinture.

Prenez séné deux onces, bois de gayac râpé, racines sèches d'aunée, semences d'anis, de carvi, de coriandre, de réglisse, de chacune une once; rhubarbe une demi-once, scammonée deux gros: concassez bien toutes ces drogues, et faites-les infuser au soleil pendant neuf jours dans une bouteille de verre fort, et bouchée exactement, après que vous y aurez mis trois pintes de bonne eau-de-vie. Il faut remuer la bouteille tous les jours deux ou trois fois, et le neuvième passer la liqueur par la manche d'Hippocrate. En hiver on met la bouteille pendant le même temps en lieu chaud.

Un adulte prend le soir en se couchant deux ou trois onces de cette teinture, augmentant ou diminuant la dose suivant sa complexion. On prend par-dessus un bouillon ou du thé; on continue deux jours de suite, et le troisième on se repose.

Ce remède peut aussi se prendre le matin.

Les enfants n'en doivent prendre que le quart ou la moitié, à proportion de leur âge.

Cette teinture est incisive, apéritive, carminative, purgative; en un mot, propre pour diviser le sang ou la bile épaissie.

Sirop.

Prenez deux onces de râclures d'écorces de citron; faites-les bouillir pendant quelques minutes dans un peu plus de chopine d'eau; ajoutez-y pour lors deux poignées des feuilles des quatre capillaires, deux onces de graines de pivoine, deux onces de graines d'oseille, saicle, fleurs de tussilage, de chacune deux onces; après une ébulli-

tion suffisante, passez la liqueur avec expression, et faites fondre dans la colature une quantité suffisante de bon sucre, et faites-le cuire à consistance de sirop.

Les personnes attaquées de vapeurs prennent une cuillerée de ce sirop avant le dîner. Il suffit d'en prendre de deux jours l'un.

Ce sirop est cordial, incisif, céphalique, fortifiant.

Opiat.

Prenez guy de chêne, racines de zédoaria, turbith, cubebes, clous de girofle, canelle, fleurs de muscade, safran, séné, bois d'aloës, de chacun dix grains; rhubarbe deux gros, aloës trois gros : réduisez le tout en poudre subtile; passez-la par le tamis, et faites-en une masse avec une quantité de sirop rosat solutif, suffisante pour en faire de pilules. On partagera toute la masse en quarante cinq parties : on en prendra tous les mois cinq jours de suite; le premier jour une, deux le second, et ainsi en augmentant d'une chaque jour jusqu'au cinquième. L'heure de les prendre est immédiatement avant le souper, qui doit être léger. Elles ne purgent que le lendemain matin.

Il faut continuer ce remède tous les mois jusqu'à guérison : il n'oblige à aucun régime, si ce n'est d'éviter les aliments cruds et indigestes. Les personnes qui ont l'estomac dérangé, feront fort bien, à la suite de ce remède, de prendre pendant quelques jours six gouttes d'élixir de propriété dans une cuillerée de vin d'Alicante, un quart-d'heure avant le dîner.

Poudre.

Prenez une once de canelle fine en poudre, une

once et demie de sucre pilé, demi-once de poudre d'acier porphyrisée ; mêlez le tout exactement, et prenez-en deux gros tous les matins à jeûn dans la moëlle de quelque fruit cuit, et non dans des liqueurs ; car l'acier tomberait au fond.

Il faut, après ce remède, être au moins deux heures sans prendre de nourriture, et se priver pendant son usage de fruits cruds, d'oignons, choux, poireaux, etc., et prendre chaque jour deux lavemens d'eau de rivière.

Ce remède est cordial, stomachique, incisif; mais il demande des préparations précédentes. Il est plus propre à achever la cure qu'à la commencer.

Il serait bon d'avaler immédiatement après la prise de poudre, un gobelet de l'infusion suivante :

Prenez huit ou dix racines de buglosse bien nettes, faites-les infuser dans deux pintes d'eau de rivière. On peut se servir des mêmes racines pour trois infusions. Cette liqueur prise pour boisson ordinaire, suffit quelquefois pour guérir les vapeurs.

Autres Remèdes.

Quand les vapeurs sont causées par des chaleurs d'entrailles, comme il arrive très-souvent, le bain d'eau fait merveilles, et suffit pour guérir.

On peut employer aussi dans cette maladie les pilules immortelles, page 22; le café d'orge, page 37; l'élixir de vie, page 59; le ratafiat d'absinthe, page 77; le baume sympathique, page 85; la pierre stiptique, page 106; l'eau apoplectique, page 166.

ARTICLE V.

De la Folie ou Aliénation d'Esprit.

LA folie est un dérangement de l'imagination qui fait penser, dire et faire au malade des choses absurdes, et entièrement opposées à la raison et au bon sens.

(Il y aura toujours beaucoup à dire tant qu'on ne connaîtra pas mieux l'essence du nerf; car c'est de la nature particulière de l'organe nerveux que dépend principalement la folie, ainsi que quelques autres maladies, telles que la rage, le cancer, l'épilepsie, etc. *R. du R.*) Cependant la folie, maladie extrêmement fâcheuse, se guérit quelquefois par les remèdes propres à fortifier le cerveau, à dissiper l'humidité dont les fibres sont pénétrées, et à dépouiller le sang d'une matière féculente qui le gâte.

Extrait.

Prenez deux livres de racines d'ellébore noir bien nétoyées et bien lavées; laissez-les tremper toute une nuit dans l'eau, et le lendemain faites-les bouillir dans la même eau. Quand elle sera beaucoup diminuée, passez la liqueur, remettez les racines dans d'autre eau, faites-les encore bouillir, passez cette eau. En un mot, faites bouillir ces racines dans l'eau nouvelle jusqu'à ce qu'elles aient entièrement perdu leur force avec leur amertume. Mêlez toutes les eaux ensemble, et les évaporez à consistance d'extrait passablement solide. Faites prendre au malade, de deux jours l'un, gros comme une féve de cet extrait

avec un peu de sucre. Il faut préparer le malade par une bonne saignée de l'une des veines de la tête.

Si l'ellébore jette de l'écume en bouillant, il faut avoir soin de l'enlever et de la jeter.

L'extrait ainsi préparé se garde plusieurs années, pourvu qu'on mêle dans l'eau, lorsqu'elle est sur le feu pour évaporer, un peu de canelle et de mastic en larmes.

En même temps que le malade est dans l'usage de cet extrait, il faut lui mettre sur la tête le sachet suivant.

Sachet.

Prenez une bonne poignée de bétoine, feuilles de roses rouges deux poignées, lierre de terre une demi-poignée, fleurs de muguet et de tilleul, de chacune demi-poignée, racines d'ellébore noir une once et demie, bois de laurier quatre onces, muscades une once; coupez ce qui se pourra couper, et mettez le reste en poudre; mêlez tout, et l'enfermez dans un petit sachet de toile que vous ferez bouillir dans de bon vin vieux. Cela fait, faites raser au malade le haut de la tête, et la suture coronale; appliquez-y le sachet le plus chaud qu'il pourra le souffrir. Réitérez l'application du sachet quand il sera réfroidi.

Le malade devant s'abstenir de vin jusques et par-delà son rétablissement, il usera de la boisson suivante :

Boisson.

Prenez feuilles de roses rouges une poignée, orge nétoyé une poignée, graines de sureau ou d'hieble fraîche ou sèche, deux poignées, herbe de coucou, feuilles de fraisier, langue de cerf, petite-sauge, de chacune demi-poignée, raisins

de Damas et de Corinthe, de chacun demi-once, acier vert, graines de fenouil, réglisse, figues de Cabas, de chacun deux gros. Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau jusqu'à diminution d'un quart, et donnez au malade de cette tisane sans la passer. Plus il en prendra, et mieux il s'en trouvera.

Ces remèdes ont rétabli un grand nombre de personnes.

Liniment infaillible pour les Aliénations d'Esprit qui ne viennent pas de naissance.

Mettez deux pintes de la meilleure huile vierge dans un pot de terre neuf bien vernissé, avec huit à dix bonnes poignées du lierre qui s'attache aux murs, ou, à son défaut, de celui qui croît contre les arbres. Ajoutez une pinte de bon vin blanc; bouchez exactement le pot, et faites bouillir doucement le tout jusqu'à ce qu'il en résulte une espèce d'onguent. Il faut prendre les extrémités du lierre, comme les plus tendres.

Lorsque l'huile aura acquis l'épaisseur requise, il faut renverser tout ce qui est dans le pot dans un linge fort, exprimer le marc, et garder le tout séparément.

On frotte avec ce liniment la tête du malade, après l'avoir rasée, et on lui fait avec le marc un frontal qu'on renouvelle à mesure qu'il se sèche. L'opération n'a pas été réitérée sept ou huit fois, que le malade est guéri. Il faut absolument éviter de le saigner.

(Les succès n'ont pas répondu jusqu'à présent à tout ces moyens et à beaucoup d'autres. Il est donc évident que la difficulté résulte de notre ignorance sur l'essence de l'organe affecté. *R. du R.*)

ARTICLE VI.

Des Abscès de la Tête.

Les abscès se forment dans la tête par une cause interne ou par une externe. Puisqu'ils n'ont leur source que dans l'extravasion du sang, il n'y a pour les guérir ou pour les prévenir que les remèdes qui peuvent détourner le sang qui se porte à la partie, tels que sont les saignées aux pieds, et ceux qui, résolvant le sang caillé, lui donnent la facilité de rentrer dans les vaisseaux dont il est sorti. Mais vainement aurait-on recours aux résolutifs, quand la cause est la raréfaction, l'épaississement du sang, ou quelque obstruction dans le cerveau, la rupture de l'abscès et la mort du malade préviendraient toujours l'opération des résolutifs. Il y a beaucoup plus d'espérance lorsque l'abscès est causé par une contusion ou quelque cause externe, sur-tout si la commotion du cerveau n'a pas été extrêmement forte, et que les remèdes aient été appliqués promptement. Dans ce cas on saigne suffisamment, et cependant on fait respirer au malade la fumée du son que l'on a jeté sur un feu doux dans un réchaut. Ce remède simple fait un fort bon effet, étant continué pendant plusieurs jours. On peut appliquer à l'extérieur quelques eaux vulnéraires, et faire user au malade des vulnéraires suisses en infusion. Voici la méthode du pays.

On en prend une bonne pincée avec les cinq doigts, qu'on fait bouillir dans un verre de vin blanc avec un peu d'eau, pendant le temps suffisant pour durcir un œuf. On passe la liqueur, et on la fait boire au malade couché et tranquille

dans son lit, en attendant la sueur. On peut mettre un peu de sucre dans ce breuvage.

Les Suisses prétendent que ce remède résout le sang caillé, en quelqu'endroit du corps qu'il se trouve.

On peut bassiner la tête avec une pareille infusion, qui ne doit céder en rien aux liqueurs spiritueuses qu'on emploie en pareille cas, lesquelles, à raison de leur activité, sont peut-être aussi propres à irriter les fibres, que les mixtes dont elles sont empreintes, à diviser le sang extravasé.

L'on peut aussi employer le baume sympatique, page 85.

Si, nonobstant les remèdes, l'abscès se forme, la vie du malade est en grand danger, à moins que (l'opération du trépan, praticable et pratiqué à propos, ne le sauve. *R. du R.*)

ARTICLE VII.

Des Maux de Tête, Migraines, et Phrénésie.

Le mal de tête est causé par un arrêt du sang dans les membranes de cette partie. Or le sang ne peut s'y arrêter qu'à raison de son épaisseur, de sa raréfaction, des obstructions, ou de l'irritation de ses parties.

Les mêmes causes produisent la migraine, avec la différence que c'est une seule partie de ces membranes qui est sujette à l'engorgement, ce qui provient sans doute d'une cause constamment existante dans un côté de la tête, qui arrête le sang dès qu'il s'éloigne de l'état qu'il doit avoir pour circuler librement.

La phrénésie est une inflammation des mêmes membranes, qui serait sans doute accompagnée de douleurs, si l'imagination n'était pas dérangée par les rêves et par la fureur qui accompagnent cette maladie. Elle ne diffère du délire que par l'absence de la fièvre.

Les indications qui se présentent dans la cure de ces trois maladies, sont donc de diviser le sang s'il est trop épais, de le rafraîchir s'il est trop raréfié, de résoudre les obstructions s'il y en a, et de calmer l'irritation des membranes, si c'est la cause du mal. On se contentera d'indiquer des remèdes, et de dire leurs vertus, laissant la liberté de les choisir, suivant les indications qui se présenteront à remplir. L'utilité des remèdes généraux est trop marquée, pour s'arrêter à la faire remarquer.

Cataplasme.

Prenez deux poignées de feuilles de verveine, pilez-les dans un mortier, mêlez-y exactement deux ou trois cuillerées de farine d'orge passée par le tamis de soie, et quatre blancs d'œufs; étendez ce mêlange sur un linge double et bien blanc, après l'avoir fait un peu chauffer, et faites-en un cataplasme que vous appliquerez sur le siège de la douleur.

Emplâtre pour la Migraine.

Prenez de l'eau-de-vie et du poivre en poudre, quantité suffisante; mêlez bien le tout ensemble, vous le mettrez entre deux linges et l'appliquerez sur la racine du nez.

Nota. Ce remède n'est bon que lorsque la migraine est occasionnée par une sérosité trop

abondante dans le cerveau ou dans les sinus frontaux : car il ne vaudrait rien si elle était occasionnée par un embarras dans l'estomac ; car pour lors c'est l'émétique qui convient.

Liniment pour la Migraine.

Prenez de l'huile rosat, du jus de lierre ; mêlez le tout ensemble, et en oignez les narines et les tempes.

Ce liniment ne convient non plus, que lorsque la cause est la même que la précédente.

Autre Liniment pour décharger le cerveau des sérosités qui causent la Migraine.

Prenez des feuilles de bétoine des bois, faites-les sécher à l'ombre. Après qu'elles seront sèches vous en ferez des boulettes que vous introduirez dans les narines. Elles déchargeront le cerveau de ses sérosités, et par-là feront passer la migraine.

Autre.

Prenez sept on huit fenilles de lierre noir, faites-les bouillir avec suffisante quantité de vinaigre, d'huile et de vin ; oignez-en le front et les tempes.

Ce remède est bon quand le mal de tête est externe, c'est-à-dire, quand il vient de l'épaississement de l'humeur qui est dans les sinus frontaux.

Epithême.

Faites macérer de la sauge sur une pelle à feu, et quand elle commencera à griller, appliquez-la sur la tête, lorsque la chaleur sera un peu modérée.

Ce remède est incisif et astringent.

Errhine.

Mettez une once de gingembre en poudre dans un demi-septier d'eau-de-vie; mêlez exactement, faites tiédir la liqueur, et mettez-y le feu que vous laisserez brûler jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de moitié. Passez la liqueur par un linge avec expression, et la conservez dans une bouteille bien bouchée.

On en met tiédir une cuillerée, et on l'aspire par le nez le plus fort qu'il est possible.

Ce remède agit en irritant les membranes du nez; c'est par ce moyen qu'il attire une quantité d'eau par cette partie.

Autre.

Prenez fleurs de petit-muguet, appelé *lilium convallium*, iris de Florence et sucre candi, de chacun parties égales; mettez le tout en poudre, et servez vous-en en guise de tabac.

Ce remède est résolutif, adoucissant, et attire la pituite assez puissamment.

Onguent.

Prenez boutons de peuplier trois ou quatre poignées, racines et feuilles de violette et de mélisse, feuilles de fraises, morelle, et bourgeons de sureau, ou, à leur défaut, ses feuilles ou son écorce moyenne, de chacun une bonne poignée; joubarbe demi-poignée, menthe une poignée; hachez bien toutes ces herbes, et faites-les bouillir dans une livre de beurre frais sans sel, un quarteron d'huile d'olives, et un bon verre de vin blanc, jusqu'à ce que jettant un peu de cet onguent dans le feu, il brûle entièrement; alors

vous le passerez avec expression par un linge net, remuant toujours jusqu'à ce qu'il soit froid.

Pour s'en servir on fait chauffer de cet ouguent, et on en frotte le plus chaudement qu'il est possible le front et les tempes; il dissipe en peu de temps la grande chaleur, et la douleur de tête qui en est la suite.

On peut aussi l'employer pour les ulcères provenant de causes chaudes, et pour toutes brûlures.

Infusion.

Prenez deux ou trois poignées d'écorce de tilleul fraîche, s'il est possible de l'avoir, ou telle que les cordiers l'emploient; faites les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à diminution d'un quart. Otez la liqueur du feu, et conservez-la dans une bouteille bouchée.

On prend à jeûn trois petits verres de cette décoction, et un l'après dîner. Elle purge très-doucement et sans tranchée, et rafraîchit les entrailles, appaise les vapeurs et déracine les maux de tête habituels.

Si l'on se trouve fatigué de l'opération de ce remède, après en avoir usé pendant cinq ou six jours, on peut se reposer quelques jours, et recommencer. On prend cette décoction deux ou trois mois et plus, suivant le besoin.

Autre.

Prenez autant que vous voudrez de têtes de la plante nommée *soleil*, quand elles sont dans leur maturité, c'est-à-dire, vers le mois d'octobre; ôtez les feuilles vertes et coupez le reste, c'est-à-dire, tête, fleurs et graines par petits morceaux, et mettez-les dans une bouteille, versant par-dessus

de bonne eau-de-vie, de sorte qu'elle surnage de quelques doigts. Exposez au soleil la bouteille bien bouchée. Au bout de quarante jours passez la liqueur; exprimez le marc par la presse, et mêlez cette liqueur avec la première. Brûlez enfin le marc, et quand il sera calciné à blancheur, mettez-en les cendres dans l'eau-de-vie qui a servi à l'infusion. Gardez le tout dans une bouteille bien bouchée.

On prend le matin à jeûn une cuillerée de cette infusion avec pareille quantité de vin blanc, et on continue pendant trois ou quatre jours. Il faut être trois heures au moins sans manger après l'avoir prise. On peut aussi en prendre entre le dîner et le souper.

Cette infusion appaise la douleur de tête, et la migraine venant de cause froide. On peut aussi l'employer dans les maux d'estomac, pluerésies, catarres, hydropisies, rhumes, pestes, charbons, maux de matrice, et plaies vieilles et nouvelles. On panse les plaies en mettant dessus une compresse trempée dans cette infusion, après les avoir lavées avec le vin tiède. Ce remède a été employé avec succès dans ces différents cas.

Autre.

Prenez canelle fine deux gros, muscade et macis de chacun un gros, gingembre, girofle, poivre, *calamus aromaticus*, de chacun un gros; baies de laurier demi-once, marjolaine, sauge, lavande, romarin, de chacun une pincée; eau-de-vie une pinte. Mettez toutes ces drogues en poudre, et enfermez-les avec l'eau-de-vie dans une bouteille que vous boucherez avec de la pâte, et que vous enveloperez entièrement

de pâte, puis vous la mettrez dans le four, où elle restera autant que le pain. Alors vous l'ôterez, et trouverez dedans une liqueur brune d'une odeur très-agréable, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée.

On frotte de cette liqueur le crâne, les tempes et le front; elle dissipe promptement les douleurs de tête causées par des fluxions froides. On peut aussi en tirer par le nez. Elle fortifie le cerveau et la mémoire; prise intérieurement, elle est bonne contre la corruption de l'air et les brouillards: elle résiste au venin; mise sur les dents, elle appaise la douleur, si elle est causée par une fluxion froide.

Autres Remèdes.

Voyez la poudre de vie, page 27; tisane rafraîchissante, page 37; café d'orge, page 31; essence de vie, page 58; baume sympathique, page 89; remède, etc., page 85; boule de mars, page 97; eau de noix vertes, page 100.

Cataplasme pour la Phrénésie.

Prenez trois poignées de feuilles de violier jaune qui croît sur les murs, deux poignées de sauge fraîche et nouvelle; pilez le tout dans un mortier de marbre; faites griller environ demi-livre de pain de seigle coupé par rouelles, et laissez-les tremper pendant une heure dans de fort vinaigre où vous aurez mis une poignée de sel; mettez le pain dans le mortier où vous aurez pilé les herbes, et recommencez à piler jusqu'à ce que le mêlange soit exact. Etendez-en partie sur un linge qui aille d'une oreille à l'autre en passant sur le front. Mettez une autre partie sur deux morceaux de linge, dont vous envelopperez les

deux extrémités des bras près du poignet, et le reste étendu aussi sur du linge, s'appliquera sur les plantes des pieds. Il faut renouveler le cataplasme au bout de six heures; il est rare qu'au bout de douze on ne recouvre pas le sommeil et la connaissance parfaite.

On peut aussi employer dans cette maladie l'eau de noix vertes, page 100.

ARTICLE VIII.

De la Surdité et des Maux d'Oreilles.

LA surdité est causée par la paralysie, l'obstruction, la compression, le relâchement ou la roideur du nerf auditif. La paralysie ne peut se guérir que par les remèdes internes, encore ne doit-on pas se flatter d'y réussir. L'obstruction est à peu près dans le même cas, à moins qu'elle ne se soit formée à l'extrémité extérieure. La compression est incurable, si elle vient de la part du canal osseux où passe le nerf; si elle vient de quelque tumeur dans le canal, elle peut être guérie par les résolutifs ou par les suppuratifs, selon la nature de la tumeur. La roideur qui peut causer la surdité, arrive dans la vieillesse, parce que les fibres de ce nerf perdent leur souplesse ainsi que celle de tout le corps; elle est donc incurable : de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a de remèdes qu'au seul relâchement. On l'attaque par les remèdes désicatifs internes, si la cause est universelle, et par des remèdes externes qui vont au même but, si l'on a lieu de soupçonner que cette seule partie est attaquée.

Quant au mal d'oreilles, il est ordinairement causé par un abscès de cette partie, par quelque

irritation de ses membranes, ou par l'âcreté des liqueurs qui y séjournent. Aussi l'attaque-t-on avec le plus de succès par les émollients, qui satisfont assez bien à ces trois indications.

(Il est aussi commun de se tromper sur la véritable cause de la surdité et des maux d'oreilles que sur les moyens curatoirs. Néanmoins les erreurs en ce genre ne sont pas également indifférentes; l'emploi des corps gras introduits dans le conduit auditif, et les injections, produisent communément plus de mal que de bien, et tout au moins le retard de la guérison que la nature eût infailliblement terminée plus tôt et plus exactement. Les fumigations émollientes, aromatiques ou autres, selon l'indication, sont les moyens préférables. On applique aujourd'hui avec succès l'électricité de *Volta*, à la surdité, même de naissance. *R. du R.*)

Injection pour la Surdité.

Prenez sauge, absinthe, rhue, de chacune une poignée; feuilles de sang-dragon une pincée; hachez le tout le plus menu qu'il sera possible: faites-les bouillir dans un peu d'eau de fontaine, et passez la liqueur avec expression par un linge serré. On seringue de cette liqueur tiédie trois fois par jour dans l'oreille malade, ayant soin de la pancher pour faire sortir l'injection et les impuretés qu'elle entraînera. Après avoir bien essuyé et frotté l'oreille, on mettra trois jours de suite trois gouttes d'huile de millepertuis avec un peu de coton.

Autre.

Soufflez dans l'oreille de la fumée de tabac, ayant soin de l'essuyer de temps en temps, à cause

cause de l'humidité que la fumée y porte. Voici la manière d'administrer ce remède : On remplit à l'ordinaire une pipe de tabac, on l'allume, et au lieu de tirer la fumée par le petit bout, on le met dans l'oreille malade, et ayant couvert le gros bout d'un linge, on pousse la fumée de façon qu'elle sorte par le petit bout.

Il faut préparer le malade par la purgation, lui faire prendre de bons bouillons, et lui interdire le maigre.

Autre.

Prenez huit oignons blancs, coupez-les par tranches bien minces, et faites-les infuser pendant deux jours dans un vaisseau de terre bien propre et bien couvert, où vous aurez mis une chopine de vin blanc. Passez la liqueur, et ajoutez à la colature deux onces d'eau de la reine de Hongrie, et quatre onces d'huile d'amandes douces.

Cette liqueur s'injecte dans l'oreille malade.

Autre.

Mettez dans l'oreille du malade un coton imbibé de quelques gouttes d'essence de genièvre, et continuez tous les matins jusqu'à guérison. Ce remède cause de la douleur ; mais il guérit.

Ou bien : Trempez votre doigt dans un fiel de bœuf, et frottez-en tous les jours le dedans de l'oreille.

Topique pour la douleur d'Oreilles et la Surdité.

Prenez de la mie d'un pain d'orge sortant du four ; appliquez-le sur l'oreille affectée.

Ce remède est bon lorsque la surdité est occa-

sionnée par des sérosités qui relâchent les nerfs de l'ouie.

Autre.

Prenez des branches de frêne, mettez-les au feu, et recevez l'écume qui en sortira par les deux bouts; vous tremperez du coton dans l'écume, et vous le mettrez dans l'oreille affectée; vous le renouvellerez cinq ou six fois par jour, et le laisserez pendant la nuit.

Ce remède est bon lorsqu'il se trouve quelqu'obstruction dans le conduit auditif.

Autre.

Prenez du jus de menthe, de l'huile de vers de terre; faites-la tiédir : vous y tremperez du coton que vous mettrez dans l'oreille.

L'huile de vers est bonne pour fortifier les nerfs, et pour résoudre les obstructions.

Autre.

Prenez une anguille vive, embrochez-la toute vive. Vous la rôtirez; et dans la graisse qui en sortira, vous y tremperez, étant chaude, une tête d'ail que vous aurez fait cuire dans les cendres, et vous l'introduirez dans l'oreille, la tenant en haut l'espace d'une minute.

Ce remède est adoucissant et atténuant.

Autre pour le Bourdonnement d'Oreilles.

Trempez du coton dans de l'urine de bouc et du fiel de bœuf, et le mettez dans l'oreille.

Onguent.

Prenez une des plus grosses anguilles que vous pourrez trouver; écorchez-la et la lardez de

feuilles de sauge et de romarin, le plus dru qu'il sera possible; faites-la rôtir à la broche jusqu'à ce qu'elle ait rendu toute sa graisse. Lorsqu'elle sera froide, pesez-la. Pilez des oignons, et tirez-en autant de jus que vous aurez de graisse; tirez de même pareille quantité de suc de poireaux pilés; ajoutez enfin autant d'esprit-de-vin que vous aurez de ces deux sucs. Faites fondre la graisse sur un feu très-doux, puis mêlez-y les trois liqueurs en battant continuellement, comme si l'on faisait une aumelette, jusqu'à ce qu'il en résulte un onguent, qu'on gardera dans un vaisseau bien bouché.

Pour s'en servir, il faut fondre un peu de cet onguent, et l'on en fait tomber quelques gouttes dans l'oreille, tâchant de l'y faire entrer le plus avant qu'il est possible. On continue ce remède jusqu'à guérison, qui ne manquera pas d'arriver, ainsi que beaucoup d'expériences le justifient.

D'autres font cette préparation plus simplement : ils coupent par tronçons une grosse anguille, et la font cuire dans le vin où l'on aura ajouté un peu de sel et une poignée de feuilles de sauge. On passe par un linge la liqueur bouillante; on enlève la graisse quand elle est réfroidie; l'on y mêle un peu d'eau de la reine de Hongrie, et on la garde dans un pot bien bouché.

L'un et l'autre de ces onguens peut s'employer pour les hémorrhoïdes; ils sont résolutifs, astringents et émollients.

Suc.

Mettez une branche verte de frêne coupée par les deux bouts, sur un réchaut où il y ait du feu; il sortira par chaque bout une liqueur qu'il faut

recueillir, et dans laquelle on trempera du coton, qu'on mettra dans l'oreille malade.

Ou bien : On prendra un gros de sel de frêne, que l'on fera dissoudre dans une once d'eau de canelle. On fera entrer deux ou trois gouttes de ce mêlange dans l'oreille malade, qu'on bouchera d'un coton. Si elles sont toutes deux attaquées, on mettra le remède alternativement dans l'une et l'autre, observant de se coucher du côté opposé.

Il faut préparer le malade à l'usage de ce remède, par une purgation composée d'une once de bon séné du Levant bien mondé, demi-once de feuilles de thin ou de serpolet, deux gros d'épithime, et demi-gros d'agaric coupé par tranches ou râpé, que l'on fera infuser à froid dans un pot de faïence pendant quarante heures dans une chopine de bon vin blanc. L'on exprimera le marc en passant la liqueur, et l'on prendra trois matins consécutifs, le tiers de la colature, puis deux heures après un bouillon de veau rafraîchissant et laxatif par les herbes qu'on y aura mises.

Ce purgatif est extrêmement bon après l'hydropisie, la pleurésie, les fièvres intermittentes, les maux de tête. On peut le prendre comme préservatif.

Autre Remède.

Voyez le baume universel dans la seconde partie de cet ouvrage; le baume sympatique, page 85.

Pour le mal d'Oreilles.

Prenez feuilles de guimauve, branche ursine, pariétaire, bétoine, de chacune demi-poignée; orge une bonne pincée; fleurs de lys blancs et de camomille, de chacun demi-poignée. Faites

bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau, et remplissez de cette eau une bouteille de terre dont le goulot soit étroit ; appliquez le goulot à l'oreille malade, de sorte qu'elle reçoive toute la vapeur qui en sortira. Cette vapeur appaisera la douleur, et mûrira l'abscès, s'il y en a. Il n'est pas besoin de purger le malade; on peut lui donner quelques lavemens, et le saigner s'il a la fièvre ou douleur aiguë.

Ce remède n'est pas également sûr pour les maux d'oreilles invétérés, comme pour ceux qui prennent tout-à-coup avec violence : on ne risque cependant rien de l'essayer ; car il ne peut faire de mal. Il faut réitérer, si la première application n'a pas calmé la douleur.

On peut mettre de l'huile de noix dans l'oreille ; l'eau de noix vertes, page 100; la boule de mars, page 97.

Autre.

Mêlez avec le lait de femme parties égales d'eau de roses et de jus de joubarbe, avec un peu de safran, et mettez de ce mêlange dans l'oreille.

Pour guérir le tintement récent, il y faut seringuer, matin et soir pendant un quart-d'heure, de l'eau tiède, et continuer quatre jours au moins. C'est un remède excellent.

L'oximel et l'hydromel, l'infusion de mirrhe, d'aristoloche longue et d'aloës, avec le miel et le vin blanc, en détergeant la crasse qui est souvent cause de l'irritation, peuvent aussi faire un fort bon effet.

Les ulcères de la bouche se guérissent aussi par les remèdes ci-dessus.

ARTICLE IX.

Des maladies des Yeux.

L'ŒIL est un organe si composé, qu'il ne peut manquer d'être exposé à une infinité de maladies, dans le détail desquelles il n'est pas possible d'entrer. Le dessein même de cet ouvrage, est de ne parler que des maladies les plus ordinaires; aussi ne (parlera-t-on que des maladies les plus communes, telles que le collement des paupières, leur paralysie, leur renversement, ou l'éraillement de l'œil, leur tubercule indolent, leur sarcome, la chassie, le larmoiement, la fistule lacrymale, l'ophthalmie, les taches de la cornée, la cataracte, la goutte sereine, *R. du R.*) Mais on ne trouvera ici de remèdes que pour les inflammations, les taches ou taies et la démangeaison; ils seront suivis d'une poudre dont l'usage est fort avantageux dans presque toutes les maladies des yeux.

(1° Le collement des paupières est une incommodité qu'on éprouve tous les matins, par l'humeur de la chassie qui suinte pendant la nuit, du bord des paupières. Cela a également lieu dans presque toutes les ophthalmies à la suite de la brûlure, de la petite-vérole et des ulcères de la conjonctive, etc.; dans ces derniers cas cela est beaucoup plus difficile à guérir, et toujours dangereux, parce qu'il faut opperer;

2° La paralysie des paupières supérieures est une incommodité qui ne veut que des topiques;

3° Le renversement des paupières, ou l'œil éraillé, est une difformité qu'il est très-difficile de faire disparaître si elle provient de l'altération

de la peau ; si elle provient au contraire de l'engorgement de la conjonctive, elle se guérit en faisant l'extirpation de la partie engorgée superflue. La rentrée de la paupière en dedans ne se peut remédier qu'en emportant la peau, de manière qu'au moyen de la cicatrice, le bord ciliaire se trouve maintenu en dehors ;

4° Les tubercules indolents exigent peu de remèdes ; et le meilleur, sous tous les rapports, c'est de frotter souvent avec le doigt ces petites tumeurs ;

5° Le sarcome qui vient au grand angle de l'œil, est toujours difficile à guérir, l'extirpation est le plus sûr moyen ;

6° La chassie est une fausse ophthalmie, et se traite de la même manière que la vraie ;

7° Le larmoiement (*épiphora*), est rarement le résultat de la surabondance de l'humeur lacrymale ; mais bien plus fréquemment est-il le produit de l'embarras des points lacrymaux et du sac nazal ; ainsi la guérison de l'épiphora est ordinairement la suite du traitement des incommodités qui en sont les causes ;

8° La fistule lacrymale est une tumeure phlegmoneuse qui vient au grand angle de l'œil, et qui exige une opération, dont je ne dois pas traiter ici ;

9° L'ophthalmie est de toutes les maladies des yeux, la plus commune : elle a son principal siège dans la conjonctive. L'ophthalmie est distinguée en sèche et en humide, toutes deux peuvent avoir des suites très-facheuses, et amener, par sécité, la perte de la vue et même du globe de l'œil. La sécité est fort commune en Egypte, et spécialement au Caire, où on évalue le nombre des personnes attaquées de cette maladie être de quarante

sur cent. Le traitement de l'ophthalmie ne diffère point de celui de toutes les autres inflammations;

10° Les taches de la cornée sont communément les suites d'autres affections, et trouvent leur traitement avec elles;

11° La cataracte est l'opacité du crystallin, l'extraction de cette partie est le seul moyen qui puisse rendre la vue aux malades;

12° Enfin on donne le nom barbare de *goutte sereine* à cette privation de la vue, sans vice apparent de l'organe. Il est reconnu que c'est la paralysie du nerf optique; le traitement des différentes paralysies y convient et j'y renvoie. *Remarques du R.*)

L'inflammation des yeux se guérit, comme celle de toutes les autres parties, par les remèdes qui rafraîchissent le sang, et qui le détournent de la partie enflammée, comme sont les saignées, les rafraîchissants, les purgatifs, les lavemens. Sur l'œil on met des liqueurs résolutives qui divisent le sang qui peut s'être épaissi, émollientes et rafraîchissantes qui calment l'irritation; ou astringentes, qui rendent du ressort aux vaisseaux. Il est dangereux d'insister trop long-temps dans l'usage de ces dernières, parce qu'elles causent une irritation qui peut nuire à la guérison. Si donc elles ne réussissent pas promptement, il faut passer aux émollients et aux résolutifs, qui, employés séparément ou conjointement, font tout l'effet qu'on peut desirer.

Les taches ou taies sont des concrétions de la lymphe sur la cornée, qui ne peuvent se guérir que par des résolutifs et des émollients.

La démangeaison vient de l'âcreté des liqueurs qui sont destinées à donner de la flexibilité aux

membranes de l'œil; elle se guérit par les adoncissants, les incrassants et les remèdes qui corrigent l'acrimonie de la lymphe.

Ce sera à la prudence de ceux qui seront dans l'un de ces cas, d'approprier l'un des remèdes suivants à la nature du mal. On se contentera d'en indiquer les vertus.

Infusion.

Prenez de la seconde écorce de tilleul, qui est celle dont on se sert presque par-tout pour faire des cordes à puits; lavez-la, et faites-en infuser une poignée dans une pinte d'eau claire, dont vous ferez entrer souvent dans l'œil, et vous bassinerez la paupière.

Ce remède est adoucissant, résolutif, et légérement incisif.

Si l'on pouvait tirer du suc de cette écorce sans la faire infuser dans l'eau, le remède serait bien plus actif; mais on a rarement occasion de trouver le tilleul assez en sève pour cela.

Il est inutile d'observer qu'il faut employer l'écorce de tilleul toute verte.

Collyre.

Prenez deux œufs frais dont vous ôterez les jaunes, vous conserverez les blancs et les coquilles; ajoutez un gros de couperose blanche, autant de tutie préparée; mêlez le tout ensemble, et le pêtrissez dans un demi-septier d'eau de plantin ou de fraisier, de demi-heure en demi-heure pendant vingt-quatre heures; vous passerez ensuite le tout dans un gros linge, et vous en frotterez les yeux du malade de temps en temps; vous pouvez même en faire entrer dans les paupières.

Ce collyre est rafraîchissant et résolutif; il convient dans l'inflammation des yeux, et lorsque la liqueur qui se filtre par les glandes qui bordent les paupières, s'épaissit.

Eau pour les Yeux.

Prenez demi-gros d'iris de Florence, autant de vitriol blanc ; mettez le tout infuser dans trois demi-septiers d'eau bien claire pendant sept heures, après lesquelles vous la passerez, et vous la conserverez dans une bouteille bien bouchée.

Cette eau est bonne pour l'inflammation des yeux. On trempe dedans un linge bien propre, et on l'applique dix ou douze fois sur les yeux. On peut le répéter à toutes les heures.

Autre.

Prenez deux pintes d'eau de plantin, quatre onces de vitriol, deux onces de tutie préparée, une once de sucre candi, une once d'aristoloche ronde ; calcinez le tout en poudre très-fine, une douzaine de blancs d'œufs frais cuits ; un demi-septier d'eau de roses blanches, une chopine d'eau de fontaine ; mettez le tout dans une cruche de terre neuve ; laissez-le infuser pendant vingt-quatre heures ; et après l'avoir remué pendant un certain temps, vous le passerez par un linge blanc.

Cette eau est résolutive, astringente et répercussive, c'est-à-dire, bonne pour l'inflammation.

Autre.

Prenez une chopine d'eau rose, autant de vin blanc, une once de macis ; mettez le tout dans une bouteille de verre fort, et l'exposez au soleil

pendant cinquante jours, ayant soin de la retirer quand le soleil se couche.

Cette eau est très-bonne dans le relâchement des paupières.

Autre, de monseigneur le duc de Vendôme.

Prenez de la couperose verte six onces, bol d'Arménie en poudre grossière trois gros; mettez le tout dans une écuelle de terre neuve vernissée, que vous mettrez sur le feu. A proportion que cette matière fondra, vous la remuerez. Après qu'elle sera fondue, vous y ajouterez deux gros de camphre, et vous mêlerez bien le tout. Lorsque la matière sera devenue en brique, vous en prendrez de petits morceaux que vous mettrez chauffer dans un peu d'eau de fontaine.

Le malade s'en lavera les yeux soir et matin. Elle dissipe les rougeurs, les cuissons et les douleurs des yeux.

Autre de M. Papillon.

Prenez une poignée d'euphraise, faites-la infuser comme du thé dans une chopine d'eau. Vous vous en étuverez les yeux dans la journée. Le premier jour, vous l'appliquerez tiède; les autres jours, vous l'appliquerez froide.

Cette eau est détersive, astringente; elle fortifie la vue.

Pour la Fluxion sur les Yeux.

Prenez du mouron rouge, pilez-le dans un mortier pour en tirer le jus dont vous vous frotterez les yeux; et le soir en vous couchant, vous y appliquerez une compresse trempée dans ce même jus.

Autre Infusion.

Prenez thin, serpolet, marjolaine et sauge, de chacune deux onces; romarin quatre onces, ces plantes en fleurs, s'il est possible. Faites-les infuser à froid dans une chopine d'eau-de-vie, dans une bouteille de verre fort, que vous boucherez exactement. On se bassine les yeux avec cette eau-de-vie.

D'autres, et sans doute avec plus de prudence, substituent le vin blanc à l'eau-de-vie; encore ne sais-je si l'on ne le dévrait pas détremper avec de l'eau, et si l'on ne devrait pas se contenter d'en faire entrer une ou deux gouttes, au lieu de l'en bassiner.

Ce remède est astringent et résolutif.

Autre.

Prenez une racine de guimauve grosse comme le doigt, et de trois à quatre pouces de long; grattez-la, et la faites cuire dans un demi-septier d'eau; passez cette eau par le philtre, et faites-y dissoudre deux grains de *laudanum*, et autant de camphre. Comme le camphre ne dissout pas dans l'eau commune, on le dissout dans quelques gouttes d'eau-de-vie, et l'on mêle cette solution avec la liqueur susdite.

On fait entrer dans l'œil quelques gouttes de cette liqueur. Elle est émolliente, résolutive et adoucissante.

Autre.

Prenez eau de roses et vin blanc de chacun deux onces, que vous mettrez dans une bouteille de verre. Attachez au bout d'un bâton un nouet dans lequel vous aurez mis demi-gros de tutie

nouvellement préparée; laissez tremper ce nouet dans la bouteille, en le remuant de temps en temps jusqu'à ce que la liqueur ait pris une couleur grise; ce qui ne tarde pas plus d'un *miserere*. Otez le bâton et le nouet, et conservez la liqueur bien bouchée. Mais il faut que l'eau de roses domine; c'est pourquoi on en ajoutera, s'il est besoin.

Pour se servir de cette eau, on remue la bouteille jusqu'à ce que la liqueur ait repris sa couleur grise, et l'on en fait tomber quelques gouttes dans le grand angle de l'œil. On applique ce remède soir et matin, gardant de s'exposer à l'air qu'une heure après. Cette eau dure un an, conservée dans un lieu frais. Elle roussit lorsqu'elle commence à se corrompre.

Cette liqueur est adoucissante, résolutive, rafraîchissante.

Autre.

Faites éteindre dans deux pintes d'eau gros comme le poing de chaux vive; lorsqu'elle ne bout plus, passez la liqueur par le philtre, et mettez une chopine de cette eau dans un vaisseau de cuivre jaune avec une once de sel ammoniac bien pilé; laissez ce mêlange dans le chaudron pendant vingt-quatre heures. Passez-le par un linge fin, et mettez-en souvent dans les yeux.

Ce remède est un résolutif et un astringent puissants.

Autre.

Prenez deux gros d'anis vert, que vous ferez infuser dans une chopine de vin blanc, dans un petit pot, puis vous le mettrez sur les cendres chaudes, après l'avoir couvert, et vous ramas-

serez l'eau qui s'attache au couvercle, dont vous en ferez entrer dans l'œil.

Cette eau est résolutive et fortifiante.

Autre.

Faites infuser pendant une demi-heure sur les cendres chaudes, deux ou trois gros de graines de sumach dans un demi-septier d'eau d'euphraise, et cette infusion passée par un linge, servez-vous-en pour mettre dans les yeux.

Cette eau est résolutive et astringente. On l'emploie avec succès pour empêcher dans l'œil l'éruption de la petite-vérole.

Autre.

Prenez vingt-cinq grains de safran, six gros de vitriol bleu, quatre gros de vitriol blanc; pulvérisez exactement le tout à part, et mettez-le dans un flacon avec deux pintes d'eau de fontaine. On peut s'en servir après vingt-quatre heures d'infusion. On laisse les drogues dans la bouteille jusqu'à ce que toute l'eau soit employée. Elle ne se corrompt jamais.

Pour s'en servir, il faut laver l'œil malade avec de l'eau de fontaine pure, puis se bassiner l'œil avec une compresse trempée dans l'eau ci-dessus décrite, et la laisser sur l'œil un *Ave Maria.* Ensuite on verse de l'eau composée dans un vaisseau; on y mêle partie égale d'eau de fontaine; on prend une autre compresse, et on se lave l'œil de temps en temps avec cette eau affaiblie. On peut laisser cette compresse flottante sur l'œil pendant toute la nuit, et continuer jusqu'à guérison.

Cette eau est astringente et résolutive : elle sert aussi pour les blessures, employée de la manière suivante :

On lave d'abord la plaie avec de l'eau de fontaine, puis avec l'eau composée. On laisse sur la plaie pendant trois heures la compresse imbibée de cette dernière; ce temps passé, on en met une d'eau affaiblie.

Si la plaie est pénétrante, il faut saigner le blessé sur-le-champ, laver la plaie avec l'eau composée, dont on fera pénétrer quelques gouttes, et dont on fera boire sept ou huit gouttes au malade, puis on mettra sur la plaie la compresse trempée dans l'eau composée.

Autre.

Prenez deux onces d'eau de roses et autant d'eau de plantin, un demi-gros de corail en poudre, huit grains de couperose blanche, douze grains d'iris en poudre, et le blanc d'un œuf frais durci, que vous couperez par morceaux. Mettez le tout en infusion pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau de faïence couvert; passez la liqueur par une toile de chanvre, et gardez-la dans une bouteille bien bouchée.

On en met dans l'œil de deux en deux heures ou seulement matin et soir, ou bien à volonté, quand il n'est question que de fortifier la vue. C'est un fort bon astringent.

Autre.

Prenez une bonne cuillerée d'iris de Florence en poudre, et gros comme la moitié d'une noix de couperose blanche; battez le tout dans une pinte d'eau commune, et lavez-en l'œil malade, après l'avoir fait tiédir. Il est bon de mettre dessus une compresse trempée dans la même eau.

Ce remède est astringent et résolutif, et bon pour les démangeaisons.

Autre.

Prenez un œuf frais dont vous ferez sortir le jaune et le blanc ; mettez dans la coquille demi-gros de tutie en poudre, vitriol blanc et iris, aussi en poudre, de chacun demi-gros ; remplissez la coquille d'eau de plantin, et la laissez bouillir doucement dans les cendres chaudes, jusqu'à ce que la liqueur ait repris la couleur de café ; retirez la coquille du feu, et versez ce qu'elle contiendra dans un demi-septier d'eau de plantin ; remuez long-temps avec une cuillère ; filtrez la liqueur pour la garder dans une bouteille bien bouchée. Ce remède est astringent, résolutif et adoucissant, bon pour les démangeaisons.

Autre.

Prenez une coquille d'œuf, comme ci-dessus, mettez-y une douzaine de grains de bled, un demi-gros de vitriol blanc, et remplissez-la d'eau de rivière ; remuez continuellement avec une paille, dont vous vous servirez pour ôter l'écume qui s'élevera. Quand il cessera de s'en élever, ôtez la coque des cendres chaudes, et passez la liqueur.

Elle est astringente et résolutive. S'il y a taie dans l'œil, il faut avec une plume y faire tomber une goutte de cette liqueur, tenant la tête panchée jusqu'à ce que l'eau soit séchée. S'il n'y en a point, il suffira d'en faire entrer dans l'œil.

Autre.

Prenez couperose blanche une livre, alun de roche une livre et demie, bol d'Arménie un quarteron, litharge d'or ou d'argent une once ; réduisez le tout en poudre impalpable, et faites bouillir ces poudres jusqu'à siccité dans un pot de terre

vernissé

vernissé avec uue pinte et demie d'eau. Il se formera une pierre au fond du pot. On le cassera pour la retirer.

Prenez environ quatre scrupules de cette pierre, et faites-les dissoudre dans une pinte d'eau, dont on en fera entrer plusieurs fois par jour quelques gouttes dans l'œil, sans agiter l'eau.

Il faut observer qu'en préparant la pierre, l'eau doit bouillir très-lentement, et que le pot doit être neuf.

Cette composition est fortement astringente, et bonne pour enlever l'inflammation des yeux, dans certains cas, et résoudre les taies et taches.

Autre.

Faites bouillir quatre pintes d'eau de rivière, et la jettez toute bouillante dans un pot neuf de terre vernissée, dans lequel il y aura deux gros de vert-de-gris, et autant de couperose blanche. Remuez l'eau avec une spatule tant qu'elle fumera; bouchez le pot, et gardez la liqueur pour le besoin.

Il faut la faire tiédir quand on veut l'employer pour les yeux; mais on l'emploie froide pour la galle, les dartres vives, les vieux ulcères, la brûlure et la gangrenne. Il faut la brouiller avant que de s'en servir.

Cette eau est un détersif puissant, et en même-temps un astringent; elle convient pour les taies, taches et inflammations des yeux.

Autre.

Prenez tutie, sucre candi, os de seiche, fiente de lézard, de chacun un demi-gros; réduisez le tout en poudre subtile, et détrempez-la avec une suffisante quantité d'eau de plantin, à laquelle

vous ajouterez un peu d'eau de roses, et mettez-en le soir dans les yeux.

Ce collyre est détersif et désiccatif. On peut souffler la poudre, au moyen d'un chalumeau, sur le globe de l'œil, ce qui fera merveilles pour en guérir les ulcères et les taches; mais il faut que la poudre soit impalpable.

Autre.

Prenez mouron rouge une poignée, trèfle à taches blanches pareille quantité, herbes de Saint-Jean, marrube blanc, millepertuis, petite pasquerette, verveine, lisimachie aquatique, de chacune demi-poignée, sel commun une pincée: pilez le tout ensemble, et divisez le marc en six parties égales, que vous conserverez en lieu frais, enveloppées de feuilles de choux.

On met un de ces cataplasmes sur l'œil attaqué de tache, enfermé entre deux linges fins. Il est résolutif et émollient.

Autre.

Incorporez un blanc d'œuf frais avec de l'alun jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'onguent; mêlez cet onguent dans la moëlle d'une pomme de reinette, et faites-en un cataplasme entre deux linges que vous mettrez sur les yeux.

Il n'y faut pas laisser ce cataplasme au-delà de deux ou trois heures, à cause de la forte astriction, quoique tempérée par la moëlle de la pomme, qui lui donne une vertu émolliente et adoucissante.

Autre.

Faites durcir cinq ou six œufs frais, pilez les blancs, après en avoir ôté le jaune, avec la gros-

seur d'une noix de sucre candi ; étendez ce mélange sur un linge fin arrêté autour de quelque vaisseau que ce soit ; mettez des cendres chaudes dans un autre vaisseau qui bouche exactement l'orifice du premier, sans toucher le mélange ; distillez jusqu'à siccité, ramassez l'eau qui se trouvera au fond du pot, et faites-en entrer dans l'œil le soir en entrant au lit, et le matin en vous levant.

Ce remède est adoucissant, émollient et détersif.

Poudre.

Prenez fleurs et racines de bétoine et de chicorée sauvage, racines de valériane sauvage, fleurs et racines de guimauve, de chacune une once ; graines de fenouil et de cumin, de chacune une once et demie ; graines de plantin demi-once, réglisse six gros, feuilles de roses rouges une poignée, baies de genièvre une demi-poignée. Faites sécher à l'ombre toutes ces drogues, et mettez-les en poudre subtile, que vous garderez dans un bocal bien fermé.

On prend soir et matin une demi-once de cette poudre dans un verre de bon vin. Après l'avoir pris le matin, on reste une heure sans rien prendre.

C'est un remède excellent pour dissiper toutes les fluxions, chaleurs, boutons et autres maladies des yeux ; il fortifie le cerveau, éclaircit l'ouie, nétoie la poitrine, les reins et l'estomac.

Autres Remèdes.

Voyez poudre de vie, page 27 ; baume du Commandeur, page 79 ; baume sympathique, page 85 ; pierre divine, page 109 ; infusion de baies de genièvre, à l'article des maladies de l'estomac ; baume universel, seconde partie.

J'ajouterai, avant que de finir, qu'un excellent remède pour appaiser la douleur des yeux, leur inflammation, la démangeaison, est d'y faire tomber souvent du lait de femme, sur-tout au sortir de la mamelle, et que les ulcères de cette partie se guérissent parfaitement bien avec toute sorte de fiels incorporés avec le sucre candi ou le suc des fleurs de chevrefeuille, édulcoré avec le même sucre.

Autre pour la Sécité.

(Prenez feuilles de mauve et de guimauve, de chaque trois poignées, de menthe poivrée deux poignées; faites bouillir dans douze pintes d'eau, dans un lieu étroit, bas et bien fermé, de manière que le malade soit perpétuellement exposé à la fumée humide de ce médicament, sans être exposé néanmoins à la vapeur du charbon ou à l'action de la chaleur. *R. du R.*)

ARTICLE X.

Des Maux de Dents, et du Scorbut de la Bouche.

Les maux de dents proviennent ou d'inflammation sur les parties où passent les nerfs qui s'y distribuent, ou d'un catarre qui attaque ces mêmes parties, ou de la carrie qui les corrode. C'est beaucoup dans ce dernier cas si l'on peut par des remèdes soulager pour quelque temps. Le spécifique est de les arracher. Mais comme il vaut mieux souffrir cette opération lorsque le mal est passé, que dans le temps de sa durée; il est avantageux de connaître des remèdes propres à calmer la douleur.

Quant au scorbut des gencives, c'est un engorgement du sang dans ces parties, accompagné d'une putréfaction particulière, qui ébranle les dents jusques dans leurs racines, et rend l'haleine extrêmement mauvaise. Il se guérit par les remèdes internes propres à diviser le sang; et extérieurement, par ceux qui raffermissent la gencive, et en augmente le ressort.

(Il est peu de parties du corps dont l'état particulier de santé soit aussi peu observé dans son principe que la bouche. On ne peut pourtant nier que l'état des gencives et des dents ne soit dans tous les temps de la vie, un des meilleurs moyens d'estimer l'état des humeurs. Une gencive fongeuse et blanche avec surabondance de salive, annonce la cachexie pituiteuse; la gencive fongeuse et rouge, annonce la disposition au scorbut ou dissolution de la partie rouge du sang. Les douleurs des gencives ou celles résultantes de l'altération des dents marchent tellement de front, que le plus souvent on prend l'une pour l'autre. J'ai vu très-souvent des personnes s'être fait enlever toutes les dents et éprouver les mêmes douleurs. Si les dentistes étaient plus capables de distinguer la véritable nature du mal, ils ne passeraient pas aussi lestement à l'extraction des instrumens les plus nécessaires à la digestion et par suite à la santé. Sans doute une dent cariée, et qui est la cause d'une douleur insupportable, veut être enlevée; mais si on avait inspecté l'état de la bouche long-temps à l'avance, on n'eût pas perdu cette dent par la carie, et on eût évité beaucoup d'autres incommodités sur lesquelles l'état de la bouche eût donné les meilleurs avertissemens. En un mot, il n'est pas inutile de se

convaincre qu'il vaut mieux prévenir une incommodité que d'avoir à y remédier quand elle est arrivée, et que c'est spécialement avec les affections des gencives et des dents qu'il faut tenir cette conduite. *R. du R.*)

Pour ôter les Dents sans douleur.

Prenez du sel ammoniac et le distillez dans l'alambic. Déchaussez un peu la dent et la touchez de cette eau; elle tombera sans douleur.

Autre.

Brûlez des vers de terre sur une tuile rouge; vous les réduirez en poudre, dont vous en mettrez dans les dents creuses, et vous les couvrirez de cire.

Autre.

Faites rougir un morceau de fer et le trempez dans du vinaigre, dont vous vous gargariserez la bouche du côté du mal de dents, et le mal cessera.

Ce remède a été éprouvé par M. Huqueville, demeurant à Lille en Flandres.

Infusion pour le Mal de Dents.

Prenez racines d'orties-grièches une bonne poignée, feuilles de roses rouges deux poignées; faites bouillir le tout dans demi-septier de bon vin rouge, et pareille quantité de vinaigre; mettez de cette décoction dans la bouche, aussi chaudement qu'on le pourra souffrir; puis sur la dent douloureuse un morceau de racine de bardane. La douleur cessera sûrement, bien que l'application de la décoction la fasse d'adord augmenter.

Autre.

Prenez dix ou douze feuilles de lierre frais

cueilli, et une pincée de sel; faites-les bouillir dans un demi-septier de vin blanc, jusqu'à réduction au quart, et gargarisez-vous-en la bouche le plus chaudement qu'il sera possible, et cela dans le plus fort de la douleur. S'il y a quelque dent creuse, il faut tâcher d'y faire entrer de la liqueur.

Cette décoction agace les dents pendant deux jours, et oblige de vivre de potage, de riz ou de bouillie; mais ceux qui s'en sont servis ont été bien dédommagés, la douleur n'ayant pas repris depuis qu'ils en ont fait usage.

Autre.

Mettez dans une bouteille de verre une chopine d'eau de fontaine, demi-septier d'eau-rose, trois douzaines de clous de girofle coupés menu, deux gros de canelle, gros comme une noix d'alun de roche; mettez la bouteille découverte à un demi-pied du feu, jusqu'à ce que les clous et la canelle soient précipités, et tournez-la de côté et d'autre, de peur qu'elle ne casse.

On se gargarise la bouche avec cette eau.

Autre.

Prenez une once de gingembre en poudre, faites-la infuser pendant vingt-quatre heures dans quatre onces d'esprit-de-vin le plus rectifié qu'on pourra trouver. Passez la liqueur, et conservez-la dans une bouteille bien bouchée.

On y trempe un petit bouton de coton, et on le met sur la dent malade.

Autre.

Prenez un demi-septier d'eau-de-vie camphrée, un demi-gros de sucre candi, un demi-scrupule d'alun purifié. Agitez long-temps le tout dans un

mortier de fonte, et versez la liqueur dans une bouteille que vous boucherez exactement.

On applique cette liqueur sur les dents et sur les gencives malades.

Machicatoire.

Prenez une petite racine de noyer, ôtez-en la première écorce, et mâchez la seconde sur la dent qui fait mal : le suc qui en pénétrera calmera la douleur.

Emplâtre.

Prenez gros comme une fève de savon noir, incorporez-y pareille quantité de chaux vive ; étendez ce mélange sur un emplâtre ; et pour l'empêcher de couler, faites couler autour un anneau de diapalme, et appliquez cet emplâtre sur la tempe. Ce remède est souverain.

Ou bien : Râpez de la racine de la grande-consoude, et faites-en deux emplâtres, dont vous en mettrez un sur la tempe, et l'autre derrière l'oreille. Cet emplâtre se fait sans addition.

Topique pour le Mal de Dents.

Prenez vingt feuilles de lierre et les faites bouillir dans du vinaigre jusqu'à diminution d'un tiers; pour lors vous y jetterez une pleine main de sel, et vous lui ferez faire quatre à cinq bouillons, et ensuite vous passerez l'eau par un linge ; et de cette eau vous frotterez les gencives, les dents et les tempes.

Autre.

Faites bouillir des feuilles de sauge et de jusquiane avec du vin blanc et du vinaigre. Vous

tiendrez de cette décoction dans la bouche lorsque le mal de dents vous attaquera.

Autre.

Faites cuire des vers de terre sur une pelle rouge ; quand ils seront cuits, vous les broyerez, et vous mettrez de cette poudre dans un peu d'eau, dans laquelle vous tremperez un peu de coton que vous mettrez dans l'oreille du côté du mal.

Autre.

Mettez trois ou quatre gouttes de jus de seneçon dans l'oreille du côté de la douleur, et bouchez l'oreille avec le marc de cette herbe. L'effet suivra de près.

Ou bien : Mettez sur les tempes de petits emplâtres de *laudanum* de la grandeur d'un liard. Couchez-vous, ils vous feront reposer ; car ils appaisent la douleur sur le champ.

Autres Remèdes.

Voyez baume du Commandeur, page 79 ; baume sympathique, page 85 ; boule de mars, page 97 ; pierre stiptique, page 106 ; eau apoplectique, 166 ; premier errhine, page 156 ; infusion, page 158 ; baume universel, dans la seconde partie.

Opiat pour les Dents.

Prenez corail rouge, gomme laque, de chacun demi-once, clous de girofle un gros, alun brûlé deux gros, sauge et romarin de chacun demi-dragme. Pulvérisez le tout séparément, et passez-le par le tamis de soie ; puis incorporez ces poudres dans quatre onces de miel de Narbonne, de sorte que le mélange soit le plus exact qu'il est possible.

On se sert de cet opiat pour nétoyer les dents; il fortifie et resserre la gencive. Mais comme il la dessèche en même-temps, ceux qui ont intérêt qu'il ne leur arrive pas ainsi, auront recours à la suivante :

Autre.

Pulvérisez du pain grillé autant qu'on en peut incorporer dans une demi-once de miel de Narbonne ; passez la poudre par le tamis de soie, et ajoutez, en faisant ce mélange, autant de sel grugé qu'il en peut tenir sur un liard.

On en trempe le coin d'un mouchoir, ou d'une serviette douce dans l'eau ; l'on enlève un peu de cet opiat, et l'on se frotte les dents, elle les blanchit parfaitement, et nourrit la gencive.

Pour blanchir les Dents.

Coupez une paille à l'endroit du nœud ; trempez-la dans l'esprit-de-sel, et frottez-en les dents de haut en bas. Il faut prendre garde d'en mettre sur la gencive, sur-tout si elle est sèche ou corrodée, le remède augmenterait le mal. Il faut aussi-tôt se rincer la bouche avec de l'eau, puis avec du vin.

Bouillon pour le Scorbut de la Bouche.

Prenez deux livres de rouelle de veau, que vous ferez bouillir dans six pintes d'eau ; et lorsque le veau sera cuit, vous y mettrez une poignée de cochléaria et autant de cresson d'eau, que vous éplucherez et couperez sans les laver. Vous leur ferez faire une vingtaine de bouillons ; après quoi vous passerez le tout, et vous en donnerez un bouillon au malade tous les matins, à jeûn.

Le malade prendra, de plus, d'une tisane faite

avec trois poignées de feuilles de raves sur huit pintes d'eau.

Il se gargarisera avec le gargarisme suivant :

Prenez une pinte d'eau d'orge, à laquelle vous ajouterez une once de miel rosat et huit gouttes d'esprit-de-vitriol.

Le bouillon, la tisane et le gargarisme divisent et atténuent le sang épaissi par des acides.

Gargarisme pour le Scorbut.

Faites bouillir dans une pinte d'eau, qu'on réduira à un verre, deux poignées de feuilles de l'espèce de ronces qui vient dans les haies, et porte un fruit noir semblable à la mûre, et que l'on peut manger. Que le malade se gargarise souvent la bouche avec cette eau; et pour mieux faire, mange beaucoup de ces mûres de ronces.

Ou bien : Pilez de la joubarbe, exprimez-en le suc par un linge, et que le malade s'en gargarise souvent la bouche. Ce remède nétoie et fortifie les gencives.

On peut aussi faire usage de toutes les infusions prescrites dans les maladies des dents, excepté de la quatrième.

ARTICLE XI.

De l'Hémorrhagie par le Nez.

RIEN n'est plus commun que les hémorrhagies de cette partie, sur-tout dans la jeunesse : mais aussi rien ne demande moins d'attention, quand elle se renferme dans de justes bornes. C'est une véritable crise, par laquelle la nature cherche à se débarrasser d'un sang superflu. C'est donc pour

prévenir l'épuisement, suite nécessaire des trop grandes effusions de sang, que nous allons prescrire des remèdes. La saignée, les rafraîchissemens, les incrassants, les bains, font ordinairement merveilles dans cette maladie, qui vient presque toujours de la raréfaction du sang. Il est cependant utile d'aider l'opération des remèdes internes par l'application des astringents, ou de remèdes au moins propres à grumeler le sang dans les narines. On pourra dans ce cas avoir recours aux remèdes suivants :

Prenez du poil de lièvre et le mettez dans le nez. D'autres le font sécher et pulvériser, et ordonnent cette poudre en guise de tabac. J'aimerais mieux la dernière manière.

Premier Remède.

La tonture de drap, ou autre étoffe écarlate, mise en poudre fine, fait aussi le même effet, aussi bien que le sang desséché et pulvérisé.

De la vieille argile nétoyée et pêtrie avec du sang sorti de la partie, arrête l'hémorrhagie, en appliquant cette pâte sur le nez.

La fiente de porc mise dans le nez ou sur le front, arrête l'hémorrhagie sur le champ.

Autre.

Exprimez fortement un linge qui ait longtemps servi à laver la vaisselle ; le plus gros et le plus sale est le meilleur; faites-en un peloton le plus serré que vous pourrez ; mettez-le au milieu de l'âtre dans une place que vous aurez nétoyée exprès, et quand ce linge sera brûlé et parfaitement réduit en cendres, vous en ferez prendre au malade comme du tabac.

Autre.

Pilez une poignée d'orties noires, ou d'écorces vertes de sureau, et mettez-en dans les deux narines et sur les oreilles.

La renouée, autrement dit *herbes aux cents nœuds*, arrête sûrement le sang qui sort du nez, en s'en mettant un collier autour du cou, et deux tampons dans les narines.

Le sang qui sort du nez s'applique avec succès sur le front du malade; aussi-tôt qu'il est sec le sang s'arrête.

Suc pour empêcher l'Hémorrhagie par le Nez.

Prenez du plantin, pilez-le, pressez-le bien après l'avoir pilé, et prenez-en la moitié d'un demi-septier.

Autre.

Prenez une feuille de pervenche, mettez-la sous la langue.

Liniment pour arrêter l'Hémorrhagie.

Prenez de la poudre de sang d'arac suffisante quantité; pêtrissez-la avec un blanc d'œuf: vous en mettrez sur un linge que vous appliquerez sur le front.

Autre.

Prenez du jus d'oignons, mêlez-le avec égale quantité de vinaigre; trempez-y du coton et le mettez dans les narines.

Autre.

Buvez de l'eau de menthe.

Autre.

Trempez un linge dans du vinaigre rosat et eau de plantin, et appliquez-le sous la plante des pieds et dans le dedans de la main.

Autre.

Pilez des orties et les mettez sur la racine du nez.

Autre.

Pilez du suc d'orties et de rhue; frottez-en le front, les poignets et les narines.

Autre.

Prenez une poignée de persil, autant des sommités d'orties; faites-les sécher sur une pelle que vous mettrez sur un réchaud. Lorsque ces feuilles seront sèches, vous les arroserez d'eau rose; vous les retournerez sur la pelle, et les ferez sécher derechef; après quoi vous les mettrez entre deux linges, et vous les appliquerez chaudes sous le menton à l'endroit du mal, et vous les renouvellerez une ou deux fois.

Ce cataplasme est fort bon contre l'esquinancie, qui est occasionnée par une suppression de transpiration, ou par un épaississement du sang.

Nota. S'il y avait inflammation, il faudrait faire une saignée ou deux avant d'appliquer le cataplasme.

Autres Remèdes.

Voyez la pierre stiptique, page 106; la pierre divine, page 109; l'eau souveraine, page 110; la poudre de sympathie, dans la seconde partie.

CHAPITRE IV.

Des Maladies du Cou.

Les maladies du cou les plus ordinaires sont les maux de gorge, l'esquinancie et le goître, encore celle-ci est-elle extrêmement rare dans notre pays.

L'esquinancie et le mal de gorge sont des maladies inflammatoires de gorge, dont la première, quand elle est parvenue à un certain point, ôtant la respiration, cause au malade une suffocation qui le fait périr. La partie attaquée sont les muscles du larinx. Dans le mal de gorge ordinaire, outre que l'inflammation est moindre, ce sont les muscles de la déglutition qui sont attaqués; de-là la difficulté d'avaler, et la douleur quand on avale. Cette maladie n'est pas à négliger; car, outre la nécessité où nous sommes de réparer nos forces par l'usage des aliments, il n'est pas rare que l'inflammation de ces muscles se communique à ceux du larinx.

Le goître est un gonflement du gosier, ou, pour mieux dire, des glandes de cette partie qui sont engorgées de sucs indigestes. Cette maladie est très-commune aux habitants des Alpes.

Le mal de gorge et l'esquinancie se guérissent par les saignées, les rafraîchissants de toute espèce, tant pris intérieurement qu'appliqués extérieurement en forme de gargarisme, et par l'application des émollients et des répercussifs sur la partie malade. Il faut observer que dans l'esquinancie sur-tout, il ne faut pas se gargariser la

bouche à la manière ordinaire, qui fatigue les muscles du gosier, mais se contenter de tenir la liqueur dans la bouche.

Le goître se guérit par l'application des résolutifs, par l'opération, si l'on n'a pas lieu de craindre l'hémorrhagie considérable ; et intérieurement par les remèdes qui divisent l'épaississement de la lymphe.

(Il vaut mieux trop redouter dans les maux de gorges que de se laisser prévenir par la maladie, qui n'est presque plus guérissable quand elle est parvenue à un certain degré de force. J'ai vu périr un grand nombre de malades par l'ignorance la plus crasse de gens qui s'ingèrent de pratiquer la médecine, sans en avoir ni les éléments, ni le génie.

L'émétique et le vessicatoire à la nuque, mieux encore que la saignée, employés dans le commencement, sont des moyens toujours sûrs de simplifier la maladie et de la guérir. *R. du R.*)

Boisson pour le Mal de Gorge.

Aussi-tôt qu'on se sentira de la douleur, on se chauffera bien le soir, et l'on prendra un demi-septier de petit-lait avec une once et demie de sirop violat. On peut continuer ce remède jusqu'à guérison.

Gargarisme pour le même Mal.

Faites dissoudre un gros de crystal minéral, et une pincée d'alun dans une chopine d'eau, et dissolvez-y une once et demie de sirop de groseilles ou de mûres.

Autre.

Prenez une carotte, une demi-poignée d'orge commun;

commun; faites-les bouillir dans trois pintes d'eau, jusqu'à diminution de moitié; passez la liqueur, et mêlez-y une once de sirop violat. Il faut employer ce gargarisme tiède, et garantir le gosier du froid, ce qu'il faut toujours observer dans les maux de gorge.

Autre.

Prenez un gros du plus fin salpêtre, mettez-le dans un demi-septier d'eau de fontaine, ou, à son défaut d'eau de puits, avec une demi-once de sirop violat. Si l'usage de ce gargarisme cause un mal d'oreilles, il faut y faire entrer de la racine de plantin commun, observant d'en laisser passer un bout, afin de la retirer commodément.

Cataplasme.

Faites griller de l'un et de l'autre côtés une tranche de pain épaisse d'un doigt, et assez longue et large pour couvrir toute la gorge; pénétrez-la intimement d'huile d'olives, ou pour mieux faire encore, d'huile d'amandes douces, et mettez-la bien chaude sur la gorge du malade, l'assujétissant avec un linge chaud. Si le malade n'est pas guéri deux heures après, il faut réitérer le remède.

Amulète.

Faites sécher à l'ombre deux têtes de vipères, enfermez-les dans un petit sac de taffetas noir, que vous porterez pendu au cou.

Autres Remèdes.

Voyez le baume sympathique, page 85; l'eau stiptique, page 110.

Cataplasme pour l'Esquinancie.

Faites dissoudre un nid d'hirondelle dans le

vin-aigre, et faites un bon cataplasme que vous appliquerez sur la partie malade. On peut réitérer ce remède au bout de douze heures : si le premier n'a pas guéri, le second guérira infailliblement.

Il faut remarquer que les nids d'hirondelles sont meilleurs après que ces oiseaux ont couvé, et que ces nids ne se trouvent que dans les cheminées; ceux qui sont aux fenêtres ou ailleurs, sont des nids de martinets.

Autre.

Prenez une poignée de brunelle, pilez-la avec un peu de beure frais sans sel; mettez ce cataplasme entre deux linges, et l'appliquez sur la gorge. Ce remède guérit l'esquinancie en un jour.

Autre.

Faites amortir une poignée de l'herbe appelée *bec-de-grue*, ou de l'herbe à Robert, dans trois cuillerées de vinaigre et autant d'eau, de façon que ces liqueurs ne bouillent pas, et faites-en un cataplasme que vous appliquerez chaud sur la gorge. Il faut remettre un autre cataplasme pareil au bout d'une demi-heure si le mal presse : mais si le malade est soulagé, il faut s'en abstenir; car on a des exemples qu'une seconde application a causé pendant plusieurs jours une extinction de voix. Le malade doit se tenir bien couvert, pour aider l'effet du remède, qui est l'éruption de la sueur.

Autre.

Faites cuire trois oignons sous les cendres; pilez-les, appliquez-y l'huile de millepertuis; étendez le tout sur de l'étoupe, et appliquez-le sur la gorge.

Autre.

Appliquez autour de la gorge de la personne malade une compresse trempée dans le suc de joubarbe ; réitérez lorsqu'elle sera sèche. Donnez au malade pour boisson ordinaire, une simple décoction d'orge avec le nitre dépuré.

Autre.

Coupez des poireaux par tronçons ; faites-les cuire dans de l'eau et du vinaigre, et recevez-en la vapeur par la bouche, au moyen d'un entonnoir. Appliquez les poireaux sur la partie malade le plus chaud qu'on le pourra souffrir.

Gargarisme.

Faites bouillir des figues grasses dans du lait, dont le malade se gargarisera souvent la bouche.

Autre.

Prenez salpêtre rafiné demi-once, camphre deux gros ; dissolvez le tout dans deux pintes d'eau de fontaine, et que le malade s'en gargarise souvent la bouche, et le plus tôt qu'il peut après que la maladie est déclarée.

Entre les gargarismes, il mettra sur sa langue une couenne de lard bien nette, et où l'on n'aura laissé que très-peu de lard ; elle doit être large de deux travers de doigts : il faut l'y laisser quelque temps ; cependant on lui appliquera le cataplasme suivant sur la nuque du cou :

Prenez un nid d'hirondelles, et la moitié du poids de fiente blanche de chien ; faites cuire le tout dans l'eau de forge de maréchal, et faites-en un cataplasme qu'on appliquera chaud.

Il faut observer qu'on ne doit pas s'opiniâtrer dans l'usage des astringents. S'ils ne résolvent

promptement l'inflammation, ils l'augmentent. Il faut avoir recours aux émollients.

Autres Remèdes.

Voyez le baume sympathique, page 85 ; le remède, page 129 ; le baume universel dans la seconde partie de cet ouvrage.

Pour le Goître.

Lavez une éponge fine de bonne grosseur, jusqu'à ce que l'eau en sorte claire ; faites-la sécher au four jusqu'à ce qu'on puisse la réduire en poudre subtile ; prenez de cette poudre autant qu'il en peut tenir sur le bout du manche d'une cuillère, et la faites entrer tous les matins dans le gosier, le plus avant qu'il se pourra. Il faut que le malade soit à jeûn.

CHAPITRE V.

Des Maladies de la Poitrine.

La poitrine contient deux parties principalement sujettes aux maladies, savoir; le poumon et la pleure ; aussi diviserons-nous ce chapitre en deux articles, dont le premier traitera de l'inflammation de la pleure ; et le second de diverses maladies du poumon.

(Le cœur n'est pas exempt de maladies particulières, et on en dira quelques choses au chapitre des maladies de poitrine. *R. du R.*)

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation de la Pleure, ou Pleurésie.

Cette maladie est accompagnée de fièvre

aiguë, et de douleur poignante dans l'un ou les deux côtés; elle demande à être brusquée, car elle fait des progrès rapides. Tous les remèdes qui répriment la fougue du sang, et qui peuvent le détourner de la partie attaquée, sont ici indiqués, comme la saignée, les rafraîchissants, les incrassants. Les sudorifiques font quelquefois merveilles, employés même au commencement de la maladie; mais s'ils n'enlèvent l'inflammation, ils l'augmentent, et font sûrement périr le malade: aussi les plus prudents balancent-ils beaucoup à les employer. Au reste, l'on en trouvera ici des exemples. L'on applique aussi avec succès des cataplasmes émollients et résolutifs sur le côté malade. On en donnera des formules.

Topique contre la Pleurésie.

Prenez de la fleur de farine, pétrissez-la avec de l'eau; faites-en des tablettes grandes comme un écu d'or; faites-les cuire dans une cuillère de fer avec de l'huile de scorpion (*). Quand elles seront cuites, vous les appliquerez sur le côté malade, le plus chaudement que le malade pourra l'endurer. Vous les renouvellerez jusqu'à dix ou onze fois: pour lors l'abscès crevera, et le malade crachera le pus.

On voit qu'on ne doit se servir de ce topique que lorsque la pleurésie a résisté aux saignées et aux rafraîchissants.

(On se trouve beaucoup mieux du vésicatoire appliqué à l'un et l'autre côtés de la poitrine, aussi-tôt qu'on voit que les premières saignées n'ont pas produit un mieux sensible. *R. du R.*)

(*) L'huile de scorpion se fait en mettant des scorpions vivants dans de l'huile d'amande douce.

Autre.

Prenez un morceau de pâte sans levain, et le faites cuire dans l'âtre, ayant soin de le retourner pour qu'elle cuise des deux côtés; partagez ce pain par le milieu; trempez-en la moitié toute chaude dans l'eau-de-vie, et l'appliquez sur le mal aussi chaudement qu'on le peut souffrir. Si la première application ne réussit pas, il faut réitérer.

Ce remède procure une sueur abondante.

Au défaut de cette espèce de pain, on peut se servir d'une moitié d'un pain blanc d'une livre.

Autre.

Faites chauffer entre deux plats un tampon d'étoupes, façonné en manière de pain; quand il sera chaud, arrosez-le d'eau-de-vie, dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'encens mâle; et appliquez l'étoupe sur le côté malade, vous couchant sur l'autre, s'il est possible.

Ce remède convient également à tous les maux de côté; il a la même vertu que le précédent.

Lavement pour la Pleurésie.

Prenez demi-septier d'urine d'enfant bien sain, deux poignées de son, une cuillerée de miel; mettez le tout dans une pinte d'eau que vous ferez bouillir quatre ou cinq bouillons. Passez le lavement et le donnez. Immédiatement après, vous appliquerez le cataplasme fait de la façon suivante:

Prenez dix crottes de mulet noir, mettez-les dans une pinte de vin blanc, que vous ferez bien bouillir en le remuant. Quand il aura suffisamment bouilli, vous le passerez cinq ou six fois par un linge; et vous y ajouterez suffisante quantité

de fiente de vache, et une chopine de lait. Vous le ferez bouillir de nouveau; après quoi vous le verserez dans un sac que vous appliquerez chaudement sur la partie affligée.

Ce cataplasme est résolutif: il ne faut s'en servir qu'après avoir fait précéder la saignée et les rafraîchissants.

Cataplasme.

Faites un liniment avec le miel mêlé avec une suffisante quantité de chaux vive, et appliquez ce cataplasme sur le côté malade.

C'est un résolutif puissant.

Autre.

Prenez gingembre en poudre, demi-once, poivre noir, aussi en poudre, pareille quantité; trois blancs d'œufs frais: battez le tout ensemble et l'étendez sur de l'étoupe, dont vous ferez un cataplasme que vous appliquerez sur le siége de la douleur. Il faut l'assujétir avec une serviette en quatre doubles, se tenir chaudement pendant la sueur que ce remède provoque, et ne point changer de linge tant qu'elle continue de couler.

Emplâtre.

Tirez une demi-écuellée de suc de queue de pourceau, que vous mettrez sur le feu dans un poëlon. Lorsqu'il commence à bouillir, jetez-y gros comme un œuf de poix-résine, et remuez toujours jusqu'à ce que la poix soit fondue: ajoutez alors pareille quantiré de poix noire, que vous ferez fondre en remuant de même. Enfin, mettez-y autant de cire que vous y aurez mis de poix-résine, et remuez toujours jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Il en résultera un onguent qu'il faut

étendre sur une grosse toile qui n'ait jamais été lessivée. Cet emplâtre s'applique le plus chaud qu'il est possible sur la partie malade, sur laquelle il faut se coucher.

Cet emplâtre est résolutif et sudorifique.

Pour éviter la pleurésie quand on est réfroidi.

Prenez du jus de feuilles de bétoine, du vin blanc égale quantité : buvez-en, tiède, un verre, et tâchez de suer après l'avoir pris.

Eau pour le Mal de Côté.

Prenez des feuilles de bourrache, pilez-les dans un mortier, mettez-les ensuite sur le feu dans un poëlon, sans y mettre de l'eau; ôtez le poëlon quand vous verrez les feuilles bien amorties : Vous en exprimerez l'eau, et en boirez un bon verre, et vous garderez le lit.

Le suc de bourrache est un léger sudorifique; il divise le sang grumelé.

Eaux distillées.

L'eau distillée de l'herbe à Robert, est un merveilleux remède contre la pleurésie : c'est un résolutif puissant. On en donne au malade cinq ou six onces par jour.

L'eau distillée de bourrache fait aussi le même effet. On la donne à pareille dose.

Les sucs dépurés de ces plantes ne le cédent point en vertu aux eaux distillées.

Infusion pour la Pleurésie.

Prenez trois ou quatre bonnes poignées de feuilles d'orties piquantes; hachez-les bien, et faites-les bouillir dans une pinte de bon vin, que vous ferez réduire à un verre. Passez la

liqueur; mêlez-y deux ou trois cuillerées d'huile d'olives, et la faites avaler au malade, qui suera beaucoup et sera guéri.

Cette liqueur est incisive et cordiale.

Autre.

Prenez des fleurs de genêt, de scabieuse, de chardon bénit, de chacun une bonne pincée: faites-les infuser dans une chopine d'eau. Le malade en prendra tous les matins un verre; et il se frottera le côté douloureux avec l'huile de genêt.

Ce remède est incisif et atténuant; c'est pourquoi il ne faut l'employer qu'après qu'on aura diminué la fièvre et l'inflammation par les saignées, les rafraîchissants et les humectants.

Autre.

Prenez des fleurs de coquelicot, en poudre, le poids d'un écu, que vous ferez infuser un demi-quart d'heure dans une pinte de vin blanc. Vous le remuerez avant d'en donner au malade.

Le coquelicot est pectoral, adoucissant, et excite les crachats: mais comme il échauffe un peu, il ne faut le donner que le quatrième jour de la pleurésie.

Autre.

Prenez du corail rouge en poudre, le poids d'un écu, dans quatre onces d'eau de chardon bénit. Vous pouvez continuer ce remède pendant quelques jours. Il est adoucissant et sudorifique. Il ne faut le donner que le quatrième jour de la pleurésie.

Autre.

Prenez du safran, le poids d'un écu; faites-le sécher sur une pelle chaude, et mettez-le

ensuite bouillir un peu dans un demi-verre de verjus; passez-le par un linge et le donnez au malade, que vous couvrirez bien.

Ce remède est adoucissant et apéritif, et peut convenir dans la pleurésie, le troisième jour.

Autre.

Prenez six germes d'œufs frais, trois cueillerées d'eau de plantin, autant de chardon bénit; délayez les six germes dans ces eaux, et mettez le tout sur les cendres chaudes, jusqu'à ce qu'il commence à chauffer; donnez-le ensuite au malade, qui n'aura rien pris trois heures auparavant, et ne prendra rien que trois heures après, à moins qu'on ne craigne qu'il ne tombe en faiblesse: pour lors on pourrait lui donner un demi-bouillon.

Il faut le bien couvrir, et le laisser dans sa sueur tant qu'il pourra la supporter. On pourra lui mettre des serviettes chaudes sur l'estomac.

Ce remède ne convient que lorsqu'on a fait précéder les saignées et les rafraîchissants.

Autre.

Prenez huit grains de sang de testicules de bouc, ou de bouc même; mettez-les dans un bouillon.

C'est un remède sudorifique; il ne faut le donner qu'après avoir saigné et rafraîchi le malade.

Autre.

Le suc des feuilles de scorsonère en été, ou des racines en hiver, donné à la dose de trois onces, guérit la pleurésie vraie ou fausse.

L'infusion de fiente de cheval dans le vin blanc après vingt-quatre heures, et donnée le matin à la

dose d'un verre, fait un fort bon effet. On peut continuer ce remède plusieurs jours.
Ce sont deux sudorifiques.

Autre.

Aussi-tôt que quelqu'un se trouvera attaqué de pleurésie ou mal de côté, incorporez vingt-cinq à trente gouttes d'huile de sauge dans du sucre, et dissolvez le tout dans deux ou trois onces d'eau de chardon bénit ou du vin d'Espagne, s'il n'y a pas de fièvre. Faites prendre le tout au malade, et couvrez-le bien, afin qu'il sue. Après l'opération du remède, le malade se trouvera guéri, ou du moins tellement soulagé, qu'il ne doutera plus de sa guérison.
Ce remède est cordial et incisif.

Sirop pour la Fluxion de Poitrine.

Faites cuire dans une pinte de vin blanc une poignée de raisins de Corinthe, trois figues de Marseille, sucre, canelle, girofle, de chacun une dragme.
Faites-en boire soir et matin au malade.
Cette décoction est bonne à la fin d'une pleurésie et fluxion de poitrine, et lorsqu'il n'y a plus de fièvre.

Autre.

Prenez pour deux liards de réglisse, deux onces de figues grasses, deux onces de raisins de Damas, deux onces de jujubes, deux onces de sebestes, deux onces de dattes; faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à réduction de moitié. Passez la décoction dans un linge, et y ajoutez pour trois sous de sucre candi pilé. Faites bouillir

la décoction jusqu'à ce qu'elle soit réduite à un demi-septier.

Le malade prendra de ce sirop par cuillerée, de demi-heure en demi-heure. Il est adoucissant et restaurant.

Autre.

Prenez plein un verre de jus de cerfeuil et d'eau-de-vie ; donnez-le au malade au commencement de la pleurésie.

Cette potion est diurétique et sudorifique.

Bouillon pour le Mal de Poitrine.

Prenez six gros navets, lavez-les bien et les faites bouillir dans de l'eau l'espace d'une minute. Jettez cette première eau, et les mettez dans une seconde avec une livre de ruelle de veau. Faites-la bien cuire, et réduisez l'eau à trois bouillons: pour lors vous le passerez et vous en donnerez les matins au malade, avec un peu de sucre candi.

Ces bouillons sont bons pour la toux invétérée, pour déterger les poumons après un abscès, et pour l'asthme.

Autre.

Prenez les pattes et les queues de trente écrevisses, concassez-les un peu dans un mortier, et vous les ferez cuire avec un poulet dans deux pintes et demie d'eau, jusqu'à consommation d'une pinte et un septier. Pour lors vous passerez le bouillon dans un tamis, et vous y ajouterez trois onces et demie d'orge mondée bien lavée dans de l'eau chaude. Vous ferez bouillir le tout à petit feu dans un pot de terre neuf bien couvert, jusqu'à ce que l'orge soit crevée; et pour lors vous passerez le tout dans un tamis; vous pilerez l'orge dans un mortier de marbre, après quoi vous le

détremperez bien dans le bouillon, que vous passerez derechef dans un gros tamis.

Le malade en prendra tous les matins une chopine, avec une once de suc de roses. Il les continuera pendant quinze jours ou trois semaines.

Ces bouillons sont fort bons pour la phthisie et pour l'asthme.

Autre Bouillon de M. de l'Orme.

Prenez de buglosse, de bourrache, de chiendent, de chicorée sauvage, feuilles et racines, d'aigremoine, feuilles et racines, de pissenlit, feuilles et racines, de chacun une poignée; une racine d'oseille, une livre de chair de veau. Mettez le tout dans un pot de fer neuf, avec six pintes d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution de moitié.

Le malade en prendra environ une chopine quatre heures avant dîner, et autant quatre heures après.

Ce bouillon est rafraîchissant, humectant et apéritif. Il est bon pour la pleurésie, pour la fluxion de poitrine et pour l'asthme: mais on ne doit en prendre que le quatrième ou le cinquième jour de la pleurésie et de la fluxion de poitrine.

Quand on le prend pour l'asthme, il est bon de se purger avant d'en prendre, et de continuer à se purger tous les quinze jours.

Potion pour la Pleurésie.

Prenez un petit verre d'eau-de-vie, deux petits verres de jus de cerfeuil, mêlez le tout ensemble, et vous le partagerez par la moitié. Vous donnerez le premier verre le matin, le second un

quart-d'heure après. On partage la dose par le moitié pour un enfant.

Il ne faut pas donner cette potion si la fièvre est violente ; on ne risque rien de la donner dans le déclin de la pleurésie.

Autre.

Prenez un plein verre de jus de chicorée, et le donnez au malade dans le commencement de la fluxion de poitrine. Ayez soin de bien couvrir le malade, afin qu'il sue, et ne lui donnez rien que lorsque la sueur cessera.

Tisane Pectorale Purgative.

Prenez capillaire de Canada, jujubes, sebestes, dattes, crystal minéral, de chacun deux gros ; demi-once de jus de réglisse, deux onces de manne grasse, deux onces de figues grasses, deux onces de raisins de Corinthe, deux onces de sucre candi, une once de séné, une poignée de graines de genièvre, bourrache, buglosse, scolopendre, fumeterre, lierre terrestre, petite-sauge, chicorée sauvage, les feuilles, une pincée de chaque sorte ; une poignée de fleurs de bouillon-blanc, et autant de fleurs d'orties, deux petites racines de guimauve.

On fera bouillir le tout, excepté le sucre candi, le crystal minéral et la manne, dans six pintes d'eau, qu'on réduira à quatre pintes. On passera la décoction dans un linge ; et après l'avoir passée, on y fera fondre le sucre candi et le crystal minéral : on prendra un peu de la tisane pour y faire fondre la manne ; après qu'elle sera fondue, on le passera et on la mêlera avec la tisane.

Le malade en prendra un demi-septier le matin, à jeûn, une heure après un bouillon : un demi-

septier une heure avant dîner, et un autre demi-septier avant de se coucher. Il observera de le prendre tiède.

Cette tisane est adoucissante, atténuante, purgative : elle convient dans le déclin de la pleurésie et de la fluxion de poitrine.

Bol.

Prenez un gros d'ambre jaune, et un gros de poudre de noisettes communes ; faites avaler le tout au malade dans un peu de vin vieux.

Ce remède est cordial, incisif, résolutif.

Autre.

Prenez une pomme de reinette, faites-y une ouverture, comme si vous en vouliez tirer un bouchon ; mettez dans ce trou quatre grains d'encens mâle, et recouvrez la pomme avec ce que vous en aurez ôté. Liez ce bouchon avec du fil ; faites cuire la pomme à petit feu ; de façon qu'elle soit cuite jusqu'au cœur ; faites manger le tout au malade. Ce remède le fera sueur ; et l'on a plusieurs expériences de ses succès.

Un ou deux gros de poix-résine en poudre, donnés au malade dans un verre de vin blanc, le font suer copieusement, et le guérissent d'un jour à l'autre sans saignée. On donne ce remède comme infaillible.

Il faut observer que les doses des remèdes internes ont été faites pour des personnes faites, et non pour des enfants. Il faudra donc les diminuer à proportion de l'âge.

Poudre Anti-phthisique.

Prenez du soufre vif deux scrupules ; pulvérisez-le, et ajoutez-y autant de sucre, de poudre

de scabieuse et de buglosse. Délayez ces poudres avec un jaune d'œuf frais dans de l'eau de buglosse et de marjolaine ; après quoi vous ferez prendre cette potion au malade, et vous tâcherez de le faire promener.

Cette potion est légérement sudorifique, cordiale, pectorale, détersive; elle est bonne pour les phthisiques, asthmatiques et les poumoniques. Ceux qui craindront de devenir poumoniques, pourront en prendre deux fois le mois.

Autre.

Prenez un poulet, remplissez-lui le corps de pulmonaire, d'orge, et ajoutez-y un demi-quarteron de sucre. Mettez le poulet ainsi farci dans un pot de terre neuf, qui tienne une pinte et chopine d'eau. Quand le poulet sera bien cuit, vous passerez par un linge le bouillon, que vous diviserez en deux. Vous en donnerez un le matin au malade, et l'autre lorsqu'il se couchera.

Ce bouillon est fort bon pour les poumoniques: il est incrassant et adoucissant.

Autres Remèdes.

Voyez poudre purgative, page 27; tisane rafraîchissante, page 31; baume du Commandeur, page 79; baume vert, page 95; deuxième élixir, page 102; quatrième élixir, page 105; infusion fébrifuge, page 120; cataplasme, page 157. *Voyez* seconde infusion, page 187; infusion purgative, page 196.

ARTICLE II.

Des Maladies du Poumon.

§. I. *Du Mal de Poitrine.*

Le mal de poitrine est une douleur ordinairement sourde de la poitrine, causée par le vice du sang qui traverse les poumons, ou par le défaut du poumon même, par lui-même faible, et peu capable de résister au violent exercice qu'il est obligé de faire sans cesse.

(La douleur prend différents caractères, selon la nature particulière de la partie affectée. La douleur que produit l'affection de la pleure est très-piquante et fait moins craindre la suffocation : celle du poumon est plus inquiétante et moins aiguë ; enfin, celle cordiale est tout à la fois aiguë et morale à l'excès.

Le cœur joue un grand rôle dans toutes les affections, et n'est pas exempt d'être affecté en lui-même. Ces affections principales sont la palpitation et l'oppression cardiaque, auxquelles se rallient la syncope et plusieurs autres affections.

Les femmes cachectiques, les histériques, comme celles qui ont les pâles couleurs ; les hypocondriaques, les scorbutiques, les goutteux et les asthmatiques ; ceux qui vivent dans la crapule et l'oisiveté, les valétudinaires, les gens âgés et très-maigres, etc., y sont les plus exposés.

Les affections convulsives du cœur exigent un régime bien entendu, quant aux remèdes ; il faut éviter avec soin les hypnotiques, ou assoupissants, qui sont dans ce cas très-dangereux.

Les stomachiques et les anti-spasmodiques sont les moyens à préférer. *R. du R.*)

Comme une partie des remèdes qui seront indiqués plus bas, ne répond pas à une seule indication, ils seront rangés par classes, non par rapport à leurs vertus, mais à leur préparation.

Tisane.

Prenez deux cuillerées de ris, et cinq ou six racines de grande-consoude; faites bouillir le tout doucement pendant une heure, dans trois chopines d'eau de rivière.

Cette tisane adoucit l'acrimonie du sang, et est en même-temps détersive.

Prenez jujube, sebeste, de chacune demi-once, miel de Narbonne deux onces, sucre candi rouge une once, deux racines de guimauve; râtissez les racines, coupez-les par morceaux, et mettez-les avec le reste dans trois pintes d'eau, qu'on fera bouillir jusqu'à diminution d'un tiers. En ôtant le coquemar du feu, jetez-y une bonne pincée de fleurs de coquelicot. Lorsque la tisane sera réfroidie, passez-la par un linge bien blanc. On en prend trois écuellées par jour, après l'avoir fait réchauffer.

Quelques personnes ajoutent à cette tisane un gros de racines de salsepareille et autant d'esquine: d'autres n'en veulent pas, à cause de leur vertu sudorifique.

Pendant l'usage de cette tisane, on prend un bouillon fait avec une livre de veau, et un mou de veau, cuits dans une marmite avec autant de sel qu'il en faut pour saler un œuf, observant de laisser sortir le gosier de la marmite, afin que toute l'écume sorte par-là. Cette quantité de viande est pour faire deux bouillons.

Cette tisane est adoucissante et incrassante.

Autre.

... une poignée de fleurs de violette, une ... de croisette, une de pulmonaire, une ... s d'âne, une d'ache franche, une de cer... et deux onces de jujubes. Faites bouillir ... dans trois pintes d'eau que vous ferez ré... à deux. Ajoutez alors deux onces de miel ... bonne; faites bouillir jusqu'à ce que le ... écumé, et passez la liqueur.

... prendra deux verres le matin, un l'après ... et un en se couchant.

...tte tisane est incisive, adoucissante, cor... elle purifie le sang.

Autre.

...nez gros comme la tête de pulmonaire de ... bien lavée; faites-la bouillir dans quatre ... d'eau, jusqu'à diminution de moitié. Passez ... liqueur sans expression par un linge net. Mettez ... colature une demi-livre de miel de Nar... : faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il ait jeté ... écume, et gardez la liqueur dans des bou...

...en prend deux verres le matin, à jeûn, deux ...es trois heures après le dîner, et autant trois ... s après le souper.

...tte tisane est rafraîchissante, désiccative et ...ctorante. C'est un fort bon remède pour adou... poitrine, et la débarrasser des glaires et vis...cés qui s'y déposent.

Sirop.

Mettez dans un coquemar de terre vernissée ... écuellée d'orge commune bien lavée, des

quatre capillaires deux poignées, quatre racines de guimauve, une racine de pas-d'âne, et trois chopines d'eau. Faites bouillir le tout jusqu'à ce que l'orge commence à crever. Passez la liqueur par un linge net, et laissez reposer la colature jusqu'à ce que toutes les parties hétérogènes se soient précipitées. Versez-la par inclination dans le même coquemar, et faites-y cuire six grosses pommes de reinette, un quarteron de figues, autant de jujubes, de dattes, de sebestes, de raisins de Damas, et de réglisse bien nétoyée et concassée, observant de ne pas faire bouillir la réglisse. Passez la liqueur dans un linge, et ajoutez-y autant de sucre ou de miel de Narbonne qu'il en faut pour un sirop.

On en prend une cuillerée de temps à autre. Il est incrassant, rafraîchissant, adoucissant, émollient.

Autre.

Coupez un chou rouge par morceaux, et mettez-le dans un coquemar vernissé que vous remplirez d'eau. Mettez le coquemar au feu, et l'y laissez pendant deux heures, de sorte que l'eau ne bouille pas et ne fasse que frémir. Otez le coquemar, et passez la liqueur à travers un linge; recevez-la dans une bassine à confitures, où vous la ferez cuire à consistance de sirop, avec une livre de miel de Narbonne.

On prend une cuillerée de ce sirop tous les matins, à jeûn, pendant deux ou trois mois, et s'il est besoin de se purger pendant ce temps, il faut n'employer que la casse.

Ce sirop humecte et adoucit la poitrine.

Autre.

Prenez deux poignées de bétoine, racines de grande et petite-consoude, capillaires, pulmonaire, pas-d'âne, pimprenelle, de chacune deux poignées; faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à diminution de moitié. Un peu avant que d'ôter le vaisseau du feu, jetez-y une poignée de roses de Provins. Passez la liqueur après qu'elles auront jeté une douzaine de bouillons, et faites le sirop avec une livre de sucre.

On prend matin et soir une cuillerée de ce sirop, observant de se purger de temps en temps avec la casse seulement, de souper très-légèrement, et de n'user que de viandes de facile digestion.

Ce sirop est incisif, détersif, fortifiant.

Autre.

Prenez douze paquets de *ros solis*, autrement dite *herbe à l'étoile*; deux paquets de pulmonaire. Epluchez bien le tout, et le mettez dans une cruche de grès neuve, avec six pintes d'eau, que vous ferez bouillir dans un chaudron, et que vous verserez sur vos plantes. Bouchez bien la cruche, et la tenez pendant trois jours sur les cendres chaudes. Passez la liqueur par une étamine; mesurez l'eau qui en découlera, et sur chaque pinte mettez une demi-livre de sucre, et faites un sirop.

Ce sirop est incisif, désiccatif et consolidant.

Autre.

Prenez un mou de porc, une poignée de chacun des quatre capillaires, une poignée de pulmonaire, racines de nénuphar un quarteron; coupez le tout menu, et faites-le cuire dans quatre pintes

d'eau, jusqu'à diminution de trois quarts. Passez la liqueur avec expression, et faites-en un sirop avec une suffisante quantité de sucre ou de miel.

Ce sirop est rafraîchissant et incisif, expectorant.

Bouillie pour adoucir le sang et engraisser.

Prenez de la plus belle orge qu'il sera possible de trouver; faites-la moudre par une meule dont on ait ôté toute autre farine; passez votre farine d'orge par le tamis de soie, et remplissez-en à force un sac de coutil, auquel on n'aura laissé d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour y faire entrer la farine, et la bien presser. Achevez de coudre le sac, aux deux bouts duquel on aura laissé une oreille. Mettez sur le feu un chaudron plein d'eau, à l'ance duquel vous attacherez le sac par une des oreilles. En même-temps que l'oreille d'en-bas sera pressée vers le fond par un poids de fer ou de plomb qu'on y aura attaché, pour l'empêcher de surnager, faites bouillir cette eau, le sac plongeant en entier, pendant quinze heures de suite. A mesure que l'eau diminuera, il faut en remettre de bouillante, de sorte que celle du chaudron ne cesse jamais de bouillir, et qu'elle surmonte le sac de trois travers de doigts. Au bout des quinze heures, retirez le sac du chaudron et le portez dans une étuve jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Décousez le sac, ôtez-en la farine, vous la trouverez en masse, envelopée d'une croûte noire qu'il faudra séparer.

Prenez une bonne cuillerée de cette farine, et faites-en une boullie avec une chopine de lait de vache, du jour, et mangez cette bouillie au lieu de souper, tous les jours pendant un mois. Rien

n'adoucit mieux le sang, et n'engraisse plus promptement.

Pâte Anti-phthisique.

Prenez autant que vous voudrez de cette farine, et faites-en une bouillie épaisse avec de l'eau de roses et du sucre candi à volonté. Quand elle sera bien cuite, versez-la sur un papier bien net, laissez-la sécher, et coupez-la en morceaux de telle figure qu'il vous plaira.

Les phthisiques se trouvent extrêmement bien de l'usage de cette pâte, qui adoucit le sang, fortifie le poumon, le déterge, et consolide même ses ulcères, si l'on en croit l'auteur de cette composition, qui se sert de farine d'orge d'hiver, au lieu d'orge de mars.

En substituant une décoction de graines de guimauve à l'eau de roses, en y mettant un peu de sucre candi ou rosat, on aura une pâte de guimauve très-adoucissante, agréable au goût, et qui ne le cédera en rien aux plus vantées de ce temps-ci.

Bouillon.

Prenez une livre de rouelle de veau, que vous couperez par petits morceaux, après l'avoir battu. Prenez feuilles de chicorée sauvage, cerfeuil, houblon, laitue, bourrache et buglosse; lavez-les et les coupez menu. Il faut une poignée de chacune de ces herbes. Mettez le veau et les herbes dans un pot, lit par lit, commençant par un lit de veau. Couvrez le pot, et luttez-en le couvercle avec de la pâte, et la pâte d'un cuir que vous lierez autour du pot. Faites cuire le tout au bain-marie pendant trois heures, entretenant toujours dans l'eau la même chaleur. Passez les herbes et le veau

par un linge avec expression, et prenez ce bouillon tous les matins, à jeûn.

Il est rafraîchissant, diurétique et purifie le sang.

Autre.

Prenez fleurs de pas-d'âne, de pied-de-chat, de romarin, de chacune deux gros; laitue, pourpier, de chacun demi-poignée; pulmonaire, fumeterre, de chacune une bonne demi-poignée, aigremoine, cerfeuil, de chacun une bonne pincée; bugle, sanicle, de chacune un petit bouquet; une grosse demi-poignée des quatre capillaires; une racine de guimauve. Faites cuire le tout dans trois chopines d'eau avec une pincée de seigle, autant de ris, et la moitié d'un mou de veau; et faites réduire le tout à trois demi-septiers, dont on fera trois bouillons. Le premier sera pris le matin, à jeûn, le second trois heures après le souper, et le troisième le lendemain matin, et ainsi à continuer tant qu'il conviendra de le faire.

Ce bouillon purifie le sang, fortifie la poitrine, la déterge, est désiccatif, vulnéraire et incisif.

Autre.

Prenez les pates et la queue de douze écrevisses, de rivière; pilez-les de sorte qu'elles soient réduites en pâte très-fine, et faites leur jeter quelques bouillons dans une casserole où vous aurez mis une pinte d'eau; jetez-y une pincée d'orge mondée, et faites réduire le tout à un demi-septier. Passez la liqueur avec expression par un linge bien net; faites-y fondre une cuillerée de sucre en poudre, et prenez le bouillon chaud.

On peut prendre trois de ces bouillons par jour, un le matin, à jeûn, le second trois heures

après le dîner, et le dernier trois heures après le souper.

Ce bouillon purifie le sang, et fortifie merveilleusement la poitrine.

Autre.

Prenez un poumon de veau, coupez-le par morceaux et le lavez bien; mettez-le dans un pot avec une bonne cuillerée de ris battu, des dattes, des figues, des jujubes, des sebestes, des raisins de Damas, de chacun une once; une poignée des quatre capillaires, lierre terrestre, polipode de chêne, pas-d'âne, pervenche, choux rouges, de chacun une poignée. Nétoyez bien le tout, et faites-le bouillir, après l'avoir coupé et lavé, dans une suffisante quantité d'eau pour en faire trois bouillons, dont on prendra le premier le matin, à jeûn, le second trois heures après le dîner, et le troisième en se couchant. Il faut dissoudre dans chaque bouillon un gros de sucre, et y mêler douze grains de poudre de safran. On peut continuer l'usage de ces bouillons un mois et plus.

Ils sont incisifs, détersifs, fortifiants, incrassants, propres à purifier le sang.

Autre.

Prenez environ plein la forme d'un chapeau de colimaçons; faites-les dégorger dans l'eau chaude, et faites-les cuire au bain-marie dans une pinte d'eau avec trois quarterons de rouelle de veau. Otez le pot quand le veau sera cuit. On prend trois de ces bouillons par jour, et l'on continue jusqu'à guérison.

Ce bouillon rafraîchit, épaissit et consolide; il est propre pour les ulcères du poumon.

Autre.

Mettez dans un pot de terre neuf, tenant environ trois pintes, une fressure de veau toute entière, le cœur compris, mais en supprimant le foie; un poulet, dans le ventre duquel on aura mis une poignée d'orge mondée, sebestes, jujubes, raisins de Damas, de chacun douze, et qu'on aura recousu. Mettez le pot, sans sel, à un feu médiocre, après avoir lutté le couvercle. Au bout de trois heures, qui est le temps nécessaire pour que le bouillon soit réduit à moitié, découvrez le pot, et jetez-y une poignée de pulmonaire. Quand elle aura jeté quelques bouillons, passez le tout sans expression, et faites-en trois bouillons, que le malade prendra en une seule matinée, à la distance d'une heure, et restant deux heures après le dernier sans prendre de nouriture.

Ce bouillon est adoucissant, rafraîchissant, incrassant.

Infusion.

Prenez racines d'iris ou flambe à fleurs bleues; pilez-les et en tirez le suc, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée.

Prenez véronique, pulmonaire, fraisier et piloselle, de chacun une bonne poignée; faites-les infuser sur les cendres chaudes, dans trois chopines de vin blanc, que vous passerez avec expression, étant encore chaud, et que vous garderez à part dans une bouteille bouchée.

Mêlez une demi-once de suc d'iris avec un verre de vin préparé, et faites-le prendre au malade, à jeûn, tous les jours au matin jusqu'à guérison.

Cette préparation est incisive et détersive.

Il faut observer que les sucs des plantes fer-

mentent, à moins qu'on ne mette de l'huile dessus pour les préserver du contact de l'air, et que l'usage de ce remède étant habituel, à moins de tirer ce suc fréquemment, il serait beaucoup plus commode de faire cuire ce suc en consistance de sirop avec une suffisante quantité de bon miel.

Eau distillée.

Prenez feuilles de pulmonaire, sanicle, mélisse, buglosse, lierre terrestre, véronique, racines de grande-consoude, de chacune deux poignées; écrevisses de rivière concassées deux livres, huit pintes de lait de vache; distillez le tout au bain-marie, suivant les règles de l'art.

La dose est de six à sept onces matin et soir.

Cette eau est balsamique, détersive, fortifiante, propre à purifier le sang, et aux estomacs qui ne peuvent supporter le lait.

Bol.

Prenez le jaune d'un œuf au sortir de la poule, ou, si l'on ne peut l'avoir tel, qu'il soit du jour, vous le mettrez dans l'eau tiède pour lui donner le même degré de chaleur que s'il sortait de la poule; ôtez-en exactement le germe et le blanc, mettez le jaune dans une cuillère avec deux grains de safran en poudre; remplissez la cuillère de bon vin d'Espagne, et avalez ce remède, à jeûn, ne mangeant que trois heures après. Il faut en prendre autant l'après midi, trois heures au moins après le dîner, et avant le souper, afin que les aliments ne se mêlent pas avec le remède. On peut cependant boire à sa soif.

On use de ce remède neuf jours de suite, puis on change d'air. Il a fait des cures merveilleuses. C'est un balsamique qui purifie le sang.

Poudre.

Prenez chardon bénit bien sec une once, racine d'Arum demi-once, anis vert et graines de fenouil, de chacun deux gros; fleurs de soufre une once: mettez les racines, graines et feuilles en poudre subtile, et mêlez le tout. La dose est d'un gros, soir et matin.

Ce remède fortifie merveilleusement la poitrine, divise les phlegmes et viscosités, dont le séjour pourrait l'ulcérer, et facilite l'expectoration.

Autres Remèdes.

Voyez élixir de propriété, page 56; le baume sympathique, page 85; le bouillon rafraîchissant, page 154; la poudre, page 184.

§. II. *Du Crachement de sang, et de l'Ulcère du Poumon.*

Le crachement de sang est causé par la rupture ou l'érosion de quelque vaisseau de la poitrine, soit que le sang soit trop épais, trop raréfié ou trop âcre. De ces trois cas le dernier est le plus fâcheux, parce qu'il est extrêmement difficile de corriger la masse du sang assez promptement pour que le mal ne dégénère pas en ulcère: maladie qu'on peut appeler incurable, bien qu'il y ait des exemples de guérison.

L'ulcère est encore causé par le séjour de la matière qui aurait dû sortir par la transpiration insensible, et qui est retenue dans les glandes ou dans les bronches par quelqu'une des causes qui suppriment cette excrétion.

Il est aisé de concevoir la manière dont ces

maladies doivent être traitées. L'épaisseur du sang se corrige par la saignée et les remèdes incisifs ; sa raréfaction par la saignée, les acides, les rafraîchissants, les incrassants ; l'ulcère, par les remèdes consolidants, détersifs, adoucissants et incrassants ; l'âcreté du sang, par les diurétiques, les incrassants, les adoucissants. Nous renvoyons sur ces différents remèdes au chapitre des remèdes généraux, et à l'article précédent.

(Il n'est que trop commun d'être appelé à remédier à des accidents qui ne sont que les résultats de désordres commencés depuis longtemps. Le tubercule crud, ou la concression anomale dans le poumon, donne une douleur sourde et détermine enfin le crachement de sang et l'ulcère du poumon, etc. On ne peut donc surveiller avec trop d'attention toutes les douleurs de la poitrine. Une attention particulière au tempérament *propre* du sujet, aux maladies qu'il a éprouvées, et sur-tout si la phthisie est héréditaire, peut être d'un grand secours dans le choix des moyens curatoires. *R. du R.*)

Eau distillée pour le Crachement de Sang.

Prenez les feuilles de verveine, faites-les distiller, et donnez-en une once ou deux au malade, à jeûn, réitérant dans le cours de la journée, si le cas est pressant.

Si l'on n'a pas d'alambic, on peut piler la verveine, en extraire le suc, et en prendre la même quantité.

Si l'on ne trouve que de la verveine sèche, on l'infusera dans le vin blanc, et l'on prendra cette infusion.

Julep.

Mettez en poudre une pincée de fiente de souris; délayez la dans deux onces d'eau de plantin; ajoutez-y un peu de sucre, ou quelques gros de sirop de grande-consoude; et prenez cette dose deux fois par jour, ou plus s'il en est besoin.

Bol.

Prenez un jaune d'œuf frais, mêlez-y un demi-gros ou un gros de poudre de racines de geinsing, faites-en un bol.

Ou bien : Prenez un demi-gros de rhubarbe grillée et réduite en poudre, dans un jaune d'œuf, du pain à chanter, ou quelque liqueur appropriée, telle que deux onces de suc de mille-feuille.

Autre.

Le malade étant suffisamment saigné, faites-lui prendre dans du pain à chanter un gros de cire d'Espagne réduite en poudre impalpable, et par-dessus un œuf frais, sans boire. Trois heures après on lui donnera eau de plantin et suc d'orties grièches dépuré, de chacun quatre onces, chauffés au bain-marie, dans lesquels on aurait fait dissoudre un gros de *sperma ceti*, et deux onces d'huile d'amandes douces. Cette quantité est pour deux doses, dont la première sera prise comme on vient de le dire, et l'autre quatre ou cinq heures après. On donnera un bouillon entre deux.

Si le crachement continue, il faut réitérer la saignée, augmenter la dose de cire d'Espagne, et continuer jusqu'à guérison.

Pendant ce temps, le malade ne doit point chanter, souffler, faire d'efforts. Il fera bien de garder le lit, et de s'y tenir plutôt assis que

couché ; à quoi l'on réussira en mettant plusieurs coussins sous ses épaules.

Sa boisson ordinaire doit être la décoction de coquelicot et de grande-consoude.

Quand le crachement sera passé, on lui fera prendre, au soir, une dose de baume de copahu.

Après avoir cessé ce remède, on lui donnera, à jeûn, un gros d'un opiat composé avec les roses de Provins incorporées dans la râpure de pommes de reinette, l'un et l'autre pilés ensemble jusqu'à ce qu'il s'en forme un opiat de consistence ordinaire. Trois heures après avoir pris l'opiat, on lui donnera un bouillon. Il continuera l'usage de cet opiat pendant huit jours, et sa boisson sera l'eau de ris ; il aura cependant soin d'éviter tous les exercices qui pourraient faire rouvrir le vaisseau rompu.

Autre.

Faites cuire à demi un œuf frais, et lorsque le blanc sera pris, séparez-en le jaune, dans lequel vous incorporerez un gros de graines d'orties grièches ; faites-en plusieurs bols que vous avalerez le matin. Vous continuerez ce remède trois jours de suite, et le quatrième vous prendrez un grand verre de vin blanc, dans lequel la même graine aura infusé pendant vingt-quatre heures. Pour cet effet, on fait infuser six gros de cette graine dans un verre de vin blanc.

L'ortie de grièche se trouve dans les fossés et les vieilles mazures ; elle porte sur chaque tige plusieurs petites grapes de graines fort déliées, qui mûrissent à la fin d'août : alors on les cueille, on les fait sécher à l'ombre, on les bat ; et la graine nétoyée se forme dans un lieu sec. Elle se garde plusieurs années.

On donne cette graine comme un fort bon remède contre les ulcères du poumon.

Pour les Ulcères du Poumon.

Faites cuire quatre onces de queues d'écrevisses dans quatre livres de bon lait, jusqu'à consommation de moitié. Pilez les queues d'écrevisses, ajoutez une demi-poignée de farine d'orge, autant d'amidon, quatre onces d'huile d'amandes douces, le jaune d'un œuf frais, deux onces de sucre candi; faites cuire le tout avec une suffisante quantité de bon lait, et que le malade en mange soir et matin, à discrétion.

Une poignée de céleri sauvage mangé le matin, à jeûn, fait aussi un très-bon effet. Sans doute qu'il ne serait pas moindre si on le mettait dans un bouillon de veau, qui serait plus commode au malade.

§. III. *De la Fluxion de Poitrine.*

La fluxion de poitrine ne diffère de la pleurésie que par le siège de la maladie. Dans celle-ci c'est la pleure qui est enflammée : dans celle-là c'est la propre substance du poumon ; c'est ce qui produit aussi la différence des symptômes. Quant à la cure, elle est la même, excepté qu'on ne guérit la fluxion de poitrine qu'en faisant cracher le malade, ce qui n'est pas nécessaire dans la pleurésie. On peut donc recourir à l'article de la pleurésie, pour y trouver les remèdes convenables à la fluxion de poitrine ; et après avoir observé que le crachement succède heureusement, lorsque la fièvre est suffisamment mattée ; nous donnerons simplement deux remèdes topiques, qui, procurant la sueur, ne doivent être employés qu'avec les

les ménagemens indiqués dans l'article de la pleurésie.

(Il n'est que trop facile de confondre la fluxion de poitrine avec la péripneumonie. Pour se préserver de cette faute, il faut avoir attention de reconnaître le tempérament et la saison où la fluxion de poitrine se manifeste. Les tempéramens phlegmatiques bilieux sont très-sujets à la péripneumonie, à la fin de l'hiver sur-tout, si le printemps est humide et chaud. Les vomitifs et spécialement l'ipécacuanha font cesser tous les accidents, et notament le crachement de sang. *R. du R.*)

Lok.

Prenez un quarteron d'huile d'amandes douces, autant de sirop de guimauve, deux gros de blanc de baleine; délayez le tout ensemble, et vous en ferez prendre au malade deux cuillerées de demi-heure en demi-heure.

Ce lok convient quand les poumons sont remplis d'une humeur épaisse et glutineuse. On peut le donner au commencement de la fluxion de poitrine : il est adoucissant et atténuant.

Potion huileuse pour la Fluxion de Poitrine et pour la Pleurésie.

Prenez une once de sirop de capillaire, une once d'huile d'amandes douces; mêlez le tout ensemble, et donnez-en au malade dans la journée, par cuillerée.

Topique.

Faites fricasser du son avec de l'eau-de-vie, et mettez ce son entre deux linges sur la poitrine du malade, le plus chaud qu'il se pourra; il suera

beaucoup, et guérira. Ce remède est moins dangereux que les sudorifiques internes.

Autre.

Prenez une muscade, un demi-quarteron de sucre, un gros de canelle; mettez le tout en poudre, et jetez-le avec deux cuillerées d'eau-de-vie dans gros comme un œuf de suif fondu sans bouillir. Mêlez le tout, et le mettez entre deux papiers brouillards sur la poitrine du malade, le plus chaud qu'il pourra le souffrir.

Peu de temps après l'application de ce remède, il faut faire prendre au malade le suc de quatre oignons blancs, cuits dans quatre verres d'eau réduits à deux, et édulcorés avec un peu de sucre.

Autre.

Prenez deux onces d'esprit-de-vin et une once d'esprit-de-sel; mêlez le tout ensemble, et le faites chauffer dans une terrine, et vous en frotterez la poitrine du malade jusqu'à ce que la liqueur soit consommée; vous y tremperez, de plus, du papier brouillard, que vous appliquerez sur sa poitrine, ayant soin de la bander avec un linge. Ce topique est discussif.

On lui donnera en même-temps de la potion huileuse, page 257.

Autres Remèdes.

Voyez poudre purgative, page 27; tisane incrassante, page 28; eau divine, page 62; baume du Commandeur, page 79; quatrième élixir, page 105.

§. IV. *De l'Asthme.*

L'asthme est une maladie des poumons, accom-

pagnée de difficulté de respirer, ronflement et sifflement. Ces accidents sont causés par un amas qui se fait dans les bronches, ou seulement dans les glandes du poumon, d'une matière épaisse et visqueuse qui empêche l'entrée de l'air, et même sa sortie; d'où suit nécessairement une difficulté de respirer, qui devient ensuite une cause seconde de l'augmentation des symptômes.

Cette maladie peut, avec raison, être regardée comme incurable, quand ces viscosités ont acquis assez de consistance pour ne pouvoir plus être expectorées. On a, au contraire, espérance de guérir, lorsqu'elles n'ont pas perdu leur fluidité, ou qu'on peut la leur rendre.

(On distingue avec raison l'asthme en deux espèces, l'un humide et l'autre sec. Ce dernier est plus fatigant et plus dangereux que l'autre; mais je doute qu'il puisse retenir le titre d'asthme, si on fait attention que la plupart du temps la difficulté de respirer n'a lieu que lors du paroxisme : il me paraît donc que cette ortopnée est bien plutôt le symptôme d'une autre maladie telle que l'hydropisie de poitrine déterminée par la métastase d'une humeur fébrile, psorique, ou dartreuse, ou de la transpiration, etc.; et dans ces cas il faut rappeler les maladies à leur première cause, pour traiter cet asthme prétendu avec succès. *R. du R.*)

Les remèdes qu'on emploie à cet effet, sont des remèdes incisifs et âcres, capables d'écharpir la lymphe épaissie dans les bronches et les glandes, et celle de la masse du sang, qui pêche du même côté; et causant une légère irritation aux nerfs du poumon, d'y exciter le mouvement convulsif nommé *toux*, qui est le seul moyen par lequel il

puisse se débarrasser des humeurs qui l'incommodent.

Cette maladie a des accès si violents, qu'ils menacent d'une mort prochaine, si l'on n'y apporte un prompt secours. C'est de la saignée seulement qu'on le peut attendre, qui, diminuant la quantité du sang qui passe par le poumon, y facilite d'autant l'entrée de l'air. L'émétique administré à propos, diminuant la quantité de la lymphe, la divisant, et faisant faire à la poitrine des contractions violentes, qui foulent et divisent les viscosités qui y séjournent, fait aussi de très-bons effets. Les délayants, les incisifs, les diurétiques, les alkalis terreux viennent aussi fort bien. Mais c'est sur-tout dans le déclin de l'accès qu'on en sent un soulagement bien effectif; et les expectorants étant de la partie, on a lieu d'espérer qu'on éloignera l'accès pour un temps considérable, si on ne l'empêche totalement de revenir. Les remèdes qui seront indiqués ci-après sont tous destinés à diviser la lymphe.

Il y a encore une espèce d'asthme, nommé convulsif, occasionné par la raréfaction du sang, dont le mouvement est déjà gêné par des tubercules formés dans les poumons. Les remèdes qui conviennent à l'asthme humide sont pernicieux ici : il n'y a que la saignée, les délayants et les rafraîchissants qu'on emploie avec soulagement.

Tisane.

Prenez deux gros de racines de *meum*, une poignée de pulmonaire de chêne, deux poignées de lierre terrestre, deux gros de réglisse, un gros de crystal minéral, deux pommes de reinette ou

de calvil pelées et coupées. Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à consommation d'un tiers; ajoutez sur la fin de l'ébullition deux onces de miel de Narbonne, ou autre miel blanc bien choisi. Ecumez la liqueur, ôtez-la du feu, passez-la, et que le malade en fasse sa boisson ordinaire, excepté aux repas.

Autre.

Prenez une douzaine et demie de figues grasses, un gros de benjoin et un gros d'oliban; mettez le tout dans deux pintes et chopine d'eau, que vous ferez réduire à deux pintes. Prenez cette tisane comme la tisane ordinaire.

Si le malade crache aisément, il suffit de la faire avec les figues grasses.

Hydromel.

Prenez vingt livres de beau miel blanc; faites-les bouillir dans trente pintes d'eau, l'écumant soigneusement, jusqu'à ce qu'il puisse soutenir un œuf sans aller au fond. On ôte alors la liqueur du feu, et on la met dans les bouteilles où on veut la garder. L'hydromel, par la fermentation qui s'y fait, ne laisse pas de s'évaporer. Il faut avoir soin de remplir les bouteilles à mesure. Cette fermentation se fait plus parfaitement si l'on tient pendant deux mois les bouteilles dans un lieu chaud.

Cet hydromel, étant gardé, acquiert un goût vineux, fort approchant de celui du vin d'Espagne. Il se vend à Paris et ailleurs beaucoup de vin d'Espagne fait sur ce modèle. Il est à propos qu'il ait soutenu le froid d'un hiver avant que d'être bu. Cette longue fermentation est inutile quand on le prépare pour les malades.

On connaît aisément la friponnerie des marchands de vin qui donnent de l'hydromel pour du vin d'Espagne, en mettant quelques cuillerées de la liqueur sur une pelle rougie au feu. Si c'est un vin naturel, il ne reste rien sur la pelle; si le vin est frelaté avec le miel, il y reste une cendre en forme d'écume.

Autre.

Prenez une once de rhue verte, une once et demie d'hissope verte, deux onces de figues sèches, et une livre de miel blanc; faites bouillir le tout dans deux pintes et demie d'eau, jusqu'à diminution d'un cinquième. Passez la liqueur par l'étamine, laissez-la réfroidir et apurer; versez-la par inclination, et mêlez-y une pinte d'eau-de-vie. On en prend un petit verre le matin, à jeûn, et un le soir en se couchant.

On peut y ajouter une poignée de graines de genièvre, et augmenter la dose de l'eau-de-vie, afin que la liqueur se conserve plus long-temps : car plus elle est gardée, et meilleure elle est.

Cette liqueur augmente la transpiration, et lève les obstructions.

Infusion.

Prenez une poignée de menthe aquatique, feuilles et tiges; pilez la dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pulpe; mettez-la dans un pot de faïence avec un verre d'eau. Laissez infuser pendant sept à huit heures à l'ombre. Passez la liqueur par un linge avec expression, et buvez-la le matin, à jeûn. Il en faut prendre autant le soir en se couchant, et continuer jusqu'à guérison.

Ce remède n'assujétit à aucun régime parti-

culier ; il n'empêche de vaquer à aucun exercice ; il guérit également ceux qui sont attaqués de l'asthme dans la jeunesse et dans un âge plus avancé.

Sirop de Capillaire.

Prenez une bonne poignée de capillaire de rocher ; mettez-la dans un pot de terre verni, jetez dessus trois chopines d'eau bouillante, et laissez infuser le capillaire pendant vingt-quatre heures. Passez la liqueur sans expression, et faites-la cuire à consistance de sirop avec trois livres de sucre fin. Quand le sirop sera achevé, ajoutez-y une cuillerée de bonne eau de fleurs d'oranges ; faites-lui jeter encore un bouillon, laissez-le réfroidir, et vuidez-le dans des bouteilles.

Ce sirop se mêle dans les compositions expectorantes, pour leur donner plus de force et d'agrément.

Autre.

Prenez parties égales de suc d'ache, de bourrache et de pariétaire clarifiés, et faites-en un sirop avec une suffisante quantité de sucre ou de miel. C'est un excellent remède.

Elixir.

Prenez miel de Narbonne, réglisse récemment pilée, de chacun quatre onces ; fleurs de benjoin demi-gros, opium séché et en poudre demi-gros, camphre un scrupule, huile d'anis quinze gouttes, sel de tartre une once, esprit-de-vin une livre et demie. Mettez le tout en digestion au bain-marie ou de sable pendant trois fois vingt-quatre heures dans un matras bouché seulement d'un double papier gris.

La dose est de trente-huit à quarante gouttes

dans un peu de vin blanc, le matin, à jeûn. On en continue l'usage jusqu'à entier soulagement, et on le reprend pendant quelques jours, aussi-tôt qu'on se sent atteint légèrement de cette incommodité

Si le malade crache du sang dans ces accès, ce qui vient de l'érosion de quelque vaisseau sanguin, par l'âcreté des viscosités qui séjournent dans les bronches, il faut lui faire prendre, dans les repas, deux ou trois onces d'eau-de-chaux. Ce remède est un des plus puissants vulnéraires de la médecine, et un des plus puissants diaphorétiques. On fait usage de cette eau huit ou dix jours consécutifs, pendant qu'on use de l'élixir. L'eau-de-chaux resserrant, il sera bon de prendre des lavemens émollients, ou de prendre le soir des pruneaux bouillis.

Poudre.

Le foie d'un renard femelle pour un homme, ou d'un mâle pour une femme, séché au four, et pulvérisé, pris à la dose d'une pincée tous les jours dans un bouillon, guérit l'asthme. Il faut ordinairement user quatre ou cinq foies de renard.

Autres Remèdes.

L'huile de sucre tirée sans feu, avec fleurs de soufre et de benjoin, de chacun douze grains, par chaque once d'huile, est un excellent remède, lorsqu'on en use fréquemment. On en prend un gros le matin et on réitére le soir, s'il est besoin.

Un demi-gros de poudre de geinsing mêlé dans un jaune d'œuf frais, et pris habituellement, guérit aussi l'asthme.

L'on emploie avec succès l'eau de noix vertes, page 100.

§. V. *Du Rhume* ou *de la Toux.*

La toux est une convulsion des muscles de la respiration causée par quelque matière qui irrite la trachée artère ; elle dure autant de temps que ce corps étranger y séjourne, et quelquefois même plus long-temps, à cause de l'irritation qu'il y a causée. On ne parlera pas de la toux causée par quelque corps entré dans la trachée artère par la bouche : c'est un accident qui, d'ordinaire, dure peu de temps. Il n'en est pas de même des matières étrangères qui y viennent du dedans, et qui sont ou de sang, ou du pus, ou de la lymphe séreuse, ou de la lymphe épaisse. On a parlé plus haut du crachement du sang, et de celui du pus, qui est la suite d'un ulcère des poumons. Nous nous renfermerons dans ce qu'on appelle communément rhume ou catarre, qui est un dépôt sur le poumon d'une matière séreuse, ou même vaporeuse, et d'une matière épaisse.

Si elle pèche par l'épaisseur, les incisifs et les expectorants sont indiqués : on en voit des exemples dans le paragraphe précédent. Si c'est parce qu'elle est trop séreuse, les incrassants doivent être employés. On en a vu des préparations plus haut. On peut aussi avoir recours aux purgatifs, aussi bien que dans le cas précédent ; avec cette différence, que les purgatifs âcres ne conviendraient pas dans le dernier cas comme dans le premier. Enfin, si la matière est trop volatile, elle se fixe par les incrassants, les adoucissants, et même par les diaphorétiques. Quoiqu'on puisse trouver dans les articles précédents des remèdes qui répondent à ces différentes indications, nous ne nous dispenserons pas d'en donner ici quel-

ques formules, auxquelles nous joindrons les effets qu'elles doivent produire.

Topique pour le Rhume qui tombe sur les Poumons.

(Il n'est pas d'affection plus fréquente et à laquelle on fasse aussi peu d'attention que le rhume; aussi n'en est-il aucune qui fournisse aussi fréquemment le principe d'une maladie mortelle. On s'empresse toujours trop de calmer la fièvre et le mal de tête, sur-tout la première, qui est nécessaire pour digérer l'humeur catarrale, qui surcharge les poumons et qui a besoin d'être digérée. Cette affection mérite la plus grande attention chez les femmes de Paris, qui sont spécialement de tempérament phegmatique-nerveux. L'automne est la saison où elles en sont le plus fréquemment attaquées, sur-tout depuis qu'elles ont entrepris d'accoutumer les costumes grecs aux brouillards froids et humides de la région où est placée cette grande cité. *R. du R.*)

Prenez civette, jujubes, dattes, dont vous ôterez les noyaux, raisins de Damas, figues, de chacun un quarteron; mettez le tout dans un pot de terre neuf vernissé, avec autant d'eau de fontaine qu'il en faut pour les faire cuire à gros bouillons, jusqu'à diminution de moitié. Pour lors vous passerez la décoction par un linge neuf, et vous la mettrez dans un pot de terre que vous couvrirez et lutterez exactement, et vous le mettrez sur les cendres chaudes, et l'y laisserez jusqu'à ce que la décoction soit réduite en onguent, lequel vous appliquerez sur la poitrine.

Autre.

Prenez une chandelle de suif, alumez-la, in-

clinez-la et la faites couler goutte à goutte sur du papier gris. Après qu'il sera rempli de suif, appliquez-le sur l'estomac du malade, mettant par-dessus une serviette chaude.

Cet emplâtre est bon pour la toux et le rhume occasionnés par une indisposition de l'estomac.

Tisane.

Faites bouillir trois onces de racines de buglosse et autant de celles de chiendent, dans deux pintes d'eau. Versez la décoction bouillante sur une once de fleurs de coquelicot, et sur trois têtes de pavots blancs coupés menu et enfermés dans un petit sachet, afin qu'on puisse les exprimer; ajoutez-y deux gros de réglisse coupée par petits morceaux.

Cette tisane est incrassante et diaphorétique, bonne dans la toux sèche.

Autre.

Prenez racines de guimauve demi-once, feuilles d'hissope, de pervenche et de tussilage, de chacune une petite poignée; jujubes, sebestes, dattes, raisins de Damas, figues grasses, de chacun demi once; deux gros de tête de pavots blancs; mondez le tout, concassez les têtes de pavots, et faites bouillir tout ensemble dans trois pintes d'eau, que vous ferez réduire à deux. Passez la liqueur, et ajoutez-y deux onces de sirop de capillaire, de pied-de-chat ou de coquelicot.

Cette tisane est incrassante et adoucissante.

Décoction.

Lavez du son dans deux eaux, faites-le bouillir dans une troisième. Passez la liqueur; faites-y

fondre un peu de sucre, et prenez-en quelques verres bien chaud en vous couchant.

Cette décoction est émolliente, rafraîchissante et détersive.

Autre décoction pour la Toux.

Prenez hissope, raisins de Corinthe, figues de Marseille, de chacun une petite poignée; une once de réglisse; faites bouillir le tout dans une pinte d'eau jusqu'à diminution d'un tiers. Donnez-en à boire au malade, deux heures avant ses repas, un demi-verre trois fois par jour.

Cette tisane adoucit et envelope les humeurs âcres qui occasionnent la toux.

Autre.

Prenez deux onces d'huile d'amandes douces, autant de jus de poireaux, et en faites prendre par cuillerée au malade.

Cette potion est adoucissante et divise les humeurs trop épaisses qui occasionnent la toux.

Infusion.

Prenez un demi-septier d'eau-de-vie que vous mettrez dans un vaisseau d'argent ou de faïence, avec une demi-once de gros raisins de Cabas, et une once de sucre en poudre. Bouchez bien le vaisseau, et laissez infuser dans l'eau chaude, et non bouillante, pendant vingt-quatre heures. Lorsque vous voudrez vous en servir, mêlez-y un demi-verre de suc de raves, et prenez le matin et le soir une cuillerée de ce mélange.

Cette infusion est incrassante et diaphorétique.

Sirop.

Prenez quatre racines de guimauve des plus grosses et des plus fraîches, deux onces de réglisse

nouvelle concassée, une demi-poignée de feuilles de coquelicot, et sept figues grasses. Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau jusqu'à diminution de moitié. Passez la liqueur sans expression, et jetez-y sur le champ un quarteron de sucre candi concassé, et remuez jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de sirop.

On en donne au malade une cuillerée de demi en demi-heure, ou quand il sent quelque chose à jeter. Quand il se porte mieux, on lui fait une tisane avec les quatre capillaires et le chiendent, et l'on met par chaque chopine une bonne cuillerée de ce sirop.

Il est adoucissant et incrassant.

Autre Sirop pour le Rhume.

Prenez des raves, coupez-les par tranches fort menues; mettez-en dans un plat environ un quarteron; râpez dessus du sucre environ une once. Quand il sera fondu, le malade en prendra soir et matin.

Ce sirop est atténuant de l'humeur bronchique.

Bol.

Prenez dans du pain à chanter un gros de racines d'*arum*, ou pied de veau, desséché et mis en poudre, incorporé avec le sirop *de althœa* de Fernel.

Ce remède divise la lymphe épaissie et glaireuse, qui enduit ordinairement les vésicules du poumon dans l'asthme et la vieille toux.

Autre.

Prenez deux scrupules de soufre vif; pulvérisez-le et l'enveloppez avec du vieux oing de porc; faites-en prendre au malade trois pilules le pre-

mier jour, deux le deuxième jour, et une le troisième.

Ces pilules sont bonnes pour la toux invétérée.

Bouillon.

Prenez un mou de veau, mettez-le dans un pot qui tienne trois pintes; laissez sortir en dehors le gosier. Ajoutez un poulet farci d'une poignée d'orge mondée, une douzaine de raisins de Damas, autant de jujubes, et d'une poignée de pulmonaire; cousez le poulet de manière qu'il n'en puisse rien sortir, et faites bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il ne reste que trois bouillons, dont on en prend un le matin, le second après midi, et le troisième en se couchant.

Ce bouillon est adoucissant, incrassant, rafraîchissant, et fortifie la poitrine.

Autre Bouillon pour le Rhume.

Prenez quatre blancs de poireaux, quatre feuilles de petite-sauge; faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, jusqu'à réduction d'un septier. Vous passerez ces bouillons, et vous en donnerez un au malade en le couchant, et l'autre le matin.

Ces bouillons divisent et atténuent l'humeur bronchique qui cause le rhume.

Autre.

Prenez capillaire de Canada, feuilles de pas-d'âne, de scolopendre, de chicorée sauvage, de chacune une poignée; faites cuire le tout doucement avec un poulet, et faites-en deux bouillons, dont vous en prendrez un le soir, et l'autre le matin.

Ce bouillon est rafraîchissant et incisif.

Gelée.

Prenez un coq, plumez-le tout en vie, et tordez-lui le cou; vuidez-le tout chaud, et remplissez-lui le corps d'une poignée d'orge, une pomme de reinette coupée en quatre, une datte, deux figues, huit raisins de Damas, une poignée des quatre capillaires, et autant de pulmonaire qu'il en pourra tenir. Cousez le derrière du coq, mettez-le dans un pot avec deux livres de rouelle de veau, un mou de veau avec le cœur, et un morceau de jaret. Ecumez soigneusement : du reste, cette gelée se fait, comme à l'ordinaire, avec le sucre, les citrons, le vin blanc, ou si on la veut plus douce, avec le jus d'oranges, au lieu de citron. *Voyez*, page 47.

CHAPITRE VI.

Des Maladies du Bas-Ventre.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Estomac.

LES maladies les plus particulières à l'estomac sont l'indigestion, ou la faiblesse, le vomissement, le vomissement de sang, la faim canine, les douleurs d'estomac. L'estomac démontre par ses différentes manières de s'affecter et de l'être, que sa constitution particulière chez un individu, ne ressemble pas plus à celle des autres, que les traits de leur visage : cette différence qui ne nous est encore connue que par quelques effets, aurait ac-

quise plus d'étendue et de régularité, si la doctrine des tempéramens se fût perfectionnée; mais c'est la partie de la science la plus importante et la plus imparfaite, par-là même qu'elle est plus mal-adroitement cultivée.

L'estomac a des goûts et des répugnances qu'il est très-important de consulter; il a encore des correspondances sympathiques qu'on doit bien connaître. Chez les femmes, l'estomac, la matrice et la tête sont dans une correspondance continuelle, et on connaît assez les goûts bizarres des filles et des femmes grosses. L'état de la bouche, les rapports et le vomissement font connaître la nature des matières dépravées, qui croupissent dans l'estomac, et qui sont l'effet des mauvaises digestions: ces matières sont aigres, ou amères, glaireuses ou putrides; c'est ce qui détermine le relâche de l'estomac et les indigestions. *R. du R.*)

La faiblesse de l'estomac est un relâchement des fibres de ce viscère, qui l'empêche de broyer les aliments. Il est cause qu'il s'y amasse des sucs épais et indigestes, connus vulgairement sous le nom de *glaires*, qui deviennent une seconde cause des indigestions, et enfin font tomber les malades dans la lienterie.

C'est à cette situation de l'estomac que conviennent les cordiaux, les échauffants, les remèdes en un mot connus ordinairement sous le nom de stomachiques: mais ces remèdes n'allant guères à la cause du mal, ils soulagent seulement pour un temps. Si l'on veut donc être guéri radicalement, il convient de commencer par débarrasser l'estomac des sérosités ou phlegmes qui le relâchent: c'est ce que font les purgatifs, et sur-tout les émétiques; puis de faire sortir celles qui

surabondent

surabondent dans le sang; c'est ce que font les purgatifs, les diaphorétiques, et principalement les martiaux. On peut cependant avec succès employer les stomachiques, qui donnant du ressort aux fibres de ce viscère, les défendent contre l'abondance des sérosités, qui ont pris le train de se déposer dans ses membranes.

La chaleur de l'estomac se combat par les remèdes opposés; c'est-à-dire, par les rafraîchissants. Elle est rarement cause des indigestions, à moins qu'elle n'aille jusqu'à donner aux fibres une tension convulsive qui les empêche de se contracter. La saignée peut convenir dans ce cas, dans tout le temps même des indigestions.

Il faut observer, par rapport à cet accident ordinairement accompagné d'un commencement de convulsion ou d'inflammation, qu'il est presque toujours dangereux d'y apporter des remèdes échauffants. Les délayants, les relâchants, les émollients, font ordinairement plus d'effet, et ne sont jamais sujets à des inconvéniens considérables.

Le vomissement habituel est la suite d'une disposition convulsive de l'estomac que l'on peut attaquer par les remèdes céphaliques, et par ceux qui donnent de la vigueur au sang, tels que les martiaux et les cordiaux.

Les coliques d'estomac sont causées, ou par des vents, et en ce cas les carminatifs y font merveilles, ou par une tension convulsive des fibres de cette partie, occasionnée par le désordre des esprits. Cette cause, beaucoup plus fréquente qu'on ne pense, s'attaque par les cordiaux, les céphaliques, les narcotiques, les martiaux, à l'usage desquels on dispose le malade par les

saignées, les purgations et autres préparations générales.

Les causes ainsi expliquées, nous laissons à la prudence du lecteur à choisir les remèdes convenables à sa situation, nous contentant, comme ci-devant, d'en indiquer les propriétés.

Tisane.

Prenez environ six onces de baies de genièvre bien mûres, faites-les bouillir dans six pintes d'eau, mesure de Paris. Après un quart-d'heure d'ébullition, ôtez le vaisseau du feu, et laissez réfroidir la liqueur.

On peut faire sa boisson ordinaire de cette tisane. Une longue expérience a appris à l'auteur qu'elle ne peut jamais nuire, et même qu'elle ne peut qu'être utile. On peut aussi se contenter d'en prendre quelques verres par jour.

Les personnes qu'une fausse délicatesse rend difficiles sur l'usage des remèdes, peuvent se contenter d'une infusion à froid. Il ne faut s'en servir qu'au bout de vingt-quatre heures. Il est vrai qu'elle a un goût moins fort; mais elle a moins de vertu. La raison en est claire.

Les pauvres peuvent mettre dans un baril trois ou quatre boisseaux de cette graine. Ils boucheront le baril après l'avoir rempli d'eau, et n'en tireront qu'après quelques jours. Cette infusion peut leur servir de boisson ordinaire. On se contentera de remplir le baril à mesure qu'il se vuide, sans qu'il soit besoin d'ajouter de nouvelle graine. Il ne faut la renouveler qu'au bout de l'année. Cette boisson leur conservera la santé, et guérira leurs maladies.

L'opération de ce remède serait insensible, s'il

n'était marqué par le soulagement qu'on en ressent, et par le rétablissement d'une meilleure disposition de toutes les parties du corps.

Ce remède fortifie l'estomac, le resserre, aide la digestion, incise les glaires des reins, et les débarrasse des graviers.

Les baies de genièvre doivent être choisies bien noires. C'est au mois de septembre qu'elles commencent à noircir; et l'on en trouve jusqu'à ce que l'hiver les fasse tomber. On peut en amasser sans crainte une bonne quantité. Elles ne perdent point leurs qualités pour être gardées.

Autre Tisane pour l'Estomac.

Prenez cinq ou six racines de chicorée sauvage; faites-les bouillir quinze bouillons dans deux pintes d'eau, en sorte que les racines soient attendries. Retirez-les pour lors du feu, et ajoutez-y deux gros de réglisse récent. On peut boire de cette tisane à ses repas; on peut même couper son vin avec.

Cette tisane fortifie l'estomac. Elle est bonne pour les maux de tête, et pour entretenir la santé.

Infusion de Genièvre.

Prenez un baril de vin blanc naturel. Mettez-y autant de baies de genièvre que si vous vouliez faire un râpé. Ne touchez pas au vin qu'il ne soit bien clair. Alors on en peut prendre un ou deux verres le matin, à jeûn, ou bien en déjeûnant.

On s'en sert aussi avec succès contre la gravelle. J'ai l'expérience qu'une personne, que des glaires ou des graviers empêcheraient de rendre une goutte d'urine, se débarrassera dans un quart-d'heure de tout ce qui l'incommodait. Il y a plus: quelque disposition qu'elle ait à ces épaississe-

mens de lymphe, ou à la formation de nouveaux graviers, lorsqu'il se sentira menacé de rétention d'urine, il n'y a qu'à prendre le matin, pendant quelques jours consécutifs, un petit verre de ce vin, je puis assurer qu'il préviendra tous les accidents que cause la gravelle, et qu'il s'entretiendra dans un état de santé aussi parfait, que s'il n'en avait jamais été attaqué.

Au défaut du vin ainsi préparé, on peut prendre une bonne pincée de cette graine dans un verre de vin blanc, et avaler la graine avec le vin.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici quelques expériences qui justifient les éloges que je donne aux baies de genièvre.

Autre Infusion pour l'Estomac.

Prenez une chopine d'eau-de-vie et autant d'eau commune; mettez-y infuser en digestion une once de canelle; après quoi vous le passerez, et vous y ajouterez un gros de musc, autant d'ambre gris, et vous l'exposerez au soleil pendant un mois.

Le malade en mettra dans un verre plein une cuillère à café, et il remplira le verre d'eau-rose, et y ajoutera un peu de sucre candi.

Nota. Cette infusion n'est bonne que dans le relâchement de l'estomac, après de longues maladies qui ont affaibli l'estomac, et après qu'il est bien purgé.

Autre.

Prenez, soir et matin, deux heures avant le repas, quatre grains de girofle en poudre dans une cuillerée de jus de menthe, ou demi-cuillerée de rhue sèche en poudre dans un verre de vin.

Ces potions sont bonnes pour conforter l'estomac après le vomissement.

Première Expérience.

Un homme âgé de plus de soixante-dix ans, était attaqué depuis plus de quarante, d'une maladie qui avait tous les symptômes d'une véritable gravelle, entr'autres d'une ardeur très-considérable d'urine, et d'une extrême difficulté de la rendre, ce qu'il ne faisait qu'avec de très-grandes douleurs, et en très-petite quantité. Je lui conseillai l'infusion de baies de genièvre dans le vin, lui promettant une prompte guérison. On concassait la graine, et on faisait infuser le soir une petite pincée dans un verre de vin blanc. On couvrait le vaisseau, pour ne pas laisser éventer la liqueur. Le matin il avalait cette infusion. Quoique le malade n'eût pas grande foi au remède, au bout de cinq ou six jours il se trouva parfaitement guéri, comme je le lui avais prédit. Il déchargea pour lors une si grande quantité d'humeurs visqueuses et coagulées, que tout le monde en fut extrêmement surpris, et sur-tout le malade, à qui il n'était rien arrivé de pareil depuis plus de trente-cinq ans. Il est en effet difficile de concevoir comment une quantité si considérable de glaires peut sortir en si peu de temps par les voies de l'urine, attendu sur-tout leur extrême viscosité.

Deuxième Expérience.

Une dame s'était plainte à moi qu'elle était bouffie extéreurement, et d'une extrême plénitude, ou, pour me servir de ses termes, gonflée jusqu'à la gorge. Je lui conseillai l'infusion des baies de genièvre dans l'eau froide. Elle n'en eut

pas plutôt pris quelques verres, que la boufissure disparut, et le gonflement s'évanouit. Il est cependant à observer que le remède n'avait causé aucune évacuation considérable. Son seul effet sensible avait été de lui faire rendre pendant quelques jours des urines noires à force d'être brûlées : ce qui prouve manifestement que le gonflement dont elle se plaïgnait, ne reconnaissait pour cause que le tumulte des humeurs et leur exaltation, et que le genièvre peut abattre cette plénitude fictive sans saignée ni purgation.

Il n'est pas douteux que si ce remède était infaillible, il ne prévalût sur la saignée, sur-tout dans l'esprit de ceux qui en sont ennemis. Mais je doute que quelqu'un voulût y avoir assez de confiance pour négliger le secours de la saignée, des purgatifs et des rafraîchissants, dont il y a lieu d'espérer un soulagement plus prompt.

Troisième Expérience.

Une personne se trouvant attaquée d'une fluxion sur les yeux, si considérable qu'elle ne voyait plus, et courait risque de perdre la vue, je conseillai l'infusion de baies de genièvre. Peu de jours après, sans avoir rien mis sur les yeux, la fluxion se trouva parfaitement dissipée, et la vue aussi parfaitement rétablie, que si elle n'eût jamais été attaquée.

Quatrième Expérience.

Je pourrais rapporter une infinité d'exemples de guérisons merveilleuses que j'ai opérées par le moyen du genièvre, et même de maladies que les médecins jugent incurables, comme de l'épilepsie ou mal caduc, connu du peuple sous le nom

de mal de saint, et même de la folie ou aliénation d'esprit.

Cinquième Expérience.

Il n'y a pas aussi lieu de douter que ce remède ne soit merveilleux pour la goutte. Cette maladie n'est, suivant Paracelse, qu'un sel ou une substance tartareuse qui s'amasse dans les cavités des jointures, corrompt la muscosité naturelle qui sert au mouvement, et excite par son acrimonie les vives douleurs qui accompagnent cette maladie. Ce sel, suivant le même auteur, resté à sec dans les jointures, se résout de lui-même, lorsque le vent du midi commence à soufl er ; ce qu'il a de commun avec tous les sels que l'humidité pénètre, ou avec toutes les liqueurs congelées par le froid. Il n'est donc question, pour guérir la goutte, que de faire pénétrer jusqu'aux jointures une humidité chaude qui résolve les nodosités qui se sont formées. C'est à quoi le genièvre est plus propre qu'aucun autre remède, puisque, suivant la remarque du Médecin des Pauvres, lequel était médecin de profession., le genièvre a la vertu de retirer les humeurs vicieuses des parties du corps les plus éloignées, et par conséquent des pieds et des mains, qui sont le siège ordinaire de la goutte.

Cet effet sera beaucoup plus sûr, si l'on applique sur la partie attaquée le baume universel, dont on verra la composition dans la seconde partie de cet ouvrage, puisque sa vertu consiste à résoudre toutes sortes d'enflures et de tumeurs, et cela en très-peu de temps.

Cette infusion au reste a les mêmes vertus que la tisane, mais dans un degré plus éminent.

Autre.

Prenez une bouteille de gros verre tenant plus de deux pintes, mesure de Paris, et mettez-y les drogues suivantes concassées : anis deux onces, fenouil une demi-once, sucre une demi-livre; mettez sur le tout deux pintes de bonne eau-de-vie, et le jus de deux citrons. Laissez infuser jusqu'à ce que les graines soient précipitées, ce qui arrive après cinq ou six jours. Passez la liqueur par la chausse, et la mettez dans une bouteille qu'on bouchera exactement.

On prend deux cuillerées de cette liqueur le matin, à jeûn, et l'on augmente la dose s'il est nécessaire. Elle est bonne pour les coliques, vents, maux d'estomac.

Autre.

Prenez un demi-litron de graines de genièvre; romarin, sauge, lavande, marjolaine, racine de grande-valeriane, de benoîte, d'angélique, de chacune une poignée; racines de fenouil une once, canelle fine, girofle, de chacun deux onces; poivre en grain deux gros, coriandre trois onces, deux muscades. Concassez et hachez ce qui le doit être, et le faites infuser pendant quatre ou cinq jours dans quatre pintes d'eau-de-vie. Passez la liqueur par la chausse, et mettez-la dans quatre livres de sucre fondu et clarifié, et gardez le mélange dans des bouteilles bien bouchées.

Elle est souveraine pour l'estomac qu'elle fortifie contre tous venins. C'est un fort bon cordial.

On peut remettre sur le marc pareille quantité d'eau-de-vie; mais il faut que l'infusion soit plus longue.

Après la seconde infusion, on peut faire sécher

le marc, et l'ayant réduit en poudre, en user comme du tabac. Cette poudre fortifie merveilleusement le cerveau.

Autre.

Faites bouillir dans quatre pintes d'eau que vous ferez réduire à deux, deux livres de raisins de Provence, une livre de sucre, demi-litron de baies de genièvre, une once de canelle, une muscade coupée en deux : passez le tout, et prenez-en un petit verre après le repas.

Cette infusion est cordiale, astringente, diurétique.

Autre.

Mettez dans une pinte de vin une once de canelle concassée, vingt-cinq clous de girofle, un quarteron de sucre, une poignée de graines de coriandre concassées. Battez le tout ensemble pendant un quart-d'heure; bouchez la bouteille; laissez les drogues en infusion pendant vingt-quatre heures, et prenez-en plein une cuillère à bouche, à jeûn, ayant soin de déjeûner après.

Cette infusion est carminative, cordiale et astringente.

Autre.

Prenez de la seconde écorce de sureau, qui est verte, demi-once; des premiers bourgeons de sureau qui sortent au printemps, deux gros, canelle, gingembre, graines d'anis et de fenouil, de chacun un gros : mettez le tout dans une bouteille, et versez dessus de bon vin qui surnage d'un bon doigt. Laissez les drogues en infusion pendant vingt-quatre heures; passez la liqueur sans expression, et prenez-la à jeûn; une heure après, prenez un bouillon chaud.

Ce remède est purgatif, quelquefois émétique; il nétoie l'estomac des phlegmes; et comme il est aussi cordial, carminatif et apéritif, il convient dans l'hydropisie commençante et la jaunisse.

Suc.

Mangez du pain trempé dans le jus de grenades, ou buvez un petit verre de ce jus.

Il est cordial, stomachique, propre pour arrêter le vomissement après le repas. Mais il est plus sûr de boire ce suc, que de manger du pain qu'on y aura trempé. Le pain peut irriter l'estomac. Ce remède fait plus d'effet à jeûn.

Topique.

La racine de pyrette mise en poudre, avec deux fois autant de poudre de mie de pain brûlée, ajoutant un peu de poudre de clous de girofle, et réduisant le tout en pâte avec du vinaigre, fait un très-bon effet, appliquée chaudement sur l'estomac des personnes sujètes à vomir après le repas.

Autre.

Si le mal d'estomac vient de réplétion, il faut être quelque temps sans manger, et faire vomir. Si le malade a de la difficulté à vomir, faites un emplâtre avec des clous de girofle, de muscade, demi-dragme de chacun. Pulvérisez, détrempez-les avec de l'huile rosat, et vous en ferez un emplâtre que vous appliquerez chaud sur l'estomac.

Autre.

Prenez un verre d'huile d'olives, autant de vin rouge, deux pincées de rhue; faites bouillir le tout : après qu'il aura bouilli, vous y tremperez une éponge que vous appliquerez sur l'estomac.

Ce topique est bon pour la douleur de l'estomac causée par les vents.

Autre.

Etendez un peu de thériaque sur un petit morceau de drap écarlate, saupoudrez-la de poudre de roses sèches, appliquez cet emplâtre sur le creux de l'estomac, et renouvelez-le quand il sera sec.

Cet emplâtre fortifie l'estomac, et peut empêcher le vomissement.

Autre.

Lorsque dans une indigestion le malade ne va ni par haut ni par bas, appliquez-lui sur le ventre des cendres fricassées avec de la graisse de bœuf ou de vache, et quelques heures après, donnez-lui des lavemens laxatifs, que vous réitérerez de deux en deux heures. On pourra les aiguiser avec un peu de sel, si les premiers ne font pas assez d'effet.

Beure de Genièvre.

Prenez du beure frais sans sel, faites-le fondre doucement, ayant soin de le bien écumer et purifier. Prenez ensuite une quantité suffisante de genièvre bien concassé, et mettez-le dans le beure; quand il aura bouilli assez long-temps à petit feu, pour tirer toute la force de la graine, il faut passer le tout à travers un linge en pressant fortement; on gardera ce qui aura découlé dans un pot bien bouché.

Ce beure appliqué extérieurement, et pris intérieurement, est cordial, pectoral, stomacal. Il est merveilleux pour le foie; il fortifie et nétoie les poumons, sur-tout si on l'emploie aussi-tôt

qu'on sent quelque altération ou dérangement de ces parties intérieures.

Sirop.

Prenez une livre de graines de genièvre nouvellement cueillies, demi-once de canelle fine en poudre, et une livre et demie de sucre aussi pulvérisé; mettez le tout dans un pot neuf, dont l'embouchure soit étroite, avec une pinte de vin blanc et une chopine d'eau-de-vie. Mettez ce pot sur un feu lent pendant cinq à six heures, en remuant de temps en temps, afin que la matière ne s'attache point; ôtez alors le vaisseau du feu, et conservez-le bien bouché pour le besoin.

On prend tous les matins sept à huit grains de genièvre dans une cuillerée de ce sirop, et l'on demeure deux heures sans manger.

Autre.

Achetez chez les vinaigriers du suc de sureau, si vous n'en avez pas amassé au mois de septembre, et faites-le cuire en consistance de sirop avec du miel ou du sucre. Pour empêcher ce sirop de s'aigrir, il faut le mettre souvent dans le four après que le pain en est tiré. On en donne au malade une cuillerée devant et après le repas.

Ce sirop est fortifiant et astringent. On le donne avec succès dans le vomissement qui vient habituellement après le repas. Il ne tarde pas à s'arrêter.

Ceux qui ont l'estomac faible peuvent prendre deux cuillerées de ce sirop tous les matins. Ils s'en trouveront très-bien.

Sirop de Myrrhe.

Prenez deux pintes de bonne eau-de-vie, deux

livres et demie de fine cassonade, myrrhe, gommes ammoniaque, d'abricotiers, adragant, et de cerisiers, de chacune une once et demie. Broyez grossièrement le tout, et mettez cependant l'eau-de-vie sur un feu doux, et lorsqu'elle voudra bouillir, jetez-y la myrrhe et les gommes, et une poignée de fleurs de coquelicot, ou quatre onces de sirop de coquelicot. Otez le vaisseau du feu, allumez l'eau-de-vie, et remuez continuellement jusqu'à ce qu'elle s'éteigne d'elle-même; coulez la liqueur toute chaude, et conservez-la dans des bouteilles bien bouchées.

On prend le matin, à jeûn, une dose de ce sirop, c'est-à-dire, une cuillerée ou environ, délayée dans un verre d'eau.

C'est un excellent remède pour fortifier l'estomac, diviser la lymphe épaissie dans les glandes, empâter les sucs âcres qui peuvent picoter les membranes, resserrer les fibres relâchées, nétoyer la poitrine. Il a encore l'avantage d'être cordial, et de ne pas rendre le ventre paresseux.

Autre Sirop.

Prenez autant que vous voudrez de coings bien mûrs; essuyez-les exactement avec un linge rude; râpez-les avec une râpe au sucre, et pressez le marc dans un torchon bien blanc et sans odeur. Mettez-le dans des bouteilles de verre où vous le laisserez épurer pendant vingt-quatre heures; versez-le doucement dans la bassine, dans laquelle vous jetterez en même-temps un blanc d'œuf; faites-le bouillir, et passez-le par la chausse à Hypocras; ajoutez un poids égal de sucre fin, et faites un sirop.

Il s'emploie avec succès dans le dégoût, le

vomissement, le dévoiement. On en donne une demi-once ou une once le matin, et même le soir.

Conserve.

Faites bouillir dans l'eau une quantité de baies de genièvre bien mûres; quand elles seront cuites, passez-les à travers un tamis de la même manière qu'on monde le café. Ramassez exactement tout ce qui sera attaché sous le tamis, que vous mêlerez avec ce qui sera tombé dans la terrine sur laquelle on aura placé le tamis dans le temps qu'on a passé le genièvre; versez le tout dans une bassine; évaporez à feu lent la trop grande humidité. Je dis à feu lent, car s'il est un peu fort, il donnera à l'extrait un goût de brûlé; incorporez alors dans l'extrait une suffisante quantité de sucre pulvérisé. Remuez exactement; ôtez la bassine du feu, et mettez la conserve dans un pot qu'on aura soin de bien couvrir. On aura par ce moyen une conserve liquide de genièvre, dont on pourra faire usage dans tous les cas où ce remède est indiqué.

Le simple extrait de genièvre paraît préférable à cette conserve; le sucre étant sujet à causer des aigreurs, on fera cet extrait en évaporant la matière, jusqu'à consistance de miel. Cette préparation se trouve chez les apothicaires sous le nom d'extrait de genièvre, et se donne depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Autre.

Prenez sommités d'absynthe et de menthe parties égales; piles-les dans le mortier de marbre avec un peu plus de poids égal de sucre fin; exposez-les au soleil pour les cuire, remuant de

temps en temps la matière. Ajoutez alors sur chaque demi-livre de ce mélange, rhubarbe, semence de carthame, scammonée, jalap, turbith, anis et canelle, le tout réduit en poudre, de chacun demi-once; sels d'absynthe et de menthe, de chacun un gros; sirop de myrrhe décrit ci-dessus, et d'aloës fait sur le modèle de celui de scammonée donné dans le chapitre premier, de chacun deux onces; malaxez bien le tout ensemble, et conservez-le dans des pots ou boîtes bien fermées. La dose sera de deux à trois gros dans du pain à chanter.

Cette conserve fortifie l'estomac et purge in même-temps. Elle tire assez puissamment es sérosités.

Pour fortifier mieux l'estomac, il faut boire une infusion de menthe et d'absynthe dans le vin, et appliquer le marc sur l'estomac, saupoudré de canelle, girofle et muscade.

Bol.

Prenez quatre scrupules de quinquina en poudre subtile, vingt grains de racines de zédoaria, aussi en poudre subtile; sel d'absynthe, fleurs de camomille pulvérisées, de chacun deux grains; *laudanum* un grain. Mêlez le tout exactement dans le mortier de marbre, et faites-en un bol avec suffisante quantité d'eau de fleurs d'orange.

Il faut prendre ce bol à l'heure du sommeil, et continuer jusqu'à guérison. Le lendemain de grand matin, il faut prendre un grand gobelet d'eau minérale de Vichi, dans lequel on aura fait dissoudre trois gros de sel polychreste de seignette: un quart-d'heure après on prend un second gobelet de cette eau, et on continue de quart-

d'heure en quart-heure, jusqu'à ce qu'on ait pris une demi-bouteille d'eau minérale.

Il est bon de la faire tiédir au bain-marie, et de la prendre au lit; mais il faut se garder de dormir ensuite. Elles seraient mortelles.

On continue l'usage de ces eaux pendant vingt jours, observant de mettre toujours du sel dans le premier verre; mais si l'on se trouve soulagé au bout de huit jours, on peut ne prendre l'opiat que de deux jours l'un.

Il ne faut manger que des viandes de facile digestion, s'abstenir de pâtisseries, ragoûts, laitages, fromages, fruits; être sobre sur le vin, renoncer aux liqueurs, ne point sortir de la chambre, ni travailler que les eaux ne soient rendues. Il est avantageux de se promener et de se divertir.

Ce régime est très-convenable pour les coliques d'estomac causées par des glaires, des vents ou de la bile.

On peut se servir de l'opiat dans tous les accès de colique le jour et la nuit. Il faut se tenir en repos après l'avoir prise, et compter qu'on sera soulagé au bout d'un quart-d'heure, sur-tout si l'on augmente d'un demi-grain la dose de *laudanum*. Mais il faut une extrême prudence pour doser ce dernier remède.

Autre.

Délayez du geinsing en poudre dans un jaune d'œuf frais, et faites-en prendre au malade environ un gros, trois ou quatre fois par jour.

Ce remède est cordial et resserre l'estomac.

Electuaire.

Prenez deux ou trois livres de graines de genièvre

genièvre bien mûre et bien triée; faites-les bouillir à consistance de sirop dans deux ou trois pintes d'eau. Passez la liqueur par un tamis; et après l'avoir encore fait cuire quelque temps, ajoutez-y du sucre, une demi-once de poudre de clous de girofle, deux onces de poudre de racines de gentiane, et faites cuire ce mélange jusqu'à consistance d'électuaire.

On en prend, à jeûn, gros comme une fève de marais quand on se sent l'estomac malade. Cette thériaque le fortifie; elle est, de plus, bonne contre l'asthme et la gravelle.

Autre.

Prenez huit onces de gingembre vert, tirez-en le suc, dix onces de miel blanc, et quatre onces de geinsing réduit en poudre; faites cuire le tout dans un vase d'argent jusqu'à consistance d'électuaire.

La dose est d'une grosse noisette ou en bol, ou dans quelque liqueur, comme l'eau de ris.

Ce remède est très-bon dans les faiblesses et les épuisemens qui ôtent l'apétit. Il est cordial et resserre les fibres de l'estomac.

Opiat.

Prenez deux livres de baies de genièvre bien mûres; faites-les cuire dans de bon vin, passez-les avec expression, et faites évaporer la colature à consistance d'opiat mou; et pendant qu'il est encore chaud, mêlez-y les drogues suivantes bien pulvérisées: Canelle, demi-once, girofle, muscade et macis, de chacun un gros; gingembre un gros, *calamus aromaticus* six gros, safran oriental un scrupule. Conservez l'opiat dans un vaisseau bien bouché.

Ce remède qu'on prend à la dose d'un scrupule et au-delà, réchauffe l'estomac et le fortifie, et prévient tous les accidents qui proviennent de la faiblesse ou du relâchement de ce viscère.

Autre.

Prenez sauge pulvérisée une once, fleurs de romarin trois onces, poudre de girofle demi-once, cannelle fine deux dragmes, deux noix muscades, deux grains de musc. Pulvérisez le tout, et l'incorporez avec autant de miel; vous l'exposerez ensuite dans une boîte au soleil pendant quatre jours.

Le malade en prendra soir et matin demi-once: le soir, deux heures après son souper; le matin, à jeûn.

Cet opiat corrige les humeurs alkalines de l'estomac qui font tourner les aliments en pourriture, et qui, par les vapeurs qui sortent par la bouche, causent la mauvaise haleine.

Nota. Il faut, avant de se servir de cet opiat, purger l'estomac avec une purgation ordinaire.

Cotignac de graines de Roses.

Prenez des graines mûres de roses sauvages, épluchez-les, ôtant soigneusement tous les pepins qui sont dedans; faites-les alors bouillir dans du jus d'épine-vinette, dont il ne faut pas mettre une grande quantité; aussi faut-il remuer fréquemment le tout jusqu'à ce que la graine soit cuite, pour l'empêcher de s'attacher. Lorsqu'elle sera cuite, passez-la par le tamis de crin; mettez sur chaque livre de ce suc une demi-livre de sucre fin; faites cuire ce mélange dans une bassine sur le fourneau, le plus sec qu'il se pourra, et versez-la

dans des boîtes que vous conserverez dans un lieu sec.

On peut se servir d'eau commune au lieu de suc d'épine-vinette; mais ce suc demande la préférence, tant par rapport au goût, que parce qu'il ajoute encore aux vertus de la rose.

On prend le matin, un quart-d'heure avant le dîner, et même le souper, un gros ou environ de cet extrait, qui rafraîchit, fortifie l'estomac, réjouit le cœur, lève les obstructions, procure un sommeil tranquille, débarrasse la poitrine, etc.

Eau Minérale Artificielle.

Prenez une once de limaille d'aiguilles d'acier ou de fer, extrêmement fine; lavez-la nombre de fois dans l'eau tiède, pour la dégraisser et nétoyer; laissez-la sécher, et la mettez dans une bouteille de verre avec un gros de clous de girofle, et autant de canelle en poudre subtile. Versez sur le tout une pinte de bon vin blanc. Bouchez bien la bouteille et la laissez infuser à froid pendant six jours, la remuant trois ou quatre fois par jour. Le septième, versez le tout dans une terrine de grès; ajoutez-y six pintes d'eau de sainte-reine ou de fontaine; et ayant mêlé le tout pendant un quart-d'heure avec un cuillère, laissez-la reposer, puis versez-la par une étamine dans sept bouteilles que vous aurez soin de bien boucher.

Il faut boire tous les matins, à jeûn, un demi-septier de cette eau en deux verres, à une demi-heure d'intervalle, et autant trois heures après avoir dîné. Une heure après la seconde prise, tant le matin que l'après-dîner, on peut manger.

Si l'on veut être guéri plus promptement, il en

faut boire une chopine le reste du jour, c'est-à-dire, en dînant et en soupant; et pour lors on y peut mêler un tiers de vin.

On peut aussi user de cette eau en guise d'eau de Forge ou de Passy, en en prenant d'abord une pinte le matin, et augmentant jusqu'à deux.

Il faut être préparé à l'usage de cette eau par la saignée et la purgation. Elle lève les obstructions et fortifie l'estomac.

Autres Remèdes.

Voyez pilules immortelles, pages 22; poudre purgative, 27; élixir purgatif, 29; tisane confortative, 52; lavement nourissant, 53; sirop confortatif, *ibid*; sirop cordial, 54; julep cordial, 55; essence de vie, *ibid*; élixir de propriété, 56; élixir de vie, 59; eau de mélisse, 60; eau divine, 62; eau des six graines, 65; eau thériacale, 66; eau cordiale, 69; eau rouge, 70; eau d'angélique, 72; ean clairette, *ibid*; ratafiat de genièvre, 73; ratafiat de fleurs d'oranges, 74; ratafiat d'absinthe, 77; baume du Commandeur, 79; baume rouge, 83; baume sympathique, 85; baume toscan, 94; banme vert, 95; boule de mars, 97; pierre stiptique, 106, premier élixir, 101; deuxième élixir, 102; troisième élixir, 104; élixir de Maupeou, 105; sirop fébrifuge, 125; deuxième infusion, 189; poudre, *ibid*.

ARTICLE II.

De la Diarrhée, de la Dyssenterie et des Epreintes.

L'ORDRE demande qu'après avoir indiqué des remèdes contre les maladies de l'estomac, on en

indique contre celles des intestins. On ne parlera dans cet article que du dévoiement ou diarrhée, et de la dyssenterie, deux écoulemens contre nature ; le premier des sérosités, et le second de sang, ou pur, ou mêlé de sérosités.

(Il y a trois sortes de diarrhées : 1° celle dans laquelle les digestions, plus ou moins fréquentes, sont alternativement bilieuses, séreuses, mousseuses, glaireuses, graisseuses, argileuses, purulentes, etc. 2° Le flux céliaque, dans lequel on rend les matières blanchâtres, grisâtres et chyleuses, et dont le siège est au mésentère. 3° La lienterie, dans laquelle on rend les aliments peu changés : elle succède quelquefois à la diarrhée. *R. du R.*)

La cause la plus ordinaire de la diarrhée, est une irritation des intestins par des matières âcres ou acides. Vainement donc prétendra-t-on guérir cette maladie, si l'on n'a commencé par enlever la cause, au moins en partie. C'est à quoi l'on parviendra par le moyen des purgatifs, qui doivent être choisis tels, qu'ils laissent après eux de l'astriction. Quand il y a crainte d'inflammation, ou qu'on présume que le dévoiement est causé par le trop grand abord du sang dans les intestins, ou par la difficulté qu'il trouve à y circuler, la saignée est avantageuse, et même quelquefois suffit pour arrêter le dévoiement.

Après avoir débarrassé les intestins des sucs qui les irritent, on peut avoir recours aux astringents qui rétablissent le ressort des parties affaiblies, et empêchent le grand influx des humeurs sur cette partie.

Si l'obstacle que le sang trouve à sa circulation dans les intestins, ou si les humeurs qui y séjournent ont acquis une âcreté corrosive, les vaisseaux

sanguins lâchent la liqueur qu'ils portent par les ruptures ou érosions qui leur arrivent, et pour lors c'est dyssenterie, maladie accompagnée de douleurs vives, d'épuisement, d'épreintes, quelquefois de fièvre, accident toujours très-fâcheux dans cette maladie.

Elle se guérit par la saignée réitérée autant qu'il est besoin, par les purgatifs, les astringents, les adoucissants, les huileux, les narcotiques; mais les humeurs ont quelquefois un tel degré de corruption, qu'il n'est possible que de suspendre le coup de la mort, et non pas de le parer. On trouvera dans les remèdes suivants de quoi remplir toutes les indications.

Les épreintes, autrement dites *tenesmes*, sont une maladie inflammatoire de l'intestin *rectum*, causée par des sucs âcres qui picotent cette partie, et l'excitent à de vives contractions accompagnées de douleurs qui lui font rendre une muscosité sanglante. Cette maladie accompagne presque toujours la dyssenterie. Elle se guérit par la saignée, les lavemens purgatifs, par les délayants et les adoucissants, ou injectés, ou pris par la bouche.

Sirop pour le Dévoiement.

Prenez un demi-septier d'eau de plantin, autant d'eau de roses, une poignée de roses de Provins, une once et demie de rhubarbe pour un adulte, et une once seulement pour les enfants; faites infuser le tout ensemble pendant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes; puis, après qu'il aura bouilli un moment, passez la liqueur avec expression; faites-y fondre six onces de sucre candi rouge, et réduisez-la à consistance de sirop, dont les malades prendront deux cuillerées le matin, à jeûn,

réitérant dans la journée autant qu'il en sera besoin. Une heure après chaque prise on donnera un bouillon.

Ce sirop est astringent, cordial et légèrement purgatif. On n'a souvent pas besoin de la seconde prise.

Bol.

Prenez environ la grosseur d'une noix de marc de rhubarbe. On appelle ainsi cette racine même, qui a perdu, en infusant, sa vertu purgative. Réduisez-la en poudre, et faites-en un bol avec un jaune d'œuf frais. Ce bol se prend le matin, à jeûn, observant de ne manger que deux heures après. Ce bol est simplement astringent.

Emplâtre pour la Diarrhée.

Prenez de la fiente de pigeon, fricassez-la avec du vinaigre; mettez-la ensuite dans un petit sac et l'appliquez sur le nombril du malade, le plus chaudement qu'il pourra l'endurer.

Pour arrêter le Flux de Ventre.

Prenez un œuf frais, faites-le cuire comme à l'ordinaire. Après qu'il est cuit, mettez le lait dans une cuillère, détrempez-y gros comme un pois de presure, ensuite remettez-le dans la coque avec le jaune, et faites-le avaler au malade.

Ce remède est rafraîchissant et légèrement astringent.

Emplâtre pour guérir le Flux de Ventre, les douleurs de Colique et autres douleurs de Ventre.

Prenez deux poignées d'absinthe commune,

une demi-poignée de cumin, trois gros d'encens mâle, une poignée de roses sèches, suffisante quantité de vin rouge : faites chauffer cette composition dans une écuelle, et vous ferez une emplâtre que vous appliquerez chaudement sur la douleur ; vous lierez l'emplâtre avec une bande, et vous aurez soin d'entretenir toujours chaudement l'emplâtre.

Cet emplâtre est fort bon quand le flux de ventre vient de la débilité de l'estomac et du relâchement des intestins.

Il convient, avant d'appliquer cet emplâtre, de purger avec une once de catholicon double, ou avec une once de rhubarbe en bâton, coupée par petits morceaux, et infusée pendant la nuit dans un verre d'eau.

Potion.

Prenez vingt gouttes d'eau sans-pareille mêlée avec deux doigts d'eau commune. Réitérez deux fois dans le même jour, savoir : après le dîner et après le souper ; et continuez ce remède jusqu'à guérison.

Ce remède est cordial et un peu astringent. Il convient dans le dévoiement causé par le relâchement des fibres.

Teinture pour purifier le Sang.

Prenez corail en poudre telle quantité que vous voudrez, faites-le chauffer à un feu lent ; versez sur la poudre de corail du jus de limon et de citron jusqu'à ce qu'il rougisse, pour lors vous retirerez la teinture, et vous mettrez dans une livre de cette teinture un quart de sirop fait avec de l'eau commune et du sucre. Vous garderez

cette teinture sans la boucher qu'au bout de six jours. On en prendra le matin, à jeûn, une cuillerée, et le soir autant, et on sera une heure sans manger.

Cette teinture est bonne pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies, pour corriger et adoucir les âcretés du sang, de la luette et de l'estomac.

On tire des perles, par la même méthode, une teinture qui a à peu près les mêmes vertus.

Potion.

Prenez huile d'amandes douces tirée sans feu, eau de plantin et eau de roses, de chacune une once; mêlez exactement, et faites-le prendre au malade par cuillerées de deux en deux heures. Il faut réitérer ce remède.

Il est adoucissant et astringent. On peut le rendre plus gracieux et plus efficace en y mêlant une demi-once de sirop de coings.

Tisane.

Prenez demi-once de bois de nessier, faites-le bouillir dans trois pintes d'eau jusqu'à consomption d'un tiers; mêlez-y deux onces de sirop de grande-consoude, et faites prendre cette liqueur au malade pour boisson ordinaire.

Elle est astringente et apéritive.

Décoction pour arrêter le Flux de Sang.

Prenez de roses de Provins une once, de râclure d'ivoire et de corne de cerf deux scrupules, des raisins de Damas, qu'il faut prendre et y laisser les pepins, une poignée; six bâtons de chiendent, trois dattes, pour un liard de canelle. Faites bouillir le tout ensemble dans deux

pintes d'eau jusqu'à diminution d'un demi-septier ; retirez-le du feu ; passez la décoction par un linge blanc ; mettez-la dans une bouteille, et faites-en boire au malade à toutes les heures.

Cette décoction est rafraîchissante et astringente. Il faut, avant de la donner, apporter toutes les précautions nécessaires. Il ne convient pas de la donner au commencement. Il conviendrait, avant de la donner, de faire une petite saignée, de donner quelques lavemens anodyns, et de faire prendre pendant quelques jours au malade de l'eau de ris, et même de lui donner douze grains d'hypécacuanha dans une cuillerée d'eau, si le cas le requérait.

Autre.

Prenez tous les matins une cuillerée de sirop d'absinthe et de miel rosat. Ce remède est très-bon pour le flux lienterique qui vient du relâchement et de la froideur de l'estomac. Il est bon de se purger avant d'en user.

Poudre.

Tirez le suc des grappes de sureau ou d'hieble mûres et noires, en les pressant entre les mains, puis avec un linge fort ; faites avec ce suc et de la fleur de farine de seigle, ou de froment à son défaut, de petits gâteaux que vous ferez cuire au four, jusqu'à ce qu'ils soient bien secs, sans cependant être brûlés. Conservez ces gâteaux dans un lieu sec, et hors de prise aux souris. Ils ne perdent rien de leur vertu.

Prenez gros comme une noix de l'un de ces gâteaux, et le donnez au malade, mêlé avec son boire et son manger. Une seule prise suffit par

chaque jour : mais il faut continuer jusqu'à guérison, ce qui ne tardera pas à arriver : car trois ou quatre jours suffisent d'ordinaire.

La première prise de ce remède purgera le malade de toutes les humeurs corrompues qui causent la maladie. Les autres ne feront d'autre effet que de resserrer. Lorsqu'on remarquera que le ventre n'est pas plus lâché qu'à l'ordinaire, on cessera de donner le remède, de peur de trop resserrer le malade.

L'usage du vin est fort salutaire, et même nécessaire aux malades attaqués de cette maladie, pour rétablir leur estomac; mais ils doivent éviter avec soin tous les aliments cruds et indigestes.

On fait avec le suc de sureau une pâte pour la même fin, et qui est beaucoup plus efficace que la précédente, du moins pour l'astriction.

On mêle dans une quantité arbitraire de ce jus, une poudre composée de parties égales de tormentille, glands et feuilles de chêne, graine de plantin, muscade, sorbes ou cormes non encore mûres; de sorte qu'il en résulte une pâte assez dure, dont on fait des boules de la grosseur d'un œuf, qu'on fait parfaitement sécher au four dans un vaisseau de terre non couvert. Puis on les remet en poudre, et l'on incorpore cette poudre avec d'autre jus de sureau; on forme des boules de cette pâte, et on les fait sécher comme dessus. La dose est d'un à deux gros dans un verre de vin rouge.

Cette composition n'étant pas purgative comme la précédente, il faut purger le malade avec la seconde écorce de sureau infusée dans le vin blanc.

Ces rémèdes sont égalcment propres pour la

dyssenterie, et tel autre cours de ventre que ce soit.

Autre.

Prenez autant que vous voudrez de limaille de fer, versez dessus de fort vinaigre qui surnage de deux doigts; après quelques jours d'infusion dans un lieu chaud, versez le tout dans un plat verni, que vous mettrez sur un réchaud, où vous ferez évaporer la liqueur jusqu'à siccité, en remuant continuellement avec une spatule de bois. Cela fait, versez-y de bonne-eau-de-vie; de sorte qu'elle surpasse la poudre de quelques doigts, brûlez-la, et évaporez jusqu'à siccité, en remuant toujours; gardez cette poudre, qu'on donne de vingt à trente grains dans le flux de ventre ou de sang.

C'est un vrai safran de mars astringent.

Topique.

Prenez une bonne poignée de traînasse ou renouée, faites-la amortir dans une poële sur le feu, et appliquez-la sur le ventre entre deux linges.

Ce remède est aussi très-bon dans la dyssenterie et les tranchées des femmes en couche.

Si les accidents ne sont pas considérables, on peut se contenter d'appliquer ce remède sous les jarets, et même sous la plante des pieds.

Lavement.

Faites un lavement avec du lait coupé de partie égale d'eau d'orge; délayez-y deux jaunes d'œufs frais, et mettez-y une pincée de sucre en poudre.

Tisane pour la Dyssenterie.

Prenez deux poignées de froment rouge, faites-les bouillir dans trois pintes d'eau jusqu'à la réduction d'une pinte ; et vous en ferez boire au malade pour toute boisson.

Cette tisane est adoucissante et incrassante, et fort bonne pour la dyssenterie.

Bouillie pour la Dyssenterie.

Faites une bouillie avec le lait, l'amidon, un jaune d'œuf et de la canelle, et faites-la manger au malade.

Bouillon.

Faites bouillir une écuellée de laït, et faites-y fondre une chandelle. Le malade prendra ce bouillon et guérira sur le champ.

Cette boisson est fort désagréable au goût. On peut, au lieu de la prendre par la bouche, en faire un lavement avec le même succès.

Lavement.

Donnez au malade un lavement de petit-lait, dans lequel vous aurez mis une cuillerée d'huile d'olives, une de miel, et autant de sel qu'il en faut pour saler un bouillon.

Ce remède est infaillible ; du moins est-il rafraîchissant et détersif.

Lavement pour la Diarrhée.

Prenez du jus de plantin, de pourpier, huile de coings, de chacun trois onces ; faites du tout un lavement que vous donnerez au malade.

S'il y a excoriation aux intestins, prenez demi-

livre de lait serré, jus de plantin, huile de coings, une once ; bol d'Arménie une dragme, suif de bouc une once. Faites du tout un clystère. Frottez l'estomac du liniment suivant :

Prenez huile rosat, de coings, de mertille, de chacune une once; huile de mastic demi-once, poudre de corail et noix de cyprès une dragme. Mêlez le tout avec suffisante quantité de cire, et oignez l'estomac.

Ces lavemens peuvent servir pour le flux dyssentérique.

Le malade mangera de la gelée de coings, et boira de l'eau ferrée, de l'eau d'orge mondée, du lait d'amandes avec un peu d'amidon. On pourra ventouser le ventre sans couper. Le malade s'abstiendra de manger de la viande, et de toutes choses qui peuvent charger l'estomac.

Lavement pour arrêter le Flux de Sang.

Prenez demi-septier de gros vin, et gros comme un œuf de graisse de mouton rôti; faites chauffer le tout ensemble et en donnez un lavement au malade.

Le gros vin et la graisse de mouton envelopent les parties âcres du sang qui peuvent irriter et déchirer les petits vaisseaux sanguins, et par-là occasionner le flux de sang.

Autre.

Faites cuire la moitié d'une poule noire avec ses plumes, sans y mettre de sel; et quand la liqueur sera réduite à la quantité suffisante pour faire un lavement, passez-la, en exprimant fortement la poule; puis mettez-y fondre une once de sucre jaune, c'est-à-dire, non rafiné; repassez

la liqueur; délayez-y deux gros de bonne thériaque, deux ou trois jaunes d'œufs, et quatre onces de bon vin d'Espagne.

Ce lavement est adoucissant et narcotique, propre pour les épreintes et grandes douleurs de bas-ventre, comme coliques.

Bol.

Prenez douze gouttes de baume de copahu réduites en consistance avec une suffisante quantité de sucre en poudre, qu'on avalera dans du pain à chanter. On en prend trois fois par jour, lorsque le mal est violent, et l'on diminue à proportion que la maladie se dissipe. Ce remède ne le cède en rien à l'ipécacuanha.

Il est balsamique, adoucissant et fortifiant. Il demande à être préparé par le purgatif.

Topique.

Appliquez au malade, si c'est un homme, de la fiente de port mâle sur les parties naturelles. Si c'est une femme, appliquez-lui de la fiente de truie à côté des mamelles. Il faut que la fiente soit chaude, soit qu'elle sorte du corps de l'animal, ou qu'on l'ait fait chauffer. D'autres mettent cette fiente sur le bras.

Poudre.

Mettez dans le potage du malade une cuillerée de liège rapé fin, et qu'il en prenne deux fois par jour, jusqu'à guérison parfaite.

Ou bien : Mettez en poudre des feuilles de muscat, et prenez un gros de cette poudre dans quelque liqueur appropriée.

Ou bien : Pilez le gros bout d'une vieille pipe

à fumer du tabac, et avalez cette poudre dans une liqueur convenable.

Onguent pour le Flux de Sang ou Dyssenterie.

Prenez jus de plantin et huile de coings, deux onces de chacune; beurre de mai et suif de bouc suffisante quantité. Faites un onguent dont vous frotterez l'estomac du malade.

Cet onguent est adoucissant et astringent.

Régime pour la Dyssenterie.

Prenez avant vos repas deux dragmes de gelée de coings; pour boisson, de l'eau ferrée mêlée avec de l'eau d'orge et du lait d'amandes douces.

Infusion pour la Dyssenterie.

Prenez de la seconde écorce de saule deux pincées; faites-les infuser pendant la nuit dans un bon verre de vin blanc.

Cette infusion est rafraîchissante et astringente.

Autre.

Prenez du sang de lièvre tout nouvellement tué, trempez-y un morceau de linge de douze doigts en carré; laissez-le sécher, et mettez-le tremper pendant la nuit dans un bon verre de vin blanc. Otez le linge le matin, et faites boire l'infusion au malade.

Décoction pour la Dyssenterie.

Prenez deux onces de râclure d'yvoire, deux onces de râclure de corne de cerf, deux onces de sucre candi, deux onces d'amandes amères. Mettez le tout dans deux pintes d'eau que vous ferez bouillir à gros bouillons jusqu'à la réduction de

de la moitié ; et pour lors vous y ajouterez pour six sous de canelle fine concassée, que vous ferez bouillir pendant une demi-heure. Un moment avant de retirer le pot du feu, vous ajouterez deux gros d'alun de roche en poudre, et vous passerez la décoction promptement par un linge que vous torderez bien, afin de faire sortir toute la liqueur. Quand on voudra en faire prendre au malade, il faudra la faire chauffer au bain-marie.

On en donnera trois verres par jour ; savoir, un verre le matin, à jeûn, le second verre l'après midi, et le troisième en se couchant.

Cette potion rafraîchit, chasse les glaires de l'estomac et des intestins, et le fortifie en même-temps.

On continuera de boire de cette décoction jusqu'à ce que la dyssenterie soit bien diminuée ; ensuite on en prendra un verre tous les matins, à jeûn, pendant huit jours.

Avant de commencer à prendre de cette décoction, il faut faire une saignée au malade, et lui faire prendre, comme nous avons dit plus haut, douze grains d'ipécacuanha dans une cuillerée d'eau tiède.

Le malade observera une diète exacte pendant tout le temps de ce remède ; il ne prendra que des bouillons et des œufs frais.

Potion.

Battez exactement le blanc de deux œufs frais, jusqu'à ce qu'il se réduise en eau ; ôtez avec une cuillère l'écume qui surnage, et mêlez au reste trois onces d'eau de plantin, autant d'eau de roses blanches, ou, à son défaut, d'eau de roses ordinaires ; ajoutez-y deux onces de sucre fin ; et

le tout exactement mêlé ; faites-en prendre au malade deux ou trois cuillerées, soir et matin, jusqu'à guérison.

Potion pour la Dyssenterie.

Prenez du liège, râpez-le, broyez-le ensuite sur un marbre; mettez-en une once dans un demi-septier de lait ou de vin, ou dans un bouillon chaud. Réitérez la dose trois fois le jour.

Cette potion est adoucissante, détersive et astringente. Il est bon cependant de ne la donner qu'après avoir fait précéder une saignée, si le cas l'exige, quelques lavemens anodyns, et douze grains d'ipécacuanha dans une cuillerée d'eau tiède.

Autre.

Prenez de la gomme arabique deux gros, des glaires d'œufs quantité suffisante : faites chauffer le tout ensemble, et le remuez lorsqu'il chauffera; après quoi vous le ferez prendre au malade. Vous pouvez réitérer la même dose trois ou quatre fois par jour.

Ce remède est humectant, adoucissant et agglutinatif. Il est bon d'apporter les mêmes précautions que j'ai dites dans le premier.

Potion pour la Dyssenterie et Flux de Ventre avec douleur.

Prenez deux cuillerées d'huile d'amandes douces, deux cuillerées d'eau rose, une cuillerée de sucre candi en poudre : faites du tout une potion que vous ferez prendre au malade trois ou quatre heures après avoir mangé; et deux heures après, donnez-lui un bouillon.

Si la dyssenterie continue, il faut répéter trois jours de suite cette potion. Si on prend cette potion le matin, il faut prendre l'après-dîner un lavement fait de la façon suivante :

Prenez deux poignées d'orge, autant de son, que vous ferez bouillir dans une pinte d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit crevée. Passez l'eau par un linge; et vous ajouterez à la décoction, du sucre de la grosseur d'une noix, avec un jaune d'œuf crud. Si le malade a pris la potion le soir, on ne lui donnera le lavement que le matin.

S'il y a fièvre, on fera une saignée. Le malade prendra pour boisson de l'eau d'orge.

Lorsque la dyssenterie diminuera de beaucoup, on purgera le malade avec une once de catolicon double, dissout dans deux cuillerées d'eau de roses et autant d'eau de plantin. On pourra même donner au malade pendant la dyssenterie, douze grains d'ipécacuanha dans une cuillerée d'eau tiède.

L'ipécacuanha détache par sa partie résineuse, les glaires et les glutinosités attachées aux membranes internes des intestins; lesquels glaires causent la dyssenterie. Il est d'ailleurs astringent.

Autre.

Prenez une tête de mouton crue dont on aura ôté la peau et les dents, mettez-la dans un pot avec une poignée de racines de fenouil, de céleri sauvage, d'asperges et de persil, dont on ôtera la corde; faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau, de manière qu'après que les racines seront cuites, il n'en reste que trois petits verres, dont on prendra l'un le matin, à jeûn, le second le même jour au soir, et le troisième le lendemain

matin. On ajoute à chaque prise une cuillerée de miel de Narbonne.

Cette décoction est détersive est astringente.

Autre.

Mettez dans un bon verre de vin rouge un demi-gros d'orviétan, et une pincée d'ivoire brûlé; faites rougir le manche d'une pelle à feu, et éteignez-la dans le vin après que l'orviétan aura été bien délayé, et faites boire cette liqueur chaude au malade.

Autre.

Prenez deux pintes de lait de vache et pour deux sous de liège; coupez-le bien menu, et faites-le bien bouillir dans le lait. Passez la liqueur, faites-y éteindre un fer rouge, et faites prendre cette décoction au malade à plusieurs reprises. Réitérez le remède, si le premier n'emporte pas la maladie.

Autre.

Prenez plein un poêlon de gros vin rouge, faites-le bouillir pendant quelque temps à un petit feu clair, puis mêlez-y un quarteron d'huile d'olives et un verre d'eau de roses. Faites bouillir encore ce mélange; ajoutez-y trois onces de sucre, et continuez de faire bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste dans le poêlon qu'environ un demi-septier, qu'on partagera en trois doses, qui seront prises à la pointe du jour trois jours consécutifs.

Cette liqueur est émolliente, adoucissante, astringente et cordiale.

Autres Remèdes.

Voyez julep cordial, pages 55; élixir de vie, 59; eau divine, 62; pierre stiptique, 106;

troisième élixir, 104; quatrième élixir, 105; sirop, 285.

ARTICLE III.

Des Vers, de la Colique et des Vents.

LES vers sont des insectes assez connus par leur figure. Ils s'engendrent dans les intestins, lorsque ces parties ont trop peu de ressort, ou que la bile n'a point assez d'amertume. Aussi les chasse-t-on par les amers pris par la bouche, surtout en les attirant du côté du *rectum* par des lavemens au lait et au sucre, que ces insectes aiment beaucoup.

(Les vers peuvent se distinguer en *lombrils*, en *ascarides*, en *cucurbitins* et en solitaires : ils affectent encore des sièges particuliers. Les *lombrils* ou *lombricaux*, très-familiers aux enfants, sont longs de six à sept pouces, et ont leur siège dans les intestins; les ascarides sont très-petits et très-courts, et ont leur siège dans l'intestin *rectum*; les solitaires sont longs et plats, et ont leur siège dans l'estomac : c'est un composé de la réunion de cucurbitins, et ces derniers sont ainsi appelés de leur forme qui ressemble beaucoup mieux à une amande de potiron qu'à une cucurbite. Le plus difficile à reconnaître, comme à détruire, c'est le solitaire; après lui vient l'ascaride. Quant aux autres, on en vient facilement à bout.

Quant à la colique, c'est une maladie sur laquelle il est trop aisé de se tromper pour ne pas avertir que les faits démentent, tous les jours, les jugemens précipités qu'on a portés, tant sur les

espèces qui se ressemblent, que sur le genre, puisqu'on peut traiter pour colique intestinale, telle affection qui n'est qu'une maladie passagère, les douleurs du foie, des reins et des autres parties, dépendant des abscès, des ulcères, des squirrhes et autres affections qui sont de longue durée. *R. du R.*)

Les vents sont produits par une raréfaction de l'air qui a passé dans les intestins avec les aliments. S'il vient à se raréfier jusqu'à un certain point, il cause des tiraillemens dans les membranes des gros intestins qui, étant très-sensibles, causent une douleur fort vive. On guérit les coliques venteuses par les remèdes qui détendent et relâchent les fibres, tels que les saignées, les émollients et les rafraîchissants, ou par ceux qui, donnant du ressort aux fibres, les mettent en état d'obliger les vents à sortir des intestins. Il est inutile d'observer que si le *rectum* est bouché par des excrémens endurcis, vainement espère-t-on que les vents sortiront; et par conséquent c'est des lavemens principalement qu'on peut attendre du secours.

La colique est une douleur des intestins, surtout de celui qu'on nomme *colon*, picoté par des humeurs âcres qui l'irritent. On la guérit par les remèdes qui diminuent la tension et la sensibilité des fibres, comme la saignée, les lavemens émolliens, détersifs et laxatifs, par les anodyns et narcotiques, et enfin par les remèdes qui achèvent d'emporter les matières âcres, tels que les purgatifs et les remèdes propres à corriger l'acrimonie du sang.

Il est une autre espèce de colique nommée *iliaque* ou *miserere*, du siège de cette maladie

qui est l'intestin *ileum*. Elle consiste en un mouvement inverse des intestins, qui fait rejeter par la bouche jusqu'aux lavemens et aux matières fécales. Cette maladie se guérit par la saignée, pratiquée dès le commencement; par les purgatifs pris par la bouche, ou les opiatiques, si les purgatifs ne peuvent rester, et par les lavemens violents, aussi-tôt que le vomissement a un peu cessé.

Infusion pour les Vers.

Prenez la moitié d'une écorce d'orange, mettez-la tremper le soir dans un verre de vin blanc, et faites boire cette infusion, le matin, à l'enfant. Les vers sortiront par pelotons. On peut continuer plusieurs jours de suite, s'il en est besoin. On augmentera la dose d'écorce d'orange, si c'est une personne plus avancée en âge.

Infusion pour la Colique ou pour purger les Reins.

Prenez trois onces de feuilles de violette, mettez-les infuser pendant vingt quatre heures sur des cendres chaudes dans trois pintes d'eau, dans laquelle vous mettrez un quarteron de sucre. Passez le tout, et y ajoutez une livre de sucre, que vous ferez fondre sur le feu.

Ce remède est bon dans le cas que la colique vienne d'un resserrement des intestins.

Le malade en prendra un verre dans le temps de la douleur de colique.

Autre.

Prenez une chopine d'eau de roses blanches, ajoutez-y une once de sucre fin, et une demi-once de macis préparé: mettez le tout dans une

bouteille de verre, que vous exposerez au soleil pendant quinze ou vingt jours, ayant soin de remuer souvent la bouteille.

Ce remède raréfie l'air, et en le raréfiant l'oblige à sortir.

Le malade prendra dans la douleur de colique un demi-verre de cette infusion.

Autre.

Prenez une chopine de vin blanc, faites-y infuser trois pincées de fleurs de camomille.

Les fleurs de camomille sont adoucissantes, émollientes et résolutives.

Le malade en prendra un demi-verre dans l'attaque de la colique, et autant avant de se coucher.

Bol.

Prenez de la poudre de racines de fougère mâle, depuis un demi-gros jusqu'à un gros, et faites-en un bol avec le sirop de chicorée composé, et un scrupule de rhubarbe en poudre.

Autres Remèdes.

Voyez tisane apéritive, page 13; pilules immortelles, 22; poudre de vie, 27; eau de noix vertes, 100.

Topique pour les Vents et la Colique venteuse.

Faites cuire sur les cendres chaudes du gruau d'avoine dans l'eau-de-vie, de sorte qu'il en résulte une pâte qui ne soit ni trop dure ni trop molle; mettez-la sur le ventre entre deux linges, la plus chaude qu'on peut la souffrir.

Lavement.

Prenez de la fiente toute chaude d'âne noir ; faites-la cuire dans du vin blanc ; passez la liqueur avec expression, et faites-en des lavemens qu'on donnera tièdes au malade.

Julep.

Prenez deux cuillerées d'eau-de-vie, deux de lait, deux de sucre en poudre, deux d'amandes douces pilées, deux de sirop capillaire ; mêlez le tout ensemble et le faites avaler au malade. Il en recevra un entier soulagement en moins d'un *miserere*. On y peut ajouter, si l'on veut, une bonne pincée de poudre de graines d'anis.

Ce julep relâche, adoucit et donne du ressort aux fibres.

Potion pour la Colique.

Prenez une tête d'ail, coupez-la et la mettez dans un pot neuf plombé ; ajoutez-y une chopine de vin blanc. Couvrez le pot et le mettez sur des cendres chaudes ; vous l'y laisserez jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à un verre. Vous passerez cette liqueur par un linge, et vous la donnerez au malade, à jeûn. On répétera ce remède trois fois.

Avant de donner cette liqueur au malade, il faut faire attention si la colique vient des vents renfermés dans les intestins, ou des excrémens endurcis, qui, par cette raison, ne peuvent sortir. Dans le second cas, cette liqueur ne conviendrait pas, elle augmenterait au contraire la colique; il faut pour lors des humectants et des délayants.

Autre.

Prenez un jaune d'œuf frais dans un demi-

verre d'eau-de-vie, et faites-le avaler promptement au malade.

Ce remède, ainsi que le précédent, n'est bon que dans la colique venteuse.

Décoction pour la Colique.

Faites cuire une poignée de romarin dans deux pintes d'eau, et que le malade s'en serve pour tremper son vin, et ne boive pas d'autre eau.

Cette décoction donne du ressort aux fibres, et est résolutive.

Autre.

Prenez quatre têtes d'ail, faites-les bouillir dans une chopine de vin blanc, jusqu'à ce qu'elles soient bien cuites. Faites prendre au malade un grand verre de ce vin, le plus chaud qu'il pourra, qu'il se couche et se fasse bien couvrir.

Ce remède est un sudorifique assez puissant, et en même-temps carminatif.

Autre.

Jetez dans une tasse de café chaud deux gros de tablettes *de Citro*, un demi-gros de sel polichreste, une demi-once de manne, et une poignée da graines de fenouil. Cette graine doit être mise en faisant le café.

Cette liqueur est purgative, et par cet endroit rend du ressort aux fibres et chasse les vents.

Electuaire.

Prenez huit livres de casse en bâton, lavez-les dans deux pintes d'eau, après les avoir brisées; passez cette dissolution par le tamis de crin, et faites-la bouillir jusqu'à consistance d'extrait presque solide, ce qui dure quatre à cinq heures; ajoutez-y six onces de sirop de chicorée composé;

mêlez exactement, et mettez le tout dans un pot, le recouvrant d'une demi-once d'extrait de casse simple que vous aurez gardé à cet effet.

On en donne aux enfants depuis deux gros jusqu'à une demi-once, suivant l'effet. C'est un purgatif assez doux.

Poudre.

Enfermez un chien dans une chambre pendant quinze jours, et ne le nourrissez que d'os d'agneau et de mouton. Prenez sa fiente; faites-la sécher au soleil, réduisez-la en poudre, et donnez-en au malade trois matins consécutifs, demi-once dans du vin chaud. Il sera guéri. Ce remède est incisif.

Ou bien : Faites prendre au malade de la cendre de corne de cerf; elle guérit promptement la colique simple, et même l'iliaque.

C'est un sudorifique.

Autre.

Faites prendre trois ou quatre jours de suite par chaque mois, six grains de poudre de crapaud dans un demi-verre de vin blanc. C'est un très-bon remède contre les coliques habituelles.

Ce remède est incisif et sudorifique.

Autre.

Jetez deux noix sur les charbons jusqu'à ce qu'elles soient presque réduites en cendre; broyez-les et mettez-en la poudre dans un verre de vin blanc, que vous ferez prendre au malade.

Autre pour la Colique venteuse.

Prenez une dragme d'ièble bien pulvérisée, mettez-la dans un verre de vin blanc, que le malade prendra lorsque les tranchées cesseront.

Autre.

Prenez un œuf frais, ôtez-en le blanc, et vous remplirez ensuite la coque dans laquelle restera le jaune, d'eau de-vie, que vous y laisserez jusqu'à ce que le jaune soit cuit au point où il doit l'être pour l'avaler : et si l'eau-de-vie ne suffisait point pour le faire cuire, on approcherait l'œuf du feu pour achever de le faire cuire ; après quoi le malade le prendra.

Ce remède resserre légèrement les intestins, qui, par ce resserrement, obligent les vents de sortir.

Infusion.

Prenez un coquemar vernissé, tenant trois chopines, remplissez-le d'eau de fontaine, et jetez-y trente gratte-culs coupés par les deux bouts ; quand l'eau aura frémi devant le feu pendant un *miserere*, retirez le coquemar.

La liqueur se boit froide ; savoir, un verre à jeûn, et autant après le dîner, la digestion étant faite. Il faut avoir soin de se purger tous les mois, et de prendre un lavement tous les quinze jours pendant l'usage de ce remède.

Cette teinture est apéritive et incisive, propre pour les coliques habituelles, ou autres provenant de l'épaisseur de la lymphe.

Autre.

Prenez racines d'angélique sauvage, ou persil de Macédoine ; lavez-la après l'avoir mêlée, et laissez-la infuser dans le vin blanc pendant douze heures. L'infusion doit être froide, et la dose d'une once de racines sur une pinte de vin. On donne au malade un ou deux verres de cette infusion ; on le chauffe bien ; il se promène, et en peu

de temps la douleur cesse. Alors on lui donne des lavemens à l'ordinaire.

Cette teinture est cordiale et incisive, propre dans les mêmes cas que la précédente, et bonne, même dans l'accès.

Julep.

Prenez eau de menthe et de fleurs d'orange, de chacune trois onces, six gros de sirop de pavots blancs, une cuillerée d'eau de canelle, dans laquelle on aura dissout un grain de *laudanum*, et demi-gros de vieille thériaque; mêlez exactement et faites prendre au malade ce julep, dont il recevra un soulagement présent.

Il est bon de lui faire prendre auparavant un lavement, et de le purger ensuite avec la casse, de crainte que le mal ne revienne.

Lavement.

Prenez un demi-septier de gros vin rouge, et quelques pincées d'anis battu. Faites bouillir le tout ensemble pendant deux minutes au plus; passez la liqueur, et versez-la dans une seringue que vous acheverez de remplir avec partie égale d'huile de noix tirée sans feu. Faites prendre ce lavement au malade le plus chaud qu'il le pourra souffrir.

Ce remède est fortifiant, adoucissant et carminatif.

Autre.

Faites prendre au malade un lavement d'oxicrat, c'est-à-dire, d'eau et de vinaigre, dans lequel on aura mis une once et demie ou deux onces de sirop de pavots blancs. Pour que le lavement fasse effet, il faut qu'il soit au-dessous du

tiède. Recommencez si l'effet n'est pas tel que vous le souhaitez.

Ce lavement est rafraîchissant et anodyn, propre pour le *miserere*.

Lavement pour la Colique venteuse.

Prenez une poignée de feuilles de mauve, de marjolaine, de camomille et de rhue; une once de guy de chêne, une once de casse mondée, demi-once de thériaque, trois onces d'huile de camomille. Faites infuser le tout dans une chopine d'eau. Vous ferez un lavement que vous donnerez au malade.

Ce lavement est adoucissant et résolutif.

Autre.

Prenez la décoction d'une demi-once de gros tabac, dans laquelle vous mettrez quatre onces d'huile de noix, dans laquelle on aura fricassé quatre gros oignons blancs, et faites-en un lavement que vous ferez prendre au malade.

Il n'y a point de colique que ce lavement ne guérisse. Il fait sortir tous ceux qui seraient restés dans le corps, et les médecines prises sans effet.

Il faut cependant remarquer que les lavemens ne restent sans effet dans la colique, qu'à cause de la tension convulsive des fibres du colon, et que ce lavement, bien qu'anodyn en partie, est cependant très-âcre et irritant, ce qui ne convient pas à la nature du mal ; mais il peut faire un très-bon effet dans le *miserere*, dans les circonstances convenables.

Topique préservatif.

Il faut que les personnes sujettes à la colique

portent continuellement une ceinture de boyau de loup.

On prend le gros intestin d'un loup fraîchement tué ; on le nétoie bien, on le fait sécher, et l'on en fait une ceinture.

Autres Remèdes.

L'on se trouve très-bien de faire vomir le malade avec un des premiers émétiques indiqués dans l'article où il en a été parlé.

On fait aussi manger avec succès au malade quatre amandes de pêches ou tous les jours, ou de deux jours l'un. Ce remède préserve de la colique et tue les vers.

Voyez encore élixir purgatif, page 29 ; tisane rafraîchissante, 31 ; essence de vie, 59 ; élixir de propriété, *56* ; élixir de vie, *ibid* ; eau des six graines, *65* ; eau-de-vie aromatique, *ibid* ; eau cordiale, 69 ; ratafiat de genièvre, 73 ; baume du Commandeur, 79 ; baume sympathique, 85 ; boule de mars, 91 ; eau de noix vertes, 100 ; troisième élixir, 104 ; infusion, 280 ; second lavement, 301.

ARTICLE IV.

Des Maladies des Reins et de la Vessie.

LES maladies propres des reins sont l'ardeur et la rétention d'urine, les glaires, les graviers ; celle de la vessie sont la pierre et la faiblesse du sphincter de cette partie, qui produit un écoulement d'urine involontaire.

L'ardeur d'urine est causée par un sang échauffé, dont la chaleur se communique aux

reins. Elle se guérit par la saignée, les rafraîchissants, les émollients employés extérieurement et intérieurement, les bains.

Si cette maladie augmente jusqu'à un certain point, c'est-à-dire, jusqu'à causer une inflammation des reins, elle supprime la sécrétion de l'urine, et cause la maladie nommée *rétention d'urine*. Elle guérit par les mêmes remèdes.

Mais ces causes de la rétention d'urine ne sont pas les plus ordinaires; elle est plus souvent occasionnée par des glaires et par des graviers, qui, quelquefois, acquièrent un volume considérable, et causent aux malades des douleurs très-cuisantes. La cure est pour lors différente dans l'accès, et après l'accès. Dans l'accès on ne tire guères de secours que de la saignée réitérée, des bains, des rafraîchissants, des émollients, des diurétiques froids et aqueux. Les diurétiques chauds et incisifs par leurs sels âcres, irritent encore les parties enflammées, et font un nouvel obstacle à la sortie des glaires, graviers ou pierres, qui sont cause de la maladie; mais lorsque les remèdes employés pendant l'accès ont relâché suffisamment les canaux des reins, on peut les employer avec succès.

Quant à la pierre de là vessie, on est encore à découvrir d'autres remèdes sûrs que l'opération. Tout ce que la médecine a opéré jusqu'à présent, c'est de corriger la disposition du sang, qui contribue à la production ou à l'augmentation de la pierre, et ces remèdes sont les diurétiques de toute espèce, par conséquent les mêmes que pour la gravelle.

(La médecine a peu gagné du côté de la curation de la gravelle et de la pierre. Néanmoins la chimie

chimie s'est beaucoup exercée sur les lithontriptiques ou fondants de la pierre, sans avoir rencontré celui qui opérerait la dissolution de la pierre dans la vessie, sans offenser cet organe; néanmoins, il y a lieu d'espérer, d'après les découvertes qu'ont fait les Prieslai, les Lavoisier, les Chaptal, les Guiton-Morveaux, les Bertolet, que nous posséderons un jour le spécifique à la plus affreuse de toutes les maladies qui attaquent l'humanité. *R. du R.*)

Le relâchement du sphincter de la vessie, qui produit un écoulement involontaire d'urine, se guérit par des topiques astringents, des injections de même nature, et par les remèdes internes qui vont au même but.

On pourra choisir dans les remèdes suivants, de quoi satisfaire aux différentes indications qui se présenteront à remplir.

Topique.

Faites cuire des oignons, et faites-en un cataplasme que le malade se mettra sur la région des reins.

Ou bien : Faites cuire de la turquette dans l'eau, et faites-en un cataplasme que vous appliquerez sur le ventre du malade.

Ou bien : Faites cuire du son dans du vin, et appliquez-en un cataplasme entre deux linges sur la région des reins.

Le premier de ces remèdes est émollient; le second incisif; et le troisième émollient et fortifiant.

Autre.

Prenez trois onces de storax liquide, graisse de chapon, d'oie, de canard, de chacun six

dragmes, beure demi-dragme, d'huile rosat quatre dragmes, cire rouge deux dragmes et demie. Faites fondre ensemble les graisses et les huiles ; et après les avoir passées par un linge, ajoutez-y le storax, et pour lors vous verserez le tout sur un linge que vous appliquerez sur la douleur, le plus chaudement que le malade pourra le supporter.

Cet emplâtre est bon quand la douleur des reins vient d'une trop grande tension.

Remède pour faire uriner.

Prenez des raves avec les feuilles ; faites-en un cataplasme que vous mettrez sur les reins, étant couché.

Ce cataplasme provoque l'urine en relâchant les fibres trop resserrées des reins.

Autre.

Prenez du cresson de fontaine ; fricassez-le avec de la graisse ; appliquez-le ensuite sur le nombril du malade, aussi chaud qu'il le pourra supporter.

Le cresson est incisif, atténuant, détersif, apéritif, résolutif, et propre à rompre la pierre.

Autre.

Faites cuire de la fiente de pigeon dans de bon vin blanc ; faites un emplâtre que vous appliquerez sur le ventre.

La fiente de pigeon est discussive, résolutive et fortifiante.

Lavement pour soulager les douleurs de la Pierre formée.

Prenez des herbes de violette, de guimauve, de fenouil, de persil, d'ache, de scolopendre ;

dont vous ferez une décoction, que vous donnerez en lavement au malade. Après les lavemens, on pourra mettre le malade, jusqu'au nombril, dans un bain, dans l'eau duquel on aura fait bouillir des feuilles de guimauve, de violette et de pariétaire.

Autre.

Prenez une cruche de terre contenant environ trois pintes, mettez-y deux bonnes poignées de rhue, trois livres d'huile d'olives, une once d'huile de scorpion; fermez bien ensuite la cruche avec un linge et une vessie de porc; mettez dans un chaudron, plein d'eau, la cruche jusqu'à son cou, et faites bouillir l'eau du chaudron pendant vingt-quatre heures sans discontinuer. Après les vingt-quatre heures, vous retirerez la cruche du chaudron, et vous verserez l'huile dans une bouteille que vous boucherez d'un linge et d'une vessie de porc.

Vous frotterez les reins du malade de cette huile autant chaude qu'il la pourra endurer. Après l'avoir bien frotté, vous lui entourerez les reins avec du papier gris et un linge bien chaud. Vous continuerez pendant quelques jours, soir et matin.

Ce remède est émollient, incisif et atténuant. On pourra donner dans l'opération du remède, un lavement avec l'eau simple, afin d'obvier à la chaleur que pourrait causer ce remède dans le bas-ventre.

Infusion.

Prenez de la racine d'aunée, lavez-la dans l'eau fraîche, pour la nétoyer parfaitement sans qu'il soit besoin de la ratisser. Coupez-la par tranches, de l'épaisseur d'une pièce de vingt-

quatre sous : enfilez-les en forme de chapelet, et les laissez sécher à l'ombre.

Lorsqu'elles seront sèches, pilez-en deux onces, et faites infuser cette poudre à froid pendant trois jours et trois nuits dans trois demi-septiers de vin blanc; ce temps écoulé, vous passerez la liqueur avec forte expression, et vous la garderez pour le besoin.

On en prend un bon verre le matin, à jeûn; et pour ôter le goût de la racine, qui n'est rien moins qu'agréable, on peut avaler, en forme de gargarisme, un verre de bon vin blanc, et dormir si l'on peut.

Les personnes sujettes aux attaques de gravelle, colique néphrétique, ardeur ou rétension d'urine, prennent de ce vin trois jours de suite par chaque mois, pour s'en préserver; et ceux qui en sont continuellement ou fréquemment attaqués, feront bien d'en user pendant quinze jours de suite, chaque mois.

On rapportera ici, pour la satisfaction et l'instruction du lecteur, l'histoire de la maladie et de la guérison de la personne de qui vient ce remède.

A l'âge de soixante-dix ans, il fut attaqué d'une ardeur et d'une rétention d'urine si fâcheuses, qu'il était obligé d'uriner quarante ou cinquante fois par jour. Les efforts qu'il faisait pour rendre l'urine étaient si considérables, qu'il était obligé d'appuyer sa tête contre le mur. Tous les remèdes qui lui furent indiqués n'appaisèrent pas le mal. Loin de cela, il augmenta de façon que les douleurs devinrent insupportables, que ses urines devinrent rouges comme du sang; enfin qu'il ne pouvait plus souffrir aucune voiture. Dix ans entiers se passèrent dans cette triste situation. Un

ami du malade lui conseilla pour lors le remède ci-dessus décrit. Il en usa tous les jours sans interruption pendant trois mois consécutifs, ce qui lui fit rendre pendant six semaines et plus une grande quantité de glaires, auxquelles succéda une matière blanchâtre comme de la craie dissoute, qui se trouvait abondamment dans les urines, et qui, diminuant peu à peu, laissa le malade en si bon état, qu'à l'âge de quatre-vingt deux ans il buvait et mangeait de tout indifféremment, qu'il s'est vu en état de supporter des voyages à pied, à cheval, en carosse, en chaisse; en un mot, dans toutes sortes de voitures : et cependant, ce qu'il est important d'observer, ce n'est qu'à l'âge de soixante-dix ans qu'il a commencé de se servir du remède.

Quoique les douleurs et leurs causes fussent totalement détruites, la personne en question ne laissa pas, pendant quelques temps, de prendre ce remède trois jours consécutifs de chaque mois.

Il s'est aussi servi de temps en temps d'eau néphrétique, dont il prenait un bon verre le matin, à jeûn; souvent même il en trempait son vin aux repas. C'est ainsi qu'il la préparait.

Prenez deux gros de bois néphrétique bien net, et mondé de son écorce et de sa partie jaune; chosissez-le rougeâtre, amer au goût, et le plus chargé d'huile et de sels essentiels, c'est-à-dire, le plus nouveau qu'il sera possible de l'avoir. Coupez ce bois par petits morceaux, et le faites infuser à froid dans trois chopines d'eau, jusqu'à ce qu'elle paraisse jaune dans le verre, et blanche à la surface, ce qui demande douze ou quinze heures de temps; à mesure que vous ôterez un verre de cette eau, remettez-en pareille quantité de

nouvelle, et continuez ainsi tant que l'eau prendra la même teinture.

Il faut observer, avant que de finir, qu'on peut employer la racine d'année verte, lorsque la sèche manque; mais il en faut mettre trois onces au lieu de deux, et les bien piler dans le mortier de marbre.

Autre Remède pour la Néphrétique.

Prenez des noyaux de nèfles, en poudre, une livre, autant de bon vin blanc, dans lequel vous ferez infuser la poudre des noyaux de nèfles pendant vingt-quatre heures.

Le malade en prendra tous les matins, à jeûn, un verre.

Autre.

Prenez une once de petite-chelidoine, piquez chaque gousse en dix ou douze endroits; faites-la ensuite infuser pendant vingt-quatre heures dans une pinte de vin blanc. Le malade en prendra tous les matins trois travers de doigts, ou moins, selon la force ou l'âge du malade: il pourra même en user pour boisson, en la trempant avec de l'eau.

Cette plante est humectante, rafraîchissante, résolutive et apéritive, propre à chasser les graviers hors des reins et de la vessie.

Autre.

Avalez, à jeûn, quatre des bulbes qui sont à la racine de la filipendule, s'ils sont petits, ou l'équivalent de plus gros, et buvez par-dessus un verre de vin blanc, ou faites infuser ces bulbes concassées pendant toute une nuit dans un verre de vin blanc, et avalez le vin après avoir exprimé

les bulbes : deux heures après, on boira un verre de tisane faite avec trois ou quatre racines de queue de renard, de chiendent et la réglisse, et on continuera ces remèdes jusqu'à parfaite guérison.

La filipendule est un diurétique chaud : mais le remède pris en total est tempéré; et la tisane est rafraîchissante et émolliente.

Autre:

Prenez une poignée de pimprenelle et une de cerfeuil; mettez-les dans un petit pot, et versez dessus un demi-septier d'eau de rivière, bouillante. Laissez les herbes en infusion toute la nuit. Le lendemain passez la liqueur avec expression, faites-la chauffer au bain-marie, et mêlez-y deux cuillerées de bon vin de Bourgogne, une cuillerée de miel de Narbonne, une demi-cuillerée de suc de citron, et trois ou quatre zestes du même citron. Avalez cette liqueur le matin, un peu moins chaude qu'un bouillon.

Le lendemain on réitère le même remède, qu'on remplace le troisième jour par un bouillon fait avec le veau, la laitue, le cerfeuil, la poirée. Le quatrième jour on se repose, et le cinquième on reprend les mêmes remèdes, et on continue jusqu'à ce qu'on soit soulagé, ce qui arrive infailliblement.

La première infusion est légèrement incisive; le bouillon est émollient, rafraîchissant et incisif.

Autre.

Pilez une trentaine de noyaux de cerises, et faites-les infuser pendant vingt-quatre heures dans un verre de vin blanc, que vous prendrez le matin. Il faut continuer jusqu'à guérison.

Cette infusion est puissament incisive.

Autre.

Faites infuser dans un verre de vin blanc une bonne pincée de graines d'oignons blancs. Prenez ce vin après douze heures d'infusion, et buvez-en pareille quantité tous les matins, jusqu'à guérison.

Cette infusion est apéritive et incisive.

Autre.

Mettez dans une bouteille de verre fort, et dont l'ouverture soit large, trois chopines d'eau-de-vie, demi-livre de sucre candi, et autant de sucre ordinaire, l'un et l'autre pulvérisés; une demi-once de racines d'arrête-bœuf, ou bougrande, deux gros de racines d'églantier, deux gros de racines de guimauve, une muscade râpée, baies de genièvre, racines de chardon-roland, et de sceau de Salomon, de chacun deux gros; un morceau de racines de grande-consoude coupé en long, et le plus menu qu'il sera possible. Laissez le tout en infusion pendant un mois.

On en prend deux fois par mois, quatre ou cinq jours de suite, un petit verre soir et matin. On peut le tempérer l'été avec partie égale d'eau commune.

On peut tirer jusqu'à trois teintures desdits ingrédiens. Il ne faut qu'ajouter de l'eau-de-vie et du sucre.

Ce remède est puissament incisif. Il convient parfaitement dans les glaires des reins.

Autre.

Prenez deux laitances de harangs salés; faites-les infuser dans un demi-septier de vin blanc

pendant vingt-quatre heures. Ce temps passé, délayez-les exactement, et avalez le tout à jeûn. Prenez un bouillon quatre heures après.

Ce remède est éprouvé contre la pierre.

Autre.

Prenez sommités d'absinthe, fleurs d'orties blanches, de chacune une bonne pincée; écorces de fèves séchées à l'ombre, demi-gros; anis, coriandre, daucus, carvi, baies de genièvre, le tout concassé, de chacun deux gros; mettez le tout en infusion dans une pinte de vin blanc vieux: bouchez bien la bouteille, et la remuez de temps en temps. On peut s'en servir après deux ou trois jours d'infusion.

On en prend un petit verre le matin, à jeûn. Ce remède est digestif, incisif et apéritif.

Autre Remède pour la Gravelle.

Prenez dix livres d'eau, autant de vinaigre; trois onces d'ache, trois onces de raisins, une once de semence de fenouil, autant de semence d'ache: faites bouillir le tout jusqu'à la troisième partie; passez ensuite la décoction; et après y avoir ajouté huit livres de sucre, vous la ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle soit clarifiée.

Vous ferez de cette décoction une espèce de sirop incisif, atténuant et apéritif, dont le malade prendra tous les matins un petit demi-verre.

Décoction.

Prenez deux graines de gratte-cus, autant d'alkekenge, une pincée de fleurs d'orties blanches, un peu de réglisse, et une botte de chiendent.

On fait d'abord bouillir à grand feu le chien-dent, bien ratissé et épluché, dans deux pintes d'eau de rivière ou de fontaine. Lorsqu'il se précipite au fond du chaudron, on y jette les gratte-cus et l'alkekenge, qu'on laisse bouillir l'espace d'un *miserere*, après lequel on met dans le chaudron les fleurs d'orties blanches et la réglisse. Lorsqu'elles ont jeté un bouillon, on ôte le vaisseau du feu, et on passe la liqueur.

On prend soir et matin un verre de cette décoction, et même un l'après-midi, deux heures après le repas. Elle est incisive et rafraîchissante.

Autre.

Prenez une poignée de racines de persil; ôtez-en la corde, que vous jetterez comme inutile; mettez le reste dans une chopine d'eau avec du sucre candi; faites réduire l'eau à la moitié; passez la liqueur par un linge, et faites-la boire au malade. Si elle ne fait pas effet en cinq ou six heures, il faut réitérer.

Cette décoction est un diurétique chaud et incisif.

Autre.

Prenez une poignée de la plante appelée *pied de pigeon*; faites-la bouillir dans une chopine de vin blanc jusqu'à diminution de moitié. Buvez cette décoction le matin, à jeûn, quinze ou vingt jours de suite, ou, pour mieux dire, tant qu'il paraîtra dans les urines du sable, des pierres et des glaires.

Les pauvres peuvent se servir d'eau au lieu de vin, et prendre trois verres de cette décoction par jour, un le matin, le second l'après-midi, et le troisième le soir. Si l'effet est trop grand,

ils n'en boiront que deux verres; et s'il se faisait quelqu'excoriation dans le passage de l'urine, on ne mettrait dans la décoction qu'une demi-poignée de pied de pigeon, et autant de lierre terrestre, qui est néphrétique et vulnéraire.

Ce remède est un incisif puissant.

Autre.

Faites bouillir dans une pinte d'eau que vous ferez réduire à moitié, cinq ou six racines de muguet; buvez cette infusion le matin, à jeûn. Il faut continuer plusieurs jours de suite.

Autre.

Faites bouillir dans trois chopines de vin blanc, jusqu'à consommation de moitié, une grosse poignée de racines de persil, autant de chiendent, et autant de chardon-roland, lesdites racines bien nétoyées, avec une cuillerée de pois-chiches. Prenez un verre de cette décoction, à jeûn, et un second deux heures après le dîner, et réitérez, s'il en est besoin.

Ce remède est encore un diurétique chaud.

Autre.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau de rivière, une poignée de racines d'orties piquantes. La liqueur réduite à moitié, dissolvez-y un gros de crystal minéral, et prenez-en deux verres, à une demi-heure d'intervalle, ayant soin de marcher pendant ce temps, et même jusqu'au dîner.

Cette décoction est incisive, détersive et émolliente.

Tisane.

Faites bouillir une poignée de racines de chiendent dans une pinte d'eau pendant un quart-

d'heure; ajoutez-y un peu de racines de fraisier, d'oseille, de pissenlit et de feuilles d'aigremoine. Après que ces dernières auront bouilli, passez-la et faites-en votre boisson ordinaire, même aux repas.

Cette tisane est incisive et rafraîchissante.

Autre.

Faites bouillir dans trois chopines d'eau une bonne poignée de chiendent; mêlez à la liqueur passée et réfroidie, un demi-septier de vin blanc, trois onces de sucre, et le jus d'un citron. Buvez-en trois ou quatre verres par jour.

Cette tisane est rafraîchissante.

Autre.

Prenez trois ou quatre branches d'hissope, les racines d'une botte de chicorée sauvage, une botte de chiendent, un morceau de réglisse, quatre morceaux de bois de vigne de la longueur du doigt, mondés de leur première écorce et fendus : faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau jusqu'à diminution d'un tiers.

Cette tisane est rafraîchissante, et légèrement incisive.

Autre.

Faites cuire argentine, orties à fleurs blanches, pimprenelle, de chacune une poignée; une once de graines de lin dans un nouet, dans deux pintes d'eau, qui seront réduites à trois chopines.

Cette tisane est incisive, balsamique et adoucissante.

Suc dépuré.

Prenez des sommités fleuries du violier crû sur une muraille; pilez-les dans le mortier de marbre;

exprimez et prenez deux onces de ce suc, et autant de vin blanc. Le malade prendra ce mélange debout, ou au moins sur son séant, de peur de vomir. Quand il sera passé, il faut faire suer le malade, et n'être point surpris de l'abondance de la sueur. Ce suc est cordial, incisif et discussif.

Remède spécifique pour la Néphrétique ou autre Colique graveleuse, de quelque nature qu'elle puisse être.

Prenez pendant tout le mois de mai, tous les matins, à jeûn, une cuillerée de suc ou de sève de bouleau, dans laquelle vous mettrez une pincée de sucre candi; après quoi vous la boirez.

Le suc de bouleau se tire de la façon suivante: L'on fend les branches du bouleau; on insère dans la fente une gouttière pour conduire la sève, que l'on reçoit dans une bouteille de verre.

La sève de bouleau est détersive, apéritive et résolutive.

Autre.

Prenez huit ou dix oignons blancs, trois ou quatre bonnes poignées de raves coupées par petites tranches, et deux poignées de gratte-cus concassés. Mettez le tout dans un pot couvert, et faites-le cuire au bain-marie dans un chaudron, de sorte que l'eau du chaudron n'y entre pas en bouillant. Le tout étant cuit, passez le jus dans un linge, et conservez-le dans une bouteille bien bouchée.

On en prend deux cuillerées deux fois le jour dans un verre de vin blanc, et l'on continue quinze jours de suite. On réitère ce remède tous les mois pendant un an. Il est émollient et incisif.

D'autres prennent à pareille dose le suc tiré sans feu, des raves, du cresson d'eau, de la berle et des oignons blancs, mêlez par parties égales, et veulent qu'on continue ce remède jusqu'à guérison.

D'autres donnent avec succès le suc de raves seul.

Eau distillée.

Prenez une douzaine de gros limons, coupez-les par tranches, et mettez-les avec le tiers de leur poids de sucre candi dans quatre pintes d'eau de pariétaire; après quarante-huit heures de digestion, distillez : sur chaque pinte de liqueur, mettez une once de sel polychreste.

Avant que de se servir de ce remède, il est bon de se purger avec la casse, le séné et l'anis, infusés dans l'eau de pariétaire, et édulcorés avec le sirop de chicorée composé; après quoi l'on prendra le remède deux ou trois jours de suite à la dose de deux ou trois onces, à jeûn.

Cette eau est rafraîchissante, et très-bonne dans l'ardeur d'urine et l'accès de gravelle. Elle est aussi légèrement incisive.

Eau distillée de l'Herbe appelée Toute-bonne.

Prenez six onces de la toute-bonne, ôtez-en les racines et les feuilles gâtées; lavez-la dans de l'eau commune; faites-lui perdre son humidité entre deux linges; après quoi vous couperez assez menu la tige, les feuilles et les fleurs. Mettez-la ensuite infuser l'espace de vingt-quatre heures dans une pinte ou trois demi-septiers de vin blanc. Remuez-la de temps en temps. Les vingt-quatre heures étant écoulées, tirez-la du vin, et la mettez

dans une chapelle. Faites-la distiller au plus petit feu. Vous mettrez l'eau distillée dans une fiole bien bouchée, que vous exposerez au soleil pendant trois semaines.

La saison la plus convenable pour faire cette distillation, est le mois de juin.

Cette eau est apéritive, propre pour évacuer les graviers et fondre les pierres récemment formées dans les reins.

Le malade en prendra le matin, à jeûn, de quinze jours en quinze jours, trois cuillerées.

Il est à propos de faire précéder à l'usage de cette eau, la saignée, sur-tout s'il y a plénitude dans le pouls, et une légère purgation faite avec la manne, la casse, et un gros de sel végétal.

Boisson pour la Gravelle.

Eau de raves distillée, mêlée avec du vin blanc.

Autre.

Faites distiller des rejettons de figuier, et buvez tous les matins un petit verre de l'eau qu'on en aura tirée, y ajoutant un peu de sucre, si elle paraît trop amère.

Cette eau brise la pierre des reins et de la vessie.

Sirop.

Coupez par morceaux deux livres de racines d'aunée; faites-les bouillir dans un pot de terre neuf avec deux pintes d'eau de fontaine et une de vin blanc, jusqu'à consommation de moitié, tirez la racine du pot, pilez-la dans le mortier de marbre, et la mettez dans un linge fort, qu'on tordra fortement pour en exprimer le suc, au moyen de la décoction qu'on aura jetée dessus. Remettez

cette liqueur dans le même pot avec trois quarterons de sucre fin ; faites-la d'abord bouillir à gros bouillons, diminuant insensiblement le feu, de sorte cependant que la liqueur diminue de moitié. Otez la liqueur, et la gardez pour l'usage.

On en fait prendre au malade quatre fois le jour une cuillerée ; savoir, le matin en s'éveillant; deux heures avant le dîner ; deux heures avant le souper, et le soir en se couchant. Il ne faut faire ce remède de suite que trois semaines au plus.

C'est un incisif très-puissant, qui convient à la gravelle et à l'hydropisie commençante.

Julep.

Mettez un quarteron de sucre, et un demi-septier d'eau-de-vie dans une pinte de jus de fraises ; et buvez-en tous les matins, à jeûn, plein un verre à ratafiat.

Il est incisif et rafraîchissant.

Autre pour la Colique Néphrétique.

Prenez pour deux sous six deniers d'orviétan, délayez-le dans un verre de bon vin blanc ; ajoutez-y une once de sirop violat; mêlez le tout, mettez-y ensuite du jus de bigarade.

Le malade prendra ce remède dans son lit, et il y restera jusqu'à ce qu'il aille à la selle.

Ce remède, en calmant, guérit la colique néphrétique.

Autre.

Prenez demi-once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, le jus de la moitié d'un citron, deux cuillerées de vin blanc ; mêlez bien le tout,

et

et faites prendre au malade, à jeûn, deux fois la semaine, pareille dose.

Cette potion est rafraîchissante et adoucissante. Elle convient très-bien dans les ardeurs d'urine.

Il faut avoir soin de purger tous les quinze jours le malade avec de la casse.

Autre.

Faites infuser, à froid, pendant vingt-quatre heures dans une pinte d'eau une poignée de cerfeuil et une de pimprenelle; et dans un verre de cette infusion, pressez le jus de la moitié d'un citron, et une cuillerée de sirop capillaire. Faites prendre ce remède au malade, le matin, à jeûn. Il faut le réitérer pendant dix ou douze jours, et ne manger qu'au bout de deux heures. Il ne dérange rien dans le régime ou la façon de vivre accoutumée.

Ce julep est rafraîchissant et incisif.

Bouillon.

Faites un bouillon avec le pourpier, le plantin, la laitue, les racines de guimauve, les feuilles de violier jaune, un morceau de veau ou un poulet, et prenez-en tous les matins, pendant huit jours.

Ce bouillon est rafraîchissant, émollient et incisif.

Poudre.

Mettez dans un verre de vin blanc un gros de zests de noix pulvérisés, et deux cuillerées d'huile d'amandes douces; prenez cette boisson à jeûn, ou au commencement de l'accès de néphrétique. Mais pour cet effet, il faut toujours porter sur soi de la poudre de zests.

Cette poudre est sudorifique et désiccative.

Autre.

Faites cueillir sur la fin du mois de septembre, la racine de chardon étoilé, autrement dit *chausse-trape*; mondez-la exactement, puis lavez-en la première peau qui est brune en dehors et blanche en dedans; faites-la sécher à l'ombre, et à l'abri de la poussière.

Prenez un gros de cette écorce exactement pulvérisée, et prenez-le tous les mois, ou plus souvent, dans un petit verre de bon vin blanc.

Le soir du jour où l'on a pris cette poudre, on prépare la décoction suivante, que l'on prend le lendemain matin, à jeûn.

On met dans un pot de terre vernissé et neuf, une poignée de pariétaire bien nétoyée et lavée, un gros de bois de sassafras fraîchement pulvérisé, un gros d'anis, et une pincée de poudre de canelle, qu'on fait bouillir devant un feu clair, pendant un *miserere*, dans une suffisante quantité d'eau. On tire le pot du feu, on le couvre de son couvercle et d'un linge par-dessus, on le laisse toute la nuit sur les cendres chaudes. Le lendemain on le fait encore bouillir un *miserere*, et l'on passe la liqueur avec expression dans une écuelle où l'on aura mis deux onces de sucre candi. Lorsque le sucre est fondu, on avale la colature le plus chaud qu'il est possible.

Ces remèdes ne dérangent rien dans le régime de vie ordinaire; ils sont incisifs et rafraîchissants.

Autre.

Prenez une once de noyaux de nèfles, lavez-les dans du vin blanc, et les faites sécher; une

demi-dragme des quatre semences froides mondées et séchées, de réglisse nétoyée une dragme, graines de saxifrage et *bruscus*, graines d'hermiole ou turquette, de chacune demi-dragme; des graines de *milium solis* ou gremil, de genest à balais, de pimprenelle, petit-houx, asperge, de chacune un scrupule; graines de guimauve une dragme. Pulvérisez le tout avec six onces de sucre fin.

Le malade en prendra tous les matins, à jeûn, pendant six ou huit jours, deux gros dans un demi-verre de vin blanc ou de jus de citron.

Cette poudre est apéritive et incisive; elle procure, par ses vertus, la dissolution de la pierre, et l'expulsion des graviers formés dans les reins et dans la vessie.

Comme cette poudre échauffe, il faut faire attention, avant de s'en servir, au tempérament du malade. Si son tempérament est chaud ou sec, il faudra faire précéder à cette poudre une ou deux petites saignées, des rafraîchissants et une purgation (qu'il ne faut jamais omettre) faite avec deux onces de manne et une demi-once de *diaprum*, dans une décoction de chicorée sauvage.

Autre.

Mettez séparément en poudre des noyaux de pêches et de nèfles, passez ces poudres par le tamis, prenez un gros de chacune d'elles, et pareille quantité de sucre fin. Mêlez le tout ensemble, et faites-le prendre au malade dans un verre de vin blanc. L'opération de ce remède est prompte.

C'est en effet un apéritif puissant.

Autre.

Faites sécher la racine de trois poireaux, mettez-la en poudre, et faites prendre cette dose en une seule fois dans de l'huile d'amandes amères.

C'est encore un diurétique chaud et assez puissant.

Autre.

Prenez tant que vous voudrez d'écosses de fèves de marais ; faites-les sécher au soleil, puis brûlez-les dans une terrine, afin que cette cendre ne se mêle point avec d'autres ; passez-la dans un tamis fin, et conservez-la pour l'usage.

On en fait infuser un demi-gros du soir au matin dans de bon vin blanc, sur les cendres chaudes, et l'on fait avaler cette infusion au malade, après l'avoir passée.

Ce remède fait uriner peu de temps après qu'il est avalé. Il détache les glaires attachées aux reins et à la vessie.

On peut substituer aux cendres de fèves celles de sarment de raisin ; mais ces dernières ont moins d'efficacité.

Autre.

Faites sécher au four telle quantité que vous voudrez d'écailles d'œufs frais, sans les faire roussir ; mettez-les en poudre subtile, dont vous en ferez infuser une cuillerée dans un demi-septier de vin blanc naturel, que vous ferez prendre au malade, après une infusion de vingt-quatre heures, et l'avoir passée par un linge fin.

On peut réitérer cette dose le soir, si la douleur de la pierre est violente.

Ce remède divise puissament les glaires ; mais

je ne sais comment il peut appaiser les douleurs que cause la pierre.

Autre.

Prenez du thin feuilles et racines autant que vous voudrez ; faites-le sécher à l'ombre, puis brûlez-le ; passez la cendre par le tamis de soie, et la gardez pour le besoin.

On en donne depuis un jusqu'à deux gros dans un verre de vin blanc, et on continue jusqu'à guérison. Ce remède divise les glaires des reins, et même dissout la pierre de la vessie.

Pilules.

Prenez une once de térébenthine de Venise, lavez-la plusieurs fois dans une once d'eau de bourrache, buglosse et fenouil mêlés par égale partie. On lave la térébenthine en la battant dans l'eau pendant deux heures avec une spatule.

Lorsqu'elle aura été lavée trois fois, laissez-la égoutter, et la mêlez avec un quarteron de sucre fin pilé exactement; puis ajoutez un gros de poudre de canelle fine passée par le tamis. Il en résultera une pâte que vous enfermerez dans un papier, et laisserez pendant trois jours dans une boîte bien close. Si l'on tardait plus long-temps, elle durcirait trop pour l'usage suivant :

On fait de cette pâte de petites boules grosses comme un pois, dont on en prend deux ou trois, à jeûn, de deux en deux jours. On est quelquefois dix ou douze jours sans sentir de soulagement, mais il ne faut pas se rebuter, et l'on en verra des effets merveilleux.

Pour conserver ces petites boules, on les roule dans du sucre en poudre, ou de la poudre de réglisse : autrement elles s'attacheraient les unes

aux autres. Cela fait, on les conserve dans une fiole bien bouchée. On peut user de ce remède trois ou quatre mois de suite.

C'est un diurétique puissant, incisif, détersif, propre pour consolider les ulcères des reins.

Opiat.

Prenez amandes douces et pistaches mondées de leur écorce, de chacune une dragme; semences de guimauve et d'alkerkenge de chacune deux scrupules; semences de laitues, de pavot blanc, amidon, gomme adragant, de chacune une dragme, réglisse demi-once, sucre fin six onces; pilez le tout exactement, et faites-en un opiat avec l'eau de pariétaire.

La dose est de deux à trois gros le matin, à jeûn, et le soir en se mettant au lit.

Il faut se préparer à l'usage de cet opiat par la saignée et la purgation, et réitérer cette dernière tous les mois. On peut se contenter de la casse dans le petit lait.

Cet opiat est adoucissant, émollient et rafraîchissant.

Autre pour la Pierre et Colique Néphrétique.

Prenez de la racine d'arrête-bœuf et d'origan, de chacune une once; de tous les capillaires, de chacun une poignée; des quatre semences froides quatre dragmes, des trois fleurs cordiales de chacune une pincée, des raisins cuits au soleil, et de la réglisse ratissée, de chacun demi-once; de saxifrage et de pimprenelle, de chacun une once.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau de rivière jusqu'à diminution des deux tiers; coulez et exprimez le restant, et faites-y bouillir trois

onces de séné bien mondé, et trois dragmes de semence de fenouil doux. Faites bouillir la décoction jusqu'à ce qu'elle soit diminuée d'un quart. Passez derechef la décoction, et y ajoutez six onces de sucre ; réduisez-la en sirop : prenez ensuite deux onces de casse de Levant, autant de lénitif fin, deux dragmes de rhubarbe, et demi-dragme de canelle réduite en poudre bien subtile. Formez du tout un opiat mou, dont le malade en prendra, à jeûn, une once deux fois le mois.

Cet opiat, en brisant la pierre et les graviers contenus dans les reins et dans la vessie, guérit la colique néphrétique, fortifie en même-temps l'estomac.

Autre.

Prenez une once de racines d'aunée, trois onces de racines de fenouil, deux gros de poivre noir ; pulvérisez le tout à part, passez-le par le tamis, et l'incorporez dans une suffisante quantité de miel à demi cuit. On en donne gros comme une noisette avec de l'eau chaude ou du vin blanc.

Cet opiat est un incisif puissant. On l'emploie dans les maux de reins, la gravelle, la colique, les engorgemens du foie et de la rate, et même le mal caduc.

Sel.

Faites fondre une livre de nitre ou salpêtre dans un creuset, jetez-y une once de fleurs de soufre, et autant de camphre. Agitez la matière jusqu'à ce que le soufre soit brûlé ; puis versez dessus peu à peu un once d'esprit-de-vitriol.

Ce sel approche fort par la vertu du sel polychreste, et n'en diffère que parce qu'il se trouve

joint à un crystal minéral. Il est donc apéritif, incisif et diurétique froid.

Autres Remèdes.

Une pincée de poudre très-fine de *virga aurea*, prise le matin dans un œuf frais, fait des miracles. Il ne faut manger que quatre heures après, et il faut continuer au moins une quinzaine.

Plusieurs personnes se sont bien trouvées d'avoir pris dans du vin blanc, plein une cuillère à café, à comble, de poudre d'écailles d'huitre ou de moules calcinées.

Ces deux remèdes sont de forts incisifs.

Le baume de copahu fait aussi des effets merveilleux. On le prend à la dose de dix, douze, quinze, et même dix-huit gouttes, une ou plusieurs fois par jour dans du bouillon, s'il y a fièvre, ou dans le vin blanc, s'il n'y en a pas.

C'est un émollient incisif.

Les eaux sulphureuses de Barrèges et de Saint-Amand en Flandre, font aussi parfaitement bien.

Voyez encore tisane purgative, pages 11; tisane néphrétique, 12; tisane apéritive, 13; autre tisane apéritive, *ibid*; tisane diurétique, 31; tisane, 49; teinture d'apalachine, 51; baume sympathique, 85; remède, 89; eaux de noix vertes, 100; troisième élixir, 104; tisane, 151; poudre, 211; tisane, 274; infusion, 120; électuaire, 288.

Autre.

Mangez un quartier de muscade; elle provoquera l'urine; mais il faut bien faire attention s'il n'y a pas chaleur ou quelque légère inflam-

mation aux reins ; car la muscade ne provoque l'urine qu'en échauffant.

Pour l'Ecoulement involontaire des Urines.

Il faut avoir un petit poisson qui se trouve dans le ventre des brochets ; on le fera sécher au four, lorsque le pain en est tiré, ou sur une pelle à feu, et on le réduira en poudre. On donne un gros de cette poudre deux matins, à jeûn, dans un verre de vin rouge, et l'on est guéri. Ce remède est éprouvé.

On peut aussi employer la pierre stiptique, page 106.

ARTICLE V.

Des Maladies du Foie.

LE foie, comme toutes les autres parties, est sujet à l'inflammation. Elle se guérit par les saignées et les rafraîchissants ; mais comme c'est un viscère qui a très-peu de ressort, et destiné à séparer la bile, qui est une liqueur huileuse, il est très-sujet aux engorgemens ou obstructions, qui, si elles ne sont pas résolues de bonne heure, se changent en concrétions durables, et presqu'incurables, nommées *schirres*.

(Le foie n'est pas seulement sujet aux obstructions, il est encore sujet à s'abscéder à la suite de fièvres putrides, ou malignes. Il est des températures et des tempéramens où ces maladies se terminent communément par un dépôt au foie. Ces sortes de dépôts critiques ont bien souvent des suites funestes, et ont plus souvent lieu, lorsque les saisons ont eu une température plus chaude et plus humide qu'à l'ordinaire.

On dira quelque chose de l'ouverture de ces dépôts dans la Pathologie chirurgicale, ou Médecine opératoire. *R. du R.*).

Les remèdes propres à lever les obstructions du foie, sont la saignée, comme remède de l'épaisseur du sang, ou simplement comme donnant du jour aux vaisseaux, et facilitant l'opération des remèdes; les délayants, qui donnent au sang un véhicule qui facilite sa circulation, et les incisifs qui divisent la partie rouge du sang, et échauffent ses soufres trop épais. Les remèdes ci-après satisfont à ces indications.

Ces mêmes remèdes résolvent quelquefois les schirres, quand on peut assez les amolir pour qu'ils puissent mordre sur eux.

Infusion.

Prenez de la verveine, de la pasquerette, du poireau avec son chevelu ou sa racine, du pas-d'âne, de l'oreille de souris, de chacune une grosse poignée; faites bouillir le tout dans six pintes d'eau que vous ferez réduire à moitié, et buvez-en trois verres le matin et autant l'après-dîner.

Si cette tisane ne passe pas aisément, il faut y ajouter une racine de pivoine et un peu de réglisse.

Suc épuré pour les Chaleurs au Foie.

Prenez des feuilles et des fleurs de bourrache, pilez-les et faites bouillir le jus, et après qu'il aura écumé, prenez-en un verre, à jeûn, avec un peu de sucre; vous continuerez à en prendre pendant neuf jours.

Le suc de bourrache adoucit et envelope les

sels trop exaltés qui causent la chaleur excessive au foie.

Infusion.

Faites infuser pendant vingt-quatre heures une demi-once de rhubarbe, deux gros de canelle, et une poignée d'absinthe dans une pinte de vin blanc, dont le malade en prendra un verre tous les jours au matin.

Eau pour les Obstructions du Foie.

Prenez deux pieds de veau, que vous ferez bouillir dans neuf pintes d'eau de rivière, jusqu'à diminution de moitié; ajoutez-y une livre de ris que vous ferez cuire avec de la mie de pain blanc détrempée avec du lait, deux livres de beure frais, et les glaires de deux œufs frais avec les écailles. Distillez le tout ensemble, et dans la distillation, ajoutez-y une once d'eau de scolopendre, de chicorée et d'endive, et une once de racines de persil.

Cette eau est fort bonne pour la jaunisse, l'obstruction du foie et de la rate. Elle rend les chairs vermeilles; en la buvant, on peut y mettre un peu de sucre. On en peut boire à ses repas, et en couper son vin.

Décoction.

Prenez racines de chicorée sauvage et de chiendent, de chacune une bonne poignée; chicorée blanche, argentine, de chacune deux poignées; graines d'anis et de fenouil, de chacune demi-once. Faites cuire le tout dans deux pintes de vin blanc et autant d'eau, jusqu'à diminution du quart. Passez la liqueur sans expression, et buvez-en à discrétion.

Bouillon pour les Chaleurs du Foie.

Prenez une livre de chair de veau, une poignée de laitue, autant de pourpier et de houblon; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, que vous ferez réduire d'un tiers.

Le malade en prendra tous les matins, à jeûn.

Avant d'user de ce bouillon, il est à propos de faire une saignée du bras droit.

La chaleur du foie se connaît par les urines rouges ou briquetées.

Purgation.

Prenez scolopendre, aigremoine, chicorée sauvage, de chacune une poignée; polipode de chêne, une once; faites bouillir le tout dans une pinte d'eau jusqu'à diminution d'un quart; mettez, pendant la nuit, infuser sur les cendres chaudes, dans la colature, six gros de séné mondé, un demi-gros d'anis, deux gros de crême de tartre. Passez la liqueur; ajoutez-y trois onces de sirop de chicorée composé; prenez-en la moitié, le lendemain l'autre, et le soir un lavement.

Autre.

Prenez une demi-livre de conserve cordiale, ajoutez-y rhubarbe en poudre, santal citrin, crême de tartre et anis, de chacun demi-once; catholicon double et moëlle de casse, de chacun deux onces; sirop de fleurs de pêcher ou de roses pâles une once. Mêlez bien le tout ensemble, et le conservez.

La dose est de deux gros à une demi-once dans du pain à chanter. Voici la manière de faire la conserve cordiale :

Prenez autant que vous voudrez d'écorces de citron et d'oranges confites, et pilez-les avec une suffisante quantité de fleurs cordiales, pour qu'il en résulte une masse mollette que vous ferez cuire au soleil. Quand elle sera cuite, ajoutez sur chaque demi-livre confection d'hyacinthe et alkermes, de chacune une once; une cuillerée de bonne eau de canelle, trente gouttes d'esprit-de-sel, deux onces de sirop de grenades ou de limons, sel de perles et de corail, de chacun demi-gros; ambre gris deux grains; eaux de fleurs d'oranges et de roses, de chacune deux cuillerées. Mêlez exactement le tout, et le conservez pour le besoin.

On en donne gros comme une noisette.

En temps de maladies contagieuses, sur chaque demi-livre on mettra deux gros de poûdre de vipère, et autant de bonne thériaque.

Pilules purgatives.

Prenez rhubarbe, agaric, aloës épatique, de chacune une once; pulvérisez-les subtilement, et les incorporez avec sirop rosat, pour en faire une pâte solide, dont on formera des pilules de la grosseur d'une lentille, desquelles on en prendra six ou sept, matin et soir, dans de la moëlle de pomme ou du pain à chanter. Le matin on prendra un bouillon aux herbes apéritives deux heures après. Le soir on les prendra une heure avant le souper, qui sera léger, et on commencera aussi par un bouillon.

Ces pilules sont extrêmement bonnes pour le foie obstrué.

Sirop.

Prenez acier préparé une once, racines d'asperges, d'ache, de persil et de souchet, de chacune

une once ; feuilles d'absinthe une poignée ; graines de coriandre deux gros, écorce jaune de citron une demi-once, fleurs de petite-centaurée deux pincées ; faites infuser le tout dans un lieu chaud dans une pinte d'eau de fontaine, et ensuite bouillir doucement avec une livre de miel, jusqu'à ce qu'il soit écumé. Passez la liqueur ; mêlez-y quatre onces de bon vinaigre, et deux gros d'écorce d'orange. Remettez le tout sur le feu, et faites cuire à consistance de sirop ; passez-le, et le gardez pour le besoin.

On en donne deux cuillerées dans une décoction, infusion ou eau distillée, appropriée à la nature de la maladie G.

Sirop pour les Chaleurs du Foie.

Prenez demi-livre d'eau rose, un quarteron d'eau d'endive, deux onces de grenades, cinq onces de sucre ; faites bouillir le tout jusqu'à consistance de sirop.

Le malade en mettra à la hauteur de quatre doigts dans un verre qu'il remplira d'eau. Il en prendra jusqu'à ce qu'il sente du soulagement, et les chaleurs considérablement diminuées.

Ce sirop est rafraîchissant et adoucissant.

Lavemens.

Faites bouillir une tête de mouton bien saine et bien lavée dans quatre pintes d'eau de rivière, que vous ferez réduire à moitié, et que vous partagerez en quatre lavemens, à chacun desquels vous ajouterez un demi-quarteron de miel.

Les lavemens sont nécessaires dans les obstructions du foie, parce que le ventre est toujours constipé.

Autres Remèdes.

Voyez tisane apéritive, pages 13; pilules angéliques, 23; poudre purgative, 27; teinture d'apalachine, 51; eau de noix vertes, 100; élixir, 104; beure de genièvre, 283; opiat, 342.

Outre ces remèdes, il y en a une infinité dans les précédents, tels que sont tous les apéritifs, les incisifs, les rafraîchissants, les stomachiques, etc. qui peuvent être employés dans les maladies du foie. Les maladies pour la rate et ceux pour l'hydropisie y conviennent aussi.

ARTICLE VI.

Des Maladies de la Rate.

OUTRE l'inflammation, l'obstruction et le schirre, auxquels la rate est sujette aussi bien que le foie, elle est quelquefois attaquée de gonflemens extrêmement incommodes, et qui, suivant toutes les apparences, viennent de la difficulté que le sang trouve à y circuler. Ils demandent donc à l'extérieur des topiques qui donnent du ressort à cette partie, et divise le sang qui y circule; et intérieurement il faut employer des remèdes incisifs.

(Le gonflement de la rate ne peut être confondu avec les obstructions du foie; cette maladie est commune dans les pays où l'atmosphère est très-humide et chaude ou froide. Les tempéramens phlegmatiques avec diathèse cachétique, ou disposition à la cachétie, en sont communément attaqués; enfin, les scorbutiques sont spécialement affectés du *magni lienes*, ou grosse rate. Il faut donc, toutes les fois qu'on rencontre une

grosse rate, avoir toujours présent à l'esprit toutes les nuances du scorbut et le traitement qui leur convient. *R. du R.*)

Topique.

Prenez un gros de fiel de bœuf, faites-le bouillir dans un pot de terre, avec trois demi-septiers de bon vinaigre, jusqu'à consommation de moitié; trempez-y un morceau de drap bleu, et l'appliquez le plus chaudement qu'il se pourra sur la partie malade.

Cataplasme.

Réduisez en poudre de la mie de gros pain, de sorte que vous puissiez en faire une bouillie avec du gros vin de teinte.

Lorsqu'elle sera bien cuite, ajoutez-y d'une poudre faite avec deux parties de poivre gris, une partie de muscade, et une partie de clous de girofle. La seule proportion qu'on puisse indiquer entre la bouillie et la poudre, c'est qu'elle doit piquer fortement la langue.

Otez la bouillie du feu, et étendez-la sur une compresse en plusieurs doubles, que vous appliquerez sur la partie douloureuse, après avoir recouvert le cataplasme de l'un des doubles. Il faut l'appliquer le plus chaud qu'il sera possible, et le renouveler de douze en douze heures pendant neuf jours, et toujours avec de la bouillie nouvellement faite. Pendant ce temps il faut s'abstenir de tous remèdes, même de lavement, à moins que le ventre ne soit resserré.

Il faut remarquer que cette bouillie s'attache aisément au poëlon, à moins qu'on ne la remue continuellement.

Autre.

Autre.

Prenez racines de chicorée sauvage une poignée, une pinte de vin blanc, une demi-livre de beure : mettez le tout bouillir dans un pot de terre neuve, jusqu'à ce que le vin soit entièrement consommé ; pour lors vous pilerez le tout ensemble, et vous en ferez un emplâtre que vous appliquerez sur la rate du malade, le plus chaudement qu'il pourra l'endurer. Vous réitérerez jusqu'à trois ou quatre fois.

Cet emplâtre, qui est adoucissant et résolutif, est très-bon lorsque la rate est gonflée et adhérente aux côtes.

Pour aider l'action de cet emplâtre, on fera boire au malade une décoction d'un arbrisseau appelé *tenerium*, en français, hermium.

Il en boira soir et matin, à toute heure.

Autre.

Prenez une poignée de feuilles de verveine mâle, hachez-les et les broyez avec deux blancs d'œufs, deux onces de farine de fèves, et quelques oignons de lys blanc. Etendez ce mélange sur de l'étoupe, que vous appliquerez sur la partie malade, le retenant en place avec une serviette qu'on aura soin de bien chauffer. On renouvelle ce cataplasme au bout de douze heures, si l'on n'est pas guéri, ce qui arrive rarement. L. B.

Onguent.

Prenez racines d'ellébore noir et de câprier, de chacune une once ; racines de coulevrée deux onces, racines de frêne deux onces et demie, polipode de chêne trois onces, patience sauvage deux onces, turbith une once, coloquinte une

demi-once : pilez le tout, et le faites macérer dans une suffisante quantité de vin blanc ; puis ajoutez suc de ciclame une once et demie, suc de ciguë, de cresson d'eau, d'ache, de persil, de fumeterre, d'absinthe, de chacun une once; semences de genièvre et de cumin, de chacune deux gros; feuilles de cuscute, de capillaire et de tamarisc, de chacune demi-poignée. Faites bouillir quelques moments; enfin, ajoutez huile d'amandes amères et de noyaux de pêches, de chacune deux onces; axonge de porc une demi-livre. Faites bouillir suffisamment; mettez le marc à la presse, après avoir passé le liquide; remettez la colature au feu, et faites-y fondre une quantité suffisante de cire jaune, pour en faire un onguent un peu liquide. Quand la cire sera fondue, mêlez une demi-once de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, et un gros d'aloës réduite en poudre subtile.

On frotte avec beaucoup de succès l'hipocondre gauche avec cet onguent. L. B.

Infusion.

L'infusion de racines d'aunée, telle qu'on l'a décrite dans l'article IV de ce chapitre, prise à jeûn, pendant quelques jours de suite, guérit le gonflement de la rate.

Ou bien : On fait infuser un gros de cette racine mise en poudre dans le vin blanc, du soir au matin, et on le prend à jeûn, avec la poudre.

Autre.

Prenez de cresson, sauge, hysope, menthe, fenouil, persil et chicorée, de chacun une demi-poignée; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau.

Cette infusion est bonne pour les engorgemens de la rate, et quand elle est attachée aux côtes ; et on peut boire des bouillons de choux rouges à demi-cuits.

Il faut éviter de manger du fromage et des viandes qui fournissent un suc épais.

Décoction.

Prenez racines de fougère mâle deux bonnes poignées, scolopendre et ortie royale, de chacune deux bonnes poignées; faites bouillir le tout à petit feu pendant un petit quart-d'heure dans trois pintes de bon vin blanc; passez la liqueur sans expression, et faites-en prendre au malade, un verre matin et soir. Ce remède continué guérit parfaitement.

Poudre.

Faites griller sur les charbons, la rate d'un porc mâle jusqu'à ce qu'on puisse la réduire en poudre. Faites infuser cette poudre pendant vingt-quatre heures, dans une chopine de bon vin blanc, et faites-en prendre au malade, un verre tous les jours au matin, jusqu'à ce qu'il ait consommé tout le vin.

Si le porc n'est pas bien gras, il faut prendre la rate de deux.

Autre.

Prenez des poumons de renard, réduisez-les en poudre, et vous en donnerez au malade, dans du vin blanc. Il en prendra un ou deux gros dans chaque verre.

Cette poudre est bonne lorsqu'il s'est formé quelqu'abscès dans la rate. Elle est bonne aussi pour l'asthme.

Purgation.

Prenez feuilles de thin, fumeterre et pimprenelle, de chacune une pincée ; des quatre fleurs cordiales quatre pincées, long comme le doigt de canelle concassée, une once de bon séné mondé, deux gros d'épithime, une cuillerée d'eau-rose, le jus de deux oranges, un quarteron de sucre fin ; faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures au coin du feu dans trois demi-septiers de vin blanc, le vaisseau étant bien couvert. Faites prendre le tiers de cette liqueur, passée sans expression, trois matins consécutifs.

Autre.

Dans la masse qui fait le purgatif, page 348, au lieu de catholicon, mettez sur chaque demi-livre deux onces de pulpe de tamarins, demi-once de confection hamec, séné, anis, canelle, le tout en poudre, de chacun deux gros, sel de tamarisc trois gros, sirop de fumeterre une once.

Cet opiat se donnera à la même dose.

Autres Remèdes.

Voyez boule de mars, pages 97 ; élixir, 101 ; opiat, 306.

ARTICLE VII.

De l'Hydropisie.

L'ON distingue trois sortes d'hydropisies ; l'anasarque, l'ascite et la tympanite. L'anasarque est un épanchement de sérosités sur toute l'habitude du corps, et principalement sur les

extrémités inférieures. L'ascite est un épanchement de sérosités dans la cavité du bas-ventre. La tympanite, outre cet accident qu'elle a de commun avec l'ascite, dont elle diffère cependant, en ce que les sérosités s'y ramassent en bien moindre quantité, est accompagnée de vents qui causent un gonflement de cette partie, qui devient tendue comme un tambour, d'où vient le nom de tympanite.

La cause de l'anasarque est un épuisement des parties spiritueuses du sang, qui l'empêche de circuler librement, et donne occasion à la lymphe de s'amasser dans les vaisseaux lymphatiques de la peau. L'ascite, outre cet appauvrissement du sang, qui en est la cause éloignée, est presque toujours causée immédiatement par des obstructions dans les viscères du bas-ventre, et principalement dans le foie et la rate, ce qui fait regorger le sang dans les vaisseaux du bas-ventre, et donne lieu ou à l'écartement des membranes qui lâchent la sérosité, ou à leur rupture, qui, au lieu d'une infiltration, produit un épanchement. La tympanite, à cet épuisement des parties volatiles du sang, joint une disposition inflammatoire, qui cause la raréfaction des liqueurs épanchées.

L'indication commune de toutes ces maladies est donc de remettre dans le sang un spiritueux d'où dépend la liberté de sa circulation. Mais l'on y réussirait difficilement, si des évacuations convenables ne le déchargeaient de la sérosité surabondante. C'est à quoi l'on réussit par les émétiques, les purgatifs et les diurétiques; les diaphorétiques ordinairement n'y faisant rien. Après quoi l'on tâche de résoudre les obstructions ou concrétions

de la lymphe, qui sont les causes premières de ces maladies. Il faut seulement observer que comme la tympanite est souvent accompagnée de fièvre, les rafraîchissants, et même la saignée, sont quelquefois d'usage. C'est à la prudence d'un médecin qu'il appartient de décider de la manière d'appliquer les remèdes, et du choix des plus convenables. On trouvera ici de quoi choisir. On peut employer les deux premières tisanes dans l'anasarque.

(Toutes les hydropisies sont ou un simple épanchement d'eau, ou cet épanchement est accompagné d'obstructions, ce qui est le plus ordinaire. Dans ce dernier cas, il faut procéder à détruire les obstructions qui sont presque toujours la cause de l'épanchement séreux; car dans le cas d'infiltration simple, il n'est question que d'évacuer le superflu du *serum*, ou de l'humeur pituiteuse. Cette maladie tient singulièrement à la nature de la température humide, chaude ou froide, et à la complection phlegmatique du sujet, ensemble ou séparément. Les excès, le scorbut, et l'usage mal-entendu du quinquina dans le traitement des fièvres donnent lieu à l'hydropisie. *R. du R.*)

Tisane.

Prenez une once de guy de chêne, et une once de limaille d'acier; faites-les bouillir dans deux pintes de tisane faite avec le chiendent, l'orge et la réglisse.

Autre.

Prenez racines de pinssenlit, arrête-bœuf, nénuphar, chicorée sauvage, oseille, orties piquantes, fraisier, aigremoine, chiendent, de

chacune une petite poignée ; faites-les bouillir dans trois chopines d'eau. Etant réduite à une pinte, passez la liqueur, mêlez-y une chopine de vin blanc, deux gros de crystal minéral, et deux onces de sirop de roses pâles.

Il faut boire au moins trois verres par jour de cette tisane, et continuer jusqu'à guérison. On dissoudra dans le premier verre, chaque jour, une demi-once de manne.

Autre.

Faites bouillir dans trois pintes d'eau une once de salsepareille coupée par petits morceaux, une once d'hermodates ; coulez l'eau, et faites-y infuser pendant huit jours une once de séné, une once de réglisse, demi-once de roses de Provins, demi-once d'anis vert, demi-once de coriandre, demi-once de polipode de chêne. Au bout des huit jours coulez l'infusion, et faites-y distiller deux gros de crystal minéral, et deux gros de crême de tartre.

Cette tisane est bonne pour l'hydropisie ; elle attire les humeurs séreuses et glaireuses, et les charie par les urines.

Le malade en prendra un verre le matin et un verre le soir.

Autre.

Prenez une poignée de racines de petit-houx dépouillées de leur écorce et bien lavées ; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à ce que les racines soient cuites ; pour lors vous retirerez la tisane.

Elle est bonne pour l'hydropisie, en charian les sérosités par les urines.

Ou s'en sert pour boisson. On peut en mettre dans son vin.

Autre.

Prenez cinq plantes de benoite, autant d'aigremoine, une bonne poignée d'avoine blanche bien épluchée et lavée; faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau pendant trois quarts-d'heure; ajoutez-y quatre onces de miel de Narbonne, et demi-once de crystal minéral. Passez la liqueur, après l'avoir encore laissé bouillir une demi-heure, et gardez-la dans des bouteilles.

Cette tisane est fortifiante et incisive.

Infusion.

Prenez quatre ou cinq pintes de vin blanc naturel et français, s'il est possible; mettez-y tremper les amandes concassées d'une bonne livre d'avelines, telles qu'elles se vendent chez les marchands, ou de noisettes appelées *le saint Gratien*. On se servira pour boisson ordinaire de ce vin, dans lequel on laissera toujours les amandes.

Ce remède fait des miracles; on en peut juger par les deux histoires suivantes, que je choisis entre beaucoup d'autres.

La première est d'une femme qui avait le ventre plus gros qu'un tonneau, et qui fut guérie en moins de quinze jours, en prenant tous les jours au matin un verre de ce vin.

La seconde est d'un ivrogne confirmé, qui avait le ventre gros comme un muid, et qui avait inutilement essayé tous les remèdes les plus accrédités dans cette maladie. On lui conseilla, de ma part, l'usage de cette infusion; et comme les médecins lui avaient interdit l'usage du vin, il ne

balança pas à prendre mon remède. S'étant fait informer de la quantité qu'il devait en boire, la personne à qui je répondis qu'il en pouvait faire sa boisson ordinaire, lui dit, croyant rendre l'équivalent de ma pensée, qu'il en pouvait boire son soul. Il n'eut encore garde de trouver à dire à cette ordonnance. Jamais il n'y en eut de plus fidèlement exécutée. Il but largement du vin préparé; et sentant peu de temps après du soulagement, il continua. Il n'eut point sujet de s'en repentir : car au bout de cinq jours il fut non-seulement guéri, mais en état de recommencer à travailler de son métier de bonnetier, qui demande cependant un homme robuste, comme s'il n'eût pas été malade.

La graine de genêt d'Espagne, ou de ces pays-ci, infusée dans du vin blanc, est encore très-bonne pour l'hydropisie. On en met une poignée dans deux pintes de vin.

Le genêt de notre pays est un arbrisseau toujours vert, dont la tige assez courte, est chargée d'une quantité de rameaux larges et minces. Sa feuille est d'un verd foncé, aussi bien que les rameaux. Ses fleurs sont jaunes, et formées de la même façon que celles des haricots. A cette fleur succède une gousse ou silique applatie qui contient plusieurs petites graines. Cet arbrisseau est très-commun dans les bois : on se sert de ses branches pour faire des ballais; et l'on confit dans le vinaigre, comme les câpres, les boutons d'où sort la fleur lorsqu'ils ne font presque que d'éclore. On les mange en salade.

Autre.

Prenez deux poignées de cerfeuil d'Espagne,

deux poignées de graines de genièvre; pilez le tout ensemble dans un mortier, et le mettez infuser pendant vingt-quatre heures dans un pot vernissé, avec une pinte du meilleur vin blanc.

On prend trois verres de cette infusion par jour; un le matin, à jeûn, le second après le dîner, quand la digestion est faite, le troisième le soir en se couchant.

Autre.

Prenez un oignon de seille, ôtez la plure avec un couteau dont la lame soit d'argent, ou d'ivoire, ou de bois; renfermez l'oignon ainsi privé de sa plure dans une pâte que vous ferez avec de la farine et de l'eau. Vous le mettrez ainsi envelopé dans un four pendant neuf ou dix heures, au bout desquelles vous le retirerez; et après avoir ôté la croûte, vous le mettrez dans un coquemar qui tienne trois pintes. Vous mettrez par-dessus cet oignon deux pintes de vin blanc, ayant soin de bien couvrir le coquemar, et d'y mettre de la pâte autour du couvercle. Vous laisserez infuser votre oignon sur des cendres chaudes pendant douze heures; au bout desquelles vous retirerez votre oignon, vous le presserez bien dans un linge pour en faire sortir le jus, que vous ferez tomber dans le vin qui est dans le coquemar, et que vous mettrez après dans une bouteille.

L'hydropique prendra trois fois le jour de ce vin; savoir, deux cuillerées le matin, à jeûn, trois heures après autant, et continuer de la même façon.

Le malade prendra dans l'intervalle des bouillons; il peut même manger une soupe le soir. S'il se trouve trop fatigué d'en prendre trois fois

le jour, il n'en prendra qu'une fois le matin, à jeûn.

L'oignon de seille est apéritif et diurétique.

Autre.

Prenez un gros de racine de coulevrée ou navet sauvage, que vous ferez infuser, pendant vingt-quatre heures, dans une chopine de vin blanc. Vous ferez prendre, le matin, à jeûn, un verre de cette infusion; et demi-heure après vous donnerez au malade un bouillon gras.

Au bout de deux heures vous couperez la racine par petits morceaux, et vous donnerez un second verre d'infusion, et demi heure après un bouillon gras.

Lorsque le mal est pressant, on peut donner le même jour le troisième verre d'infusion.

Ce remède est purgatif et entraîne beaucoup d'eaux. Si la maladie ne presse point, il ne faut donner que deux verres d'infusion par jour; et en ce cas, il faut diminuer la dose du vin et de la racine; car cette infusion ne se conserve point pour le lendemain.

Ce remède n'oblige à d'autre régime que de ne manger que des aliments aisés à digérer.

Autre.

Prenez deux onces de racines d'iris sauvage, ou flambe; faites-les sécher, coupez-les par tranches, que vous mettrez ensuite infuser pendant deux fois vingt-quatre heures, dans deux pintes de vin blanc, dont on en prendra deux bons verres par jour, un le soir et un le matin.

Cette infusion est encore purgative, et tire beaucoup les eaux.

Autre.

Prenez des boutons secs de sureau, ou, à leur défaut, de l'écorce moyenne qui est verte, une bonne poignée pour un adulte, et mettez-la infuser toute la nuit, sur les cendres chaudes, dans une pinte de bon vin blanc. Le matin on le passera, et l'on en boira un grand verre. On peut mettre dans l'infusion deux gros d'eau de canelle.

Ce remède purifie et nétoie l'estomac, et purge les eaux des hydropiques par les selles et les vomissemens.

On peut aussi prendre la décoction de trente grains de moëlle de sureau, qu'on fera bouillir dans un demi-septier de lait nouveau trait, et qu'on laissera infuser pendant toute la nuit, sur la cendre chaude. Ce remède pousse souvent par les sueurs; ainsi il faut être préparé à tout évènement. S'il est destiné pour un vieillard, la simple infusion suffira, et elle se fera dans le vin blanc.

Décoction.

Faites bouillir à petit feu, dans deux pintes de vin blanc, pendant l'espace d'un demi-quart-d'heure, douze têtes d'une espèce de chardon dont la tête ressemble à un artichaut. Retirez le vaisseau du feu, et prenez par chaque jour plusieurs verres de ce vin.

Autre.

Prenez une bouteille de terre ou de verre qui soit un peu étroite, et tienne une pinte; emplissez-la de baies de sureau ou d'hiébles, d'une demi-once de canelle en poudre, et d'un gros de safran aussi pulvérisé. Bouchez la bouteille avec de la pâte;

mettez-la dans le four d'un boulanger, où vous la laisserez autant de temps que le pain : étant tirée du four, vous y trouverez une eau merveilleuse, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée. On en donne aux hydropiques une cuillerée dans un verre de vin où l'on aura fait bouillir de la racine ou graine de fenouil. Il faut user tous les jours de ce remède jusqu'à guérison.

Bouillon.

Plumez le plus vieux coq que vous pourrez trouver, fouétez-le ensuite, ouvrez-lui le ventre; et après l'avoir vuidé, remplissez-le avec des racines de chicorée sauvage, de persil, les feuilles de mercuriale, des figues, des raisins, auxquels vous ajouterez deux gros de crême de tartre. Cousez le ventre du coq, et faites-le cuire au bain-marie, dans un pot de terre neuf, sans y mettre d'eau.

On prend deux de ces bouillons par jour, un le matin et l'autre en se couchant.

Autre.

Prenez un gigot de mouton bien charnu, deux pigeons et un chapon pareillement charnus; mettez le tout dans un pot de terre de dix pintes, remplissez-le d'eau, couvrez-le bien, et mettez de la pâte autour du couvercle, afin que la fumée n'en puisse sortir. Vous le ferez bouillir pendant sept heures, au bout desquelles vous mettrez dedans une poignée de pas-d'âne et une poignée de racines de persil, et vous ferez bouillir le pot encore une demi-heure, après laquelle vous passerez par un linge le bouillon, et vous en donnerez au malade, de trois heures en trois heures. Il observera de ne manger ni boire autre chose.

Il continuera à en boire pendant quinze jours ou trois semaines. Il ne faut point mettre de sel dans les bouillons.

Ces bouillons agglutinent les humeurs, dissipent les sérosités et lèvent les obstructions.

Autre.

Prenez de l'esprit-de-sel six ou huit gouttes, dans un bouillon ou dans du vin blanc.

Ce remède est bon pour toutes sortes d'obstructions. Il faut en user pendant plusieurs jours.

Suc.

Prenez la seconde écorce de la racine de sureau, pilez-en une assez grande quantité pour en tirer par expression quatre onces de suc ; mêlez ce suc avec quatre onces de lait sortant du pis de la vache, qui soit noire, s'il est possible ; et faites avaler le tout au malade, après l'avoir mêlé. Après une heure et demie, on lui donnera un bouillon.

Il faut prendre ce remède au lit ; car il cause ordinairement le vomissement.

Pilules.

Prenez gomme ammoniaque seize grains, poudre de cloportes douze grains, tartre martial soluble dix grains, diagrède trois grains, ou plus, suivant la force du malade et l'effet du remède ; mettez le tout en poudre, et l'incorporez avec le sirop des cinq racines apéritives pour une dose.

On prend cette pilule le matin, à jeûn, et une heure après le bouillon suivant.

Prenez une livre de rouelle de veau, coupez-la par tranches minces, dont vous mettrez un lit

au fond d'un pot de terre vernissé, au-dessus vous en ferez un de cerfeuil et de chicorée sauvage concassée, et ainsi alternativement, jusqu'à ce que tout le veau soit employé. Bouchez bien le pot, et faites cuire le bouillon au bain-marie, de sorte que l'eau n'y entre pas.

On peut prendre deux de ces bouillons par jour; mais la pilule demande un et même deux jours de repos.

Poudre.

Prenez des coquilles d'escargots ou limaçons de muraille, autant que vous voudrez; mettez-les au four dans un pot de terre ou creuset, et faites-les calciner à blancheur; prenez une poignée de cette poudre et deux onces de salpêtre, que vous ferez dissoudre dans une pinte d'urine d'un jeune garçon; faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il ne reste de la liqueur que trois travers de doigt. Partagez-la exactement, et mettez ces deux parties dans deux vessies de porc, que l'on appliquera sur le ventre du malade, le plus chaudement qu'il le pourra souffrir, après lui avoir bien frotté le ventre.

On peut aussi verser sur cette poudre d'escargots de bon vinaigre, jusqu'à ce qu'il surnage de deux doigts. On expose la bouteille bien bouchée, l'été, pendant huit jours au soleil, et l'hiver pendant un temps proportionné sur un fourneau; puis on vuide la liqueur dans un plat de terre, et l'on fait évaporer le vinaigre jusqu'à siccité. Alors on met de l'eau-de-vie sur la poudre, et l'on y met le feu, remuant toujours jusqu'à ce que la poudre soit sèche; car il faut continuer de faire évaporer la liqueur, qui s'éteint auparavant.

On donne cette poudre au malade tous les matins, à jeûn, à la dose d'un scrupule dans quelques onces d'eau de persil. Ce remède fait un très-bon effet.

Autre.

Prenez un gros de graines d'hièble ; pulvérisez-les, et faites-le prendre au malade dans un verre de vin blanc, après qu'elles auront infusé du soir au matin.

Si l'on veut se servir de ce remède pour la gravelle, il faudra mettre de l'eau de raves au lieu de vin. C'est un très-bon remède, et très-expérimenté.

Autre.

Faites calciner sur la pelle à feu un grillon de four ou de foyer ; réduisez-le en poudre, et prenez-en la moitié le matin dans le vin blanc. Il faut être à jeûn, et réitérer au besoin. Ce remède pousse vivement par les urines.

Autre.

Prenez racines de jalap et turbith gommeux, de chacun deux gros ; diagrède un gros, crême de tartre réduite en poudre impalpable, et safran de mars apéritif, de chacun quatre scrupules ; rhubarbe choisie, santal citrin, l'un et l'autre exactement pulvérisés, de chacun un demi-gros. Faites une poudre que l'on donnera de deux jours l'un dans un bouillon depuis deux scrupules jusqu'à un gros.

La gomme gutte fait aussi merveille depuis dix jusqu'à quatorze grains ; quand le corps est préparé par d'autres purgatifs. L. B.

Autres.

Autres Remèdes.

Faites bouillir deux bonnes poignées de romarin dans trois demi-septiers de vin, qui seront réduits à deux, et bus le matin, à une heure l'un de l'autre. Il faut continuer jusqu'à guérison.

Ou bien : Mâchez toute la journée de la joubarbe crue.

Ou bien : Prenez dans un verre de vin blanc un verre de jus d'oignons blancs, deux heures avant que d'avoir pris quelque nouriture. Le remède a plus d'efficacité en y ajoutant deux ou trois cuillerées d'huile de noix. Il faut continuer jusqu'à guérison.

Voyez encore tisane purgative, pages 11 ; autre tisane purgative, 12 ; les sirops purgatifs, 17, 18 ; poudre purgative, 26 ; poudre de vie, 27 ; teinture d'apalachine, 51 ; tisane, 52 ; sirop cordial, 54 ; élixir de vie, 59 ; baume de vie, *ibid* ; eau cordiale, 69 ; remède, 89 ; eau de noix vertes, 100 ; seconde infusion, 188 ; infusion, 201 ; troisième infusion, 281 ; sirop, 349.

Pour les Obstructions.

Prenez une pincée de feuilles de scolopendre, et une pincée de feuilles de chicorée sauvage ; faites-les infuser dans l'eau bouillante comme le thé ; et quand l'infusion sera assez forte, versez-la dans une tasse ou gobelet, et par-dessus, dix à douze gouttes de baume de copahu.

Il faut prendre ce remède à jeûn, et continuer jusqu'à guérison.

On peut encore consulter l'article des maladies du foie, et celui des maladies de la rate.

Il faut observer, à propos du baume de copahu,

qu'il fait aussi des merveilles dans l'hydropisie. Voici la manière de l'administrer.

On incorpore dans le sucre en poudre quinze ou vingt gouttes de baume de copahu, et on mêle ce mélange dans un jaune d'œuf mollet; on avale le tout, et par-dessus, un verre de vin. Il faut réitérer ce remède trois fois par jour. Il cause une altération très-considérable qu'il faut supporter au moins une heure, après quoi on boit un bon verre de vin blanc. Ces doses réitérées ont souvent fait rendre quatre à cinq pintes d'eau par jour.

J'ai guéri depuis peu une femme devenue hydropique d'une suite de couches, à qui l'on avait essayé inutilement, pendant un mois, les remèdes les plus efficaces de la médecine. Elle ne mangeait que du rôti aux repas, où, pour épargner le vin qui est fort cher dans ce pays-ci, elle prenait deux gobelets de biere de sauge. Elle fut guérie en quinze jours.

ARTICLE VIII.

Des Maladies de l'Anus.

Les maladies de l'anus sont la chûte de cette partie, les hémorrhoïdes et la fistule. Nous renvoyons cette dernière à la seconde partie.

La chûte de l'anus est causée par le relâchement des muscles releveurs; elle se guérit en le faisant rentrer doucement, en le contenant en place par un bandage convenable, et en appliquant sur la partie des astringents. On se sert avec succès de la fumigation suivante, après la réduction de cette partie.

Faites bouillir du genêt ordinaire sur les

charbons, dans une chaise percée, sur laquelle le malade sera tellement assis, que son fondement puisse en recevoir la fumée. Il faut recommencer plusieurs fois cette opération, et le malade guérira.

Les hémorrhoïdes sont des tumeurs variqueuses des veines de l'anus, causées par la difficulté que le sang trouve à remonter vers le cœur. Quelquefois la veine crève et le sang sort, même en très-grande abondance; d'autres fois, il n'y a qu'un gonflement à cette partie, gonflement extrêmement douloureux. C'est à ces différents accidents que nous allons proposer des remèdes.

Si les hémorrhoïdes fluent assez considérablement pour affaiblir le malade, l'on tente la révulsion par la saignée, les ventouses; l'on fait intérieurement et extérieurement usage des astringents, des rafraîchissants et des incrassants, suivant que l'on juge que ces remèdes, ou l'une de ces espèces est propre à combattre la cause qui fait et entretient la perte.

Si les hémorrhoïdes sont aveugles et accompagnées de vives douleurs et d'inflammation, la saignée est aussi indispensable; à l'extérieur on emploie les remèdes émollients, incisifs et résolutifs, et même les calmants et les anodyns; intérieurement on fait usage des remèdes propres à diviser le sang, comme les délayants et les incisifs.

(L'affection hémorroïdale, si commune et pourtant si peu approfondie, est encore très-souvent fort mal traitée. Cette affection mérite la plus grande attention de la part du praticien, sur-tout lorsque cette maladie est le résultat des affections de l'ame. Un flux hémorroïdal pério-

dique ne doit pas être supprimé, on ne peut espérer même le suppléer valablement par la saignée et les sang-sues ; quoique ce soit un moyen fort en vogue, je ne crains pas de dire qu'il n'en est un que pour les médecins qui n'en ont point, et qui ne peuvent en avoir un fondé *sur une connaissance vraie des lois propres d'action de l'économie animale.*

Il faut donc rétablir et pousser le flux hémorroïdal dans son véritable sens, par des moyens appropriés, ainsi que Sthaal et tous les praticiens de sa trempe le conseillent et le pratiquent. *R. du R.*)

Pour la Perte Hémorrhoïdale.

Soit que le sang sorte de l'extérieur ou de l'intérieur de l'anus, il faut y appliquer le baume universel, dont on donnera la description dans la seconde partie, avec cette différence, qu'au second cas il faut tâcher d'en faire entrer dans l'anus le plus commodément qu'il sera possible, pour ne pas causer de grands maux au malade.

Embrocation pour les Hémorrhoïdes aveugles.

On peut y appliquer le baume universel dont on vient de parler, ou la graisse d'anguille rôtie. Ces remèdes ôtent l'inflammation et appaisent la douleur.

Autre.

Prenez un gros de safran en poudre fine, faites-la infuser pendant vingt-quatre heures, dans une chopine d'eau, et gardez cette eau pour le besoin. On trempe dans cette infusion une compresse de

linge fin, et on l'applique sur la partie malade, deux fois par jour, c'est-à-dire, matin et soir.

Autre.

Prenez plein un chapeau de feuilles de bouillon-blanc; faites-les bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à ce qu'il ne reste de l'eau que pour empêcher les feuilles de brûler; pour lors vous les ôterez pour les mettre dans de petits sachets, et vous en appliquerez un sur les hémorrhoïdes. Vous les renouvellerez de temps en temps, ayant soin qu'ils soient toujours chauds quand vous les appliquerez.

Ces feuilles sont très-adoucissantes.

Autre.

Si les hémorrhoïdes sont externes, frottez-les d'huile de genièvre séparée de son esprit. Si elles sont internes, injectez de cette huile dans l'anus, avec une petite seringue. Le quart d'une cuillère à bouche suffira. La douleur cessera en moins de deux heures, et les hémorrhoïdes seront tout à fait flétries.

Fomentation.

Prenez une poignée de cerfeuil et de bouillon-blanc; faites cuire ces plantes dans du lait nouveau, et étuvez la partie malade avec la liqueur; ou, pour mieux faire, asseyez le malade sur le marc, dont on n'aura pas séparé la liqueur, le plus chaudement qu'il pourra le souffrir.

Autre.

Prenez de la cendre, enfermez-la dans un nouet, faites-la bouillir long-temps dans l'eau, et faites asseoir le malade dans cette eau le plus chaudement qu'il se pourra. Cette lessive cuit un

peu dans les premiers moments ; mais la douleur est bientôt passée.

Cataplasme.

Faites amortir entre deux tuiles chaudes, sans être rouges, une poignée de cerfeuil, et l'appliquez sur le mal, entre deux linges fins.

Autre.

Appliquez sur le mal un cataplasme fait avec la racine de renoncule à racine bulbeuse, appelée par les botanistes, *ranunculus radice verticilli modo rotundá.*

Autre.

Ecrasez ou pilez des feuilles de persil, et les appliquez sur le mal. Les feuilles de sureau employées de la même façon, font le même effet.

Ou bien : Prenez des feuilles de sureau vertes, faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau, pour qu'elles s'y réduisent en bouillie ; étendez-en sur une pièce de drap rouge, large comme la paume de la main, et appliquez ce cataplasme sur la partie malade, le plus chaud qu'il se pourra. Il faut pendant ce temps que le malade soit couché sur le ventre, et reste en cette posture. Aussi-tôt que le cataplasme réfroidit, il faut le renouveler. Le malade ne tardera pas à être guéri. On rend ce remède plus énergique, en mettant sur le cataplasme un peu d'huile d'olives ou d'amandes douces.

Emplâtre.

Prenez des écrevisses vivantes, pilez-les dans un mortier jusqu'à ce qu'elles soient réduites en

bouillie ; faites-en un cataplasme que vous appliquerez sur les hémorrhoïdes ; on peut même frotter les hémorrhoïdes avec le jus.

Les écrevisses sont adoucissantes et atténuantes.

Liniment.

Prenez deux onces de graines de jusquiame ou hannebanne, une demi-livre d'huile d'olives, quatre onces de cire vierge.

Mettez sur le feu, dans une petite casserole de terre vernissée, l'huile et la cire, jusqu'à ce que cette dernière soit fondue; jettez-y pour lors la graine exactement pulvérisée; remuez jusqu'à ce qu'elle soit exactement mêlée. Otez la casserole du feu, et mettez-la dans un seau d'eau, de façon que l'eau n'entre point dans la casserole, et remuez jusqu'à ce que le liniment soit froid. Il faut changer l'eau lorsqu'elle commence à s'échauffer.

Liniment pour les Hémorroïdes aveugles, c'est-à-dire, qui ne fluent pas.

Prenez une once de beure frais, une once de *populeum*, un jaune d'œuf frais, une once d'eau de rose; battez le tout ensemble sur des cendres chaudes. Vous en ferez un liniment dont le malade se frottera soir et matin.

Ce liniment est adoucissant et résolutif.

Autre.

Prenez de la racine de grande-scrophulaire, autrement dite, l'*herbe du siège;* faites-la sécher au four ; broyez-la et la mêlez avec une once de *populeum*. Faites un liniment dont le malade s'en appliquera sur les hémorrhoïdes.

Ce liniment est adoucissant et résolutif.

Autre.

Prenez un jaune d'œuf frais, et une cuillerée d'huile d'olives, ou d'amandes douces tirée sans feu; battez bien le tout ensemble, après y avoir ajouté un peu de safran en poudre, et appliquez ce liniment sur le mal.

Autre.

Prenez un quarteron de graisse de porc mâle, et deux crotes de cheval entier. Faites fondre la graisse, émiétez les crotes dedans, et laissez la graisse se charger de la force de la fiente; passez le tout par un linge avec expression, et frottez de cette pommade la partie malade.

Elle est aussi très-bonne pour la brûlure.

Autre.

Faites fondre devant le feu du lard salé, et recevez les gouttes qui tomberont dans un vaisseau où il y ait de l'eau froide; battez bien le lard dans cette eau; il s'en formera un liniment dont vous frotterez la partie malade. Ce remède est excellent.

Autre.

Fondez et incorporez du beure frais avec du suc de morelle.

Ou bien : Faites bouillir dans du beure frais la seconde écorce de sureau.

Autre.

Prenez cinq livres de panne de porc mâle mondée de ses peaux, faites-les bouillir dans deux pintes et chopine de bon vin d'Espagne, jusqu'à consommation du vin, après y avoir mis benjoin,

storax, mastic, encens, le tout bien pulvérisé et enfermé dans un nouet.

Autre.

Faites bien cuire une poignée de mille-feuilles avec gros comme un œuf de beure frais ; passez le tout avec expression, et conservez ce qui en découle pour le besoin.

Autre.

Faites réduire en cendres des cosses de haricots, faites-en un liniment avec l'huile d'olives, et mettez-en sur le mal. Ce remède est souverain.

Autre.

Prenez quatre poignées de feuilles de petite-éclaire, et trois poignées de ses racines ; lavez-les bien, et faites-les cuire dans une livre de beure de mai ; pressez-les, et servez-vous de ce qui découle pour graisser la partie malade.

Quand on veut faire ce remède dans le cours de l'année, il faut prendre du meilleur beure, et le laver exactement avant que de s'en servir pour cuire les herbes.

On trouvera la composition du beure de mai dans la seconde partie.

Onguent.

Prenez trois onces de fiel de mouton, incorporez-les dans trois onces de cire neuve fondue. Gardez cet onguent pour frotter la partie malade.

Onguent pour les Hémorrhoïdes externes.

Prenez les plus vieilles écailles d'huîtres, mettez les dans le feu ; levez avec la pointe du couteau le nacre qui se trouve dedans ; quand il sera

bien rouge, pilez-le bien fin, et passez le dans un tamis de soie. Vous prendrez une once de cette poudre, que vous mettrez avec autant d'onguent rosat : vous en frotterez les hémorrhoïdes ; il appaisera le feu et la douleur.

Cet onguent est adoucissant, apéritif et désiccatif. Il faut s'en servir avec précaution. Il ne convient pas dans les hémorrhoïdes qui coulent.

Autre.

Prenez précipité blanc dulcifié deux dragmes, onguent rosat deux onces, mettez le tout ensemble, et en frottez les hémorrhoïdes.

Cet onguent est adoucissant et résolutif.

Autre.

Prenez l'écorce de sureau, pilez la dans un mortier, mettez le jus qui en sortira avec du beure frais et un jaune d'œuf et onguent rosat.

Cet onguent est anodyn et résolutif.

Autre.

Prenez huile rosat quatre onces, ceruse demi-dragme, plomb brûlé et amidon une dragme, gomme adraganthe une dragme, camphre et opium demi-dragme, deux jaunes d'œufs frais ; faites du tout un onguent dont vous frotterez les hémorrhoïdes, tant externes qu'internes.

Cet onguent est adoucissant, désiccatif et résolutif. Il faut se servir de cet onguent avec précaution. Il ne vaut rien dans les hémorrhoïdes qui fluent.

Autre.

Pilez une poignée de tripe-madame, et fricassez-la dans quatre onces de saindoux pour en faire un onguent.

Autre.

Faites fondre de vieux lard salé avec un peu de cire blanche ; passez cet onguent, et frottez-en souvent la partie. Éprouvé.

Autre.

Lavez de l'onguent *populeum* dans l'eau de joubarbe, de morelle et de plantin ; mêlez-y ensuite un jaune d'œuf frais et deux grains de sel de saturne.

Autre.

Prenez deux jaunes d'œufs frais, cuits, deux gros d'alun calciné, et un demi-quarteron de graisse de porc mâle ; faites-en un onguent. Il se conserve pendant quelque temps.

On peut augmenter la dose d'alun, si l'on juge que le remède n'a pas assez d'astriction. Il peut être employé dans les pertes hémorrhoïdales.

Remèdes internes.

Prenez une petite poignée de racines de petite-chelidoine, autrement dite l'*herbe aux hémorrhoïdes*; concassez-les dans un mortier bien net, et faites-les infuser pendant dix ou douze heures dans deux verres de vin blanc. Passez la liqueur par un linge, et prenez-en la moitié le matin, à jeûn, et l'autre le lendemain. On peut faire avec le marc et le beure frais sans sel, un onguent pour appliquer sur la partie affligée.

Autres Remèdes.

Voyez baume du Commandeur, pages 79 ; baume sympathique, 85 ; boule de mars, 97 ; onguent, 187.

CHAPITRE VII.

Des Maladies des Extrémités.

ARTICLE PREMIER.

De la Goutte.

LA goutte est une maladie très-douloureuse des jointures, causée par l'amas qui se fait dans les glandes qui filtrent un liquide propre à les rendre glissantes, d'une lymphe épaisse, qui, venant à se dessécher, forme des nodosités, lesquelles écartant les os les uns des autres, causent un tiraillement des ligamens, accompagné de douleurs plus ou moins aiguës, suivant que la maladie est plus ou moins considérable.

Cette maladie prend par accès, dans l'intervalle desquels le gouteux jouit communément d'une bonne santé. L'intervalle des accès est le temps le plus propre pour faire des remèdes. Il est danreux de les appliquer dans le temps de l'accès, parce qu'on peut détourner la nature et déranger la crise qu'elle procure. Cependant, lorsque les douleurs sont trop vives et insupportables, ou qu'il arrive des accidents, il convient de donner des soulagemens.

Un auteur célèbre, qui avait ses raisons particulières pour étudier le caractère de cette maladie, puisqu'il en était attaqué, prétend qu'elle vient d'un appauvrissement du sang, et que les seuls remèdes qui lui conviennent sont ceux qui rendent au sang sa vigueur; d'où il est aisé de conclure qu'il est impossible, selon lui, de guérir cette

maladie dans les vieillards. Voici quelques remèdes qui vont au but de cet auteur.

(On ferait encore un fort long article sur la goutte, si on voulait se jeter dans une digression sur le mécanisme de cette maladie ; mais comme cela serait parfaitement inutile, il suffira de dire aux malades, que pour en guérir radicalement, il ne faut, aux uns, que de la sobriété et de l'exercice, et aux autres, un grand courage pour supporter la brûlure que l'on fait du *moxa* sur la partie affectée. Après cela, s'ils gardent la goutte, les moyens ci-après peuvent aider à la leur faire supporter.

Au surplus, je crois qu'il est encore un moyen de composer avec la goutte, c'est de la traiter lorsqu'elle n'existe pas, ou, ce qui s'entendra mieux, d'en combattre le principe entre le paroxisme de printemps et celui d'automne. Cette conduite m'a souvent réussi. *R. du R.*)

Tisane.

Prenez trois ou quatre racines de chicorée sauvage, dont vous ôterez la corde, demi-once de racines de polipode de chêne concassée, une petite poignée d'orge et autant de pruneaux : faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous ferez réduire à moitié dans l'espace d'environ une heure ou une heure et demie. Passez la liqueur à travers un linge, et remettez-la au feu. Lorsqu'elle bouillira, mettez-y jalap, hermodates et turbith, grossièrement concassés, de chacun un gros. Otez la liqueur du feu, et la laissez infuser pendant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes.

On prend, trois jours consécutifs, étant à jeûn,

un verre de cette infusion tous les vingt ou vingt-cinq jours. Si la tisane opère bien, on peut laisser un jour de repos entre chaque prise ; mais il faut s'en abstenir dans les grands chauds et les grands froids.

Celui dont on tient ce remède, était tellement goutteux dès l'âge de trente ans, qu'il était cloué dans son lit les deux tiers de l'année, sans pouvoir se donner le moindre secours. Ses douleurs, de très-aiguës qu'elles étaient, sont devenues de simples ressentimens qui ne l'empêchent pas même de faire maigre et de jeûner.

L'usage de cette tisane a non-seulement fondu les nodosités et les enflures des pieds, mais il lui a fait vuider beaucoup de pierres qui occasionnaient de fréquentes douleurs de néphrétique : car, ce qu'il faut observer, ce remède, quoique composé de purgatifs, opère moins par les selles que par les urines, où l'on voit un sédiment visqueux et blanchâtre.

De peur d'accoutumer le corps à un même remède, ce qui diminue beaucoup de son efficacité, on substitue, de fois à autre, la rhubarbe au turbith et à l'hermodate, et un simple jus de pruneaux à la décoction ci-dessus décrite.

Il est aisé à une personne intelligente de remarquer que ce remède est aussi propre à prévenir la goutte qu'à la guérir. C'est une suite nécessaire de l'histoire précédente.

Tisane pour le Rhumatisme ou la Goutte sciatique.

Prenez une once de salsepareille, deux onces de polipode de chêne, une once de gayac râpé, une once de sassafras, du turbith une demi-once;

d'agaric et hermodates, de chacun une demi-once; d'esquine une demi-once, une once de réglisse : mettez le tout dans un coquemar avec quatre pintes d'eau que vous réduirez à moitié ; pour lors vous ajouterez une demi-once de séné, que vous laisserez bouillir trois minutes, après quoi vous retirerez le coquemar du feu, et le laisserez reposer vingt-quatre heures, bien couvert. Après les vingt-quatre heures, vous passerez la décoction. Le malade en boira pendant quinze jours, tous les matins, à jeûn, un verre de demi-septier. Il ne mangera que deux heures et demie après. Trois heures après son dîner, il en prendra un autre verre, et continuera ainsi jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri. Il faut qu'il s'abstienne de manger des fruits, des légumes, et de boire du vin : du reste, manger à sa faim; mais toujours deux heures et demie après sa tisane.

Autre.

Prenez deux moyennes racines de patience sauvage, nétoyez-les, coupez-les par morceaux, et faites-en une tisane dont le malade en prendra quelques verres le matin, et même pendant tout le jour. Il faut continuer un mois de suite, et la goutte se guérira. Elle se préviendra par l'usage du même remède, en s'en servant dans le temps où la maladie a coutume de revenir.

La première fois qu'on se sert de ce remède, le soulagement ne se fait guères attendre plus de quatre jours.

Infusion.

Buvez cinq ou six jours de suite, par chaque mois, au matin, un demi-septier d'eau dans

laquelle on aura mis infuser le soir une gousse d'ail coupée en deux.

Ce remède préserve de la goutte.

Autre.

Prenez six onces de choux marin ou soldanelle, turbith blanc, hermodates, scammonée préparée avec le soufre, l'eau de roses ou l'eau de pluie, de chacun trois onces; concassez le tout grossièrement, et l'enfermez dans un petit sachet de toile bien claire.

Mettez dans un autre sachet, gingembre, girofle, canelle fine, aussi consassés, de chacun trois gros; poudre de diarrhodon abbatis, et de diambra, de chacun un gros et demi; mettez les deux sachets dans un petit tonneau tenant sept pintes; mettez-y du vin blanc qui n'ait pas encore bouilli, observant de laisser assez de vuide pour que le vin ne se répande pas en bouillant. Laissez fermenter le vin en lieu chaud jusqu'à ce qu'il cesse de bouillir, sans mettre de bonde au tonneau. Lorsque le vin sera tranquille, remplissez le tonneau du même vin qui ait bouilli ailleurs, bouchez-le, et le laissez dans un lieu chaud environ six semaines. Tirez alors le vin au clair, défoncez le tonneau pour ôter les sachets. Vous presserez dans le vin sous-tiré celui qui contient les purgatifs; vous brûlerez le marc et mettrez la cendre dans le vin sous-tiré, où vous laisserez infuser la cendre pendant huit jours: cela fait, vous dissoudrez dans le vin, du miel de Narbonne et du sucre fin, de chacun une livre et démie; et vous garderez le vin dans des bouteilles bien bouchées, après l'avoir passé par la chausse.

On donne aux goutteux trois onces de ce vin, mêlé

mêlé avec une ou deux onces d'eau de chamepitis, dont on peut cependant augmenter ou diminuer la dose, selon la force et le tempérament du malade. On réitère ce remède chaque mois, à la réserve de juillet et août, à cause des chaleurs.

Ce remède est encore propre à guérir les hydropisies : il opère merveilleusement dans cette maladie : il fortifie en évacuant, au contraire des autres purgatifs.

Autre.

Prenez deux gros de graines d'ièble et les réduisez en poudre; faites-les infuser dans un verre de vin blanc.

Prenez cette infusion; elle purge et fait vomir toutes les humeurs capables de produire et d'entretenir la goutte.

Autre.

Prenez quatre pincées de chamédris, faites-les infuser comme du thé, et en prenez trois tasses tous les matins.

Cette infusion est incisive, apéritive, sudorifique et fort bonne pour la goutte.

Sirop.

Prenez sucs de chicorée sauvage, de primevère, de chamepitis et de roses pâles, de chacun deux livres; eau de pluie dépurée quatre livres : mêlez le tout, puis prenez six onces de feuilles de soldanelle, quatre onces de turbith, autant de belles hermodates non vermoulues, gingembre, canelle, girofle et muscade, de chacun demi-once. Concassez le tout, et faites-le cuire à petit feu dans un vaisseau couvert dans les sucs et l'eau de pluie,

jusqu'à consommation du tiers; exprimez le tout, faites brûler le marc des purgatifs seulement; faites-les calciner à blancheur, et mettez les cendres blanches dans la décoction, que vous ferez encore bouillir en remuant toujours la cendre jusqu'à diminution d'un huitième; passez la liqueur par la chausse, et faites-y dissoudre une once et demie de scammoné préparée, ajoutez-y six livres de sucre fin; faites le sirop que vous clarifierez et aromatiserez de deux gros de poudre de diarrhodon abbatis.

On donne de ce sirop depuis une once jusqu'à deux dans la décoction, le suc ou l'eau de chamepitis; et on réitère tous les mois.

Pour pouvoir facilement brûler les purgatifs, il faut les mettre bouillir dans un sachet.

Pour se garantir de la Sciatique.

Prenez, après le dîner, deux cuillerées de sirop de nerprun.

Sirop pour les Gouttes.

Prenez un pot de terre neuf qui contienne la valeur de deux livres, remplissez-le jusqu'à quatre doigts des bords, de graines d'ièble, de nerprun, cueillies toutes les deux au commencement du mois d'octobre; remplissez ensuite d'eau le pot et le couvrez exactement; laissez-le près du feu pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit tari à demi sans bouillir. Pour lors retirez le pot, et passez par un linge blanc le jus; pressez bien les graines, afin d'en faire sortir tout le jus. Passez une seconde fois le jus, auquel vous ajouterez autant de sucre pesant qu'il y aura de jus, et vous le ferez cuire jusqu'à consistance de sirop.

Vous connaîtrez que le sirop sera cuit, lorsqu'en en prenant dans une cuillère et la tenant droite, il ne coulera pas.

Le sirop étant fait, vous le mettrez dans un lieu frais, afin qu'il se conserve.

Le malade en prendra chaque jour de la pleine lune et au déclin, la dose d'une demi-once ou une once délayée dans du vin blanc; et deux heures après, un bouillon fait avec la bourrache, la buglosse et la chicorée sauvage.

Il est à propos que le malade se purge avant l'usage de ce sirop, avec deux onces de manne et une once de sirop de nerprun.

Sirop Magistral pour les Gouttes et autres Maladies langoureuses.

Prenez racines d'endive, de persil, d'oseille, chicorée sauvage, de chacune deux onces; sauge, aigremoine, betoine, fumeterre, de chacune une poignée; de chamedris et chamepitis, de chacun demi-poignée; écorces de racines de câprier demi-once, semence de melon, d'escarolle, de chacune trois dragmes; anis deux dragmes, *calamus aromaticus* demi-dragme, polipode de chêne deux onces, séné mondé deux onces et demie, rhubarbe trois dragmes, semence de cartami dix dragmes, raisins mondés cinq dragmes, prunes de Damas huit dragmes, agaric demi-once, fleurs de muscade ou macis un scrupule. Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau de fontaine que vous réduirez à une livre et demie trois onces. Passez la décoction, et y ajoutez une livre et demie trois onces de sucre, et vous ferez bouillir le tout jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop est propre à adoucir, amolir, atténuer

et diviser l'humeur plâtreuse, qui, séjourna
dans les articulations, y cause la goutte. Il e
bon aussi pour les catarres, l'apoplexie, et po
toutes sortes de fluxions froides. Il convient au
pour la gravelle.

Le malade prendra pendant quinze jours co
sécutifs, matin et soir, deux cuillerées de ce siro

Il observera, 1° de le prendre, le matin, à jeû

2° Le soir, trois heures après le souper.

3° De prendre, une heure après, un bouill
rafraîchissant.

4° De ne dormir qu'une heure après avoir p
son sirop.

Nota. Avant que le malade use de ce sirop,
faut qu'il se purge au commencement, au mili
et à la fin de la quinzaine, avec une dragme
une dragme et demie des pilules précieuses décri
page 25.

Poudre.

Prenez gentiane, chamedris, chamepitis, peti
centaurée, petite aristoloche longue, autant q
vous voudrez. Passez la poudre au tamis de so
après avoir pulvérisé ces plantes séparément,
mêlez les poudres par parties égales. Faites-en
paquets d'un gros, dont on en prendra un tous
jours au matin, à jeûn, dans du thé ou un verre
vin blanc. On reste deux heures après sans mang

Si le remède échauffe trop, on peut en dim
nuer la dose, les trois mois suivants, ou, p
mieux dire, par la suite; car le remède est ha
tuel, on n'en prendra qu'un demi-gros.

Ce remède n'oblige à aucun régime; il f
cependant éviter le vin mousseux et l'abus
plaisirs de l'amour.

Autre.

Prenez séné choisi et mondé une demi-once, écorces de salsepareille rouge et de gayac, de chacun demi-once; rhubarbe en poudre trois gros, scammonée, semences de carthame pulvérisées, semences de chardon bénit en poudre, de chacun deux gros; canelle en poudre un gros. Toutes ces poudres seront exactement mêlées. La scammonée se pulvérisera avec une amande douce mondée.

On prendra tous les mois un gros de cette poudre, ou un gros et demi, si l'on est robuste. Elle purge sans violence ni tranchées, et ne demande pas d'autre régime que des purgations ordinaires.

L'opération, au commencement, paraîtra un peu tardive, mais elle ne manquera pas, après quelques heures, de faire un effet convenable.

Opiat.

Prenez polipode de chêne, aristoloche longue, de chacune deux gros; aristoloche ronde, impératoire, de chacune demi-once; crâne humain, d'homme mort de mort violente, un gros.

Réduisez le tout en poudre subtile, que vous passerez au tamis de soie; mêlez-les dans le mortier, et faites-en une masse avec le sirop de roses et un peu de gomme adraganth; partagez cette masse en prises de quinze grains chacune, et conservez-les pour le besoin.

La première année qu'on fait usage de ce remède, on en prend tous les jours au matin deux prises dans du pain à chanter; ensuite vous avalez deux grains du plus beau mastic en larmes bien pul-

vérisé, et par-dessus un demi-verre de vin trempé de partie égale d'eau.

La seconde année, il suffira de prendre une seule de ces prises tous les matins. On prend aussi le mastic et le vin.

Les personnes qui ne peuvent avaler une pilule de quinze grains, peuvent la partager.

Avant l'usage de ce remède, il faut commencer par se purger et se faire saigner, ce qu'il faut réitérer dès qu'on se sent en avoir besoin.

Ce remède guérit et prévient la goutte.

Baume pour les Gouttes froides.

Prenez cinq poignées de feuilles d'ièble, trois poignées de romarin, trois poignées de sauge franche, trois poignées de marguerite, deux pintes de vin blanc, deux livres de beure frais: mettez le tout dans un pot de terre plombée, que vous couvrirez de pâte et y ferez un petit trou. Mettez le pot dans un four bien chaud, et l'y laissez jusqu'à ce que les herbes reviennent aux deux tiers. Passez le jus dans un tamis en pressant les herbes. Remettez le jus dans le pot et le mettez sur les cendres chaudes, y ajoutant une chopine d'eau-de-vie. Remuez bien le tout avec une spatule jusqu'à ce qu'il soit bien mêlé; ensuite couvrez le pot d'une bonne peau, afin que les parties spiritueuses du baume ne s'exhalent point. Ce baume ne doit se faire qu'au mois de mai.

Lorsque le malade usera de ce baume, il faut qu'il l'applique sur la douleur le plus chaud qu'il pourra le souffrir. Il observera de se servir toujours du même linge.

Cataplasme.

Prenez poids égal de graisse de porc mâle, de

bonnets de prêtre et de fiente de vache; pilez le tout ensemble dans le mortier, faites-le bouillir et l'appliquez sur la partie affligée, avec un papier brouillard par-dessus. Ce remède est résolutif, et adoucit en peu de temps les douleurs de la goutte.

Autre.

Il faut faire tenir au malade une diète austère pendant cinq ou six jours, et appliquer, le plus chaudement qu'on le pourra, un cataplasme fait de son cuit dans deux parties d'urine, une d'eau et une de lait. On laissera ce cataplasme une heure sur la partie, et on réitérera deux fois par jour pendant trois jours consécutifs. Ce cataplasme résout la matière gipsée qui fait les nœuds, et l'attire au-dehors. Aussi la partie enfle-t-elle promptement, avec cessation de la grande douleur.

Ensuite on y appliquera, quatre fois par jour, à froid, un liniment composé d'onguent *populeum*, d'onguent rosat, et de cérat de Galien, lavés dans l'oxicrat et l'eau de roses, d'huile d'amandes douces et d'un blanc d'œuf, d'un peu d'alun et de camphre en poudre, qu'on maniera sur une assiète.

Autre.

Prenez un bon verre de vin d'Espagne, ou du meilleur de Bourgogne, six jaunes d'œufs sans blancs, quatre scrupules de safran en poudre; faites cuire le tout dans un pot de terre, remuant toujours avec une cuillère de bois. Quand il est presque cuit, ajoutez une cuillerée d'eau générale; et en le retirant du feu, une cuillerée d'huile d'aman des douces.

Appliquez ce cataplasme immédiatement sur la peau de la partie malade, et changez-le de six en six heures. Il est adoucissant, anodyn et résolutif.

Emplâtre pour les douleurs d'Epaules, Gouttes et Ulcères.

Prenez de la peau de racine d'orme, et la coupez par morceaux, environ une bonne poignée, autant de vers de terre, avec un peu d'huile de noix; ajoutez un quart de cire vierge: faites bouillir le tout dans un pot jusqu'à consistance d'onguent. Vous remuerez les drogues lorsqu'elles bouilliront.

Cataplasme pour empêcher la Goutte de venir au gros Orteil.

Prenez un oignon, une cuillerée de céruse que vous broyerez et mêlerez avec un blanc d'œuf, du vinaigre et un peu de camphre: faites du tout un cataplasme que vous appliquerez froid sur la partie. La rougeur et la douleur cessent, et les veines qui étaient grosses deviennent petites.

Si les goutteux veulent guérir, il faut qu'ils observent une diète exacte, qu'ils s'abstiennent du vin et des ragoûts; qu'ils se purgent de temps en temps avec de la manne, de la casse, des fleurs de pêcher dans du petit-lait.

Emplâtre pour les Gouttes froides.

Prenez storax liquide, gomme élemv, cire vierge, de chacune huit onces; colophane, poix noire et blanche, de chacune trois onces, de térébenthine de Venise, huit onces; d'aloës et myrrhe en poudre, de chacune une once; baume

de Pérou demi-once : faites un emplâtre dont vous en mettrez sur la partie affectée.

Liniment.

L'huile de tabac, autrement appelée *nicotiane*, résout parfaitement bien les nodosités causées par la goutte; d'où l'on peut conclure que le baume universel, dont on aura la description dans la seconde partie, fera le même effet, puisqu'il contient aussi cette plante, et que sa force y est renfermée dans un degré bien plus éminent.

Pour la Goutte entorse.

Frottez, auprès du feu, la partie affectée avec de la graisse de loutre.

Autre Liniment.

Prenez une demi-livre de miel, autant de jus de fleurs de genêt, que vous ferez bouillir ensemble jusqu'à consistance de sirop. Vous en oindrez la partie affectée, et la couvrirez d'une petite peau de mouton.

Ce liniment est bon pour toutes sortes de gouttes.

Autre.

Prenez douze vipères, quatre livres de beurre de mai; faites cuire le tout ensemble jusqu'à ce qu'il se puisse passer par un linge.

Le malade s'en frottera la partie-affectée.

Autre.

Prenez un renard tout vif, ou qui n'ait point perdu de son sang; faites-le cuire tout entier dans suffisante quantité d'huile d'olives la plus vieille. Lorsqu'il sera bien cuit, passez le tout

par un linge, et vous vous servirez du jus pour oindre la partie affectée.

Autre.

Frottez la partie douloureuse avec de la graisse d'agneau fondue. Cette graisse se conserve deux ans sans se corrompre.

Autre.

Prenez une vessie de porc, remplissez-la le plus exactement qu'il sera possible de graisse de porc mâle; pendez-la dans la cheminée de la cuisine. Il s'en fera un onguent dont on frottera la partie malade.

Ou bien : On en fera un emplâtre qu'on appliquera dessus.

L'urine bouillie avec une chandelle, est encore bonne pour le même mal.

Autre.

Prenez les plus gros tuyaux d'ièble que vous pourrez trouver, remplissez-les d'huile d'olives ordinaire et de vers de terre; bouchez-les bien, et mettez-les dans un four, pendant une demi heure; ramassez ce qui en sortira, et gardez-le pour l'usage.

On en frottera les parties attaquées de goutte. On en a vu de très-bons effets.

Liniment pour la Goutte Sciatique.

Prenez une pinte de gros vin, une pinte d'huile de noix; faites réduire le tout à une pinte dans une poêle à frire où il y ait encore de la friture dedans; et quand le tout sera en onguent, jetez-y une poignée de gros sel, et vous en frotterez bien chaudement la partie affectée.

Onguent pour les Gouttes froides et les Podagres.

Prenez racines d'ièble, hachées bien menu, une livre, de graisse de porc mâle une livre, une pinte de bon vin vermeil; faites cuire le tout dans un pot vernissé; et pendant qu'il cuira, ajoutez-y deux onces de cire neuve coupée bien menu; faites-le bouillir ensuite jusqu'à ce qu'il n'y paraisse plus de vin, et alors vous passerez le tout par un fort linge, et y ajouterez une once d'huile d'aspic. Vous aurez pour lors un onguent dont vous en mettrez sur la partie affectée.

Onguent pour la Goutte chaude.

Prenez deux livres d'olive vierge, une livre de vers de terre, lesquels vous laverez plusieurs fois dans l'eau de fontaine : mettez le tout dans un pot de terre vernissé, que vous lutterez et mettrez sur les cendres chaudes, et le ferez bouillir bien lentement, jusqu'à ce qu'il soit réduit en onguent. Vous pouvez y regarder au bout de deux jours.

Quand il sera fait, vous en frotterez la partie douloureuse.

Il faut que l'onguent soit chaud.

Pour prévenir la Goutte.

Outre les remèdes ci-dessus indiqués, on peut user d'une tisane composée d'esquine, gayac, salsepareille, turbith, sassafras, de chacun demi-once; anis deux gros, canelle un gros, qu'on fera bouillir dans huit pintes d'eau et deux de vin, jusqu'à consommation d'un cinquième; puis on ajoutera un quarteron de sucre sur chaque pinte

de décoction. On boira deux pintes de cette tisane par jour, jusqu'à ce que tout soit pris. Ce sera la boisson ordinaire. On ne prendra pour nouriture que du rôti, du biscuit, des amandes et des raisins secs. On trempera son vin, sur tout dans la jeunesse; on évitera les exercices violents, et sur-tout les femmes.

Il faut user de cette tisane dans les quatre saisons de l'année.

Autres Remèdes.

Voyez tisane purgative, pages 11; pilules immortelles, 22; sirop cordial, 54; élixir de propriété, 56; baume du Commandeur, 79; baume sympathique, 85; baume vert, 95; eau de noix vertes, 100; tisane, 151; poudre purgative, 156; infusion, 275; baume universel, partie seconde de cet ouvrage.

ARTICLE II.

De la Goutte Sciatique.

(LA goutte sciatique est une affection particulière à la branche du nerf ainsi nommé, et ne diffère en rien dans le principe de toute affection goutteuse. Elle se guérit radicalement par la combustion du moxa sur la partie, ou, au défaut de celui-ci, des mèches de coton préparées à l'esprit-de-vin. Ce remède, toujours sûr dans ses résultats, épouvante trop la sensibilité, dont la douleur est infiniment au-dessous de l'idée que l'on s'en fait. Une dame, tourmentée depuis quatre ans, d'une goutte sciatique, s'étant déterminée à employer ce moyen, endura la brûlure

avec les mèches de coton préparées à l'esprit-de-vin, au défaut du moxa qu'on ne put se procurer à l'instant de sa résignation. La guérison n'en fut pas moins radicale, et elle convint après que cela faisait plus de peur que de mal, et qu'elle se reprochait bien d'avoir souffert tant de temps des douleurs fort au-dessus de celles que faisait la brûlure. Avis au lecteur. *R. du R.*)

La goutte sciatique est une fluxion d'humeurs sur la hanche, la cuisse, et quelquefois la jambe et le pied du même côté. Elle participe de la nature de la goutte par sa fixation sur ses parties, et de celle du rhumatisme, parce qu'elle attaque les membranes, les muscles et les nerfs, au lieu que la goutte attaque les articulations. On calme les douleurs de cette maladie, qui sont quelquefois extrêmement vives, par la saignée qui détourne le sang de la partie, par les remèdes qui combattent l'inflammation du sang, par ceux qui aident la transpiration, appliqués extérieurement, ou donnés intérieurement; enfin par les narcotiques et les anodyns, qui calment toutes les douleurs en général.

La seconde infusion prescrite pour la goutte, et le sirop, peuvent s'employer avec succès dans cette maladie : mais c'est trop se restreindre. Presque tous les remèdes propres à guérir ou prévenir la goutte et le rhumatisme, conviennent à la sciatique. La friction et les eaux minérales sulphureuses, y font beaucoup de bien, tant bues qu'appliquées en manière de douche. Mais surtout il faut garantir la partie du froid. Voici quelques remèdes extérieurs dont l'usage a été souvent salutaire.

Frottez devant le feu la cuisse malade, puis

faites-y une embrocation d'huile de camomille, saupoudrez la partie de cumin, et appliquez par-dessus des feuilles de choux que vous assujétirez avec un bandage. Ce remède est émollient et résolutif.

Autre.

Prenez du bouillon-blanc bien sec, et de la sauge menue, égale quantité, ôtez le duvet des feuilles de bouillon-blanc, en les frottant avec une serviette; choisissez les plus blanches et les plus épaisses; pilez le tout dans un mortier avec de l'huile en poids égal aux plantes : faites le cuire ensuite à petit feu, sans que l'huile bouille, ôtez le chaudron lorsque les herbes grésilleront sous les doigts; pressez le tout, et gardez l'huile dans une bouteille bien bouchée.

On en fait une embrocation sur la douleur, en mettant dessus un papier mollet; on renouvelle au bout de douze heures l'application du remède; et si l'on s'aperçoit que la partie rougisse, il faut laisser passer le feu, avant que d'en remettre.

Voyez encore poudre de vie, pages 27; remède, 89; baume vert, 95; boule de mars, 97, eau souveraine, 110; tisane, 151; tisane, 132; opiat, 155; embrocation, 153, liniment, 160.

L'huile de vers fait aussi très-bien dans cette maladie.

ARTICLE III.

De quelques Maladies des Jambes.

Les maladies les plus ordinaires de ces parties, sont les lassitudes, l'enflure et l'ulcère.

Si les lassitudes surviennent à quelque exercice violent, elles ne demandent que le repos, quelques frictions légères ou quelques demi-bains; si elles sont spontanées, elles viennent de la difficulté que le sang trouve à y circuler. La saignée, les purgatifs, les délayants, les diaphorétiques les guérissent, et préviennent les maladies qu'elles annoncent.

L'enflure des jambes est aussi communément le symptôme d'un sang appauvri, qui a de la peine à circuler dans la peau, et qui, par la suite, y acquérant de l'âcreté, corrode les vaisseaux et produit un ulcère, ou qui s'y amassant en trop grande quantité, rompt les tuniques des vaisseaux, et produit le même accident. C'est donc la masse du sang qu'il est question de rétablir. Mais les remèdes internes n'excluent pas l'application de ceux qui, appliqués à l'extérieur, peuvent fortifier les parties affaiblies.

Nous ne parlerons ici que pour ces deux accidents. Quant aux ulcères, nous les renvoyons à la seconde partie, observant seulement que ce n'est qu'avec beaucoup de prudence qu'il faut travailler à les consolider. Ce sont souvent des cautères que la nature elle-même a percés pour son soulagement, et qu'on ne peut fermer sans lui porter de préjudice. On peut donc dire généralement que ces sortes d'ouvertures ne doivent point se consolider quand elles sont sur-tout d'ancienne date.

Emplâtre pour des Fluxions sur les Jambes causées par le froid.

Prenez une pinte d'urine d'une personne saine; deux onces de vitriol ou couperose verte; faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce qu'il soit réduit

à trois demi-septiers. Retirez-le pour lors du feu ; prenez un morceau d'étoffe spongieuse, trempez-le dans l'urine, et appliquez-le sur toute la fluxion le plus chaudement que vous pourrez; et pour mieux conserver la chaleur de l'étoffe, vous l'envelopperez d'un linge bien chaud. Trois ou quatre heures après, faites réchauffer l'urine et en usez comme ci-dessus, et continuez ainsi jusqu'à parfaite guérison.

Ce remède est incisif et résolutif. On peut l'employer, quoiqu'il y ait inflammation.

Emplâtre pour les Ulcères et Loupes aux Jambes.

Prenez une pierre d'éponge, faites-la calciner et la mettez en poudre. Vous en mettrez une once dans une once d'eau claire; que vous mettrez dans une fiole que vous remuerez quand vous voudrez vous servir de l'eau.

Vous en mettrez légèrement sur la loupe, après quoi vous y appliquerez une plaque bien mince de plomb, frottée de mercure, et vous banderez la plaque avec un linge.

Autre.

Prenez des limaçons rouges que vous laverez dans du vin, et les mettrez dans une fiole avec de l'huile d'aspic, et vous enterrerez la fiole dans le fumier pendant vingt-quatre heures. Vous appliquerez de ces limaçons sur les loupes, que vous banderez avec un linge.

Cet emplâtre est bon aussi pour les gouttes.

Autre.

Faites un emplâtre avec du tartre de vin blanc et

et du jus de l'herbe à Robert, et l'appliquez sur les loupes.

Autre pour les Pieds et Jambes gelés.

Prenez des pois secs dont on fait de la purée; mâchez-les jusqu'à ce qu'ils soient en bouillie, et les appliquez sur l'endroit affecté.

Autre pour ceux qui ont d'habitude les Pieds gelés.

Dans le temps des fraises, remplissez-en vos souliers et mettez vos pieds dedans, et marchez comme à votre ordinaire.

Pour les Lassitudes.

Faites une décoction de feuilles de sauge, thin, romarin, lavande, de fleurs de camomille, mélilot, roses rouges, dans le vin rouge et blanc; bassinez-en les parties fatiguées, et appliquez dessus un linge trempé dans cette décoction.

Autre.

Faites bouillir dans l'eau, des feuilles de chêne; ajoutez-y un peu de vinaigre et de sel, et fomentez avec cette liqueur les parties fatiguées.

Cette décoction subtilise, atténue, incise, résout, dissipe et dessèche l'humeur grossière qui cause des lassitudes.

Pour l'Enflure des Jambes.

Pilez de la joubarbe, et exprimez-en le suc; ajoutez-y une partie égale d'urine; étuvez-en les jambes plusieurs fois par jour.

S'il y a plaie aux jambes, on peut mettre pardessus les emplâtres une compresse trempée dans ce mélange; elle ôtera l'inflammation, et appaisera la démangeaison, s'il y en a.

Autre.

Prenez une bonne poignée d'orties grièches, mettez-la dans un coquemar avec deux pintes d'eau; et après lui avoir fait jeter cinq ou six bouillons, retirez le coquemar du feu, et faites dissoudre dans cette eau un gros de crystal minéral.

On prend tous les jours un lavement de cette eau, et l'on boit le surplus dans le temps de la journée au lieu de tisane; il faut continuer le remède pendant plusieurs jours, ou, pour mieux dire, jusqu'à guérison : il est même bon pour l'hydropisie, dont il évacue les eaux avec succès.

CHAPITRE VIII.

Des Maladies de la Peau.

ARTICLE PREMIER.

De la Galle.

La galle est une éruption qui se fait sur la peau, principalement aux jointures, de pustules sèches ou humides qui causent plus ou moins de démangeaison, suivant la nature du sang qui est chargé de ce venin. La galle sèche est plus difficile à guérir que l'humide; mais l'une et l'autre se guérissent par les mêmes remèdes.

(La galle est une des maladies de la peau la plus commune et la plus fréquemment mal traitée; cependant les accidents graves qui en résultent n'effraient et ne corrigent personne.

La galle est essentielle ou accidentelle, elle ne se guérit radicalement que par l'épuisement du vice spsorique, par la transpiration, ce à quoi on

parvient en faisant usage d'une eau prurigineuse ou anti-spsorique.

On en distribue une maintenant, sous le titre d'*essence anti-spsorique*, qui est infiniment trop chère, en raison de sa valeur intrinsèque, et qu'on peut sûrement suppléer par celle dont les peintres se servent pour enlever le vernis et que l'on mitige de même. Cette eau, qu'on appelle *eau seconde*, n'est autre chose qu'une lessive de cendre dont on augmente la force avec l'alkali fixe végétal.

On se sert de cette eau de la manière suivante:

Après avoir bien remué la bouteille, on en mettra dans un verre ordinaire, jusqu'à la moitié. On se bassinera une première fois les bras, les mains, les cuisses, les jambes et les pieds avec une éponge ou un linge, puis on s'essuira en se frottant jusqu'à ce que la peau soit rouge, et on recommencera une seconde lotion devant un feu clair, après laquelle on se couche et on se couvre un peu plus que d'ordinaire. Il faut ajouter moitié d'eau de rivière pour les enfants et pour les personnes délicates et sensibles. Ce procédé employé pendant cinq à six semaines, tous les jours, deux heures après souper, suffit pour opérer la desquamation parfaite des boutons. *R. du R.*)

Rien n'est plus facile, mais en même-temps plus dangereux, que de faire rentrer la galle brusquement. On risque la vie du malade, quand un nombre suffisant de saignées, de purgatifs et de remèdes internes propres à diviser et purifier le sang, n'ont pas été mis en œuvre. Mais quand ces remèdes ont été prudemment administrés, on peut sans crainte user des suivants :

Huile de Nitre.

Prenez quatre livres de nitre, ou salpêtre bien

choisi, et pareille quantité de tartre de Montpellier. Faites piler séparément ces deux ingrédiens, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en farine : mettez ces poudres dans une terrine, sur les charbons ardents, en les remuant continuellement. Lorsque ces poudres auront bien bouilli et seront bien mêlées, mettez au milieu un charbon ardent, la matière s'alumera ; remuez tant qu'elle brûlera, et jusqu'à ce qu'elle ce ramasse en une espèce de tourteau ou de fromage plat bien blanc ; ôtez la terrine du feu, et mettez ce tourteau dans un pot de faïence suffisamment grand ; exposez-le dans un lieu humide ; il se fondra, et deviendra une liqueur qui fera l'huile de nitre.

Cette huile est bonne pour le rhumatisme, toutes sortes de dartres, les taches ou taies des yeux, les duretés qui viennent à la gorge et partout le corps ; pour la gratelle, la galle, la paralysie, l'enflure, l'hydropisie.

Les personnes attaqnées de galle ou de gratelle, doivent tremper un linge dans cette huile, et s'en frotter les parties attaquées, deux fois par jour. Pour les taies des yeux, il en faut faire tomber une petite goutte sur l'endroit attaqué, et continuer de le faire, matin et soir, jusqu'à guérison. Ceux qui ont des fluxions sur les yeux, doivent s'en frotter le front et les tempes. Cette huile est de celle que les chimistes appellent *par défaillance*.

Pommade.

Prenez deux poignées de la seconde écorce de sureau; faites-les bouillir dans une chopine d'huile; quand elle sera diminuée de moitié, passez la liqueur par un linge fin, et faites fondre dans la colature deux onces de litarge d'or : remettez le

vaisseau sur le feu, jusqu'à ce qu'il se soit formé une pommade.

L'auteur de la recette prétend qu'on la peut employer sans aucune précaution, pour les enfants même, et les femmes enceintes; mais il faut prendre le plus sûr.

Liniment pour la Galle.

Prenez une once de racine d'aunée, ratissez-là, coupez-la par morceaux, et mettez-la dans un pot de terre neuf. Faites-la cuire jusqu'à ce qu'elle soit réduite en bouillie, et pour lors vous ajouterez du beure frais quantité suffisante. Vous ferez un liniment dont le malade se frottera le soir en se couchant. Cette plante est détersive, atténuante et sudorifique.

Avant de se servir de ce liniment, il faut saigner, purger le malade, et lui faire prendre du jus de fumeterre. On peut frotter aussi le malade avec l'eau de nicotiane.

Autre.

Faites cuire un œuf frais, et avant de le prendre, ajoutez-y deux scrupules de fleur de soufre; et deux jours après, faites infuser pendant vingt-quatre heures, pour deux sous de tabac, dans une chopine de vin blanc, auquel vous ferez faire un bouillon. Le malade en usera, tiède, pendant trois jours consécutifs.

Le soufre et le tabac sont atténuants et détersifs, et sont bons dans la gratelle, quand on a fait précéder la saignée et les purgations.

Onguent.

Prenez un bâton de soufre, environ la moitié de cire blanche, quelques cuillerées d'huile

d'olives : faites fondre le tout dans un poêlon, à petit feu, et étendez-en sur la galle avec une plume.

Autre.

Prenez suc dépuré de racines de patience sauvage, d'iris et de scabieuse, de chacun trois gros; urine d'enfant et vinaigre, de chacun demi once; huile de navette, térébenthine et d'amandes amères, de chacune deux gros; axonge de porc une once, d'huile de genièvre et de tartre, de chacune demi-once; fleurs de soufre un gros, pierre calaminaire un scrupule, huile de froment deux gros. Faites cuire le tout jusqu'à consistance de liniment, et ajoutez alun en poudre, litarge d'or, racine d'ellébore noir en poudre, suie de cheminée de forge de fer, de chacun un gros: faites-en un onguent mou, suivant les règles de l'art. Cet onguent est répercussif, et ne veut pas être employé sans préparations précédentes.

Autres Remèdes.

Voyez pilules immortelles, pages 22; tisane rafraîchissante, 31; baume sympathique, 85; remède, 89; infusion, 209.

ARTICLE II.

De la Gratelle.

La gratelle est une éruption de pustules extrêmement menues et serrées, de figure ronde, accompagnées de douleurs, et d'une démangeaison cruelle. Ces pustules ne rendent point de pus; elles s'étendent, et quittent souvent une partie pour se jeter sur une autre.

La gratelle opiniâtre se guérit difficilement, et les remèdes externes y sont dangereux; en ce

qu'ils empêchent le sang de se dépurer d'une lymphe âcre et mordicante qui se portait à la peau.

Il faut donc commencer par les préparations universelles, comme la saignée et les purgatifs. Les eaux minérales purgatives y font sur-tout un très-bon effet. Après quoi on se sert avec succès du remède suivant :

Prenez soufre, vitriol vert et alun, de chacun un gros ; dissolvez-les dans une suffisante quantité de bon vinaigre ; passez la liqueur et servez-vous-en pour étuver la partie malade.

Voyez encore l'huile de salpêtre dans l'article précédent, la tisane rafraîchissante, pages 11 ; le baume sympathique, 85 ; et les autres remèdes propres à adoucir l'acrimonie de la lymphe et à briser ses sels.

Article III.

De la Teigne.

La teigne est un tissu d'ulcères qui attaquent d'abord la peau de la tête des enfants, puis les glandes, dont ils détruisent le tissu, si l'on n'y apporte un prompt remède. Ils sont causés par une humeur saline corrosive, qui se dépose dans ces glandes. On guérit cette maladie par les remèdes généraux qui détournent le sang de la partie et en tempèrent l'acrimonie. Après quoi l'on peut employer avec succès le remède suivant :

Cataplasme.

Prenez trois poignées de cresson de jardin, trois grandes cuillerées de graisse de porc : faites cuire le tout ensemble ; prenez une partie de ce cataplasme, et le mettez le plus chaud qu'il sera possible sur la tête du malade, auquel on aura

coupé les cheveux le plus près qu'on aura pu ; enveloppez la tête de linge : le lendemain levez cet appareil, et lavez la tête avec de l'urine de mouton. Il faut recommencer les mêmes remèdes jusqu'à ce que la croûte formée sur la tête tombe d'elle-même. Lorsque cela est arrivé, frottez la tête d'onguent égiptiac jusqu'à ce que le malade soit guéri, ce qui ne tardera pas.

Autre.

Pilez dans le mortier de marbre les feuilles et racines de parelle ou patience sauvage, et appliquez cette pulpe sur le mal. Il guérira promptement, cette plante étant fort détersive.

On peut aussi employer le baume universel, dont la description est dans la seconde partie, le remède, pages 89; l'eau de noix vertes, 100; la pierre divine, 109.

Topique.

Prenez de chaux vive et d'orpiment, de chacun gros comme une petite noix ; détrempez-les avec un peu d'eau ; et après avoir rasé la tête du malade, vous l'en frotterez, et l'y laisserez pendant le temps d'une ou deux minutes. On recommencera jusqu'à ce que le malade soit guéri ; et pour lors on oindra la tête du malade avec de l'huile de chenevis. Avant de se servir de ce remède, il faut bien préparer le malade par les saignées, les purgations et les rafraîchissants ; lui faire prendre du jus de fumeterre.

ARTICLE IV.

Des Dartres.

(La dartre est l'affection de la peau la plus tenace, et qui devient toujours dangereuse par

sa disparution plus ou moins subite. On a toujours beaucoup trop venté les prétendus spécifiques contre les dartres : le dernier de ce genre est la décoction de l'obier de l'orme, dit *Piramidal* (1), ce remède n'a pas répondu aux grandes espérances qu'en avait données l'auteur ; aussi est-il allé s'ensévelir dans l'oubli, comme beaucoup d'autres. Nous donnerons cependant la recette de ce prétendu spécifique, et la manière de s'en servir. *R. du R.*).

Les dartres sont de petites pustules rouges qui naissent sur différentes parties du corps, ou seules ou en compagnie ; et pour lors elles forment toujours une tache rousse. Elles sont couvertes d'une superficie blanchâtre écailleuse plus ou moins épaisse, c'est ce qui les fait distinguer en dartres vives et farineuses, qui ne paraissent différer qu'en ce que les premières sont accompagnées d'une plus grande inflammation.

C'est une maladie fort rétive quand elle est causée par le vice du sang, et fort répandue sur la peau : la saignée, les purgatifs mercuriels, les eaux minérales froides, la tisane des bois, la salivation même, ont souvent de la peine à les emporter. La poudre de vipères et les onguens mercuriels sont les remèdes les plus efficaces.

Quoique les dartres vives et farineuses aient une même cause, nous leur assignerons cependant différents remèdes, suivant que l'expérience en a justifié l'usage dans ces différents cas.

Pour les Dartres vives.

Faites tremper dans un demi-septier de bon

(1) Cette dénomination n'est point admise par les botanistes.

vinaigre, un œuf frais pondu du jour, jusqu'à ce que la coquille soit tout à fait dissoute, et bassinez la dartre avec ce vinaigre; elle passera promptement.

Nota. Qu'une personne croyant que plus elle bassinerait une dartre qu'elle avait au visage avec cette solution, plutôt elle guérirait, en mit si fréquemment, que la peau, et même les racines des poils en furent corrodées. Il est très-bon qu'on sache qu'il suffit d'appliquer ce remède soir et matin.

On peut encore, pour ces dartres, employer l'infusion, page 209; l'eau vulnéraire de Briquemont, et le baume universel, dont on aura la description de la seconde partie, et l'huile de salpêtre décrite dans le premier article de ce chapitre.

Autre.

Prenez un navet sauvage, coupez-lui la tête; creusez-le dans presque toute sa longueur; remplissez-le trou de sel commun; remettez la tête sur le trou, et remettez le navet en terre jusqu'au cou. Donnez au sel le temps de fondre. Lorsqu'il sera fondu, vous en prendrez l'eau, et vous remettrez d'autre sel que vous laisserez pareillement fondre jusqu'à ce que vous en ayez une quantité suffisante. Vous imbiberez de cette eau un linge que vous appliquerez sur les dartres.

Cette eau adoucit, dissout et enveloppe les humeurs âcres qui causent les dartres. Mais comme ces humeurs dissoutes pourraient rentrer dans la masse du sang, il faut avoir soin, avant d'user de cette eau, de purger le malade, et même pendant le temps qu'il en usera.

Autre.

Prenez du bois vert de noisetier sauvage, mettez-le au feu; recevez l'écume qui en sortira par les bouts, et vous en frotterez les dartres le plus chaudement que le malade pourra le supporter.

Il faut, avant de se servir de cette écume, apporter les mêmes précautions que ci-dessus.

Pour les Dartres farineuses.

Lavez dans l'eau de plantin et de roses, demi-once de sain-doux frais; mêlez-y deux gros de *nutritum* et deux gros de précipité blanc, et faites une pommade avec laquelle il faut frotter la dartre tous les jours.

Onguent pour les Dartres.

Prenez quatre onces de cire vierge, coupez-la par petits morceaux, et la faites fondre avec autant d'huile. Quand le tout sera fondu, vous le verserez dans de l'eau froide. Vous aurez un onguent adoucissant dont on pourra, sans rien craindre, frotter les dartres.

Autre.

Prenez un gros de cire blanche, une once l'huile des quatre semences froides, un gros de blanc de baleine, un gros de sel de saturne, demi-gros de précipité blanc, quelques gouttes d'huile de nénuphar. Faites-en une pommade liquide.

Liniment.

Prenez de la gomme de cérisier, faites-la dissoudre dans une suffisante quantité de bon vinaigre, jusqu'à ce qu'il en résulte une espèce de colle; frottez-en la dartre cinq ou six fois le jour avec le bout du doigt, jusqu'à guérison.

On peut aussi employer le remède, page 89;

l'eau vulnéraire de Briquemont, le baume universel, et autres préparations décrites dans la seconde partie, l'huile de salpêtre donnée dans l'article premier de ce chapitre.

Sirop pour les Dartres et Gratelles.

Prenez du suc de fumeterre, telle quantité que vous voudrez, égale quantité de sucre; faites bouillir le tout jusqu'à consistance de sirop. Le malade en prendra une cuillerée dans un verre de tisane. Ce sirop est fort bon pour les dartres, parce qu'il corrige l'âcreté du sang.

Eau distillée pour l'Erysipèle.

Prenez de la renouée que vous ferez distiller; et dans l'eau distillée, vous tremperez un linge que vous appliquerez sur l'érysipèle.

Avant de se servir de cette eau, il faut faire une saignée, et purger le malade avec de la manne, de la casse, et un gros de sel végétal.

ARTICLE V.

Des Chaleurs, Rougeurs, Tannes et Taches de Rousseur.

Eau distillée.

Prenez un cochon de lait dont on aura ôté la tête, les pieds et les entrailles; lavez-le bien, coupez-le par petits morceaux, et le mettez dans une terrine avec quatre livres de limaçons blancs, qu'on aura fait jeûner pendant huit jours; ensuite lavez et broyez-les grossièrement dans le mortier, ajoutez six œufs du jour, quatre gros citrons, fleurs de sureau, de fèves, de fumeterre, de

chacune une livre; amandes amères concassées et mondées une livre, fleurs de soufre quatre onces; vinaigre blanc une pinte, deux pintes de lait, une livre de passerilles ou gros raisins blancs: mêlez le tout dans la terrine, chargez-en un alambic de verre, et faites-le distiller au bain-marie, à petit feu. On expose au soleil, pendant quatre jours, le produit de la distillation, et l'on y met un peu de sucre candi.

Cette eau se conserve plusieurs années sans se gâter; elle ôte les taches rousses du visage, éclaircit le teint, rend la peau fine, ôte les rougeurs et rafraîchit le visage.

Pour ôter les marques qu'un Enfant apporte en naissant.

Prenez du sang de la mère, lequel sang vient avec l'enfant; mettez-le sur les marques de l'enfant et laissez-l'y sécher.

Je ne crois pas que ce remède fasse beaucoup pour les taches des enfants; mais on ne craint rien en s'en servant.

Lait Virginal.

Prenez une bouteille d'esprit-de-vin dans laquelle vous mettrez infuser, au soleil, une once de benjoin, une once de storax mis en poudre. Il faut qu'il reste du vuide dans la bouteille dont vous vous servirez; car autrement elle casserait.

Ce lait virginal est bon pour nétoyer le visage, pour ôter les tannes, rougeurs et rousseurs qui y sont.

Autre.

Prenez une bouteille d'un verre fort, mettez-y une chopine d'esprit-de-vin, deux onces de

benjoin, un gros de baume naturel blanc; mettez infuser le tout au soleil ou sur des cendres chaudes, jusqu'à ce que le benjoin soit dissout.

Ce lait virginal est bon pour embellir le visage, pour guérir les coupures, les plaies renouvelées, sans qu'elles viennent en supuration.

Autre.

Prenez une chopine de vinaigre distillé, mettez-y infuser pendant six heures, cinq onces de litarge d'argent; prenez une once d'huile de tartre; et quand vous voudrez vous servir de votre lait virginal, vous prendrez un verre, vous y mettrez quatre gouttes de l'huile de tartre, et vous remplirez ensuite autant de votre vinaigre, et vous remplirez ensuite le verre d'eau commune.

Ce lait virginal est bon pour décrasser le visage, ôter les rougeurs et guérir les érysipèles.

Nota. Quand on s'en sert pour les érysipèles, il faut, avant, saigner et purger le malade.

Eau pour les Rougeurs du Visage.

Prenez eau rose, vinaigre rosat, suc de limon, de chacun une livre; soufre blanc trois onces; mêlez bien le tout ensemble, et vous en imbiberez un linge que vous appliquerez sur les rougeurs: vous continuerez plusieurs jours et plusieurs fois dans le jour.

Autre.

Prenez une pinte de vin qui ait bouilli, une pinte de lait de chèvre, le jus de six citrons, une once de talc, du sucre candi de la grosseur d'une noix, une once de borax calciné, une once de camphre calciné, une graine de perèle préparée, douze graines de *milium solis*, un verre de

vin-aigre distillé, un quart-d'once d'alun de roche calciné, une demi-once de baume noir des Indes. Mettez le tout dans une bouteille, battez-le pendant trois jours, chaque jour trois fois, et chaque fois deux heures. Au bout de ce temps, vous mettrez votre bouteille dans la terre, vous l'y laisserez pendant trois semaines, au bout desquelles vous la retirerez.

Cette eau est fort bonne pour nétoyer le visage, et faire passer les rougeurs et rousseurs.

Autre.

Prenez un pain blanc tout chaud, lardez-le avec des côtes de blète; mettez-le tremper dans du vin blanc jusqu'à ce qu'il soit tout bu; pour lors vous le distillerez jusqu'à ce que le pain soit sec. Buvez-en tous les matins, et lavez-vous-en la face; elle la blanchit.

Autre.

Prenez deux jeunes pigeons et les mettez en quartiers avec la plume et le sang; la mie de deux pains blancs d'orge de dix ou douze onces chacun; deux gros limons, demi-dragme de camphre, la chair de courge de la grosseur d'un limon; coupez le tout par morceaux et le faites tremper dans du lait de chèvre, pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous le distillerez au bain-marie.

Cette eau distillée rend le visage vermeil. On peut y ajouter du musc pour lui donner de l'odeur.

Autre.

Prenez de l'orge mondée, plein la main;

faites-la tremper dans une pinte d'eau de rivière, pendant vingt-quatre heures; vous en changerez quatre fois le jour; la quatrième fois vous la ferez bouillir; et après qu'elle aura bouilli, vous la jetterez et vous en mettrez d'autre, et vous y ajouterez la coque d'un œuf frais, gros comme une fève d'alun de roche, et vous ferez bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que l'orge soit crévée; pour lors vous passerez l'eau que vous mettrez dans une bouteille, et vous y ajouterez gros comme une fève de borax, une ou deux gouttes de baume noir.

Cette eau se conserve pendant quinze jours. Il faut s'en bassiner le visage soir et matin, et se frotter, après avec un linge bien fin.

Autre.

Prenez une rouelle de veau, six poulets de grains, deux petits chiens nouveaux nés, vuidez et battus; toute la viande doit être désossée, dégraissée et coupée menu; six fiels de bœuf préparés, argentine, fleurs de lys blanc, de fèves, de nénuphar, de chacune deux poignées; fraises, framboises, de chacune deux livres; ris pilé une once, poivre blanc quatre onces, lait de chèvre non crêmé deux pintes, six œufs frais du jour avec la coque. Le tout se met lit par lit dans un vaisseau ou cucurbite de terre vernissée, en commençant par l'argentine, puis les fraises, etc. Adaptez un chapiteau de verre bien lutté, un récipient, et distillez au bain-marie. Gardez le produit dans des bouteilles de verre, que vous exposerez au soleil pendant quelque temps pour le purifier, puis vous le passerez par un linge fort délié.

Cette

Cette eau décrasse, rafraîchit et déterge le visage.

Autre.

Prenez autant de fraises que vous jugerez à propos, épluchez-les et les mettez dans une cucurbite de verre que vous boucherez d'un vaisseau de rencontre. Mettez-le dans le fumier de cheval, jusqu'à ce qu'en ouvrant la cucurbite, elles donnent une odeur acide. Otez la cucurbite du fumier, adaptez-y son chapiteau, et distillez au bain-marie. Dans une livre de cette eau, mettez quatre onces de sucre royal, et prenez tous les matins, pendant quinze jours, deux cuillerées de cette eau : vous en verrez des effets merveilleux.

Elle fortifie le foie et abat les chaleurs extraordinaires et contre nature, fortifie l'estomac, et rétablit le sang brûlé et corrompu ; par ce moyen elle est très-bonne pour les boutons, rougeurs et chaleurs du visage.

Autre.

Prenez une livre de fraises, deux livres de lait de chèvre, vingt blancs d'œufs, semences de coings deux onces, camphre deux gros, alun une demi-once ; distillez au bain-marie. Cette eau fait merveille dans la goutte-rose, les chaleurs et rougeurs du visage, le malade étant préparé par la saignée et une purgation appropriée au foie.

Eau pour nétoyer le Visage.

Prenez une pinte de crême douce, une demi-poignée de fleurs de lys, autant de fleurs de fèves et de roses sauvages, deux onces d'eau de fleurs de lys : faites bouillir le tout au bain-marie ; il en

sortira une huile que vous conserverez dans une fiole de verre. Cette eau est fort bonne pour le visage et la peau.

Autre.

Distillez dans un vaisseau de verre des feuilles de lys, et dans chaque once de cette eau distillée, mettez une demi-once de mastic bien lavé et séché, et distillez le tout ensemble au bain-marie: vous pouvez y ajouter un peu de musc, si vous voulez que cette eau ait de l'odeur. Elle est bonne pour blanchir le visage et les mains.

Autre pour les Lentilles du Visage.

Faites dissoudre, pendant la nuit, un œuf frais dans du jus de limon. Le matin vous prendrez la graisse qui surnagera, et le soir vous l'appliquerez sur vos lentilles; et le lendemain vous vous frotterez le visage avec de l'écarlate.

Autre.

Prenez un citron, coupez-le par le milieu; mettez-y de borax et de camphre reduits en poudre, de chacun deux gros: rejoignez les deux moitiés du citron, et l'envelopez dans trois ou quatre papiers, et vous le mettrez sous la braise pendant un quart-d'heure; après lequel vous le tirerez du feu, et vous en exprimerez le jus, dont vous frotterez les rougeurs du visage.

Autre.

Prenez de la pierre ponce, faites-la rougir au feu, laissez-la réfroidir; pour lors vous la réduirez en poudre, et vous la délayerez avec de l'eau de plantin.

Cette eau s'applique sur les boutons du visage; mais il faut avoir attention de se faire saigner,

purger, et de prendre des sucs amers avant de s'en servir.

Autre.

Prenez un pot vernissé qui tienne trois chopines, remplissez-le d'eau de rivière, et mettez-y quatre œufs frais cassés par les deux bouts, une mie de pain blanc dur, pour deux sous de camphre, gros comme le pouce d'alun de roche. Lorsque l'eau sera consommée, ôtez le pot du feu, et passez la décoction par un linge bien délié. Prenez pour six sous de borax que vous mettrez sur une pelle rouge. Après qu'il se sera enflé, vous le réduirez en poudre, et vous le mettrez dans le pot, que vous remettrez au feu pour le faire bouillir un quart-d'heure; après quoi vous l'ôterez du feu, et vous l'exposerez au soleil pendant trois ou quatre jours.

Cette eau est bonne pour ôter les tannes et embellir le visage.

Autre.

Distillez avec de l'eau, des fleurs de fenouil et de rhue, et lavez-vous-en le visage.

Cette eau ôte les taches.

Autre.

Prenez deux onces de jus de limons, autant d'eau rose, deux dragmes de litarge d'argent, autant de céruse; vous ferez un onguent dont vous vous frotterez le visage en vous couchant et en vous levant.

Cet onguent ôte les taches du visage.

Autre.

Mettez dans un vaisseau de verre un pigeon sans sa tête, ses pieds et ses entrailles, une poignée

de farine, deux livres de lait, trois onces de crême, six onces d'huile fraîche d'amandes douces : distillez toutes ces choses ensemble : et de l'eau distillée, lavez-vous-en le visage et les mains, tous les jours. Elle blanchit le visage et les mains.

Autre.

Prenez un pot de grès, auquel vous ferez faire un couvercle de plomb bien juste. Vous mettrez dans ce pot une poignée d'orge mondée, que vous battrez avec des blancs d'œufs. Il faut que le pot ne soit plein qu'à demi. Mettez sur l'orge du lard de l'épaisseur d'un doigt; versez sur le lard autant de vinaigre que l'orge en pourra boire; mettez les coques d'œufs autour de l'orge; couvrez le pot avec son couvercle de plomb, et mettez-le dans le fumier où le soleil puisse y darder ses rayons : laissez-l'y pendant quinze jours, au bout desquels vous le retirerez, et vous le mettrez sur un grand feu pendant quatre jours, au bout desquels vous le mettrez dans un lieu humide pendant un jour, au bout duquel vous verrez toutes les drogues dissoutes en huile. Frottez-vous-en le visage matin et soir : elle l'embellit.

Autre.

Prenez une demi-livre d'amandes douces, autant de pignons : pilez les amandes et les pignons à part; ensuite vous le mettrez ensemble dans une poêle sur un petit feu; vous retirerez l'huile qui paraîtra; et lorsque vous l'aurez toute retirée, vous y ajouterez cinq jaunes d'œufs, une once de miel : vous remuerez, et mélangerez bien le tout, et vous en ferez une pâte dont vous vous servirez en vous lavant les mains : elle les blanchit et les déterge.

Autre de M. de Mantoue.

Prenez quatre onces de pignons, quatre onces d'amandes, les graines de quatre têtes de pavots blancs : pilez le tout séparément ; après quoi vous le mêlerez avec autant de miel blanc, et le ferez cuire à petit feu jusqu'à consistance de pâte, Avant d'ôter le plat du feu, vous ajouterez deux jaunes d'œufs frais, et vous formerez votre pâte, dont vous vous servirez en vous lavant les mains : elle les blanchit, et rend la peau douce.

Autre.

Distillez des limons, et lavez-vous les dents avec l'eau distillée : elle les blanchit.

Autre.

Lavez-vous, soir et matin, la plante des pieds avec de bonne eau-de-vie, et ils ne sentiront pas mauvais.

Infusion.

Mettez une chopine d'eau-de-vie dans une bouteille à large orifice ; remplissez-la de fraises bien nettes ; bouchez la bouteille d'une vessie de porc, et l'exposez au soleil pendant huit jours. Passez la liqueur par un linge, sans expression; remettez de nouvelles fraises et faites comme dessus. Faites dissoudre dans cette seconde infusion une demi-once de camphre, lavez-vous tous les matins, à jeûn, le visage avec cette eau; elle guérira infailliblement toutes les rougeurs.

Autre.

Prenez une once de soufre vif, alun de roche, poudre de perles, de chacun un gros; sel commun,

sel de saturne, sucre candi, de chacun deux gros; le tout bien pulvérisé et passé par le tamis de soie, sera mis dans un demi-septier d'eau-de-vie et autant d'eau de plantin : on se bassinera le visage, matin et soir, avec cette liqueur, ou même plus souvent. Il est bon d'avertir que cette eau noircit un peu le visage, et que l'opération du remède est un peu longue : au reste, elle ôte les rougeurs et tannes du visage.

Solution.

Faites dissoudre deux onces de litarge dans de bon vinaigre : passez la liqueur par un morceau de drap, et gardez cette eau dans une bouteille.

Faites dissoudre dans l'eau-rose, six gros de sel ammoniac, deux dragmes d'alun, deux dragmes de céreuse, et demi-dragme de camphre, le tout pilé : passez la liqueur par le drap, et gardez-la dans une bouteille.

Pour s'en servir, on mêle parties égales de ces deux eaux, et on s'en met sur le visage : elle en guérit fort bien les rougeurs.

Pommade.

Prenez quatre livres de porc mâle, du plus gras, coupez-le par petits morceaux, ôtez la peau et les filets; faites-le tremper dans l'eau, où on le lavera et pétrira deux fois le jour, pendant quatre jours, changeant d'eau chaque fois. Ce temps passé, on le laissera égoutter, et on le mettra dans une cruche de grès avec un gros de melon coupé par petits morceaux, un gros de concombre coupé de même, une grosse grappe de verjus de grain, le dedans de quatre citrons, une chopine de lait d'ânesse ou de chèvre, deux onces de sucre candi, demi-once d'alun, un verre de vinaigre blanc, une petite

cuillerée de sel, demi-once de borax, un quarteron de ris concassé, deux onces des quatre semences froides aussi concassées, deux gros de blanc de baleine, une once de talc de Venise calciné, quatre pommes de reinette coupées par tranches : mêlez bien le tout dans la cruche, bouchez-la exactement et le mettez cuire au bain-marie pendant cinq heures, puis vous le passerez sans expression à travers un tamis dans une terrine vernissée, au fond de laquelle il y aura un peu d'eau : le lendemain vous séparerez la pommade qui surnagera, vous la battrez sept ou huit fois dans l'eau la plus froide qu'il se pourra ; en un mot, jusqu'à ce qu'elle soit très-blanche. Vous la laisserez tremper huit jours, et la garderez dans des pots de faïence couverts de papier blanc.

On peut s'en servir à toute heure ; mais surtout le soir et le matin. Elle décrasse le teint, empêche les rougeurs du visage, les tannes et les dartres. Elle préserve le visage du hâle et des rides.

Autre.

Prenez trois douzaines de pieds de mouton blanc, autant de veau ; lavez-les bien, concassez-les, et les mettez bouillir au bain-marie dans un pot de terre neuf, bien couvert. Quand les pieds seront bien cuits, ce qu'on connaîtra, parce que la chair quittera les os, vous coulerez le bouillon dans un bassin, et le laisserez froidir. Alors levez la graisse qui sera dessus, prenez une demi-once de blanc de baleine, une once d'huile de pavot blanc, et un peu de cire blanche, et faites fondre le tout avec la graisse au bain-marie, l'agitant pendant un *miserere*. Versez ce mélange dans un vaisseau où il y ait de l'eau de plantin, et battez-le jusqu'à

ce que la pommade soit liée. Il faut changer d'eau à mesure que la pommade la ternit.

Cette pommade est très-adoucissante, et bonne contre les rougeurs et les chaleurs du visage. Elle est également propre pour les mains.

Cérat.

Faites fondre une livre de graisse de porc dans deux livres de fort vinaigre; passez la liqueur; mêlez dans la colature camphre réduit en poudre, et fleurs de soufre, de chacun deux onces; sel commun un demi-gros, céruse et litarge d'argent, de chacune une once: faites un cérat qu'il faut garder pour l'usage.

Ce remède est excellent pour la goutte-rose. L. B.

Autres Remèdes.

On peut employer l'eau de noix vertes pour décrasser le teint. On en trouvera la composition, page 100.

Pour les Taches de Rousseur.

Frottez le visage, ou autres parties où seront les taches, avec de l'eau distillée de sureau, et ne vous exposez point à l'air.

Solution.

Pulvérisez exactement un gros de précipité blanc et deux gros de vitriol romain; jetez le tout dans un demi-septier d'eau, mêlez exactement; et après quelques temps, versez l'eau par inclination, et la gardez. On en met sur les taches avec les barbes d'une plume.

Pour les Tannes.

Faites bouillir dans une pinte d'huile d'olives,

trois ou quatre crapaux de jardin. Après une heure d'ébullition, passez l'huile par un linge, sans expression, et gardez-la dans une bouteille de verre fort. On se frotte tous les jours le visage de cette huile. Elle ôte les vessies, boutons, chiles ou tannes qui viennent au visage.

Outre ces remèdes particuliers contre les tannes, et taches de rousseur, on peut consulter les recettes qui ont été données contre les chaleurs et rougeurs du visage.

ARTICLE VI.

Recette pour les Mains.

Pâte.

OTEZ les pepins d'une demi-livre de raisins secs, et les pilez : ajoutez demi-once de storax en poudre subtile, le jaune de six œufs frais durcis, deux cuillerées de miel blanc, et une suffisante quantité d'amandes mondées, que vous pilerez sans y mêler d'eau. Faites-en une pâte.

Autre.

Prenez quatre onces de semences froides, pour cinq sous de pignons, quatre onces d'amandes amères, une once de blanc de baleine, une demi-once de benjoin, un demi-septier de vinaigre blanc, la mie d'un pain mollet, deux jaunes d'œufs, un demi-septier d'eau. Pilez à part le benjoin, ainsi que les amandes, et passez l'un et l'autre par le tamis. Mettez le tout dans un poêlon, faites-le cuire sur le feu. Quand la matière commence à bouillir, mettez les deux jaunes d'œufs, et peu après, le blanc de baleine. On connaîtra que la

pâte est cuite quand elle quittera le poêlon. On peut encore lui laisser faire quelques bouillons, afin qu'elle ne manque pas par la cuisson.

Pommade.

Prenez deux onces d'amandes amères, pelez-les à l'eau tiède, et ressuyez-les dans une serviette, afin qu'il n'y reste aucune humidité. Prenez aussi une demi-livre des quatre semences froides, pilez le tout séparément le plus fin qu'il sera possible. Faites bouillir dans une bassine une livre du plus beau miel blanc, clarifiez-le et l'ôtez du feu; mêlez-y six jaunes d'œufs frais durcis, réduits en miettes très-menues; et quand le mélange sera parfait, ajoutez-y les amandes, et lorsqu'elles seront bien mêlées, les quatre semences froides. Remettez quelques moments la bassine sur le feu, et mettez la pommade dans des pots pour le besoin.

CHAPITRE IX.

Des Maladies des Femmes.

Les femmes peuvent être considérées dans trois états différents : celui où elles ne sont pas grosses, celui de la grossesse, et celui des couches.

Les accidents qui arrivent aux femmes grosses sont si variés, et dépendent tellement d'une infinité de circonstances, qu'il serait difficile de leur assigner des remèdes dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Nous nous contenterons donc d'en donner pour les maladies les plus ordinaires aux femmes, considérées hors de l'état de grossesse.

ARTICLE PREMIER.

De la Jaunisse.

(LA jaunisse, ou mieux les *pâles-couleurs*, est une affection particulière aux filles nubiles et aux femmes veuves : quelquefois elle a lieu chez les filles avant la puberté.

Cette cachexie se manifeste par la pâleur de la peau, qui devient encore jaune et même verdâtre, par la lassitude et la pesanteur de tout le corps; par la bouffissure des paupières et des autres parties de la face, ainsi que les jambes, les pieds, etc.; par les douleurs à la tête, et les inquiétudes aux jambes; par la difficulté de respirer au moindre mouvement; par les palpitations de cœur, des anxiétés et des défaillances; par une fièvre lente erratique, plus sensible la nuit que le jour, par le gonflement des hypochondres, l'élévation du ventre, etc. Celles qui sont dans cet état, ont souvent un apétit déréglé, des envies de vomir, un penchant plus grand à la tristesse qu'au sommeil qui est toujours troublé par des rêves sinistres. Cet état, dans lequel les règles manquent, fait toujours obstacle à la conception. C'est donc vers le rétablissement des règles, que tous les efforts doivent se tourner. *R. du R.*)

Topique.

Prenez une poignée de sabine, pilez-la et la mettez dans des chaussons, et la malade mettra son pied dedans; de sorte que la sabine soit sous la plante des pieds. Changez l'herbe quand elle sera sèche, et continuez ainsi pendant cinq ou six jours. Faites prendre à la malade, pendant le même

temps, pour deux liards de safran par jour dans un jaune d'œuf frais.

La sabine est atténuante, incisive et apéritive; elle peut, en l'appliquant sous la plante des pieds, provoquer les règles, et par-là guérir la jaunisse.

Emplâtre pour la Jaunisse.

Prenez étoupes de chanvre de la grandeur du pied de la malade, deux gros oignons cuits dans la braise; étendez-les le plus chaud qu'il sera possible, sur lesdites étoupes; prenez du meilleur mitridate que vous pourrez, couvrez-en les oignons; faites du tout un emplâtre que vous mettrez sous la plante des pieds de la malade, pendant vingt-quatre heures, pendant lesquelles la malade gardera le lit : on pourra le recommencer deux jours après.

Il faut que celui qui ôtera l'emplâtre ferme la bouche, crainte d'être incommodé par la vapeur qui s'exhalera.

Potion pour la Jaunisse.

Prenez du lait de vache, du vin blanc, de chacun une pinte; faites distiller le tout ensemble; gardez la distillation un mois, au bout duquel vous en donnerez au malade trois onces le matin, deux onces avant le dîner, et autant le soir.

Topique.

Prenez une noix d'aristoloche ronde, laquelle vous percerez pour y passer un fil; et vous attacherez la noix de façon qu'elle touche aux parties naturelles.

ARTICLE II.

Des Suppressions des Règles.

CETTE maladie, plus ordinaire aux filles qu'aux femmes, parce que celles-ci ont les vaisseaux de la matrice plus dilatés, peut venir de beaucoup de causes, comme de frayeur, du froid, du dérangement que causent les passions de l'ame. Les premiers temps, assez communément, cette maladie se supporte assez patiemment. Cependant le sang se gâte et s'épaissit, la couleur du visage s'altère; il y règne une languissante pâleur, quelquefois la jaunisse succède, souvent même des mouvemens convulsifs, connus sous le nom de *maux de mère*, ou suffocations, viennent aggraver les maux auxquels la suppression expose.

L'épaisseur du sang étant la cause conjointe de la suppression, c'est aussi celle que l'on attaque. On emploie à cet effet les remèdes incisifs et les cordiaux. Les martiaux prudemment administrés, méritent la palme dans cette maladie. Mais rarement les remèdes les plus efficaces opèrent-ils heureusement, si la saignée et la purgation ne leur ont préparé les voies.

Il faut bien prendre garde de donner les remèdes contraires aux suppressions, aux femmes mariées, ou même aux filles tant soit peu suspectes; car on les mettrait dans le risque de leur vie, en les exposant à des pertes et des fausses couches. Il faut aussi remarquer qu'il y a des filles et des femmes réglées en très-petite quantité, d'autres même qui le sont rarement et ne s'en portent pas moins bien.

Purgatif.

Prenez quatre onces d'une décoction faite avec les racines apéritives, celles de garence, les feuilles d'armoise, de matricaire, herbe au chat, d'hissope, scabieuse, thin, pouliot, pois chiches, Faites-y bouillir pendant un demi-quart d'heure trois gros de séné, un gros de crême de tartre, ou mieux encore, du tartre soluble. Passez la liqueur, et faites dissoudre dans la colature trois gros de diaphénic, et une once de sirop d'armoise. Prenez cette potion le matin, à jeûn : elle fait des merveilles dans les suppressions. L. B.

Infusion.

Faites infuser pendant vingt-quatre heures dans une pinte de vin blanc, thin, pouliot, hissope, et fleurs de souci, de chacun une demi-poignée, avec un scrupule de safran en poudre. Faites-en prendre à la malade plusieurs verres par jour.

Autre.

Prenez les coquilles de deux poignées de noisettes franches, ce sont celles dont le fruit est couvert d'une peau rouge. Faites piler et passer au tamis ces coquilles; et après avoir fait infuser la poudre pendant vingt-quatre heures dans deux verres de vin blanc, vous ferez avaler à la malade le vin et la poudre.

Autre.

Prenez des capillaires, de sabine, de matricaire, de garance, de chacun une poignée, pour un sou de safran; faites infuser le tout dans quatre pintes de vin pendant vingt-quatre heures. La malade en prendra tous les matins, à jeûn, trois travers de doigt.

Potion.

Prenez une bigarade, ou orange aigre; levez avec la pointe d'un couteau la largeur d'un liard de l'écorce et de la chair, mettez dans le vuide un demi-gros de safran en poudre, couvrez l'ouverture avec le morceau d'écorce que vous aurez enlevé, et mettez l'orange pendant la nuit sous les cendres chaudes; le matin, pressez l'orange, et mêlez le suc qui en sortira avec un verre de vin blanc, et faites boire ce mélange à la malade.

Autre.

Prenez tous les matins un verre d'eau chaude de safran. Après les repas, prenez-le froid.]

Eau Distillée.

Il faut faire prendre à la malade trois ou quatre onces d'eau d'armoise. Cette potion aura plus d'effet, si l'on y ajoute du sirop de la même plante.

Suc épuré pour faire venir les Règles aux femmes.

Prenez sabine, matricaire, safran; de chacun une demi-poignée; pilez le tout avec de l'eau ou du vin blanc : la malade en prendra trois fois le jour deux travers de doigt, mettant deux heures de distance après les repas. On pourra faire des fomentations aux aines avec le marc desdites herbes.

Remède Magnétique.

Faites durcir un œuf frais du jour dans l'urine de la malade, et mettez près d'une fourmillière l'œuf ainsi cuit, de sorte que les fourmis puissent le manger, mais aucun autre animal. A mesure que les fourmis mangeront l'œuf, la malade guérira.

Ces remèdes et les deux suivants s'emploient dans les pâles couleurs. Les deux suivants conviennent également dans les suppressions simples.

Tablettes.

Faites infuser du soir au matin deux gros de séné dans un demi-septier d'eau de rivière, faites-le bouillir un bouillon, passez la liqueur par un tamis, et mettez-y quatre onces de sucre, que vous ferez cuire à consistance de tablettes; ajoutez-y limaille d'acier bien porphyrisée, et poudre de canelle, de chacune une once; mêlez exactement et continuellement, jusqu'à ce que la tablette quitte le poêlon. Jetez aussi-tôt la composition sur un papier saupoudré de canelle, étendez-la promptement, et coupez-la en trente-deux parties égales, que vous envelopperez chacune dans un papier. On prend une de ces tablettes trois heures avant le dîner, et une trois heures avant le souper; et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait consommé. Si cette dose ne guérit pas, on est sûr de guérir en recommençant une seconde fois.

Opiat.

Prenez deux gros d'extrait de fumeterre, deux gros d'extrait de petite-centaurée, trois gros de tartre vitriolé, extrait d'aloës, safran de mars apéritif, de chacun deux gros; quinquina en poudre, extrait de genièvre, de chacun demi-once; diagrède un gros : mêlez le tout ensemble, et avec autant de sirop d'absinthe qu'il en faudra pour faire un opiat dont le malade prendra le matin, à jeûn, et deux heures après un bouillon, et un autre trois heures après le dîner.

Tisane.

Tisane.

Prenez trois onces de racines d'arrête-bœuf, coupez-les par morceaux, et faites-les bouillir un *miserere* dans trois pintes d'eau; ôtez le coquemar du feu sans ôter les racines, et buvez le plus que vous pourrez de cette décoction, à jeûn, ajoutant une once de sirop capillaire, ou des cinq racines.

Cette tisane convient sur-tout dans la jaunisse, ainsi que la potion suivante.

Potion.

Prenez tous les jours au matin, à jeûn, quatre à cinq gouttes d'esprit-de-sel dans un verre de vin blanc, et continuez l'usage de ce remède pendant neuf jours au moins. Ce remède convient également aux deux sexes.

Infusion.

Prenez un gros citron, piquez-le de clous de girofle, et faites-le tremper dans une chopine de bon vin blanc. Otez le citron au bout de six jours d'infusion, et faites dissoudre dans ce vin demi-livre de bon sucre; puis faites infuser une demi-once de canelle fine coupée par petits morceaux, et douze clous de girofle concassés. Quand ils auront infusé vingt-quatre heures, passez la liqueur, et conservez-la pour le besoin.

La dose est de deux à trois cuillerées. Cette liqueur fait merveille dans les suffocations. Ce remède purifie la matrice de ses impuretés, et calme ses mouvemens convulsifs.

On applique aussi fort utilement en pareil cas des odeurs puantes au nez, et des odeurs gracieuses par le bas. Quelques gouttes d'essence d'ambre dans le vin blanc, sont aussi très-profitables.

Autres Remèdes.

Voyez eau cordiale, pages 69 ; élixir de propriété, 56 ; eau de mélisse, 60 ; ratafiat d'absinthe, 77 ; baume du Commandeur, 79 ; baume toscan, 94 ; boule de mars, 97 ; élixir de Maupeou, 105 ; eau apoplectique, 166 ; infusion, 171.

ARTICLE III.

De la Perte de Sang.

LA perte de sang est un écoulement trop abondant du sang, par les vaisseaux que la nature a destinés chez les femmes à les décharger du superflu. Tout ce qui peut donner au sang un mouvement trop violent, soit passions de l'ame, soit du côté des exercices ou remèdes violents, peut causer cette maladie. Mais la plus dangereuse est celle qui suit l'avortement. En vain dans cette dernière, a-t-on recours à la saignée révulsive, aux incrassants, aux rafraîchissants, aux astringents végétaux et minéraux, qui réussissent souvent dans les autres cas. Dans l'avortement, il n'y a que l'opération de la main qui puisse sauver la malade. On peut consulter sur cette question les *Observations importantes sur le Manuel des Accouchemens, traduites de M. de Deventer*, Chapitre XXXIII, et la réflexion qui le suit.

(Les femmes sont encore sujettes à des règles hémorrhagiques, qu'il est aussi important de tempérer, que difficile de le faire, parce que souvent il arrive que vous opérez, sans le vouloir, une suppression qui est toujours suivie d'accidents. Néanmoins, il est bon dans ce cas de ne

pas perdre la tête, et de temporiser avec ces accidents qui se dissipent d'eux-mêmes, et qui sont bien moins à craindre que la perte excessive du sang. *R. du R.*)

Cataplasme.

Prenez plein un chaudron d'orties grièches; faites les bouillir dans trois pintes de bon vinaigre: quand elles seront réduites à chopine, appliquez les feuilles, entre deux linges, sur le ventre et sur les reins.

Autre.

Prenez une ardoise toute entière, pilez-la exactement, et détrempez-en la poudre avec de bon vinaigre, de sorte qu'elle devienne une pâte molle qu'on puisse étendre sur un linge. Faites-en un cataplasme que vous mettrez sur le bas de l'épine du dos, et sur le croupion.

Autre.

Pilez grossièrement avec du vinaigre et du blanc d'œuf frais, les feuilles du tabouret ou bourse à pasteur, et appliquez-les en cataplasme sur le nombril.

On se sert du même remède pour les hémorrhagies du nez, en l'appliquant sur le front. En général, il est bon pour toutes les hémorrhagies, appliqué au-dessus de la partie d'où sort le sang.

Topique.

Prenez huit crapaux vifs, mettez-les dans un pot de terre neuf garni de son couvercle, que vous attacherez exactement. Mettez le pot dans le four après qu'on en aura tiré le pain. Quand les crapaux seront secs, ce qui se connaîtra au cliquetis qu'ils feront en remuant le pot, levez le

couvercle en plein air, prenant garde de respirer la vapeur qui sortira du pot; appliquez deux de ces crapaux sur le bas-ventre, et six autour des reins. Si le mal n'est pas pressant, il suffit de porter quelques crapaux sur les reins dans une ceinture. Mais il faut avoir soin de les ôter dans le temps des ordinaires.

Autre.

Boyle rapporte qu'il s'est guéri d'une hémorrhagie qui le tourmentait depuis un an, en touchant la mousse qui croît sur le crâne d'un homme mort. *De corp. porosit.* c. 4. Ce remède peut être également bon pour les femmes qui ont des pertes.

Autre.

Il faut mettre à la femme, à nud, une chemise de son mari, qu'il ait portée quatre ou cinq jours, et dans laquelle il ait un peu sué. On a nombre d'expériences de la bonté de ce remède.

Autre.

Prenez un écheveau de fil de chanvre qui n'ait point été lavé, ou bien un morceau de toile de chanvre sortant de la main du tisserand; faites-le bouillir pendant quelque temps dans le vinaigre; tordez-le légèrement; faites-le tremper dans un peu de vinaigre froid, et l'appliquez sur la partie.

Autre.

Prenez de la fiente de porc mâle, et mettez-la entre deux linges sur les reins de la femme. Au bout de quelques jours elle est parfaitement guérie. Eprouvé.

Autre.

Prenez un jet des dernières branches d'un cérisier, du côté le plus exposé au soleil ; ôtez la première écorce, et faites de la seconde, à la malade, une ceinture qui passe par-dessus le nombril, mettant sur la chair le côté qui tenait à la première peau, la perte s'arrêtera infailliblement. Mais si elle s'arrêtait trop brusquement, et que la malade en souffrît, il faudrait l'ôter pendant quelque temps, pour laisser encore couler le sang, puis la remettre.

Autre.

Prenez la moitié d'une coquille de noix, ratissez-la exactement, coulez-y de la poix de Bourgogne fondue, et appliquez-la sur le nombril de la malade, où vous la laisserez jusqu'à ce qu'elle se détache d'elle-même.

Onguent.

Mettez dans un poêlon de cuivre une demi-livre d'huile rosat, *minium* et céreuse de Venise, une once et demie ; faites bouillir le tout très-doucement, en remuant toujours. Quand l'huile commence à s'épaissir, ajoutez-y quatre onces de savon de Gênes râclé ; et lorsque le savon est dissout, tirez le poêlon du feu, et ajoutez-y deux gros de camphre. Versez la matière dans un vaisseau vernissé ; et lorsqu'on le peut toucher, graissez-vous les mains d'huile-rosat, et faites-en des rouleaux de la grosseur d'un cervelas.

On couvre de cet onguent un emplâtre de chamois de la grandeur d'un écu de six francs, qu'on applique sur le nombril.

Infusion.

Faites infuser à froid six gros de graines d'orties grièches dans une pinte de vin rouge. Prenez un verre de cette infusion, après avoir avalé un jaune d'œuf frais, dans lequel on aura mêlé un gros de la même graine. Réitérez ce remède trois fois en vingt-quatre heures.

Ce remède est bon pour toutes les hémorrhagies.

Autre.

Faites saigner d'abord la femme du bras, et pendant ce temps, faites infuser en manière de thé une bonne pincée avec les cinq doigts, de petites feuilles de sauge dans un demi-septier d'eau. Faites-y fondre un petit morceau de sucre, et faites prendre cette infusion à la malade aussitôt la saignée faite.

Opiat.

Prenez deux onces de conserve de roses, vieille semence de plantin deux dragmes, sang de dragon et bol d'Arménie, de chacun une dragme et demie; ambre et corail rouge, une dragme de chacun. Faites un opiat avec du sirop de myrtille.

Le malade en prendra gros comme une châtaigne, deux fois le jour, deux heures avant le repas.

Autre.

Prenez cornaline en poudre une dragme, mettez-la dans un verre de vin blanc, et le faites boire, à jeûn, à la malade.

On conseille aussi de porter du corail pendu au cou.

Poudre.

Prenez un gros de crotes de souris, mises en

poudre fine, délayez-les dans un bouillon, et faites-le prendre, à jeûn, à la malade, qui ne mangera que deux heures après.

Autre.

Prenez dans du bouillon ou du vin rouge un gros de racines de *talictrum*. Si l'hémorrhagie se fait par le nez, il faut respirer cette graine en guise de tabac. Si c'est une veine offensée, il faut en mettre sur l'ouverture.

Autre.

Faites sécher au feu de la mousse de noyer, mettez-la en poudre fine, et donnez-en à la malade un gros dans un œuf frais. Il faut continuer ce remède quelques jours de suite.

Il est bon pour toutes sortes d'hémorrhagies.

Autres Remèdes.

Voyez eau divine, pages 62; baume du Commandeur, 79; boule de mars, 97; pierre stiptique, 106; deuxième élixir, 102; élixir de Maupeou, 105.

ARTICLE IV.

Des Maladies des Femmes en Couches.

IL y a beaucoup de femmes qui ont de la peine à accoucher. Si elle vient de la mauvaise situation de l'enfant, il n'y a de remède sûr que l'opération de la main. C'est ce qui est démontré dans l'ouvrage de M. de Deventer, cité dans l'article précédent. Si c'est défaut de forces et de doulèurs, les cordiaux et les remèdes qui poussent le sang vers la matrice, peuvent faire un bon effet.

(Tout le monde connaît les incommodités

des femmes grosses et sur-tout les étourdissemens dont elles se plaignent, et pour lesquels on les saigne impitoyablement ; mais comme on pousse l'abus de la saignée jusqu'à leur en faire un devoir au cinquième et au huitième mois de leur grossesse ; je dois dire ici que je connais peu d'abus de la saignée aussi préjudiciables à la mère et à l'enfant, et sur-tout chez les femmes de Paris, naturellement plus délicates et plus sensibles que dans la province : or donc, en attendant que les praticiens fussent revenus de cette erreur, nous dirons ici que sur cent femmes de Paris, grosses, que l'on saigne, il n'en est pas cinq qui en aient un besoin réel, et qu'il faut économiser leur sang pour préserver, elles et leurs enfants, de beaucoup d'accidents après l'accouchement.

Je remarquerai encore, par rapport aux accouchemens, qu'on dit aujourd'hui que les hommes *font* les accouchemens, il serait plus exact de dire qu'ils les aident ; car s'ils les *font*, c'est toujours aux dépens de la mère ou de l'enfant, et souvent au grand dommage de l'un et de l'autre. *R. du R.*)

Topique pour délivrer une Femme grosse.

Prenez de la feuille d'olivier, mâchez-la; après quoi vous la mettrez sur le nombril de la femme qui sera dans les douleurs de l'enfantement. La feuille d'olivier est astringente ; étant appliquée sur le nombril, elle resserre les fibres des muscles abdominaux, et par-là leur donne plus de force pour chasser l'enfant.

Julep.

Prenez trochisques de myrrhe un gros, eau

d'armoise quatre onces, eau de canelle un demi-gros. Mêlez le tout exactement, et faites-le prendre à la femme. Il est bon de lui donner auparavant un lavement, et de ne lui donner le julep qu'après qu'elle l'aura rendu.

Il est aussi avantageux de lui faire prendre par le nez un peu d'ellébore, après qu'elle aura pris son julep; mais il faut être très-prudent dans l'administration de ce sternutatoire.

Pour hâter l'Enfantement et adoucir le travail.

Prenez sept graines de genévrier, autant de laurier, une dragme et demie de canelle; mettez le tout ensemble dans le ventre d'une tourterelle bien grasse, que vous ferez cuire à la broche, en l'arrosant avec de la graisse de poule. Vous en ferez manger à la malade, à son souper, dans les derniers jours de sa grossesse, c'est-à-dire, deux jours avant son accouchement.

La chair de la tonrterelle fournit un suc qui fortifie, et donne par-là plus de facilité à la femme d'accoucher.

Poudre.

Prenez foie et fiel d'anguille que vous mettrez en poudre. Prenez deux gros de cette poudre que vous délayerez dans un demi-septier de vin. Faites prendre à la femme la moitié de ce vin; si elle n'accouche pas au bout d'un quart-d'heure, il faut lui donner la seconde prise.

Infusion pour faire vuider l'arrière-faix.

Prenez semence de plantin une demi-once, que vous ferez infuser dans une pinte d'eau. La malade en prendra dans la journée.

Décoction.

Faites bouillir dans une pinte de vin blanc, que vous ferez réduire à moitié, romarin, sabine, menthe, de chacun une poignée; une petite branche de rhue et autant d'absinthe, et faites prendre à la femme un verre de cette liqueur passée avec expression.

Un accident indubitablement funeste après l'accouchement, est la sortie imparfaite de l'arrière-faix ou délivre. Quand il ne sera pas possible d'y remédier par l'opération, on pourra avoir recours à la décoction précédente, ou faire prendre à la femme deux onces d'eau de sureau, et une once de sirop d'armoise.

Les femmes en couches sont souvent sujettes à des tranchées extrêmement douloureuses. On y remédie par le topique, page 303, et on les prévient par le remède suivant.

Aussi-tôt que la sage-femme a coupé le nombril de l'enfant, il faut qu'elle fasse tomber deux ou trois gouttes du sang qui en sort dans un verre de vin rouge, qu'elle fera avaler à l'accouchée.

Le baume toscan, page 94, peut aussi s'appliquer à ce cas avec succès.

Quelquefois le lait se porte à la tête, ce qu'on appelle communément *un lait remonté*. Il faut en ce cas faire prendre à la femme de la cendre de sarment dans le vin blanc. Il se grumelle aussi et se caille dans les mamelles. Alors on applique à la femme sur cette partie une serviette trempée dans l'urine de son mari.

Topique pour les Tranchées des Accouchées.

Prenez de la gomme *galbanum*, faites-en un

emplâtre grand comme la main, appliquez-le sur le nombril de la femme accouchée, un quart-d'heure après qu'elle aura vuidé l'arrière-faix, et laissez-le pendant neuf jours.

Article V.

De quelques autres Maladies des Femmes.

Pour les Maux de Rate.

Prenez sucs épaissis de racines de patience sauvage et de polipode de chêne; de feuilles de fumeterre et d'absinthe, de chacun un gros; tartre martial soluble deux gros, feuilles de séné en poudre demi-gros, rhubarbe choisie, aussi pulvérisée, trois gros; fécule de bryone deux gros, sel de tamarisc un demi-gros, sel de tartre six grains. Faites un opiat avec une suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros le matin, à jeûn, après les préparations convenables. L. B.

Pour la Stérilité.

Si la femme a des règles abondantes, il faut la saigner au bras; si elle les a en petite quantité, il faut la saigner au pied, et tout de suite la mettre dans l'usage de la boisson suivante, qu'elle prendra en entier partagée en huit ou dix prises; il faut que ce soit le matin, à jeûn, dans le mois de mai; que la femme se promène après avoir pris ce remède, ne mange que trois heures après, et s'abstienne du devoir conjugal.

Mettez dans un vaisseau de terre neuf, trois pintes de vin blanc, deux grosses poignées d'his-

sope, une grosse poignée de figues de Marseille, et une demi-écuellée de miel. Quand le miel sera écumé, il faut couvrir le vaisseau, et laisser bouillir la liqueur jusqu'à diminution de moitié. Sur la fin, l'on ajoute des raisins de Damas et du sucre, et une demi-once de crystaux de tartre, ou, pour mieux faire, de sel végétal.

Pour résoudre les Duretés de la Matrice.

Prenez un demi-litron de farine fort fine, faites-la bien cuire avec de l'eau, et mêlez-y un demi-septier d'huile d'olives. Appliquez ce cataplasme sur la dureté.

Pour resserrer la Matrice.

Prenez écorce de grenade, noix de cyprès, alun de roche, de chacun une once; concassez le tout, et le mettez infuser sur les cendres chaudes pendant douze heures dans trois demi-septiers de gros vin rouge. Faites ensuite bouillir jusqu'à diminution du tiers, et bassinez la partie matin et soir avec cette liqueur, ou recevez-en simplement la fumée. On peut ajouter de la sabine, qui ne fait qu'un bon effet.

Pour faire percer un Abscès dans la Matrice.

Pilez une bonne quantité de poireaux, et faites-les cuire dans une quantité suffisante de vinaigre. Remplissez-en un sachet, qui sera appliqué chaudement entre le nombril et le pubis, et qu'on fera réchauffer de temps en temps.

Pour décharger la Matrice de ses impuretés.

La poudre de sabine en hiver, ou en été la feuille pilée et incorporée avec le sucre, ou quelque

sirop approprié, fait un bon effet. Il faut boire un verre d'eau et de vin par-dessus chaque prise.

Pour déterger la Matrice.

Faites bouillir dans trois pintes d'eau, que vous ferez réduire à deux, une poignée de sabine, deux poignées de mille-feuille, un paquet d'armoise, et un de lavande. Faites des injections de cette liqueur dans la partie, ou servez-vous-en pour l'étuver.

Pour les excoriations de la Matrice.

Prenez mucilage de graines de lin, de *psyllium* et de gomme adragant, de chacun un gros et demi; ce mucilage doit être tiré avec l'eau de nénuphar, avec du pourpier et du plantin, de chacune deux onces; mêlez exactement, et étuvez avec cette liqueur, un peu tiède, deux ou trois fois par jour.

S'il y a ulcère dans les parties extérieures, appliquez-y un emplâtre de *minium*, que vous changerez deux fois le jour. Il sera bientôt guéri.

Pour toutes les Maladies de la Matrice.

Prenez une chopine de la meilleure eau-de-vie, dans laquelle vous mettrez six gros de *castoreum*, demi-once de camphre, et deux gros de baies de lauriers concassées. Bouchez exactement la bouteille avec la vessie du porc, ou il est à craindre que la force du remède ne s'exhale. On peut s'en servir après vingt-quatre heures d'infusion.

On en donne une cuillerée dans un verre de vin chaud.

Ce remède est propre contre toutes les maladies de la matrice, pour les femmes nouvellement

accouchées. Il prévient tous les accidents qui peuvent leur survenir dans cet état. Les femmes grosses peuvent aussi en user tous les jours sans scrupule. On l'emploie avec succès dans le temps que les femmes ont leurs règles. Il déterge la matrice et prévient les maladies qui proviennent de son impureté. Enfin il est extrêmement propre aux maladies hystériques. Une infinité d'expériences ont justifié cette propriété.

Pour résoudre les inflammations de la Matrice.

Il faut y appliquer le baume universel, dont la composition est dans la seconde partie de cet ouvrage.

Pour faire venir du Lait aux Nourrices.

Il faut leur faire prendre de l'eau de noix vertes, décrite page 100.

CHAPITRE X.

De quelques autres Maladies qui n'ont pu se ranger sous les titres précédents.

ARTICLE PREMIER.

De la Rage, ou Hydrophobie.

(IL suffirait peut-être d'avoir été mordu par un animal dans l'état d'une grande fureur, pour redouter la rage, et à l'instant le traitement qui doit la prévenir. Quoiqu'il arrive très-rarement qu'elle soit spontanée chez les hommes; néanmoins, j'ai vu un homme communiquer la rage

à un autre, par une morsure qu'il lui fit au doigt en se battant avec lui, et étant dans l'état de la plus grande fureur. On a vu des animaux furieux causer la rage par leur morsure. De tous les remèdes, le plus sûr est la cautérisation exacte des plaies avec le fer rouge; tous les autres moyens ont été jusqu'alors insuffisants. *R. du R.*)

Cataplasme.

Prenez trois œufs frais, faites-les cuire dans une poêle de fer neuve, avec autant d'huile de noix tirée avec le feu, ou sans feu, s'il est possible d'en trouver, qu'il en peut tenir dans une coque d'œuf; il en résultera une omelète fort mince, dont on en fera manger les trois quarts au malade; l'autre quart s'appliquera en cataplasme sur la, ou sur les morsures, après les avoir lavées avec le vin chaud. On assujétira le cataplasme avec un linge blanc. Le malade ne doit prendre aucune nouriture que deux heures après avoir mangé son omelète.

Quand l'animal enragé n'aurait fait que des meurtrissures, il serait bien de mettre de l'omelète dessus.

S'il y a beaucoup de plaies, il faudra faire l'omelète plus forte. On peut ajouter en battant l'omelète une pincée de râpures de racines d'églantier, mondée de la première peau.

Après que le malade aura pris ce remède, il faut le laisser dormir jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même. Au reste, s'il ne dort pas, cela ne tire point à conséquence.

Au bout des neuf jours, pendant lesquels il aura vécu à l'ordinaire, on levera l'appareil, et on jettera le tout au feu, et on lavera les plaies

avec du vin dans lequel on aura dissout gros comme le pouce d'orviétan ; mais préalablement le malade boira un demi-verre de ce vin. Le malade ne doit prendre aucune nouriture que deux heures après avoir pris ce vin.

Si les plaies ne sont point consolidées au bout des neuf jours, il faut les panser avec les remèdes ordinaires.

Autre.

Faites saigner sur-le-champ la partie mordue, et appliquez dessus un pied d'ail pilé et mêlé avec une once de sel commun, et un poisson de la meilleure eau-de-vie. Il faut renouveler ce cataplasme au bout de trois heures, donner un bouillon au malade, puis en mettre un troisième; le lendemain on purge le malade, et trois jours après, on le saigne et purge encore.

Bain.

Faites faire au malade plusieurs saignées jusqu'à défaillance; donnez-lui pendant ce temps des lavemens d'eau avec le nitre, le sel commun et le vinaigre; puis jetez-le tout-à-coup dans un bain d'eau froide, ou jetez sur lui de l'eau froide en grande quantité, réitérant l'un de ces remèdes jusqu'à ce qu'il n'ait plus peur de l'eau. Faites-lui en boire largement, et donnez-lui une boisson légère et humectante.

On a vu guérir des hydrophobes par la seule aspersion de l'eau froide continuée jusqu'à ce que les forces leur manquassent.

Cure de la Rage.

Si quelque personne a été mordue d'un animal enragé, de sorte que la peau soit entamée, il faut

râcler

râcler la plaie avec un ferrement, dont on ne se servira plus que pour cet usage. Il ne faut rien couper, à moins qu'il n'y ait quelque déchirure qui aurait de la peine à reprendre. On lave ensuite les plaies avec de l'eau et du vin tièdes, dans lesquels on aura dissout autant de sel qu'on en peut prendre dans une salière avec trois doigts.

La plaie étant bien nétoyé, vous mettrez dessus le mélange suivant.

Prenez rhue, sauge, marguérites sauvages, feuilles, fleurs et racines; racines d'églantier, scorsonère d'Espagne, de chacune une pincée. Pilez le tout dans un mortier avec cinq ou six bulbes d'ail de la grosseur d'une noisette. Il faut commencer par piler l'églantier. L'on applique ce cataplasme sur la plaie.

Si elle est profonde, il faut y faire distiller un peu du suc desdites plantes.

Comme tout le marc des herbes n'est pas employé pour un seul cataplasme, jettez dessus un verre de vin blanc ou rouge, au défaut du blanc, et ayant mêlé le tout dans le mortier, passez la liqueur par un linge avec expression, et faites-la prendre au malade, à jeûn, pour empêcher le venin de gagner le cœur, ou le faire sortir. Le malade se rincera tout de suite la bouche, à cause du mauvais goût de cette boisson. Il faut, pour que ce vin ait quelque vertu, qu'il y ait gros comme un œuf de poule de marc.

Il ne faut prendre de nouriture que trois heures après ce breuvage. Il est inutile de râcler la plaie tous les jours, et même de la laver; mais il faut, pendant neuf jours consécutifs, réitérer le cataplasme et la potion.

Si la plaie n'est pas cicatrisée dans les neuf

jours, on la traitera par les remèdes ordinaires, et le malade pourra converser avec le monde sans danger, ce qu'il ne pourrait faire avant la fin des neuf jours, sur-tout si le remède n'avait pas été appliqué de bonne heure.

Il n'y a point de différence dans l'application de ce remède aux quadrupèdes, si ce n'est qu'on peut se servir de lait au lieu de vin, excepté aux chevaux.

Ce remède est infaillible.

Infusion.

Pilez une poignée de rhue, ajoutez-y une poignée de sel, deux gros de poudre d'écorce d'oranges sèches. Jettez sur ces ingrédiens un bon verre de vin rouge; passez le tout par un linge, et faites-en boire sur-le-champ la moitié au blessé. Il faut continuer neuf jours au moins l'usage de ce remède.

On l'administre de la même manière à un chien qui aurait été mordu; mais il faudrait augmenter la dose, si c'était un quadrupède plus fort.

Autre.

Prenez de la racine d'églantier, coupez-la en petits morceaux, faites-la sécher au four: après qu'elle sera sèche, vous la réduirez en poudre; vous en prendrez une once dans une pinte de vin blanc pour les hommes et les femmes, et la moitié pour les enfants: deux onces dans une chopine de vin blanc pour les chevaux et les autres animaux.

La racine d'églantier est atténuante.

Poudre.

Prenez des écailles d'huîtres, et mettez-les dans

le feu jusqu'à ce qu'elles deviennent d'un rouge couleur de cerise. Tirez-les alors du feu, laissez-les réfroidir, et les réduisez en poudre impalpable. Cassez et mêlez quatre ou cinq œufs avec deux petites cuillerées de cette poudre. Il s'en fera une omelète que vous ferez cuire à l'ordinaire, et manger à la personne qui appréhende les suites de la morsure. On a vu guérir par ce régime des personnes qui avaient déjà ressenti les premiers accès de la rage.

Une personne de condition, qui avait été mordue d'un chien enragé, non-seulement prit ce remède pour se guérir, mais en fit prendre à tous ses enfants. Il ne leur en arriva aucun accident.

Il faut diminuer la dose de la poudre à proportion de l'âge.

On peut faire prendre le même remède aux animaux. Mais comme sa vertu consiste dans la poudre d'écailles d'huîtres, et que les œufs ne servent qu'à le faire avaler, dans le cas où ils ne seront point au goût du malade, ou de l'animal à qui l'on veut faire prendre ce remède, il n'y a pas de doute qu'on ne pût apprêter autrement ce remède.

Manière de connaître si un Chien est enragé.

Il faut faire prendre au chien gros comme une fève d'orviétan. S'il est enragé, il crévera sur-le-champ.

Autres Remèdes.

Voyez baume rouge, pages 83; remède, 89; pierre stiptique, 106.

ARTICLE II.

Des Morsures, ou Piquures d'Animaux venimeux.

(La morsure de certains animaux n'est pas moins à craindre que celle de ceux qui sont dans l'état de rage. Il faut donc y appliquer sans retard les moyens curatoires, et ce sont les mêmes que ceux de l'hidrophobie; c'est-à-dire, la brûlure avec le fer rouge, les scarifications avec les ventouses, les frictions avec l'ouguent mercuriel, les cordiaux, les alexitères, tels que la thériaque, l'orviétan, le mithridate, les esprits et les sels volatils des animaux, comme de vipère, de corne de cerf, de l'eau de *luce* ou l'alkali volatil fluor, etc. Tel est en général le traitement, tant interne qu'externe, qui convient à la morsure de la vipère, du crapeau, du scorpion et de l'animal enragé. Ces morsures ont peu de suite dans les pays tempérés et froids. La rage n'est point mortelle dans les régions équatoriales de l'Amérique; mais dans les pays où l'atmosphère est chaude et sèche, toutes les morsures des animaux ont des suites promptes et fâcheuses, si on n'y remédie à l'instant, sur-tout à celle d'un animal enragé avant que l'horreur de l'eau se soit manifestée, car après il n'est plus de moyens connus qui puissent s'opposer à la mort. J'ai employé trois fois, avec succès, la question à l'eau, dans les fièvres inflammatoires nerveuses, où il y avait horreur de l'eau. Ce moyen peut être employé. *R. du R.*)

Infusion.

Prenez de l'herbe appelée *croisette*, aigremoine,

pied de pigeon, feuilles de frêne, de chacune une poignée; pilez le tout ensemble dans un mortier de marbre; arrosez ce marc d'une chopine de bon vin blanc; passez la liqueur avec expression. Faites boire à la personne piquée un grand verre de cette colature; réitérez, s'il en est besoin, quatre ou cinq fois de suite, mettant deux heures de distance entre chaque verre. C'est la force du malade et celle des accidents qui doit régler. Il est aussi nécessaire de scarifier l'endroit piqué ou mordu, et de mettre dessus le marc des herbes saupoudrées d'un peu de sel. Quelques jours ensuite il faut purger le malade.

Autre.

Prenez de la molaine, de la rhue, de l'herbe de Saint-Jean, laitue, sauge, romarin, feuilles de frêne, autant que vous voudrez. Faites bouillir le tout dans une suffisante quantité de vin, dont vous étuverez la blessure, et ferez prendre au malade quelques verres bien chauds. Il faut ensuite appliquer sur la blessure le marc des plantes; et cependant ne boire ni eau ni lait; mais en récompense beaucoup de vin, ou mieux encore, d'eau-de-vie. On guérira certainement.

Opiat contre les Venins et les Poisons.

Prenez racines d'angélique et de gentiane trois onces; de clous de girofle, canelle, muscade, poivre long, poivre commun, des graines de genièvre et d'aristoloche ronde et longue, de chacune une once et demie; galanga, pivette, gingembre, de la graine de rhue, de chacune une once; du poivre des Indes deux dragmes, de la pierre de bézoard seize grains. Mettez le tout en poudre bien

fine ; ajoutez-y un peu d'essence d'anis, une livre de bon miel bien purifié et écumé. Composez du tout un opiat, dont le malade en prendra une once dans une chopine de vin blanc. Cet opiat est composé de drogues cordiales, céphaliques, stomacales et vulnéraires, propre pour résister au venin. Cet opiat est encore bon pour la difficulté d'uriner, pour la débilité de l'estomac, et pour arrêter le vomissement. Il guérit les vertiges, et les morsures des bêtes venimeuses.

Pierre contre les Venins de toutes sortes d'Animaux.

Prenez de la corne de cerf, coupez-la en ovale, en forme de pierre plate ; brûlez-la légèrement, pour la faire un peu changer de couleur, et appliquez-la sur les morsures ou piquures de serpents, couleuvres, etc., après avoir légèrement scarifié la partie blessée. La pierre s'y attache fortement jusqu'à ce qu'elle ait attiré tout le venin. Lorsqu'elle s'est détachée, on la met quelques heures tremper dans le lait, où elle laisse tout le poison dont elle était imprégnée. Cette pierre est faite à l'imitation de celle appelée *serpentine*, qui se trouve sur la tête des serpents, et produit, au rapport de Kirker, les mêmes effets.

Topique pour un homme empoisonné.

Prenez deux oignons rouges, fendez-les par le milieu, et liez-les sous la plante des pieds du malade, que vous tiendrez le plus chaudement que vous pourrez, afin qu'il sue.

Autres Remèdes.

Voyez baume du Commandeur, pages 79;

remède, 89; eau de noix verte, 100; second élexir, 102.

ARTICLE III.

Des Blessures ou Contusions internes.

DÉLAYEZ dans un verre de vin blanc, le poids d'un gros du blanc qu'on trouve dans la fiente de poule, et que le blessé avale le tout étant couché et bien couvert, pour faciliter l'éruption de la sueur. Trois heures après donnez-lui un bouillon.

Autre.

Prenez le coq le plus vieux et le plus fort que vous pourrez trouver, coupez-lui la crête avec des ciseaux, sans le tuer; faites tomber le sang qui en sortira en abondance, et faites-le prendre sur le champ au malade, qui en sentira l'effet dans le moment.

Emplâtre pour toutes sortes de Blessures, Plaies vieilles ou récentes.

Prenez quatre onces *tria pharnacum*, deux onces de céruse en poudre, deux onces de céruse en emplâtre, deux onces de litarge d'or en poudre, deux onces de cire blanche vierge, deux onces de cire jaune neuve. Faites fondre le tout dans un pot de terre neuf, et remuez-le avec un bâton. Quand tout sera fondu, vous retirerez le pot du feu, et vous ajouterez aux drogues fondues, deux dragmes de camphre, deux dragmes d'huile d'aspic, demi-dragme d'huile de pétrole, demi-dragme d'huile d'hipéricon, demi-dragme d'huile de térébenthine de Venise. Vous laisserez réfroidir

le tout, et vous aurez un onguent dont vous ferez des emplâtres pour les coups d'épée, pour les blessures et les plaies.

Emplâtre pour les Nerfs retirés.

Prenez des feuilles de mauve, faites-les cuire avec du vieux oing; faites-en un emplâtre que vous appliquerez sur la partie affectée.

Autre pour faire reprendre les Nerfs et les Veines coupées.

Prenez de l'huile de ver de terre; vous en oindrez les nerfs et les veines coupées.

Autres Remèdes.

Voyez élexir de propriété, pages 50; eau-de-vie aromatique, 65; eau rouge, 70; baume rouge, 83; baume sympathique, 85; baume vert, 95; boule de mars, 97.

Fin de la première Partie.

SECRETS,

OU

PROCÉDÉS UTILES DANS LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE.

SECONDE PARTIE.

Contenant les Remèdes des Maladies externes ou Chirurgicales les plus fréquentes.

La plus grande partie des maladies chirurgicales attaquant indifféremment toutes les parties du corps, il n'est pas possible de suivre dans celle-ci le même ordre que dans la précédente. Celui qui nous a paru le plus commode, est de rassembler dans un même chapitre toutes les différentes compositions de la même espèce, et de finir cette seconde partie par une table alphabétique des différentes maladies pour lesquelles nous indiquerons des remèdes, avec des renvois aux

chapitres ; et pour aider davantage le lecteur à trouver les remèdes appropriés à la maladie, tous les remèdes seront numérotés, et la table indiquera le numéro. Le chiffre romain désignera le chapitre, et le chiffre arabe le numéro.

CHAPITRE PREMIER.

Des Emplatres.

Emplâtre Divin.

1. PRENEZ bétoine, verveine, aigremoine, pimprenelle, de chacune une poignée; lavez et pilez-les; puis faites-les cuire dans un pot vernissé, avec trois pintes de vin blanc, jusqu'à diminution de moitié. Le feu doit être lent, et le pot couvert. Laissez un peu réfroidir la liqueur, puis passez-la avec forte expression.

Pendant ce temps, faites fondre dans une bassine une livre de cire vierge, une once de résine, et une once de mastic; remuez toujours. Quand le mélange sera parfait, mêlez-y la décoction précédente; faites bouillir le tout à petit feu, en remuant continuellement, jusqu'à ce qu'il en résulte une masse de consistance convenable. Otez le vaisseau du feu; mêlez-y une livre de térébenthine de Venise, et continuez d'agiter la matière jusqu'à ce qu'elle soit presque froide. Jettez-la pour lors dans l'eau froide, et faites-en des boules.

Cet emplâtre est merveilleux pour toutes blessures, tant vieilles que nouvelles; morsures de chiens et bêtes venimeuses, plaies, apostêmes,

enflures, fistules, et faire sortir les épines du pied, ou autres parties où elles seraient entrées.

Emplâtre noir.

2. Prenez litarge d'or sans être préparée, encens, de chacun une once; pulvérisez-les, et les passez au tamis de soie. Faites-les cuire à petit feu avec une livre d'huile d'olives dans un poêlon de cuivre. Quand l'huile commencera à bouillir, jettez-y une poignée de charpie coupée menu. Cette composition est presque un jour à cuire, et veut être remuée continuellement. On connaît qu'elle est cuite, quand elle ne perce pas étant étendue sur le papier. Alors on la verse sur une table frottée d'huile d'olives; et quand elle est un peu réfroidie, on en fait des boules, en les arrondissant entre les mains frottées d'huile. Ces boules s'enveloppent d'un linge.

Cet emplâtre est très-bon pour déterger et consolider les ulcères.

Emplâtre de Mademoiselle de Bellois.

3. Prenez quatre onces de céruse de Venise, deux onces de litarge d'or, une once de myrrhe en poudre, deux gros de camphre, dix onces d'huile d'olives. Mettez dans une poêle de cuivre l'huile d'olives; et quand elle bouillira, ajoutez-y la céruse et la litarge; remuez jusqu'à ce que le mélange prenne la couleur de café. Mêlez ensuite la myrrhe, et peu de temps après le camphre pilé ou coupé par petits morceaux. Diminuez considérablement le feu, et jetez dans la poêle une aune en quarré de toile coupée par petits morceaux. Remuez-les jusqu'à ce qu'ils soient bien imbibés de la composition, et les étendez sur un bâton.

Cet emplâtre est excellent pour les écorchures, blessures, ulcères, inflammations, brûlures.

CHAPITRE II.

Des Onguents.

1. Prenez cinq livres de suif de mouton mâle, cinq livres d'huile d'olives, cinq livres de cire jaune, cinq livres de poix grasse coupée par petits morceaux, cinq livres de poix-résine broyée, cinq livres d'huile de térébenthine.

Mettez dans un chaudron, sur le feu de braise, les cinq livres de suif; au bout d'un quart-d'heure, ajoutez l'huile d'olives, et de quart en quart-d'heure, un des autres ingrédiens, observant de ne point mettre tout à la fois la poix grasse et la poix-résine. Au bout d'une heure et demie, ôtez le chaudron du feu, prenez un seau d'eau, et puisez-en avec la main, que vous mettrez sur l'onguent: continuez jusqu'à ce qu'elle cesse de faire du bruit, alors versez dans le chaudron la moitié du seau d'eau. Elle servira à nétoyer l'onguent, en précipitant les ordures au fond, et à faire monter l'onguent au-dessus. On ne le retire du chaudron qu'au bout de vingt-quatre heures.

Cet onguent est excellent pour les ulcères, blessures, écorchures, plaies, abscès, panaris, etc.

2. Prenez orcanette en poudre, céruse dissoute, diapalme, de chacun une once, faites bouillir le tout ensemble; et lorsque tout sera fondu, ajoutez un petit verre d'huile d'olives. Remuez toujours jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

Cet onguent s'emploie avec succès, pour déterger et dessécher les ulcères des jambes. Mais il faut en commencer la cure par un cataplasme adoucissant, fait avec une écuellée de farine de seigle ou de froment, une poignée d'oseille, deux poignées de seneçon, un oignon de lys, ou commun, cuit sous la cendre ; quatre onces de vinaigre, et un demi-septier de biere, le tout bouilli ensemble jusqu'à diminution de moitié. Ce cataplasme résout, et prépare à l'usage de l'onguent.

L'onguent s'emploie tel qu'il est, à moins qu'il n'y ait de la chair morte dans l'ulcère ; au dernier cas, il faut faire fondre un peu d'onguent dans une cuillère, y mêler gros comme un pois de vert-de-gris. On étend cet onguent chaud sur la charpie, et on la met dans l'ulcère après l'avoir lavé avec du vin chaud et du sucre. L'on continue ce traitement jusqu'à ce que la chaire morte soit consommée. Alors on retranche le vert-de-gris.

Onguent de M. de la Chenaye.

3. Prenez *morsus diaboli*, orpin, grande et petite-sauge, herbe au charpentier, herbe à la reine, mille-feuille, racines de grande-consoude, morelle, aigrémoine, herbe de Saint-Jean, grande et petite-marguérite, bugle, sanicle, plantin long et rond, verveine, orvalle, de chacune deux poignées : mettez infuser le tout dans quatre pintes de vin blanc, avec demi-livre de poudre d'aristoloche ronde ; après vingt-quatre heures d'infusion, faites bouillir le tout dans une grande terrine pendant trois quarts-d'heure. Passez la liqueur par un linge avec expression ; faites-y fondre huit onces de cire blanche, huit onces de gomme

élemi dissoute dans le vinaigre, et passée par un gros linge; quatre onces de storax liquide; tournez sans cesse avec une spatule pendant trois bons quarts-d'heure; ôtez la terrine du feu, et mêlez autant de térébenthine qu'il faudra pour en faire un onguent.

Cet onguent est bon pour digérer, résoudre, déterger, consolider. Il est propre pour les piqûres, plaies, tumeurs, fractures, dislocations, blessures.

Onguent de M. Feuillet.

4. Prenez opoponax, *galbanum*, *bdellium*, myrrhe, oliban, de chacun une once; faites-les tremper pendant vingt-quatre heures dans un demi-septier de fort vinaigre, dans un pot de terre neuf. Mettez le pot sur le feu, remuant incessamment jusqu'à ce que tout le vinaigre soit évaporé. Passez le résidu par un tamis.

Faites fondre dans un chaudron de cuivre, huit onces de cire blanche, coupée par morceaux, avec une livre d'huile d'olives, huile de laurier et de genièvre, de chacune une once, et quatre onces de térébenthine; jetez ensuite les gommes dedans, et quand elles seront mêlées, ajoutez dans l'ordre suivant une livre de litarge d'argent, gomme ammoniaque deux onces, des deux aristoloches de chacune une once, le tout exactement pulvérisé; mêlez exactement; versez la masse dans l'eau fraîche; et après l'avoir bien pétrie, faites-en des rouleaux qu'il faut renfermer dans du papier.

Cet onguent est bon pour les apostêmes, les écrouelles, les blessures, toutes les tumeurs, les contusions, les inflammations.

5. Faites fondre quatre onces de cire neuve dans une écuelle, sur un réchaud; mêlez-y pareille

quantité de *populeum*; lequel étant fondu, ajoutez une chopine d'huile de noix. Quand tout sera incorporé, tirez-le du feu, et le versez dans un pot, où vous continuerez de remuer jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

Cet onguent est bon pour la brûlure. On l'applique étendu sur du papier gris. Si c'est l'hiver, un seul emplâtre suffit pour chaque jour. L'été, il faut le renouveler toutes les douze heures. Cet onguent se conserve long-temps.

6. Prenez gros comme deux œufs de moëlle de bœuf, huit onces d'huile d'olives, et quatre onces de cire neuve blanche; faites fondre le tout ensemble dans une terrine, et passez-le par un linge quand il aura jeté cinq ou six bouillons.

Cet onguent est éprouvé pour les plaies invétérées. On le met dans la plaie sans le chauffer.

7. Prenez un crapaud que vous aurez fait jeûner neuf jours, et faites-le bouillir dans deux livres d'huile d'olives. Coulez la décoction dans un linge, évitant de respirer la fumée. Mettez-le dans une terrine avec un quart de cire jaune. Mêlez jusqu'à ce que la cire soit fondue.

Cet onguent est bon pour les écrouelles. Il devient meilleur à mesure qu'il vieillit. Il ne faut jamais changer d'emplâtre. Il faut seulement remettre de nouvel onguent.

Le malade ne doit manger ni pois, ni oignons, ni poireaux, ni bœuf.

8. Prenez demi-livre d'huile d'olives, et lorsqu'elle est tiède, jetez-y quatre onces de céruse de Venise, et deux onces de litarge d'or; remuez jusqu'à ce qu'elles soient incorporées; continuez de remuer jusqu'à ce que l'onguent soit cuit; alors ajoutez une once de myrrhe, et demi-gros

de camphre ; laissez bouillir un *miserere*, en remuant toujours, et gardez l'onguent pour le besoin.

Il est bon pour les yeux, les loupes, les cors aux pieds, les poireaux, érysipèles, coupures, maux de tête, de dents, de sein, apostêmes, hémorrhoïdes, douleurs de côté et brûlures.

9. Prenez une once de céruse, une demi-once de cire neuve, deux gros de camphre, le poids du tout d'huile rosat ; ajoutez-y autant de tormentille en poudre qu'il faudra pour en faire un onguent.

Cet onguent est désiccatif et astringent, bon pour consolider les blessures des jambes.

10. Faites bouillir une livre d'huile d'olives dans un pot couvert, et jetez-y une demi-douzaine de crapauds en vie, que vous ferez cuire jusqu'à ce qu'ils soient consommés, remuant de temps en temps le pot sans le découvrir, et vous gardant de respirer la fumée. Coulez la liqueur avec expression, et jetez-y autant de cire jaune qu'il en faudra pour faire un onguent. Quand l'onguent sera froid, gardez-le pour l'usage.

Cet onguent est bon pour les cancers. On en met deux fois par jour sur le mal, après l'avoir saupoudré de poudre de crapauds, qui se fait en mettant sur les charbons des crapauds dans un pot vuide, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs.

11. Mettez dans une terrine vernissée deux onces d'huile d'olives ; quand elle commencera à frémir, coulez-y doucement quatre onces de céruse en poudre subtile, remuant exactement avec une spatule de bois ; mêlez-y ensuite deux onces de litarge d'or pulvérisée subtilement ; remuez toujours

toujours jusqu'à ce que le mélange prenne une couleur jaune noirâtre ; ôtez alors la terrine du feu, mêlez-y deux onces de myrrhe choisie, remuant pendant un demi-quart d'heure ; enfin, incorporez-y exactement deux gros de camphre. Couvrez la terrine avec une serviette, afin d'empêcher l'évaporation pendant que l'onguent réfroidit ; et quand il sera froid, mettez le en rouleaux.

Cet onguent guérit les cancers, *noli me tangere*, loups, quelque vieux qu'ils soient, les écrouelles, la gangrène, les fistules lacrymales, les blessures de fer, de feu, les douleurs de bras, de jambes, de gouttes, dont il résout les nœuds, la migraine et le mal de dents, en mettant un emplâtre sur les artères des tempes. Il fait aboutir les abscès cachés, sans être obligé d'en venir à l'incision. Quand le mal est grand, il faut renouveler l'emplâtre tous les jours, autrement il en dure trois.

Cet onguent guérit même les mules aux talons, les cors aux pieds, les dartres, galles, hémorrhoïdes, et fait sortir les balles et esquilles des plaies.

12. Prenez morelle, mouron rouge, autrement appellé *pimprenelle sauvage*, aigremoine, grande-consoude, plantin long et rond, herbe à la reine, mâle et femelle, de chacun deux poignées ; nétoyez-les bien sans les laver, s'il est possible, ou laissez-les bien sécher, si l'on est obligé de les laver ; pilez-les dans un mortier de marbre, après les avoir coupées bien menu, jusqu'à ce que le suc en sorte, et faites bouillir cette pulpe dans un pot de terre neuf avec trois pintes de vin blanc, que vous ferez réduire au tiers.

Otez le pot du feu, et le laissez reposer jusqu'au lendemain, que vous le ferez réchauffer jusqu'à ce qu'il soit prêt à bouillir. Pressez alors le marc le plus fort qu'il sera possible, et mettez cette décoction dans une poêle de cuivre, avec une livre de poix blanche grasse, et la plus nette que vous pourrez trouver; une demi-livre de cire jaune neuve coupée par petits morceaux; une once de mastic fin réduit en poudre, et passé au tamis de soie. Faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'environ demi-septier de suc, remuant continuellement avec une spatule large. Retirez la poêle du feu, mettez-y une livre de térébenthine de Venise; continuant de remuer jusqu'à ce que l'onguent soit réfroidi. Si tout le suc ne s'est pas incorporé, il faut le faire bouillir à part, et l'incorporer avec les mains dans ledit onguent. Cet onguent doit être conservé dans du cuir. Il est excellent pour les abscès, clous, et même les bubons pestilentiels.

Onguent de M. de Guadagné.

13. Mettez dans une terrine vernissée une livre et demie d'huile d'olives, que vous ferez bouillir deux heures; puis vous y ajouterez une demi-livre d'huile de pétrole. Après un quart-d'heure d'ébullition, mêlez une livre de céruse en poudre, que vous ferez bouillir une heure, puis vous y ferez fondre trois onces de cire jaune, que vous ferez bouillir deux heures. Vous ajouterez alors benjoin et storax en poudre, de chacun demi-once. Quand ils auront bouilli deux heures, vous mettrez aristoloche longue et ronde en poudre, de chacune une once; couperose blanche demi-once, que vous ferez bouillir une demi-heure, remuant continuellement avec une spatule de

bois large de trois doigts; ôtez la terrine du feu, et incorporez exactement à la masse une once de térébenthine de Venise. Versez l'onguent dans l'eau froide, mettez-le en masse, puis en rouleaux.

Si l'on veut en faire une plus grande quantité, on peut augmenter proportionnellement les doses; mais il ne faut pas faire cuire les drogues davantage.

Si l'on ne trouve pas d'huile de pétrole, on peut y substituer pareille quantité d'huile d'olives; auquel cas il faut mettre toute l'huile à-la-fois, afin qu'elle bouille le temps porté au mémoire.

Il n'est pas essentiel à cet onguent d'être fait dans une terrine de terre; tout autre vaisseau peut servir également.

Cet onguent est bon pour toutes sortes de plaies de fer ou de feu, pour les apostêmes, les ulcères, même anciens, et les clous. Si les ulcères ne sont pas profonds, il suffit d'appliquer dessus un emplâtre chauffé. Il faut le nétoyer toutes les fois qu'on lève l'appareil; mais il est inutile d'y ajouter de nouvel onguent, tant qu'il en reste sur l'emplâtre.

Si l'ulcère ou la plaie est profonde, et qu'il soit besoin d'employer des tentes, il faut faire fondre un peu de cet onguent dans l'huile de mille-pertuis, ou, à son défaut, dans l'huile d'olives, ou dans un mélange des deux, et y tremper les tentes.

Cet onguent s'emploie aussi avec succès dans les clous de rue que prennent les chevaux, les javards et les atteintes.

Pour les clous de rue, on fond de l'onguent, et on le coule dans la blessure, mettant un peu

d'étoupe par-dessus, et l'on tient le cheval à l'écurie. Mais si l'on est en campagne, et qu'il soit nécessaire de se servir du cheval, il faut lui faire faire un surtout fermé, afin que la boue et l'eau ne touchent pas la blessure.

Onguent de M. l'abbé Pipon.

14. Prenez une livre de cire jaune, une livre de poix noire, une demi-livre de panne de porc mâle : coupez le tout par petits morceaux, et faites fondre tout ensemble dans un vaisseau de terre vieux ou neuf, sur un fourneau à feu modéré. La braise de boulanger ou celle de l'âtre, vaut mieux que le charbon neuf, parce qu'elle fait un feu plus doux.

Il faut remuer de temps en temps avec une spatule ou une grande cuillère de bois, à mesure que les ingrédiens se fondent, et presser en même-temps la panne, afin que la graisse se dégage mieux des peaux qui l'envelopent.

Le tout étant bien fondu, mêlez-y exactement trois onces d'huile d'olives ; et pendant que la masse est bien chaude, passez-la au travers d'un linge que vous tordrez fortement. Le linge doit être fort, large au moins d'une demi-aune en carré ; mais il ne doit pas être bien serré.

Remuez pendant quelque temps ce mélange dans le vaisseau où on l'aura passé, et laissez-le figer.

Il faut que les drogues fondent sans bouillir, ou du moins, qu'elles ne bouillent que légèrement, pour empêcher leurs parties spiritueuses de s'évaporer. C'est par cette raison qu'il faut faire fondre ces onguents dans un lieu clos.

On connaît que l'onguent est fait, quand les drogues sont entièrement fondues. Il est alors

inutile de le laisser sur le feu ; il faut y mêler l'huile, le retirer du feu, et le passer.

On peut, et c'est le mieux, commencer par mettre la panne de porc sur le feu, on met la cire au-dessus, et la poix au troisième lit.

Cet onguent, pour être bon, doit être d'un rouge foncé tirant sur le noir, avoir une odeur agréable, et comme aromatique, et être d'une consistance un peu dure, de sorte qu'on ait de la peine à le casser et à le couper avec un couteau. Il se gerce ordinairement en se figeant, et n'en est pas pour cela de moindre qualité.

Lorsqu'il est figé, on le retire aisément de la jatte; on l'envelope dans du papier, et on le garde plusieurs années sans qu'il s'altère. Quand on veut s'en servir, on en coupe un morceau suffisant qu'on amolit entre les doigts pour en faire un emplâtre.

Il est à propos de ne mettre à aucun autre usage le vaisseau où on aura fait l'onguent, celui où on l'aura passé, la spatule avec laquelle on l'aura remué, et le linge dans lequel on l'aura passé. Mais il faut avoir soin d'ôter de tous ces ustensiles la crasse et les impuretés qui s'y seront attachées.

Cet onguent est excellent pour les blessures, contusions, rhumatismes; il dissipe les maux de tête, arrête la fièvre, résout les tumeurs froides et autres congestions. Il ne demande aucune préparation générale, comme saignée, purgation, etc. Il ne faut point s'alarmer des accidents qui surviennent pendant son usage, comme enflure, mouvemens violents et involontaires, etc.; le tout se dissipe de soi-même. On l'emploie aussi intérieurement, et pour lors il a la vertu de purger.

On ne sera pas fâché de trouver ici la manière

de choisir les drogues qui entrent dans la composition de cet onguent, et dont la connaissance est aussi nécessaire, pour que les autres onguents dont les recettes sont renfermées dans ce recueil, soient bien conditionnés.

Du choix de la Cire.

La bonne cire est d'un jaune doré, et d'une odeur agréable et pénétrante. Celle qui n'a point cette odeur, comme lorsqu'elle tire sur l'aigre, ou dont la couleur est pâle, rougeâtre ou terne, doit être rejetée. Il faut juger de même de celle qui a peu d'odeur, qui est mélangée ou refondue, et qui ne paraît pas bien pure. Aussi ne faut-il pas prendre le pied du pain de cire, à moins qu'il ne paraisse à l'œil aussi bien conditionné que le dessus.

Du choix de la Poix.

La bonne poix est d'un beau noir luisant, d'une odeur assez agréable, plus sèche que molle, se casse aisément au premier coup de marteau, excepté le temps du grand chaud, qui la rend plus liante. Elle file comme des cheveux, lorsqu'on l'amollit entre les doigts, et qu'on l'étend ensuite. On ne peut la choisir trop pure. Moins elle l'est, plus les compositions où elle entre déchoient en qualité. Un autre inconvénient, c'est que ses impuretés bouchent les pores du linge dans lequel on passe ces compositions, et qu'on a toutes les peines du monde à les nétoyer. Ainsi, l'on ne doit pas échapper l'occasion d'en faire provision quand on en trouve de bonne. Ceci soit dit aussi de la cire.

Du choix de la Panne de Porc.

Il faut prendre de la panne de porc mâle d'un

beau blanc, un peu vermeille, plus ferme que molle. La plus ferme est la meilleure. Elle ne doit point avoir de mauvaise odeur, ce qui arrive souvent l'été; car elle se corrompt d'un jour à l'autre. Cette odeur se communiquerait aux compositions. On peut, à son défaut, employer le sain-doux, qui est la même graisse fondue et exprimée; mais il ne faut s'en servir que dans le cas de nécessité; car le sain-doux est plutôt composé de panne de porc femelle. Quand on prévoit qu'on aura besoin de panne, il faut en faire une provision, employer ce dont on aura besoin pour le présent, et fondre le reste. Dans cet état, elle se conserve long-temps sans se corrompre.

Du choix de l'Huile.

Il faut choisir la meilleure huile d'olives, à moins qu'on n'en demande d'autre espèce pour la composition. La bonne huile doit être claire et transparente; elle ne doit point avoir d'odeur, si ce n'est celle des olives; point d'impuretés; c'est pourquoi il ne faut point se servir du pied d'huile; il faut qu'elle n'ait point de mauvais goût, et qu'elle ne soit point épaisse. Quelques onces d'une huile qui aura une mauvaise odeur, suffisent pour gâter toute une composition.

15. Prenez un pot de terre vernissé, mettez-y une pinte d'huile de navette, et faites-la cuire à consistance d'onguent, avec pour quatre sous de mine de plomb. Il faut que la cuisson se fasse à petit feu, et on la jugera faite quand l'onguent sera brun. Roulez-le dans les mains frottées d'huile de navette, et conservez-le pour le besoin. Il ne faut pas cesser de remuer ce mélange avec une spatule de bois.

Cet onguent est excellent pour les ulcères et les blessures.

16. Prenez pour un sou de cire vierge mise en petits morceaux. Faites-la fondre avec deux bonnes cuillerées d'huile d'olives. Quand la cire sera bien fondue, ôtez le vaisseau du feu, et mêlez-y exactement le jaune de deux œufs durcis dans la cendre, et bien émiettés. Il se formera un onguent dont vous en étendrez un peu sur un linge, que vous appliquerez sur la partie malade. Il en faut mettre deux fois par jour.

Bon pour la brûlure.

17. Prenez *minium* tamisé, une livre et demie, huile d'olives trois livres, cire rouge une livre, térébenthine de Venise, bonne eau-de-vie, de chacune deux onces.

Mettez le *minium* et l'huile d'olives sur un feu modéré dans un vaisseau vernissé, et remuez sans cesse avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le tout prenne une couleur brune tirant sur le noir; alors mettez-y la cire; et quand elle sera bien mêlée au reste, ôtez le vaisseau du feu, mêlez-y la térébenthine, et enfin l'eau-de-vie.

Il est dangereux que l'effervescence qui arrive lorsqu'on mêle la térébenthine, ne fasse fuir une partie de l'onguent, si le vaisseau est petit. En ce cas il faut le mettre sur un grand plat.

On peut garder pour l'usage cet onguent ainsi fait.

Ou bien : Lorsqu'il est encore liquide, on y jette des morceaux de vieux linge, que l'on remue dans l'onguent avec un bâton, et que l'on étend sur des perches pour les laisser sécher; après quoi on les ploie. On emploie autant de linge à cet usage que l'onguent en peut imbiber.

Cet onguent est merveilleux pour les panaris, ulcères, inflammations, abscès, etc.

Onguent de M. de la Laine.

18. Prenez trois livres de graisse de bœuf du côté du rognon, autant de celle de mouton du même endroit; tirez tous les filets et peaux, coupez-les par petits morceaux, et faites les fondre dans un chaudron. Quand toute la graisse sera fondue, passez-la pour achever de la nétoyer, et remettez-la sur le feu; quand elle sera prête à bouillir, ajoutez-y peu à peu cire rouge, poix grasse et poix noire, de chacune deux livres, le tout coupé par petits morceaux; mettant d'abord la cire, puis la poix grasse, et enfin la noire, et remuant toujours avec un long bâton, de crainte que la poix ne s'attache au chaudron, et modérant le feu, de crainte que le tout ne vienne à se perdre en s'enfuyant par-dessus les bords du chaudron. Laissez bouillir la matière jusqu'à consistance d'onguent; ôtez-la du feu, et versez-la dans des vases de terre, dans lesquels il y aura environ un quart d'eau; l'onguent se formera en petits pains qui se gardent autant qu'on veut.

Quand on veut se servir de cet onguent, on l'étend sur un cuir mollet, dont on fait des emplâtres qu'on lève toutes les douze heures. On les essuie, et l'on y remet un peu d'onguent frais; et avant que de remettre l'emplâtre, on étuve la plaie avec du vin chaud.

Cet onguent est bon pour les blessures, contusions, tumeurs froides, abscès, congestions, etc.

19. Prenez demi-livre de cire neuve coupée et ratissée, que vous ferez fondre dans un plat de terre vernie, avec une livre ou trois quarterons

d'huile d'olives : quand elles sont incorporées, versez-y doucement cinq onces de céruse en poudre; augmentant un peu le feu, remuant continuellement avec une spatule de bois, jusqu'à ce que la masse brunisse et prenne la couleur minime; ce que vous connaîtrez en en faisant tomber une goutte sur une assiète : ôtez le plat du feu, et environ un *miserere* après, jetez-y demi-once de camphre en poudre; remuez jusqu'à ce que la masse soit réfroidie, et faites-en des rouleaux, ayant préalablement frotté vos mains d'huile d'olives, de peur qu'elle ne s'attache.

Quand on se sert de cet onguent pour les vieilles plaies, il faut les laver avec du vin tiède avant que de l'y appliquer.

Si on l'emploie pour une contusion, et qu'on s'aperçoive que la matière est disposée à suppurer, il faut y appliquer un suppuratif composé d'un jaune d'œuf et de térébenthine. Lorsque la contusion suppurera, employez l'emplâtre.

Cet onguent est admirable pour toute sorte de plaies, meurtrissures, contusions, vieux chancres, vieux loups, maux de sein des femmes, loupes, et pour fortifier les parties affaiblies par la goutte et autres accidents.

Onguent de M. l'abbé de Grace.

20. Prenez vingt livres d'huile d'olives sauvages, qui sont des olives vertes; faites-y bouillir pendant trois ou quatre heures dix livres de feuilles de roses à demi-ouvertes; ôtez les roses du chaudron avec une écumoire d'argent, et les mettez dans des sachets de grosse toile; laissez égoutter toute l'huile, et pressez les roses avec une grosse presse. Mêlez avec l'huile qui sera dans le chau-

dron, toute celle qui sera sortie des sachets qui se sont égouttés, et tout ce que vous aurez tiré par expression, suc ou huile. Il faut recommencer cent fois cette opération avec des roses nouvelles, mais toujours dans la même huile.

Pendant ce temps on prépare de la céruse de Venise, et de la litarge d'or qu'on fait passer par un tamis fin, et qu'on mêle bien ensemble, après les avoir lavé dans le vinaigre rosat. On fait aussi provision de cire neuve, telle que les paysans la tirent de la ruche.

Tout étant ainsi disposé, prenez une bassine de cuivre que vous mettrez sur le feu avec huit livres d'huile susdite, et deux livres de cire neuve; alors il n'y a point de danger de faire le feu un peu fort; mais il faut toujours remuer du même sens avec une spatule de bois, jusqu'à ce que la cire soit entièrement fondue.

Cela fait, on ôte la bassine du feu, on y mêle une livre de céruse et quatre livres de litarge; mais peu à peu, et en tournant incessamment. Le mélange fait, on met la bassine sur un fourneau dans lequel il y aura un feu très-doux, de crainte que l'onguent ne vienne à brûler; et on continue de tourner jusqu'à ce que l'onguent devienne minime clair.

L'onguent étant fait, on le met en rouleaux, et se conserve très-long-temps. S'il arrivait cependant qu'il devînt trop sec, on le raccommoderait, en le détrempant avec un peu de l'huile ci-dessus décrite.

Cet onguent est bon à toutes sortes de plaies ou d'ulcères. Quand elles sont profondes, il faut frotter une tente de cet onguent, et l'introduire jusqu'au fond, observant d'attacher la tente avec

un fil, de crainte qu'elle ne demeure. Il faut mettre un emplâtre du même onguent sur l'ouverture de la plaie. L'emplâtre sert tant qu'il reste de l'onguent dessus, et même il est meilleur à la fin qu'au commencement ; il faut seulement l'essuyer toutes les fois qu'on lève l'appareil.

Cet onguent guérit aussi les tumeurs scrophuleuses, lorsqu'elles sont à l'extérieur du corps. Il guérit les fistules lacrymales, en introduisant pendant deux mois dans la plaie, jusqu'au fond, une tente où il y ait de l'onguent.

Il ne faut point de tentes aux plaies dont on voit le fond, il ne faut que mettre dessus des emplâtres.

21. Prenez feuilles de tabac, bétoine, bugle et sanicle, de chacune une poignée; faites-les bouillir dans six onces d'huile, jusqu'à consommation de l'humidité; ajoutez une once de poix-résine, deux gros de racines d'iris en poudre, et une demi-once de cire neuve; faites un onguent suivant les règles de l'art.

Cet onguent est très-bon pour les ulcères. G.

22. Prenez deux ou trois gros oignons, faites-les cuire dans une suffisante quantité d'huile d'olives. Quand ils seront cuits, broyez-les dans la même huile où ils l'auront été, jusqu'à les réduire en bouillie. Ajoutez sur le tout, gros comme un œuf de chaux vive réduite en poudre très-fine; mêlez exactement. Quand la masse sera froide, il en résultera un onguent solide, qu'on gardera bien couvert pour s'en servir au besoin. Cet onguent perd de sa force en vieillissant. Il vaut mieux en avoir toujours de nouveau fait.

Cet onguent est éprouvé pour faire tomber l'eschare de toute chair gangrenée.

Lorsqu'on voudra s'en servir, on fera un

emplâtre de cet onguent de la grandeur de la plaie sur laquelle il faudra l'appliquer. On levera l'appareil au bout de douze heures; il arrive très-souvent que ce temps passé, on trouve l'eschare tombée jusqu'à la chair vive, qui est belle et vermeille; mais si les choses ne sont point en cet état, on mettra sur la plaie un second emplâtre pareil au précédent, et elle sera parfaitement belle, lorsqu'on levera le second appareil. Ce remède a un grand avantage, c'est de pouvoir être employé sans danger.

Onguent de Tabac.

23. Prenez une livre de feuilles d'herbe à la reine, ou tabac femelle, nouvellement cueillie, avant qu'elle ait monté en graine. Concassez-les à demi pour l'usage suivant.

Faites fondre à petit feu dans une casserole de bonne grandeur, dix onces de cire vierge blanche coupée par petits morceaux, autant de bonne poix-résine en poudre, et autant de bonne huile d'olives, agitant sans cesse avec une spatule de chêne suffisamment forte, large par le bas de trois doigts, et longue d'un demi-pied. Quand la fusion sera parfaite, jetez dans la casserole l'herbe à la reine, broyée comme on l'a dit, et faites-la bouillir en remuant continuellement jusqu'à parfaite cuisson, qu'on connaîtra au signe suivant: c'est que si l'onguent est cuit, en laissant tomber quelques gouttes sur le charbon, elles s'allumeront sans bruit. On ôte sur le champ la casserole du feu; on jette ce qu'elle contient sur un linge fort et clair, et on passe avec la plus forte expression qu'il est possible, recevant ce qui découle dans un plat d'étain.

On met le plat sur le fourneau, et quand la matière commence à frémir, on y mêle très-lentement, et remuant continuellement, dix onces de la meilleure térébenthine de Venise. Lorsqu'elle est bien incorporée, on ôte le plat du feu, et l'on continue de remuer jusqu'à ce que la matière s'épaississe et acquière la consistance d'onguent.

Quand il est froid, on le met dans des pots de terre ou de faïence, couverts d'un carton mince, et d'un parchemin par-dessus.

Il est à propos de faire cette préparation dans la cour, de peur que le feu ne prenne au mélange; car il brûle avec tant de vivacité, qu'il y aurait à craindre pour la maison. Aussi l'artiste ne doit-il jamais détourner les yeux de la casserole ou du plat, pour être à portée de retirer l'un et l'autre du feu, s'il s'aperçoit que la matière se gonfle considérablement, ce qui arrive, sur-tout quand l'herbe n'y est pas mêlée.

On emploie cet onguent à froid, étendu sur de gros linge blanc et lessivé.

Il est excellent pour les maux qui viennent au sein, qu'il modifie et guérit, quand il paraîtrait pourri. Si on l'emploie pour une plaie, il faut simplement la couvrir d'un emplâtre de pareille grandeur. En cas que la plaie soit profonde, on y fait entrer un petit linge en forme de tente; mais jamais de charpie.

Ce remède ôte promptement l'inflammation, et appaise la douleur. Il est excellent pour les panaris et maux d'aventure, et toute sorte d'apostêmes ouverts et non ouverts. Au dernier cas, il les amène à suppuration, et en ôte le feu.

Quand les tumeurs ne sont point disposées à

supparer, il les résout par la simple transpiration, et les guérit ainsi.

Enfin, ce remède est merveilleux pour toute sorte de plaies et de blessures.

Onguent de Céruse.

24. Pulvérisez et passez par le tamis une livre de bonne céruse, et mettez sur un feu doux dans une terrine neuve bien vernie, ou bien dans une poêle de cuivre rouge, deux livres de bonne huile d'olives; versez dessus la poudre de céruse, en remuant avec un bâton vert de coudrier; continuez d'agiter le mélange, en remuant toujours du même sens, jusqu'à ce que l'onguent devienne noirâtre, et ne s'attache plus aux doigts en en jetant dans l'eau fraîche. Versez-le pour lors dans l'eau fraîche, et le mettez en rouleaux.

Cet onguent est bon pour les clous et abscès. Il faut les étuver d'abord avec l'eau tiède pour attendrir la peau, puis y mettre un emplâtre. Il est aussi bon pour les coupures, écorchures et autres blessures.

25. Prenez une livre de graisse de porc mâle, une demi-livre de beurre frais, un bon quarteron d'huile d'olives, une poignée de romarin, une poignée de menue sauge, une jointée de fiente de mouton: faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que les herbes soient cuites; passez le tout avec expression par un tamis; faites fondre dans la colature un quarteron de cire neuve, et versez l'onguent dans le pot où vous voulez le conserver.

Il faut prendre garde de brûler les herbes, au lieu de les faire cuire. La meilleure saison pour cuire cet onguent, est la fin de mai ou le commencement de juin.

Cet onguent est très-bon pour la brûlure.

Onguent vert.

26. Prenez quatre livres de beure frais, que vous ferez fondre à petit feu sans bouillir ; quatre livres de poix grasse, que vous couperez en petits morceaux, et que vous ferez fondre dans le beure, en le remuant incessamment ; quatre livres de poix-résine, que vous ferez fondre, et remuerez également ; quatre livres de cire neuve coupée par petits morceaux, que vous ferez fondre, et remuerez également ; une livre d'huile d'olives, que vous mêlerez et remuerez incessamment ; une demi-livre de térébenthine de Venise, que vous mêlerez et remuerez incessamment.

Le tout étant bien fondu, passez-le dans un linge clair en remuant toujours. Lorsqu'il sera passé, vous y verserez deux onces de vert-de-gris en poudre ; et en le versant par partie, vous le remuerez jusqu'à ce que le tout soit froid.

Cet onguent est bon pour la brûlure, les maux d'aventure, les blessures, les ulcères, les varices, et pour tous les maux dont on veut tirer le pus.

Pour se servir de cet onguent, on en étend légèrement sur un morceau de toile de la largeur de la plaie, et on le renouvelle deux fois par jour.

D'autres font l'Onguent Vert différemment.

27. Ils prennent quatre livres de cire jaune, quatre livres de poix grasse, quatre livres de poix-résine, quatre livres de beure frais, demi-livre de térébenthine de Venise, un quarteron de vert-de-gris. Ils font fondre le beure, ils y jètent la cire ; la cire étant fondue, ils jètent la térébenthine, ensuite le vert-de-gris.

Topique

Topique pour faire crever les Apostêmes.

28. Prenez de la feuille de bétoine, et l'appliquez sur l'enflure; rafraîchissez-la souvent, ou mêlez de nouvelles feuilles; l'apostême crevera dans vingt-quatre heures.

Onguent pour faire percer toutes sortes d'Abscès.

29. Prenez une livre de sain-doux, un septier d'huile de noix ou d'olives, une once de cire neuve, une once de gomme-résine, une once de couperose verte. Pilez le tout ensemble, à la réserve de la graisse, de l'huile et de la cire, que vous ferez fondre ensemble dans une poêle. Après que tout sera fondu, vous retirerez la poêle, et vous ajouterez la gomme-résine et la couperose. Vous remettrez pour lors la poêle sur le feu, et vous ferez bouillir le tout pendant un *miserere*, ayant soin de bien remuer avec une cuillère. Après le *miserere*, vous ôterez la poêle, en remuant toujours jusqu'à ce que l'onguent soit réfroidi; pour lors vous le vuiderez dans un pot, et le conserverez pour le besoin.

30. Prenez une livre de sauge franche, une livre de rhue, demi-livre d'absinthe, demi-livre de petites feuilles de laurier; pilez le tout ensemble bien menu, mettez-le dans six livres d'huile d'olives, trois livres de suif de mouton venant d'être égorgé; vous pilerez bien le tout, et vous le mettrez dans un pot plombé; vous l'y laisserez quinze jours, au bout desquels vous le ferez cuire pendant neuf heures, dans un pot de cuivre. Lorsque le tout sera cuit, vous le passerez par un canevas, et vous le conserverez dans un pot. Plus

cet onguent est vieux, meilleur il est. Il est excellent pour les blessures.

Onguent du bienheureux Jean de Dieu.

31. Prenez deux livres de litarge d'or, une pinte de vinaigre; mettez le tout dans un chaudron, et vous y ajouterez une livre et demie d'huile de noix, que vous remuerez sur le feu jusqu'à ce que les trois quarts du vinaigre soient consommés; et pour lors vous ajouterez encore une livre d'huile de noix et une demi-livre de poix-résine. Vous remuerez toujours l'onguent jusqu'à ce qu'il enfle et ne fasse plus de bruit, pour lors il sera fait. Vous le verserez dans un seau d'eau froide, et vous le mettrez en rouleaux.

Cet onguent est bon pour amolir, consolider, déterger et dessécher les plaies, et pour les vieux ulcères.

Onguent Noir, autrement dit l'Onguent de Poix.

32. Prenez deux livres de poix noire, deux livres de poix-résine, une livre de poix de Bourgogne, demi-livre de térébenthine de Venise; faites fondre le tout à petit feu, à la réserve de la térébenthine, et vous remuerez toujours. Un quart-d'heure après que tout sera fondu, vous y délayerez la térébenthine et une demi-once de safran en poudre. Après que vous aurez bien remué, vous jetterez l'onguent dans un seau d'eau froide, et vous le mettrez en rouleaux.

Cet onguent est bon pour les fluxions et les rhumatismes.

Onguent de madame de Lauctac.

33. Prenez jus de sauge, jus d'ièble, de chacun

une chopine; ajoutez-y une livre de beurre frais, une once de graine de laurier, un demi-septier de vin rouge; faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eau, et pour lors vous le retirerez, et vous en ferez un onguent qui est bon pour la goutte sciatique, pour la paralysie et pour le rhumatisme.

Onguent merveilleux, dit Manus Dei, *de madame Foucquet.*

34. Prenez du *galbanum* le plus sec et le plus jaune, une once deux dragmes; *ammoniacum* en graine, couleur d'un rouge brun, trois onces trois dragmes; opoponax en graine le plus jaune, une once. Concassez grossièrement et séparément dans un mortier ces trois gommes; mettez-les infuser pendant deux jours et deux nuits dans deux pintes du meilleur vinaigre blanc, ayant soin de les remuer trois ou quatre fois dans le jour. Après que les gommes auront ainsi trempé, et auront été dissoutes dans le vinaigre, mettez le tout sur le feu, et vous le ferez bouillir jusqu'à diminution d'un quart du vinaigre; après quoi vous passerez le tout par un linge fort que vous torderez bien, afin que toutes les gommes soient exprimées.

Après que vous aurez ainsi passé vos gommes, vous les remettrez sur le feu, et les ferez bouillir jusqu'à ce que le vinaigre soit entièrement consommé, et que les gommes prennent corps, ce que vous connaîtrez en en laissant tomber un peu sur une assiète; si elles s'épaississent et deviennent fermes, elles ont pris corps: pour lors vous ôterez votre poêle du feu, et y laisserez réfroidir vos gommes. Vous prendrez une autre poêle, dans laquelle vous mettrez deux livres de

la meilleure huile d'olives : ensuite vous prendrez une livre et demie de litarge d'or la plus rouge, que vous passerez par le tamis, et que vous broyerez ensuite sur le marbre, et vous la verserez par partie dans l'huile, en la remuant continuellement avec une large spatule de bois : vous ajouterez de plus une once de vert-de-gris, que vous passerez, broyerez, et mettrez dans l'huile, de la même façon que la litarge ; ensuite vous mettrez votre poêle sur le fourneau, dans lequel vous mettrez cinq ou six charbons ; car il ne faut pas un grand feu : vous remuerez toujours jusqu'à ce que toutes les drogues soient dissoutes, liées et incorporées avec l'huile ; car autrement la litarge s'amasserait en un monceau. Notez qu'il faut au moins trois heures pour cette opération. Au bout d'une heure, les drogues deviennent verdâtres. Pour lors vous mettez trois charbons dans le fourneau, et vous continuez à remuer jusqu'à ce que les drogues deviennent jaunes, et commencent à pétiller, ce qui se fait au bout d'une heure : pour lors il faut augmenter le feu et remuer plus fort. Au bout d'un quart d'heure, les drogues deviendront d'une couleur pâle ; vous remuerez toujours fortement jusqu'à ce qu'elles deviennent d'une rouge brun : pour lors il en faut mettre sur une assiète avec la spatule. S'il prend corps, qu'il ne tienne ni à l'assiète ni aux doigts, il est fait ; autrement, il faut le laisser bouillir jusqu'à ce qu'il ne tienne plus aux doigts : pour lors il faudra l'ôter du feu, et y mettre par partie une demi-livre de cire neuve la plus jaune, coupée par petits morceaux, et remuerez toujours : ensuite vous remettrez le tout sur le feu, et y ajouterez

une autre demi-livre de la même cire; après quoi vous retirerez du feu votre poêle, et laisserez un peu réfroidir vos drogues.

Vous prendrez votre autre poêle dans laquelle sont vos gommes dissoutes; vous la mettrez sur le feu, afin de faire fondre vos gommes, que vous mêlerez avec les drogues qui sont dans la poêle que vous venez de retirer du feu, ayant soin de remuer toujours avec la spatule jusqu'à ce que les gommes et les autres drogues soient dissoutes : pour lors vous prendrez quatre onces d'aimant qui attire le fer, que vous réduirez en poudre subtile, passerez par un tamis de taffetas, et broyerez sur une pierre de marbre. Après qu'il sera bien broyé, vous le verserez par partie dans les drogues que vous remuerez toujours avec la spatule. Dans le temps qu'on met l'aimant, il faut que la poêle soit hors du feu; car autrement les drogues s'enfleraient et se perdraient. Quand vous aurez bien mêlé et incorporé l'aimant avec les drogues, vous remettrez la poêle sur le feu, et vous prendrez les poudres suivantes, savoir : Myrrhe fine une once, aristoloche longue deux onces, mastic en larmes une once, oliban une once, *bdellium* une once, encens pur et net deux onces. Vous passerez et tamiserez toutes ces drogues séparément, et les verserez, selon l'ordre qu'elles sont écrites, dans la poêle qui est sur le feu, tandis qu'une autre personne remuera continuellement, jusqu'à ce que les drogues enflent de trois ou quatre doigts : pour lors vous retirerez la poêle du feu, et vous continuerez de les remuer jusqu'à ce qu'elles deviennent d'une moyenne consistance : pour lors vous retirerez avec la spatule cet onguent par morceaux, et

vous le mettrez sur une table bien unie et frottée de vinaigre blanc. Vous formerez des rouleaux que vous enveloperez de papier, et vous le garderez de cette façon-là cinquante ans. On ne peut s'en servir qu'il n'ait deux ou trois mois.

Manière de se servir de l'Onguent de Manus Dei.

1° Quand on veut se servir de cet emplâtre, il faut l'amolir avec les doigts mouillés de vinaigre.

2° L'appliquer sur du taffetas, parce qu'il percerait le linge. On ne met ni tente ni charpie, à moins que la plaie ne soit profonde : pour lors on entoure les tentes de cet onguent.

3° A moins que le mal ne presse, on ne doit lever le premier emplâtre qu'au bout de vingt-quatre heures, le second au bout de douze heures.

4° En levant l'emplâtre, il faut l'essuyer avec un peu de vin. On fait servir l'emplâtre plusieurs fois : on remet de l'onguent dans l'endroit où il en manque.

Nota. Il faut que le malade s'abstienne de boire du vin, de manger des fruits cruds, oignons, et autres choses qui peuvent empêcher la guérison de la plaie.

Vertus et propriétés de l'Onguent de Manus Dei.

1° Il fait revenir les chairs nouvelles sans corruption à la plaie. 2° Il unit les nerfs coupés. 3° Il guérit toute enflure. Quand on l'applique à la tête, il faut raser les cheveux. 4° Il guérit les coups de feu; il attire le plomb et le fer qui est dans la plaie. 5° Il guérit les coups de flèche, et attire les os rompus. 6° Il guérit toute morsure

de bêtes venimeuses, en attirant le venin. 7° Il guérit toutes sortes d'apostêmes et glandes obstruées, comme les écrouelles. 8° Il est bon pour les ulcères, tant vieux que nouveaux. 9° Il guérit le farcin des chevaux : après avoir percé les boutons avec un fer chaud, on y applique l'onguent. 10° Il est bon pour la teigne des enfants. 11° Il est bon pour les hémorrhoïdes, tant internes qu'externes. 12° Il y a eu des personnes qui s'en sont servi pour le mal de dents, en en mettant un emplâtre sur les dents : d'autres, pour le rhumatisme. 13° Il est bon pour la paralysie récente. 14° Il est bon pour la fistule lacrymale, et pour celles qui restent après l'opération de la pierre. 15° Il arrête le sang d'une coupure, en essuyant le sang et appliquant de cet emplâtre chauffé au feu. 16° Il est bon pour les loupes, en y laissant long-temps l'emplâtre. 17° Il est bon pour la brûlure, après avoir lavé la brûlure avec du vinaigre dans lequel on a fait fondre six grains de sel. On applique sur la brûlure un emplâtre de cet onguent. 18° Il a garanti plusieurs personnes de l'amputation d'une jambe et d'un bras, en appliquant un emplâtre de cet onguent sur la blessure qui pouvait occasionner cette opération. 19° Il est bon pour les maux qui arrivent aux mamelles des femmes. Voici la manière de s'en servir.

Si le sein est percé, on graisse les bords du trou avec de l'huile rosat, après quoi on met un emplâtre de l'onguent sur le trou, sans tentes ni charpie. Il faut que l'emplâtre soit un peu plus grand que le trou : on le met le matin et on le renouvelle le soir.

Si le sein n'est pas percé, on prend une poignée d'oseille qu'on met bouillir avec un morceau de

beure frais, une cuillerée de verjus, et un oignon de lys. On fait bouillir le tout jusqu'à ce que l'oignon de lys soit cuit : pour lors on le retire du feu, et on y met un peu de levain ; et quand il est tiède, on l'applique sur la dureté, après l'avoir graissé d'huile rosat. On le change trois fois le jour, et on continue jusqu'à ce que le sein soit percé, et pour lors on applique l'emplâtre comme ci-dessus.

Nota. Il est bon, avant de se servir de cet onguent, de se faire saigner et purger, et d'user des sucs amers pendant tout le temps de la guérison.

Pour les Blessures faites aux Jambes.

35. Pilez de la morelle, et vous appliquerez le jus sur les blessures. Ce jus est humectant, rafraîchissant, résolutif et astringent.

M. Giles, horloger, s'en est servi avec succès.

CHAPITRE III.

Des Linimens.

1. Prenez des feuilles vertes de plantin, exprimez-en le suc après les avoir pilées ; chaque fois que vous vous en servirez, mettez une cuillerée de ce suc et une d'huile d'olives, et bassinez-en très-doucement le mal avec les barbes d'une plume. Il ne faut point le couvrir ni le laisser sécher.

Ce liniment est bon pour la brûlure.

Liniment pour les Blessures.

2. Prenez un jaune d'œuf, de la térébenthine

gros comme une petite noix, un peu de farine : délayez le tout ensemble, vous ferez un liniment que vous appliquerez sur la plaie avec un petit plumasseau.

Ce liniment est bon pour amortir, pour atténuer, pour digérer, pour résoudre, pour consolider, pour déterger et pour dessécher.

3. Prenez une once de chaux vive, une once de graisse d'oie, deux onces de térébenthine de Venise; mêlez le tout exactement, et l'appliquez sur la loupe.

4. Faites fondre du sain-doux, ôtez-en les pellicules, et versez-le dans partie égale d'eau-de-vie, en remuant toujours avec un petit bâton, jusqu'à ce que le sain-doux soit figé.

Bon pour les engelures.

5. Prenez de la panne de porc mâle, ôtez-en les peaux, prenez partie égale de feuilles de noyer, hachez le tout ensemble, et le faites bouillir dans un pot de terre neuf; lorsque vous jugerez que la force des feuilles a passé entièrement dans la graisse, passez-la toute chaude dans un linge blanc de lessive, et qui ne soit pas trop serré, et gardez la colature dans un vaisseau net, que vous couvrirez de feuilles de noyer, et de linge par-dessus.

On se sert de cette pommade pour faire des emplâtres qu'on applique sur les plaies des personnes attaquées de tumeurs froides et écrouelles, et on les change deux fois par jour.

Avant que de faire usage de ce remède, il faut purger le malade, et réitérer la purgation de temps en temps. Mais il faut éviter les purgatifs violents.

Sa boisson ordinaire sera une infusion de feuilles de noyer dans l'eau, On les y laissera pendant

douze heures, et l'on en fera tous les jours de nouvelle. Le vin, la biere, le cidre, lui seront totalement interdits jusqu'à guérison radicale, et plus encore les liqueurs spiritueuses, aussi bien que les fruits, salades, et autres nouritures indigestes.

On amassera dans la saison des feuilles de noyer pour l'hiver, elles servent également étant sèches, et pour l'onguent, et pour la boisson. Il les faut seulement mettre dans un endroit où elles puissent se conserver entières.

Ce remède est parfaitement bon, mais le liniment a d'autant plus d'énergie, qu'il est plus nouvellement fait. Il n'en faut donc pas faire beaucoup à-la-fois.

Liniment pour la Brûlure.

6. Prenez huile de noix, suc de poireau, faites un liniment dont vous oindrez la partie brûlée.

Onguent pour la Brûlure.

7. Prenez une livre d'huile d'olives vierge, deux livres de cire neuve; prenez douze jaunes d'œufs frais, durcis, réduisez-les, pour ainsi dire, en poudre, et mettez-les dans l'huile et la cire fondues; tournez-les ensemble pendant quelque temps, après quoi vous les laisserez réfroidir, et vous aurez un onguent bon pour la brûlure.

Poudre pour la Brûlure.

8. Prenez du chardon bénit, réduisez-le en poudre, et vous vous en servirez pour la brûlure.

Emplâtre pour la Brûlure d'eau.

9. Prenez un jaune d'œuf frais, huile d'olives,

un peu de sel et de farine; battez le tout ensemble, faites un emplâtre que vous appliquerez sur la brûlure.

Onguent pour la Brûlure de charbon.

10. Prenez la seconde écorce de sureau, faites-la bouillir avec de la cire neuve et de l'huile d'olives, jusqu'à diminution d'un tiers; vous passerez le tout, et l'exprimerez par un linge, et vous aurez un onguent propre pour la brûlure.

Liniment pour la Brûlure.

11. Prenez un livre de sain-doux, autant de fiente de poule et de feuilles de sauge, faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, après lesquelles vous ferez faire un bouillon à l'infusion, et vous coulerez le tout par un linge, et vous le conserverez dans un pot pour vous en servir dans le besoin.

Oignement qui guérit toutes Blessures de feu, sans y laisser aucune cicatrice.

12. Prenez le glaire de deux œufs, deux onces de tare, deux onces de chaux vive lavée en plusieurs eaux, une once de cire neuve, avec autant d'huile rosat qu'il suffira. Vous ferez un liniment pour les blessures à feu.

Liniment pour la Brûlure, de M.me Foucquet.

13. Prenez une livre de sain-doux, faites-le bouillir dans un poêlon avec sept ou huit crotes de cheval, jusqu'à ce que le sain-doux ait attiré toute la substance des crotes : exprimez le tout fortement par un linge, et vous oindrez la partie de la manière qui suit.

Trempez une plume dans le liniment, et vous en oindre la partie brûlée, après quoi vous tremperez dans le liniment un papier gris que vous appliquerez sur le mal, et vous mettrez un linge par-dessus le papier, et vous changerez le papier quatre à cinq fois le jour.

Si la brûlure est au visage, vous la graisserez cinq à six fois le jour, sans mettre ni papier ni linge, de peur que le visage ne soit marqué. Si la brûlure est à la main, il faut tremper du papier gris et le mettre entre les doigts, de peur qu'ils ne s'attachent les uns aux autres.

Liniment appelé Manus Dei.

14. Prenez environ trois onces de beure frais, et un blanc d'œuf de poule tout frais pondu; mêlez le tout ensemble, et l'appliquez sur quelque blessure que ce puisse être, et vous guérirez en vingt-quatre heures. C'est l'efficacité de ce remède qui lui a fait donner son surnom.

15. Prenez de la fiente blanche de poule, faites-la fondre sur le feu dans une suffisante quantité de lait nouveau trait, pour qu'il en résulte un liniment ou onguent. On en applique sur la douleur; quand c'est au visage, avec une plume, sans rien mettre dessus; par-tout ailleurs on couvre le liniment d'un linge.

16. Prenez gros comme un œuf de la seconde écorce du sureau, et faites-la cuire avec du beure frais en pareille quantité, jusqu'à ce qu'il en résulte une espèce d'onguent. Passez-le par le tamis, et gardez-le pour le besoin.

Ce remède étendu sur un linge, s'applique avec succès sur les engelures ouvertes.

Liniment pour les Foulures et Chûtes.

17. Prenez un quarteron de panne de pourceau mâle, du son de froment, de la sauge franche et du baume en herbe; faites cuire le tout dans du vin blanc : vous en ferez un liniment dont vous frotterez la partie affectée.

Baume Universel.

18. Prenez sauge, rhue, armoise, absinthe, romarin, sur-tout les fleurs de ce dernier, s'il s'en peut trouver, baies de laurier concassées dans un mortier, de chacune six bonnes poignées : mettez le tout dans un chaudron sur un petit feu de charbon, avec six livres d'huile de noix, remuant continuellement jusqu'à ce que les herbes soient cuites. Passez l'huile à travers un linge, et pressez fortement les herbes. Il en sortira une huile très-verte dans laquelle vous ferez fondre une livre de poix-résine, et demi-livre de cire jaune. Cela fait, vous ajouterez quatre onces de térébenthine de Venise; vous ôterez le chaudron du feu; vous y mêlerez exactement quatre onces d'huile, et vous verserez la liqueur dans des pots de terre vernis, ou de faïence, ou de verre, que vous boucherez exactement.

Il faut appliquer ce baume le plus chaud qu'il sera possible de le souffrir. Il est presque universel pour les maux internes et externes. Quand le mal est de cette dernière espèce, on trempe deux ou trois linges dans le baume, et on les applique dessus.

19. Faites fondre de la graisse qui est autour du rognon de veau, et graissez-en les écorchures des personnes qui ont été long-temps couchées. Ce remède est éprouvé.

20. Faites noircir du beure dans une poêle, et

jetez-y une quantité suffisante de blanc de poireau, que vous fricasserez jusqu'à ce qu'ils soient réduits en charbon ; ôtez le poireau, et frottez les brûlures avec ce beure. Il faut mettre un papier gris par-dessus, et se servir du même papier.

Baume de madame Foin.

21. Prenez une botte de laurier vert, qu'il faut concasser, lavande ; baume franc, baume bâtard, millepertuis, de chacun trois bottes ; grande-sauge deux bottes, joubarbe deux grandes poignées, herbe à la reine, petun, marjolaine, de chacun deux grosses bottes ; ièble trois bottes, graine de genièvre, piment royal, piles, de chacun deux litrons, feuilles de roses blanches et rouges de Provins, de chacune vingt livres : faites cuire toutes ces plantes dans cinq livres de panne de porc mâle, douze livres de beure de mai, et deux pintes du meilleur vin blanc, en remuant incessamment. Au bout de trois heures, ajoutez deux livres de bonne huile d'olives ; laissez bouillir le tout, continuant de remuer. Otez le vaisseau du feu, et passez avec expression.

Ce baume doit être conservé dans des bouteilles bien bouchées. Il est excellent pour les brûlures, blessures, plaies, ulcères, cancers, rhumatismes, goutte sciatique, etc.

Baume pour toutes sortes de Plaies.

22. Prenez marjolaine, mercuriale, plantin, orties grièches, de chacun une poignée, que vous pilerez dans un mortier ; vous mettrez le suc et le marc dans quatre livres d'huile d'olives, et trois pintes de bon vin blanc. Vous ferez cuire le tout

jusqu'à ce que le vin soit consommé, c'est-à-dire, évaporé.

Baume jaune.

23. Prenez deux bonnes poignées d'orties rouges et puantes, et les pilez dans un mortier; vous mettrez trois livres de bonne huile de noix tirée sans feu; vous mettrez le tout infuser au soleil pendant un mois dans un pot bien bouché.

Ce baume est bon pour les plaies invétérées; pour les contusions et les brûlures.

Emplâtre qu'il convient de mettre par-dessus le baume Vert.

24. Prenez *galbanum* une once, *bdellium* deux onces, opoponax une once, ammoniac deux onces, cire vierge demi-livre. Vous réduirez les gommes en poudre la plus fine que vous pourrez, la cire la plus déliée que vous pourrez, et vous procéderez ainsi :

Vous prendrez deux livres d'huile d'olives, une livre et demie de litarge d'or; vous ferez cuire le tout en consistance d'onguent, et vous ajouterez la cire, vos gommes bien mêlées, ayant soin qu'elles cuisent. Peu après vous ajouterez huile de laurier une livre, huile de genièvre une once, huile de clous de girofle une dragme, myrrhe choisie une once, encens bien pulvérisé une once, aristoloche en poudre fine deux onces, tutie préparée une once, térébenthine de Venise quatre onces; vous mêlerez bien le tout, et vous le laisserez réfroidir pour vous en servir dans le besoin : il faut l'appliquer chaud sur la plaie.

Baume du Cabinet de M. le Cardinal de Richelieu.

25. Prenez un pot de terre neuf bien vernissé, mettez-y une pinte de gros vin rouge le plus fort, autant d'huile d'olives, et y ajoutez balaustes du Levant quatre onces, écorces de grenades sèches deux onces, pastel une once et demie, deux noix de cyprès, une pincée de sel commun. Faites bouillir le tout ensemble, à petit feu, jusqu'à diminution de moitié ou environ.

Pour savoir si le baume est fait, vous en ferez tomber une goutte sur un charbon ardent. S'il flambe sans pétiller, le baume est fait; s'il pétille, il n'est point fait. Ayez soin de remuer les drogues lorsqu'elles bouillent.

Ce baume est bon pour toutes sortes de blessures et meurtrissures.

Baume.

26. Prenez une demi-dragme de boutons en fleurs de millepertuis; il ne faut point laisser de vers dans les boutons. Mettez-les dans une fiole avec une livre d'huile d'olives : vous laisserez la fiole au soleil pendant six semaines, après lesquelles vous passerez le tout par un linge que vous serrerez bien fort; après quoi vous remettrez votre huile dans la fiole, et vous y ajouterez une once de gomme d'opoponax que vous mettrez en poudre. Vous boucherez la fiole exactement avec un couvercle de cuivre que vous entourerez de cire; vous l'exposerez ainsi au soleil pendant quinze jours, ayant soin de remuer la bouteille de temps en temps, afin que la gomme se mêle mieux avec l'huile.

Il

Il faut avoir soin de ne point emplir la fiole ; car en bouillant au soleil, elle pourrait se casser,

Ce baume est excellent pour les blessures et coupures : il se garde très-long-temps ; et plus il est vieux, meilleur il est.

Beure de Mai.

27. Prenez deux livres de beure du mois de mai, dans lequel vous mettrez feuilles de buglosse, sanicle, lierre terrestre, bétoine, sauge franche, baume, le tout lavé, bien séché, et haché menu, de chacun une poignée ; graines de genièvre nouvelles pilées, une livre. Faites bouillir le tout environ une heure dans le beure, en remuant de temps en temps. Passez avec expression ; mettez bouillir la colature avec un demi-septier de bonne eau-de-vie, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consommée ; laissez réfroidir le liniment, et le gardez pour le besoin dans un pot bien couvert.

Il est excellent pour les fluxions, foulures, inflammations, écorchures, hémorrhoïdes, blessures, etc.

28. Prenez une livre de beure le plus frais, et faites-le fondre à petit feu avec une demi-livre de cire jaune ; mettez-y cuire six grappes de raisin noir, où il n'y ait point de grain pourri ou écrasé ; écumez exactement à mesure que la liqueur bouillira. Lorsque le raisin sera cuit, passez la liqueur par un linge sans expression. Autrement, la pommade qui doit être jaune, deviendrait rouge.

Cette pommade est bonne pour les fentes et gerçures du nez et des lèvres.

29. Prenez huile d'hypericon trois onces, emplâtre divin quatre onces, huile de noix trois

onces, sel de saturne et vert-de-gris, de chacun deux onces. Mêlez le tout exactement sans le mettre au feu, et le gardez pour l'usage. Il faut que le vert-de-gris soit bien pulvérisé.

Ce liniment est très-bon pour les écrouelles.

30. Prenez gros comme une noix de cire neuve, un petit verre d'huile d'olives, et un peu de sain-doux; faites fondre tout ensemble, et le passez par un linge, de façon que ce qui tombe soit reçu dans l'eau fraîche et nette; battez-le avec une spatule de bois. Bassinez la plaie avec du vin tiède, et appliquez-y le liniment.

Il est bon pour les ulcères des jambes et autres parties.

31. Prenez un morceau de beure frais que vous ferez roussir à la poêle; mettez-y ensuite autant de suif de chandelle, avec une cuillerée d'huile d'olives; battez bien le tout, et faites-en un liniment.

On applique ce remède avec succès pour amolir les ongles des pieds qui entrent dans les chairs, de sorte qu'on les peut ôter aisément. Il est infaillible dans ce cas, comme pour ramolir les cals des pieds qui empêchent de marcher. A cet effet on en frotte les calus plusieurs fois, soir et matin, et notamment quand on veut se mettre en route.

32. Prenez gomme arabique et adragant de chacune parties égales, pilez-les, et les incorporez avec une suffisante quantité d'huile violat, et frottez-en les lèvres gercées.

CHAPITRE IV.

Des Huiles.

1. PRENEZ quatre onces de céruse de Venise, deux onces de litarge d'or, une once de myrrhe en poudre, deux gros de camphre, vingt onces d'huile d'olives.

Mettez dans un vaisseau de cuivre l'huile d'olives, jusqu'à ce qu'elle soit prête à bouillir; ajoutez les quatre onces de céruse et la litarge; remuez jusqu'à ce qu'elles soient fondues, mettez alors la myrrhe, et peu de temps après le camphre. Otez promptement le vaisseau du feu, et remuez jusqu'à ce que la liqueur soit réfroidie.

Cette huile est bonne contre toutes blessures, ulcères, inflammations, écorchures, cancers, etc.

2. Emplissez de fleurs de coquelicot épluchées et sèches, une bouteille telle que vous voudrez; pressez les fleurs, afin qu'il en entre davantage, versez lentement de l'huile d'olives par-dessus, de sorte qu'elle pénètre par-tout, et surnage; bouchez la bouteille avec un linge et un parchemin, et exposez-la au soleil pendant deux mois, la retournant tous les huit jours, afin que le soleil la frappe également de tous côtés. Les feuilles se fondent en formant un marc.

Cette huile est excellente pour toute sorte de brûlures. Elle appaise la douleur, ôte les cloches, et empêche de marquer. Elle se conserve dix ans dans un lieu sec.

Il faut, avant que les cloches soient venues,

frotter le mal avec les barbes d'une plume trempée dans cette huile, et mettre dessus un peu de marc, couvrir le tout d'un papier brouillard, et ensuite d'un linge. Il ne faut lever l'appareil que toutes les vingt-quatre heures, et continuer de même jusqu'à guérison.

Huile de Myrrhe.

3. Prenez myrrhe pulvérisée six onces, esprit-de-vin déflegmé douze onces; mettez le tout dans un grand matras, que vous enterrerez dans le fumier pendant douze jours, après lesquels vous le distillerez. Ce que vous trouverez au fond, sera votre huile de myrrhe.

Cette huile est bonne pour les maux d'estomac, d'oreille et de tête, qui viennent d'un relâchement des fibres, et pour procurer les mois aux femmes.

La dose est de deux cuillerées à café dans du vin ou une liqueur convenable.

Huile de Chaux.

4. Prenez vingt livres d'huile d'olives, dix oignons, de la chaux vive de la grosseur d'une grosse pomme, que vous réduirez en poudre: faites bouillir l'huile; et lorsqu'elle bouillira, mettez-y les oignons coupés par tranches, et faites bouillir de nouveau jusqu'à ce que les oignons soient bien cuits; et pour lors vous jetterez la chaux, vous ferez bien brouillir le tout, et après vous le passerez par un linge.

Cette huile est propre notamment pour les contusions, les rhumatismes et les foulures.

Le marc nouvellement fait, est très-bon pour un cheval garotté.

5. Prenez trois livres de graisse de cheval, la valeur d'un demi-verre de graisse humaine, deux

petits chiens nouvellement nés, hachés par morceaux; ajoutez-y une poignée de romarin, autant de pouliot, et faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que les chiens soient consommés, après quoi vous passerez ce qui restera; et à ce qui sera passé, vous ajouterez une demi-livre de beure frais, et trois demi-septiers de vin blanc, mesure de Paris. Vous remettrez le tout sur le feu pendant un quart-d'heure, et vous le mêlerez bien.

Quand on veut se servir de cette huile, on en prend trois cuillerées, et on y ajoute du beure frais de la grosseur d'une noix. On met le malade auprès du feu, et on le frotte le plus chaudement qu'il peut le supporter.

Cette huile est bonne notamment pour les rhumatismes, dislocations, entorses, et pour toutes les vieilles blessures.

Baume Verd de madame Feuillet.

6. Prenez camomille, sauge franche et autre sauge, baume à tige rouge et à tige blanche; armoise, alvine, ou petite-absinthe, deux bonnes poignées de chaque; faites-les cuire dans dix ou douze livres d'huile d'olives, puis passez la liqueur avec expression : mettez cette huile dans un vaisseau avec un demi-septier de vin vermeil, une once de mastic, et une once d'encens fin : laissez bouillir l'huile jusqu'à consomption du vin, et gardez-le dans une bouteille bouchée.

Cette huile est bonne pour les foulures, meurtrissures, écorchures, brûlures.

7. Prenez huit onces d'huile d'olives, une once d'huile de laurier, un gros d'essence de girofle, un gros de vert-de-gris, deux onces de térébenthine fine, huit onces d'huile de lin; une demi-

once d'huile de genièvre, deux gros d'aloës succotrin, deux gros de vitriol romain.

On met dans un poêlon le vert-de-gris, l'aloës, et le vitriol pulvérisés, et dessus les huiles d'olives, de laurier, de lin et de genièvre. Le poêlon sera mis sur la cendre chaude, agitant sans cesse avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le vert-de-gris ait donné sa couleur au mélange. Otez le poêlon du feu, et incorporez-y exactement l'essence de girofle, et la térébenthine.

Ce baume s'applique sur toutes sortes de plaies superficielles avec les barbes d'une plume : on en fait couler dans les plaies profondes. Il faut le faire chauffer, laver la plaie avec du vin tiède, et mettre par-dessus l'emplâtre divin, celui de Crolius ou celui de Paracelse.

8. Prenez marjolaine, hissope, pimprenelle, menthe, mille-feuille, sauge, feuilles de pêcher, millepertuis, de chacun quatre poignées; thin, sariette, romarin, tripe-madame, corne de cerf, baume, de chacun une poignée; sel quatre pincées, roses de Provins une once. Toutes ces herbes bien épluchées seront mises dans un chaudron avec neuf pintes de gros vin, et douze livres d'huile d'olives. On les laissera en infusion froide pendant deux jours, puis pendant huit on les fera bouillir chaque jour une heure, remuant continuellement. Les herbes étant cuites, on y versera un demi-septier d'esprit-de-vin; et après un bouillon, on ôtera le chaudron du feu; on passera les herbes toutes chaudes, en les exprimant; on recueillera l'huile qui surnage, et on la gardera dans des bouteilles bien bouchées.

Ce baume est excellent pour toutes les plaies, blessures, inflammations.

Baume d'Orme.

9. Tirez de l'eau d'orme dans le temps que l'arbre est en sève, ce qui se fait en coupant la racine, ou quelque branche de grosseur raisonnable, qu'il faudra courber, et à laquelle on suspendra un vaisseau dans lequel entrera l'extrémité de la branche.

Au défaut de ce suc, on prendra, au plus tard à la mi-juin, des vessies qui viennent sur les feuilles des ormes, et qui sont pleines d'une liqueur qu'il faut ramasser. Elle est semblable à du vif argent. Quand on en a une quantité suffisante, on la passe par un linge, et on la met dans une fiole de verre double, qu'on mettra sur les cendres chaudes, ou qu'on exposera au soleil jusqu'à ce que la liqueur ait acquis la consistance d'huile de térébenthine. On bouche alors la bouteille, et on la garde pour le besoin.

Quand une personne a été blessée d'un instrument tranchant, ou contendant, on lave la plaie avec du vin chaud, dans lequel aura infusé de la sauge, puis on y fait entrer du baume avec les barbes d'une plume, et l'on met dessus une compresse trempée dans le même baume. Il faut renouveler l'appareil deux fois le jour. Il n'y a pas de blessure qui ne se guérisse en deux fois vingt-quatre heures, lorsqu'il n'y a pas de déperdition de substance. Au pis aller, c'est de continuer le même pansement une fois par jour, la guérison est prompte, et sans suppuration.

Si la blessure est telle que les lèvres soient trop éloignées, il faut les faire coudre, après avoir mis du baume dans l'intérieur, puis mettre la compresse par-dessus.

Baume de Queue de Loup.

10. Prenez des fleurs de queue de loup qui n'ait qu'une tige ; cette fleur est jaune. Emplissez-en une bouteille dont le cou soit large ; entassez bien les fleurs , et versez dessus autant d'huile que la bouteille en pourra contenir. Exposez-la au soleil pendant un mois , et passez l'huile avec expression.

Ce baume est excellent pour la brûlure , les entorses , les hémorrhoïdes.

On fait de la même manière l'huile de millepertuis , qui est bonne pour toutes les blessures.

11. Prenez feuilles et fleurs de millepertuis , de chacune deux poignées ; feuilles et fleurs de morelle une poignée , deux onces de racines de grande-valériane : mettez le tout dans un vaisseau de terre vernissé , et versez dessus une suffisante quantité de vin blanc. Laissez ce vaisseau couvert en digestion sur les cendres chaudes pendant deux jours ; alors ajoutez-y quatre onces de vieille huile d'olives , et une once de bled entier ; faites bouillir le tout jusqu'à consomption du vin , en remuant souvent avec une spatule de bois. Le vin étant consommé , versez ce qui reste dans le vaisseau dans un linge fort , et pressez fortement ; ajoutez-y pour lors deux onces d'huile de térébenthine , et deux onces d'encens en poudre. Remettez bouillir la liqueur sur un feu lent, jusqu'à ce que l'encens soit fondu. Retirez le vaisseau du feu ; laissez réfroidir l'huile , et la gardez pour le besoin dans une bouteille bien bouchée.

Ce baume est éprouvé dans toutes les blessures simples. G.

Baume Universel.

12. Prenez des feuilles de nicotiane, appelées vulgairement *tabac*; des feuilles de cynoglose, ou langue de chien, et des feuilles de hannebanne, ou jusquiame, appelées par les paysans de certaines provinces, *potelende*, ou herbe aux potelets, parce que ses tiges, lorsqu'elle est en graine, sont chargées d'une quantité de siliques qui ressemblent à des pots couverts. Cette plante porte des fleurs d'un jaune pâle tirant sur le citron. Ses feuilles sont larges et dentelées.

On prend parties égales de feuilles de ces trois plantes, on les hache bien menu, et on en emplit un chaudron. Quand tout n'y pourrait pas tenir d'abord, ce ne serait pas un mal; lorsque ce qui est dans le chaudron est amorti par la chaleur, on y met ce qui reste. Plus il y aura d'herbes, plus le baume aura de vertu. Avant que de mettre le chaudron sur le feu, on y mettra du vin à volonté, en sorte que les herbes trempent facilement. Mais pour mieux fixer l'imagination, si l'on veut faire deux pintes d'huile ou baume, on mettra six pintes de vin. Ce n'est pourtant pas à dire que si l'on voulait faire une plus grande quantité, il fallût augmenter la dose du vin à proportion. Il faut faire dans ce cas l'application de la règle que nous avons donnée, que les herbes doivent tremper facilement dans le vin.

Si l'on ne trouvait pas de tabac vert, on pourrait substituer du tabac marchand. Une livre suffira pour deux pintes d'huile; mais il faut tâcher de l'avoir le plus naturel qu'il est possible. L'on peut aussi, au défaut de cynoglosse, employer les feuilles de sureau, qui font un très-bon effet.

Il faut hacher le tabac marchand avant que de le mettre dans le chaudron.

On laisse le chaudron sur le feu tant qu'on juge qu'il ne reste de suc, en n'exprimant les herbes qu'autant que vous voulez avoir d'huile. Vous pressez alors fortement les herbes, et vous en mettez le suc dans un chaudron sur le feu avec partie égale de bonne huile d'olives, observant que le chaudron soit bien net, et de ne pas faire un grand feu dessous, de crainte que l'huile venant à s'échauffer, ne jaillisse dans le feu, qui pourrait se communiquer au chaudron. On fait ensuite bouillir le tout jusqu'à ce que l'humidité soit dissipée, et qu'il ne reste dans le chaudron que l'huile chargée du suc des herbes. On connaîtra que l'humidité est totalement évaporée, lorsque l'huile, en bouillant, ne fera plus de bruit, et que le chaudron ne résonnera plus; ou si ce signe paraît trop équivoque, lorsqu'on s'appercevra, en sondant le fond du chaudron avec un petit bâton, que le fond commence à brûler. Alors, sans perdre de temps, on l'ôtera du feu, et l'on versera dans quelque terrine tout ce qu'il y a dans le chaudron, dont on grattera soigneusement le fond avec une cuillère, et l'on mêlera avec l'huile ce qu'on en aura enlevé, qui est comme une poix noire. L'huile étant réfroidie, on la mettra dans des bouteilles qu'on bouchera exactement. Cette huile se conserve autant qu'on veut, pourvu qu'on ne la laisse pas éventer.

Il faut avoir soin, aussi-tôt que le chaudron est vuide, de le curer avec un peu d'eau et de cendres, ce qui se fait en le mettant un peu chauffer, et le frottant avec un bouchon de paille. Quelque brûlé qu'il soit, il reviendra aussi clair qu'avant

qu'il eût servi. Mais si on le laisse réfroidir pendant quelque temps, ce ne sera qu'avec beaucoup de peine qu'on pourra réussir à l'éclaircir.

Lorsqu'on a versé dans des bouteilles l'huile qui est dans la terrine, il reste au fond une espèce de poix noire liquide. On la versera dans une écuelle dans laquelle on aura fait fondre, à petit feu, environ partie égale de cire vierge. On laissera le mélange un moment sur le feu, en remuant exactement, afin qu'il se fasse un onguent, et on l'ôtera du feu, continuant de le mêler avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il soit froid. On aura par ce moyen un onguent excellent dont on verra ci-après l'usage.

Quelques personnes, aux feuilles des plantes qui entrent dans la composition du baume, ajoutent quelques onces de racines de grande-consoude. Il y en a qui dissolvent dans le baume de la meilleure térébenthine, et qui en ajoutent aussi dans l'onguent. Il est vrai sans contredit que ces additions ne font qu'en augmenter la vertu.

Vertus du Baume.

Quoique le détail que nous ferons plus bas des vertus de ce baume soit plus que suffisant pour en faire connaître l'excellence, il n'est pas hors de propos de rassembler, comme dans un point de vue, toutes ses qualités.

On peut le regarder comme un remède universel. Il guérit avec tout le succès possible toutes sortes de plaies, fluxions, contusions, et autres incommodités qui attaquent l'extérieur du corps humain. Il guérit les blessures des nerfs, tendons, et autres parties. On l'emploie avec le même succès pour les animaux; mais il ne peut

servir qu'à l'extérieur, c'est-à-dire, lorsqu'on peut l'appliquer ou le faire entrer facilement dans les parties.

Nota. Ce baume est, sans contredit, un résolutif puissant, étant composé de plantes qui renferment un quantité de sels âcres et volatiles propres à pénétrer le tissu des parties où les liqueurs se sont arrêtées ou épaissies. Il est par la même raison un très-bon maturatif, comme on le verra par les expériences rapportées plus bas. En effet, lorsqu'il y a extravasion des sucs, qui ne peuvent être repompés par les vaisseaux, comme ils ne peuvent sortir que par la suppuration, qui est l'ouvrage de la fermentation, les âcres de ce baume l'avancent considérablement. Mais ce remède serait d'un usage aussi dangereux pour l'intérieur, qu'il est avantageux à l'extérieur. C'est ce que sentiront à merveille ceux qui connaissent les vertus des plantes qui entrent dans sa composition, et c'est ce qu'il est à propos de remarquer pour prévenir les accidents qui pourraient arriver à ceux qui risqueraient de l'employer pour l'usage interne.

Usage du Baume.

Pour les plaies anciennes et nouvelles, et la gangrène.

Il ne faut ni charpie ni tentes pour appliquer ce baume. Il suffit d'en emplir les plaies, et de l'y faire pénétrer deux ou trois fois par jour, quand elles sont anciennes : car une seule fois suffira si elles sont nouvelles; souvent même elles guériront par une seule et unique application du baume. Il n'y a pas à craindre que l'on enferme, comme l'on dit, le loup dans la bergerie. La plaie ne se

fermera pas qu'elle ne soit entièrement mondifiée. Il ne faut pas non plus craindre que la gangrène s'y mette. L'inflammation ne durera qu'autant qu'il est nécessaire pour procurer la mondification de la plaie. La gangrène même, si elle y était, ne doit point alarmer. Le baume la guérira. Si je conseille de lever l'appareil deux fois par jour aux plaies anciennes, c'est que le mal ayant jeté de plus profondes racines, et la partie étant affaiblie, demande plus d'exactitude dans le pansement.

Outre l'huile qu'on aura mise dans la plaie, il faut mettre dessus une compresse qui en soit pénétrée, et couvrir le tout d'un emplâtre de l'onguent dont nous avons donné ci-dessus la description. Il est à propos de chauffer un peu l'huile, afin qu'elle pénètre mieux.

Pour les fluxions, contusions, tumeurs et autres enflures, de quelque nature qu'elles soient, même au sein des femmes, il faut mettre sur le mal une compresse trempée dans le baume un peu chaud.

Pour les fluxions sur les yeux, et même leurs blessures intérieures, il faut mettre sans crainte de ce baume dans l'œil et sur les paupières; il n'y a aucun danger. Il paraît d'abord un peu actif, lorsqu'il commence à agir sur l'œil; mais la douleur ne dure pas un *miserere* à chaque application. Le baume nétoiera l'œil de toutes ordures et impuretés; en peu de temps il le rendra plus sec, fortifiera ses membranes les plus délicates, de façon qu'après la guérison, on verra plus clair qu'avant la blessure.

Pour les tumeurs froides, ou écrouelles.

Ce baume est souverain. Mais on tentera vainement la cure radicale, si l'on ne corrige la

masse du sang. C'est à quoi on réussira par l'usage du genièvre et des purgatifs indiqués dans la première partie. Il faut les réitérer de temps en temps jusqu'à ce que la malignité de l'humeur soit corrigée.

Pour la goutte.

Il appaise promptement les douleurs de la goutte, et dissipe toutes les tumeurs et enflures dont elle est accompagnée : on en frottera les parties malades.

Pour les loupes.

J'en ai quelquefois résolu de très-grosses au genou par l'application de ce baume.

Pour les blessures de tête.

La rêverie, la fièvre, et autres symptômes qui marquent que le cerveau a été fortement ébranlé, cesseront dès la première application du remède, et la plaie sera guérie comme si elle était fort légère, pourvu qu'on n'épargne pas le baume. C'est ce que j'ai vu en plusieurs occasions, et même ce qui n'a jamais manqué.

Pour la surdité, le brouissement, le tintement des oreilles.

Quoique la cause de ces maux soit intérieure, ils cédent à l'application de notre remède. On en verse sans danger dans l'oreille malade. Ce qu'il y a de certain, c'est que si le remède peut atteindre jusqu'à la cause du mal, il le guérira infailliblement. J'ai vu une personne qui, le lendemain de son application, vuida par l'oreille plus d'une écuellée de matières, et une autre de l'oreille de qui il se détacha comme un morceau de matière condensée plus grosse qu'une aveline, qui bouchait le canal, et l'empêchait d'entendre.

Pour les dartres et la teigne.

Quelque invétérées que soient ces deux maladies, je les ai constamment guéries par l'application de mon baume.

Pour le farcin.

Je n'ai pas trouvé aux chevaux de farcin si opiniâtre, qu'il n'ait été désséché par l'usage du baume.

Pour les penaris.

Ce mal extrêmement dangereux par lui-même, n'est pas plus rétif au remède dont nous parlons. Chacun sait que la partie attaquée est le bout des doigts dont la peau devient dure, comme si c'était un gantelet. Le mal est intérieur; car c'est le périoste qui est attaqué. Il est accompagné de douleurs insupportables, qui ne se relâchent que lorsque la peau crevant, donne du jour à la matière. Il ne faut qu'un peu de patience. Par l'application du baume et de l'emplâtre par-dessus, la peau s'ouvrira promptement, et le bourbillon se détachera. On continuera l'usage du baume et de l'emplâtre, et on guérira promptement et sans accidents. C'est ce qui n'arrive pas en traitant ce mal comme les chirurgiens le font ordinairement : car, quand la gangrène n'y surviendrait pas, ce qui cependant arrive très-souvent, ils sont dans l'usage de faire des incisions toujours très-dangereuses dans les parties nerveuses. Quand même ils ne se serviraient que de maturatifs, comme ils ne sont pas fort actifs, l'os est presque toujours endommagé avant que le doigt s'ouvre, et l'on perd au moins une phalange du doigt attaqué, ce qui n'arrive pas en usant de notre baume.

Pour les bubons pestilentiels.

J'ai pansé de ma propre main plusieurs malades attaqués de la peste, et j'ai vu des bubons plus

gros que des œufs dissipés avec un seul emplâtre de l'onguent ci-dessus décrit.

Pour les blessures des nerfs et des tendons.

Qu'elles aient été causées par ferremens et autres causes violentes, même par morsures de bêtes venimenses, et par le feu, elles se guérissent parfaitement par l'application du baume.

Pour les chairs pourries.

Une personne qui était estropiée depuis plus d'un an et demi par une saignée mal faite, d'où s'était ensuivi une putréfaction générale de tout le bras jusqu'à l'épaule, de sorte que les muscles, et même les os étaient découverts, se pansa elle-même par mon conseil avec le baume; elle n'en avait pas usé deux petites bouteilles dont je lui fis présent, qu'elle fut parfaitement guérie, et peu de temps après elle travailla aussi bien que si elle n'eût jamais été blessée.

Pour l'esquinancie, ou inflammation de la gorge.

Il faut la frotter extérieurement avec du baume, et y appliquer une compresse trempée dans le même baume. J'ai fait plus pour moi-même. Sentant que je ne pouvais rien avaler, même le liquide, et craignant, avec raison, que l'enflure augmentant ne m'ôtât la respiration, je trempai mon doigt dans l'huile, et le poussai jusqu'à l'entrée du gosier. Je n'eus pas réitéré deux ou trois fois la même opération, que je me trouvai libre et sans mal. Je fis recouvrer à une personne l'usage de la parole qu'elle avait perdu depuis quatre jours, en lui faisant frotter la gorge avec cette huile.

Pour les inflammations de matrice.

Cette maladie ne se guérit pas moins par l'usage du baume que celle de la gorge. Je sais d'un habile

habile chirurgien, qu'en une rencontre il appaisa sur-le-champ par l'usage du baume, les transports et les grandes douleurs dont était attaquée une dame de condition, à l'occasion de cette maladie. On regardait la malade comme désespérée.

Perte de sentiment et de connaissance.

Etant consulté par une personne qui tombait tout-à-coup par terre sans mouvement et sans sentiment, état qui durait pendant quatre ou cinq heures, sans qu'on lui pût apporter le moindre soulagement, je m'informai si, lorsque l'accès commençait, ou bien après sa fin, il ne paraissait rien extérieurement à la tête. Ayant su qu'il y avait quelquefois un peu de rougeur au milieu du front, je soupçonnai qu'il y avait en cet endroit, comme il arrive quelquefois, un petit ver, lequel causait ces accidents, en picotant les membranes. Je fis appliquer sur le lieu de la rougeur un peu de baume, et un emplâtre de l'onguent par-dessus. Il y a apparence que le ver mourut, car la personne ne fut plus attaquée de ce mal.

Pour les loupes et cancers.

Ces maux, tout opiniâtres qu'ils sont, ou pour mieux dire, incurables à la chirurgie ordinaire, se détergent et se consolident par l'usage de mon baume, pourvu qu'on puisse l'appliquer sur la partie affligée. On verra, par expérience, qu'en pareil cas sa vertu tient du surnaturel.

On jugera peut-être qu'après avoir commencé par établir que ce baume est universel, il était inutile d'entrer dans un si grand détail des cas où l'on peut l'appliquer. Mais on ne peut apporter trop de précision quand il s'agit de faire connaître un remède. C'est par cette raison que

j'ajouterai quelques histoires de guérison surprenante opérée par son moyen.

Première Histoire.

Dans le fort de la peste qui ravageait pour lors le Laonais, on aperçut entre les deux épaules d'un bénédictin, qui était malade depuis quelques jours, une tumeur grosse comme le poing, qui était venue en une nuit; le chirurgien et le médecin ayant été mandés sur-le-champ, assurèrent qu'il n'y avait point lieu de douter que ce ne fût la peste, et dans un degré très-considérable. Ce qu'ils ordonnèrent est assez indifférent. Il suffit au lecteur de savoir que le soir même je frottai la tumeur avec mon baume, et que j'appliquai dessus une grosse compresse trempée dans la même liqueur avec une serviète par-dessus, et que le lendemain au matin, à peine put-on remarquer la place où avait été la tumeur.

Cette histoire servira peut-être à quelques-uns de raisons pour condamner en pareil cas l'usage de mon baume. On ne manquera pas de le taxer d'être dangereux, puisque loin d'amener une tumeur de cette nature à suppuration, comme on le devrait, il a répercuté l'humeur, et l'a fait refluer dans le sang.

Je répouds à cette objection, que si l'humeur avait séjourné quelque temps dans la partie, il est incontestable que pour que le remède pût être employé sûrement, il serait nécessaire qu'il amenât l'humeur à la suppuration; mais qu'il n'en est pas de même lorsqu'on applique le baume avant que la suppuration soit commencée : car alors le remède est purement résolutif; et c'est tout ce qu'on peut lui demander de mieux.

En effet, je regarde comme un principe certain que c'est un abus manifeste de faire suppurer les dépôts, et même les blessures, lorsqu'on vient assez à temps pour l'empêcher. La voie de la suppuration est longue et embarrassante; celle de la résolution est courte et facile. Au reste, quand il y aurait été question d'amener cette tumeur à suppuration, l'usage de mon baume n'en aurait pas moins été indiqué, comme on le verra par la seconde histoire.

Nota. Les bubons pestilentiels sont une crise qu'il est dangereux d'interrompre, et le reflux dans le sang de la matière qui les cause, est sans contredit pernicieux. Ne vaut-il pas bien mieux en effet que l'humeur morbifique sorte par le moyen d'un abscès extérieur, que de former dans l'intérieur du corps un dépôt qui rejette les secours de la médecine et de la chirurgie? Il est donc certain que le baume n'aurait pas pu opérer la guérison du malade par la simple résolution de l'humeur abscédée, si la résolution avait été suivie d'un reflux dans le sang. Il faut que les pores de la peau aient été ouverts par l'action du baume, et la résolution suivie de la transpiration de la matière au-dehors; au moyen de quoi il est aisé de concevoir que la nature s'est trouvée déchargée de la même manière que si l'abscès était venu à suppuration, et même avec plus d'avantage pour le malade, puisque la suppuration aurait été plus lente que la transpiration ne l'a été.

Mais je ne suis pas persuadé que le dépôt en question ait été pestilentiel, et j'ai de la peine à me persuader que ces dépôts, très-difficiles à conduire, cédassent à la seule application du baume.

La remarque que fait l'auteur au sujet des bles-

sures, est justifiée par un nombre infini d'expériences. La suppuration est souvent un obstacle à la promptitude de la guérison. L'huile et le vin, l'eau-de-vie, une infinité de compositions spiritueuses et balsamiques, et même le bandage, consolideront souvent très-promptement des plaies récentes faites par des instruments tranchants ou piquants, lorsqu'il n'y a pas de déperdition de substance. Dans ce dernier cas, le bandage seul ne suffit pas; la suppuration est un chemin plus raisonnable : mais on s'en passe encore fort bien : et le baume du Commandeur, par exemple, a souvent été employé dans ces cas avec succès.

Deuxième Histoire.

Un jeune homme âgé de dix-sept à dix-huit ans, était, à peu près en même-temps que le bénédictin dont je viens de parler, retenu au lit depuis plus de quinze jours, par un dépôt sur la cuisse, qui ne se dénotait par aucune enflure extérieure. La cuisse était seulement roide et inflexible. Je la pressai long-temps et fortement entre les mains, sans que le malade en ressentît la moindre douleur. Il n'y avait que le dessous du genou qui fût sensible, et il l'était extrêmement, quoiqu'il n'y parût rien extérieurement. Je jugeai bien alors que la dureté s'amolirait, et que la cuisse était extrêmement malade. Je la graissai donc exactement avec mon huile, et particulièrement au-dessous du genou. Je mis de plus une compresse en cet endroit. Le lendemain il y parut une tumeur grosse comme le poing. Vingt-quatre heures après il y perça trois trous, dans chacun desquels on aurait fait entrer le doigt sans peine, et il en sortit près d'une chopine de pus, mesure de Paris.

En levant l'appareil, le soir, on y trouva cinq trous dont il sortit, avec une abondance incroyable, une matière blanche, bleue, noire et rouge très-infecte. Enfin, en un jour et demi, il sortit de ces ouvertures plus de deux pintes de matière, mesure de Paris. Malgré cette copieuse évacuation, le troisième jour; ce qu'on fera peut-être difficulté de croire, bien qu'exactement vrai, je trouvai le malade qui se promenait à la campagne, à un quart de lieue de chez lui, sans s'appuyer sur un bâton. Il me dit qu'il n'avait presque plus de mal, et que les cinq trous étaient refermés. Cependant, pour obtenir une pareille guérison, il n'usa pas une fiole et demie de mon huile, dont on peut juger que les linges avaient bu et consommé la meilleur partie.

Troisième Histoire.

Celle-ci est encore plus merveilleuse que la précédente.

Un homme avait dans l'œil une épine depuis sept mois, sans qu'il eût été possible de savoir en quel endroit elle était. Il est aisé de concevoir en quel état devait être cet œil, et quelles douleurs le malade devait ressentir. Cependant, en moins de trois jours, l'épine qu'on n'aurait pu tirer, et qui était engagée entre les membranes de l'œil, sortit d'elle-même, et il n'en coûta pas autant d'huile qu'il en pourrait tenir dans une coquille de noix.

Voilà ce que je dirai au sujet de ce baume. J'aurais dû accumuler une infinité d'histoires, parmi lesquelles il y en aurait d'extrêmement surprenantes, mais j'en ai dit assez pour donner une idée de toutes ses vertus et de son application.

CHAPITRE V.

Des Embrocations.

1. Faites dissoudre du savon noir dans de l'eau-de-vie, et frottez-en souvent la loupe.

Ou bien : Prenez de l'urine dans laquelle on aura fait dissoudre du sel, et frottez-en souvent la loupe.

2. Faites cuire de l'écorce de sureau dans l'urine, et après y avoir fait fondre une poignée de sel, trempez dans cette décoction toute chaude une compresse que vous appliquerez sur la partie attaquée de gangrène. Il faut pendant vingt-quatre heures réitérer l'application toutes les fois que la compresse séchera.

3. Il faut frotter souvent les loupes, et les étuver avec de l'urine du malade, après qu'il aura mangé des asperges ou des artichaux, et faire encore aiguiser cette urine avec du sel qu'on y fera dissoudre. Ce remède est éprouvé.

Embrocation.

4. Prenez un verre de vinaigre, et deux verres d'eau; faites-leur jeter un bouillon, et dissolvez-y gros comme une noix d'alun de roche pulvérisé. Otez le vaisseau du feu dès que l'alun sera fondu, et appliquez sur la partie gangrenée un linge trempé dans cette liqueur, l'humectant à mesure qu'il se sèche.

5. Prenez chaux vive quatre livres, faites-la éteindre dans un seau d'eau; filtrez l'eau, et en

réservez six livres dans laquelle vous ferez dissoudre une demi-once de sublimé corrosif en poudre; et aussi-tôt vous appliquerez une compresse trempée dans cette eau sur la partie gangrenée; bientôt après, l'inflammation cessera, et la chair vive viendra à la place de la morte.

Pour la Gangrène, Pourriture de Membres et Inflammations.

6. Prenez un seau d'eau, faites-y éteindre quatre livres de chaux; après qu'elle sera éteinte, filtrez-la, et en réservez six livres dans lesquelles vous ferez dissoudre une demi-livre de sublimé de Venise. Vous y tremperez un linge blanc que vous appliquerez sur la partie gangrenée.

7. Prenez deux bonnes poignées de bétoine, (cette herbe fleurit rouge) faites-les bouillir dans deux pintes de vin blanc jusqu'à la diminution d'un tiers; mettez-y pour lors deux onces de vitriol de Chypre; et après que vous aurez bien lavé la plaie, appliquez-y le marc le plus chaudement que le malade pourra l'endurer.

Eau Fagedenique, autrement dite: Eau Rousse.

8. Prenez quatre seaux d'eau de rivière, mettez-y de la chaux vive en pierre, suffisante quantité pour faire bouillir l'eau : lorsque la chaux sera éteinte, jetez-y deux onces d'arsenic battu, et brouillez bien le tout; après quoi vous laisserez clarifier l'eau. Lorsque l'eau sera bien reposée, ôtez la crême qui se trouve dessus; ensuite ayez deux onces de sublimé battu et un demi-septier d'eau-de-vie, dans lequel vous aurez mis deux gros de vitriol, et vous opérerez de la façon suivante.

Prenez un grand verre, vous y verserez un peu

de sublimé, et vous verserez dessus de hauteur un bon doigt de l'eau-de-vie composée avec le vitriol; ensuite vous verserez de haut dans le verre de votre eau de chaux; vous continuerez à en verser jusqu'à ce que l'eau soit de couleur de citron, après quoi vous remettrez de nouveau dans le verre du sublimé, et continuerez de la même manière jusqu'à ce que toutes vos drogues finissent ensemble. Il faut avoir soin, en versant l'eau de chaux, de ne la point troubler.

Cette eau est bonne notamment pour arrêter les progrès de la gangrène, et pour la prévenir; elle ôte aussi toute inflammation, et guérit les ulcères.

CHAPITRE VI.

Des Poudres.

1. Prenez deux bonnes pincées de semences de bouillon blanc, autant qu'on en peut prendre avec trois doigts, mettez cette graine dans de la bouillie que vous ferez manger au malade; il guérira très-promptement.

Ce remède est bon pour les descentes des enfants, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de huit ans.

Le bouillon-blanc est une plante très-commune, ses feuilles sont larges, veloutées, blanchâtres et succulentes. Il porte une tige assez haute, dont le sommet est environné à une assez grande hauteur, de fleurs jaunes assez petites. On l'appelle

en quelques provinces *queue de loup*. On a cité plus haut la composition d'un baume fait de ces fleurs.

2. Prenez des cloportes, qui sont des insectes que l'on trouve dans des caves et celliers, sous des bois ou des pierres. Faites-en tomber telle quantité qu'il vous plaira dans un pot ou creuset, et gardez-en la cendre dans une bouteille bouchée et en lieu sec.

Cette poudre est très-bonne pour guérir les mamelles des femmes et filles, et notamment lorsqu'il survient après les couches des ulcères ou plaies qui font craindre le cancer.

On nétoie les plaies avec du vin tiède; on les essuie avec un linge blanc; on met de la poudre dessus et dedans les plaies; on les couvre d'une compresse que l'on arrête avec un bandage convenable.

Poudre de Sympathie.

3. Prenez autant que vous voudrez de vitriol romain; pilez-le, et exposez-le au soleil pendant le mois de juillet, dans une terrine de grès plate, la retirant toutes les nuits, et continuez jusqu'à ce que le vitriol soit calciné à blancheur. Gardez cette poudre dans une bouteille bien bouchée.

Pour panser une plaie, on prend un linge trempé dans le sang qui en est sorti, on met dessus de la poudre de sympathie, et on met le linge dans un lieu tempéré.

On fait le même pour les abscès et apostêmes, observant que lorsque la suppuration est nécessaire, il faut mettre le linge en lieu humide, au lieu qu'il faut que le lieu soit sec, s'il s'agit seulement de dessécher.

Si l'on est obligé, à cause de la profondeur de la plaie, d'y mettre des tentes, il faut qu'elles soient sèches; on les poudre lorsqu'on les en tire.

Cette poudre guérit les clous de rue, les javards, la morve des chevaux, et les plaies qui leur arrivent, en l'employant comme on l'a dit pour les hommes.

Elle guérit les entorses et foulures, en la faisant fondre à discrétion dans l'eau dont on trempe un linge, qu'on met deux fois le jour sur la foulure.

Elle arrête toute sorte d'hémorrhagies, en s'en servant comme on l'a dit plus haut.

Quand on l'emploie pour un ulcère, il faut le laver tous les jours avec le vin tiède, on applique dessus une compresse sèche, ce qui doit être étendu aux plaies.

CHAPITRE VII.

Des Eaux Spiritueuses.

Eau Vulnéraire de M. de Briquemont.

1. PRENEZ feuilles de bugle, sanicle, plantin long et vert, grande et petite-sauge, fenouil vert, grande et petite-marguérite des prés, ou pâquerette, verveine, bétoine, aigrémoine, millepertuis, consoude, de chacune une poignée; feuilles d'armoise deux poignées; mettez infuser le tout à froid pendant vingt-quatre heures dans deux pintes de vin blanc, mesure de Paris; versez le tout dans un alambic de verre, et le distillez au bain-marie. Tirez le sel contenu dans

le marc resté dans l'alambic ; faites-le dissoudre dans le produit de la distillation que vous conserverez dans des bouteilles bien bouchées, et que vous exposerez au soleil pendant trois semaines ou un mois. Il ne faut pas mettre cette liqueur dans des bouteilles de grès ou de terre, elle perdrait la moitié de sa force.

Si une petite veine est piquée, ou même coupée, il faut tremper dans cette eau une petite compresse, et la tenir dessus l'ouverture, en l'assujétissant avec le doigt. Le sang s'arrête presque dans le moment.

Si c'est une grosse veine, comme la crurale ou la jugulaire, et que l'ouverture soit grande, il faut faire un tampon de linge proportionné, le tremper dans cette eau, et le mettre dans la plaie, en sorte qu'il la ferme exactement, de manière que l'air n'y puisse entrer, et assujétir ce tampon avec la main.

Si l'on pique l'artère en faisant une saignée, il faut arrêter son mouvement en faisant une compression avec le doigt quatre doigts au-dessus de l'ouverture. Si la piquure est petite, il suffira de mettre dessus une compresse trempée dans cette eau, qu'on assujétira avec la main, en serrant un peu. Mais si l'ouverture est grande, il faut y faire entrer un tampon proportionné trempé dans cette eau. Quand on recommande d'arrêter le mouvement de l'artère en la comprimant, ce n'est que pour plus de sûreté : car on a l'expérience que le sang s'est arrêté sans cette compression.

Il arrive quelquefois, qu'un seul coup d'instrument tranchant ou piquant ouvre l'artère crurale, et la veine qui est dessus, ce qui met le blessé dans un danger imminent, par rapport à la

violence de l'hémorrhagie qui s'ensuit. Il faut, le plus tôt qu'il est possible, enfoncer dans la plaie un tampon de linge trempé dans cette eau, et l'enfoncer le plus avant qu'il se pourra, en appuyant fortement la main dessus, jusqu'à ce qu'on ne sente plus le violent battement de l'artère, et même plus long-temps, pour plus de sûreté. Quoique le sang ne tarde pas à s'arrêter, la prudence veut qu'on assujétisse le tampon avec la main pendant vingt-quatre heures, lorsqu'une grosse artère est piquée. Il n'est pas besoin de bandage ni de ligature. Ce temps passé, on laisse écouler doucement quelques gouttes de sang extravasé qui se trouvent dans la blessure, si le malade n'est pas secouru promptement. Le chirurgien peut commencer par panser la plaie suivant la méthode ordinaire, mais sans y mettre de tente. L'homme ayant beaucoup plus de sang que les autres animaux sur lesquels on a fait l'expérience de cette eau, en recevrait du secours, quand même il aurait perdu les deux tiers de son sang, comme il arrive souvent à l'armée, où l'on est souvent blessé loin de son quartier.

Cette eau est spécifique pour arrêter tous les saignemens de nez. On trempe une tente dans cette eau, et on l'introduit dans le nez, en faisant renverser la tête du malade en arrière, afin que l'eau puisse entrer plus facilement.

On peut aussi arrêter avec cette eau les trop grandes hémorrhagies par les hémorrhoïdes.

Il faut remarquer que, lorsque le sang sort avec trop de vîtesse de l'ouverture d'un vaisseau, il faut mettre dessus une seconde compresse, et appuyer un peu avec les doigts pendant un quart-d'heure, le sang s'arrêtera infailliblement.

Cette eau est même très-bonne pour les coups de feu, ulcères, dartres vives, inflammations.

2. Tirez à l'ordinaire la teinture de grande-cousoude, et faites-en prendre tous les matins, à jeûn, une cuillerée à la personne attaquée de descente, après y avoir mis quelques gouttes de baume de sel gemme, qui se fait de la manière suivante.

Calcinez plusieurs fois le sel gemme, et faites-le dissoudre à chaque fois dans l'eau de pluie distillée, que vous évaporerez ensuite jusqu'à siccité. Il faut recommencer cette opération jusqu'à ce que le sel ait acquis assez de subtilité pour se fondre à l'approche de la flamme d'une chandelle; versez sur ce sel de l'huile de térébenthine, distillez ce mélange, et recommencez cette opération jusqu'à ce qu'il reste au fond du vaisseau un extrait en consistance de miel liquide. C'est cet extrait qu'on nomme *le baume*, et qui se garde dans une bouteille de verre exactement bouchée. Ce baume est spécifique contre les descentes.

Au défaut de teinture, ou d'essence de grande-consoude, on peut se servir de suc dépuré de la même plante, ou de turquette, pris à la dose de deux onces.

Baume du Médecin Chinois.

3. Prenez benjoin et storax de chacun deux gros; faites-les digérer dans un demi-septier de vin pendant vingt-quatre heures au feu de sable, dans un vaisseau de rencontre, puis filtrez-le.

Ce baume est bon pour consolider les plaies. Il sert aussi de fard aux dames. On en met cinq ou six gouttes dans un demi-septier d'eau que ce baume blanchit; on s'en lave le visage tous les matins, Il éclaircit et blanchit le teint.

Baume Aromatique.

4. Prenez un grand pot de grès tenant environ quinze pintes, dans lequel vous mettrez dix pintes de la plus franche et de la plus forte eau-de-vie. Vous y ferez infuser à froid pendant un mois les herbes ci-après nétoyées de leurs côtes. Les mois de mai et juin sont le temps le plus propre pour faire cette composition, à cause de la force des simples. Les plantes qu'on emploie sont : thin, romarin, sauge, absinthe, baume, fenouil, myrrhe, hissope, armoise, lavande, melilot, verveine, rhue, véronique, de chacune une poignée ; veloutée, marjolaine, tanaisie, mélisse, de chacune deux poignées. On bouche le pot d'un bouchon de liége, puis d'un parchemin mouillé, et de plusieurs doubles de papier, en sorte qu'il n'y puisse entrer aucun air qui fasse évaporer la liqueur ; observant néanmoins qu'il y reste assez de vuide pour donner lieu à la fermentation, qui casserait infailliblement le vaisseau. A mesure que vous ôterez de la liqueur, vous remettrez pareille quantité d'eau-de-vie. Elle est meilleure, plus elle est gardée.

Cette eau est merveilleuse pour les rhumatismes, douleurs, contusions, foulures, tressaillemens de nerfs, dartres, galle de toute espèce ; brûlures, engelures, coupures et autres blessures ; inquiétudes de jambes, dislocations de membres, douleurs de pied tendre. Il faut prendre du marc et l'appliquer sur la partie affligée, avec une compresse, après que la plaie aura été étuvée avec la même liqueur.

La plupart de ces derniers maux seront guéris en moins de deux fois vingt-quatre heures.

On prendra une cuillerée de cette liqueur suivant l'âge et la constitution des personnes, pour les fièvres intermittentes, indigestions, coliques de toute espèce, obstruction et maux d'estomac, de reins, palpitations de cœur, apoplexie, léthargie, et pour provoquer les règles supprimées.

Eau Impériale de M. de Bellegarde.

5. Prenez une once de canelle, une once de girofle, une once de cubebes, une once de muscade, une once de galanga, une once de mastic, deux onces de bois d'aloës, deux onces de turbith blanc et gommeux, une livre de miel blanc de Narbonne, deux onces de térébenthine de Venise, trois pintes et chopine, mesure de Paris, du meilleur esprit-de-vin. Concassez toutes les drogues, et les mettez infuser pendant vingt-quatre heures dans l'esprit-de-vin, après quoi vous le distillerez au bain-marie, à petit feu.

Cette eau est bonne pour les syncopes, pour fortifier le cerveau, l'estomac, pour résister au venin, pour chasser les vents, et pour provoquer les mois aux femmes.

Sa dose est de quatre à cinq gouttes dans un verre d'eau ou de vin.

Autre Eau Impériale donnée à une Impératrice, par une Reine de Judée.

6. Prenez les écorces d'un quarteron d'oranges, que vous ferez sécher au soleil, pendant cinq jours; un quarteron de noix de muscade, un quarteron de clous de girofle, un quarteron de canelle : vous broyerez le tout ensemble, et le mettrez tremper dans de l'eau de roses, pendant six jours.

Prenez de plus une livre de roses, une demi-livre de marjolaine, autant de poulliot, deux poignées de romarin, une poignée de feuilles de laurier, une demi-livre de souchet, deux poignées d'hyssope, autant de mélisse : broyez-les toutes ensemble, et vous les mettrez dans une chapelle avec les aromats précédents, après que vous aurez fait une couche d'une livre de roses, d'une livre de tamarin, et demi-livre de violette. Après avoir distillé l'eau, vous mettrez le marc dans le meilleur vinaigre. Il est bon pour le mauvais air, pour la froideur de l'estomac, appliqué dessus; pour le rhume de cerveau, appliqué sur l'estomac. Il guérit le flux de sang et la diarrhée.

Vertus de cette Eau.

L'odeur de cette eau empêche l'impression des mauvaises odeurs, préserve de la peste; elle dissipe la mélancolie, guérit le mal de tête, les chancres de la bouche en en faisant des gargarismes : elle conserve la fraîcheur du visage des dames qui ont soin de s'en laver le matin, et même d'en boire une cuillerée à café dans un verre d'eau; elle ôte la mauvaise haleine.

Prise intérieurement, elle guérit les maux d'estomac qui viennent du relâchement des fibres; elle favorise la conception, guérit la douleur de ventre, procure l'écoulement des mois des femmes, guérit la paralysie. Prise intérieurement, la dose est, comme je l'ai déjà dit, une cuillerée à café dans un verre d'eau.

Eau de la Reine de Hongrie.

7. Prenez de l'eau-de-vie distillée quatre fois, trente onces; d'essence de fleurs de romarin vingt onces;

onces ; laissez le tout infuser pendant quarante-huit heures dans un vase bien bouché ; après quoi vous le distillerez à l'alambic au bain-marie. Cette eau rétablit les forces abattues, revivifie les esprits, rétablit les fonctions, restitue la vue et la conserve.

Prise intérieurement, la dose est une dragme dans une chopine de vin : on peut en prendre une fois la semaine. On la peut boire à ses repas, de la façon que je viens d'indiquer.

On peut s'en frotter le visage ; elle enlève la crasse qui se forme sur la peau. La recette de cette eau a été donnée à la reine de Hongrie par un hermite.

CHAPITRE VIII.

Des Cataplasmes.

1. PILEZ les feuilles de l'herbe à Robert, et mettez-les en cataplasme sur la partie affligée.

Ce cataplasme guérit les brûlures en peu de temps.

2. Prenez une pincée de feuilles de persil, et une pincée de sucre ; pilez le tout ensemble, et l'appliquez sur la partie affligée.

Ce remède guérit promptement les contusions à la tête, avec ouverture.

3. Réduisez en poudre du tourteau ; c'est ainsi qu'on appelle ce qui reste après que la cire est faite, mêlez-le avec parties égales d'urine et de beure sans sel, de façon qu'il en résulte un cata-

plasme, qu'on appliquera chaud sur la partie affligée.

Bon pour guérir les entorses en une nuit.

4. Prenez demi-livre de miel, quatre jaunes d'œufs dont on aura ôté les germes, demi-septier de vin, mesure de Paris ; mêlez le tout exactement ; faites-le bouillir pendant quelque temps, et l'appliquez sur la partie malade.

Ce cataplasme est bon pour faire mûrir toute sorte d'abscès, même ceux du sein des femmes.

5. Faites amortir de l'oseille dans un poêlon, sans y mettre d'eau, de sorte qu'on puisse la délayer avec une cuillère ; ajoutez-y du sain-doux et de la levure, et faites-en un cataplasme que vous appliquerez sur les abscès ou tumeurs, jusqu'à ce qu'ils soient percés. On peut y ajouter des oignons de lys blanc, cuits sous la cendre. Il est bon de laisser suppurer l'abscès pendant quelques jours avant que de se servir d'onguent.

6. Prenez pendant l'automne de grosses raves, faites-les cuire dans l'eau, et réduisez-les en bouillie ; laissez tremper pendant un quart-d'heure, dans le vaisseau où sera cette décoction la partie sujette aux engelures. Il faut que la décoction soit d'une chaleur supportable, et recommencer tous les automnes.

7. Prenez de la fiente d'oie et la fricassez dans du sain-doux ; mettez cette composition entre deux linges, et l'appliquez sur le mal. Il faut renouveler ce cataplasme toutes les vingt-quatre heures.

Il est bon pour dissiper les abscès et tumeurs du visage.

8. Ecrasez du persil dans le creux de la main ; et appliquez ce cataplasme sur les piquures de mouches à miel. Il arrête et dissipe l'enflure qui

les suivent, et calme la douleur. Il faut, le plus tôt qu'il sera possible, ôter l'aiguillon que la mouche a laissé dans la blessure.

9. Mettez sur les cors aux pieds deux ou trois feuilles de blancs de poireaux. Vous n'aurez pas réitéré ce remède deux ou trois fois, qu'ils tomberont.

Ou bien : Pilez de l'ail avec de l'huile d'olives, de sorte qu'il en résulte une espèce de liniment, et l'appliquez sur le cor. S'il cause de la douleur, il faut augmenter la dose de l'huile.

10. Prenez une bonne poignée de persil, faites-la bouillir dans l'urine de la personne blessée, et lorsque le persil est à demi cuit, mettez-le sans le presser sur la partie offensée, l'assujétissant avec une compresse qui ne comprime pas la partie. Que le malade garde le lit ; en moins de sept ou huit heures il sera entièrement guéri, ou tellement soulagé, qu'il pourra marcher sans peine. Quelque forte qu'ait été l'entorse, il ne faut jamais plus de deux de ces cataplasmes pour la guérir.

11. Faites un cataplasme avec un blanc d'œuf et du poivre blanc, étendez-le sur de l'étoupe, et mettez-le sur la loupe.

12. Prenez une bonne poignée d'ache, ou, à son défaut, de vieux persil; hachez-le bien menu; ajoutez une poignée de son de froment, une chandelle de vieux suif, un demi-septier de gros vin, autant d'urine d'une personne saine, et gros comme un œuf de levain. Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de cataplasme.

Prenez de la filasse de chanvre, pliez-la de la grandeur du mal, étendez-y le cataplasme, et

l'appliquez le plus chaud que vous pourrez. Si le malade souffre beaucoup, vous en mettrez quatre par jour, sinon vous n'en mettrez que deux.

Ce remède est bon pour les tumeurs froides et abscès.

Si le mal ne paraît pas vouloir aboutir, il faudra retrancher le levain. Il se dissipera par la transpiration.

13. Pilez dans le mortier de l'herbe appelée *persicaire*, en latin *persicaria mitis maculosa*, et mettez-en le marc en forme de cataplasme pour dissiper l'enflure des testicules.

14. Faites cuire sous la cendre de la racine de bettes blanches ; pilez-la, et faites-en un emplâtre que vous mettrez sur les cors aux pieds, après les avoir nétoyés le plus exactement qu'il sera possible.

15. Si l'enflure des bourses est causée par une chute d'eau, prenez trois onces de farine de fèves, deux onces de farine de lupins, fleurs de camomille, roses rouges sèches, de chacune une pincée ; miel blanc et eau, parties égales, autant qu'il en faudra pour en faire une bouillie de bonne consistance. Quand elle sera cuite, ajoutez-y trois onces d'huile de laurier, mettez le tout sur un linge, et appliquez le cataplasme chaudement trois ou quatre fois par jour.

16. Faites bouillir pendant un *miserere* dans trois chopines de gros vin rouge une poignée de sel, et trois poignées de persicaire verte à feuilles tachetées de noir. Appliquez le marc chaud sur les bourses enflées, et recouvrez le tout de linges chauds.

17. Appliquez sur les bourses enflées un cataplasme fait de feuilles d'aigremoine et de fleurs

de sureau à demi pilées dans le mortier de marbre.

Ces trois remèdes sont bons; mais le premier sur-tout n'a jamais manqué de guérir.

18. Prenez mauve, guimauve, merchemin velouté, herbe de Saint-Jean, feuilles de violettes toutes blanches, seneçon, molaine, de chacune deux poignées. Faites cuire toutes ces herbes, à petit feu, dans un pot vernissé, avec un demi-septier d'eau, jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée.

Prenez de ce marc d'herbes, étendez-le sur de l'étoupe roussie au feu, dans un poêlon. Mettez ce cataplasme sur la plaie, le renouvelant au bout de douze heures. Il faut continuer ce pansement pendant trois jours, après lesquels vous pilerez dans le mortier une poignée de verveine; vous y mêlerez deux blancs d'œufs frais, dont vous aurez ôté les germes, et une cuillerée de farine d'orge; le tout étant pilé ensemble sans être cuit, s'étendra sur de l'étoupe roussie, et ce cataplasme s'appliquera sur la partie malade. On le renouvelera toutes les douze heures, et on continuera ce traitement pendant trois jours.

Ce remède est sûr pour guérir la fistule à l'anus.

Cataplasme pour les Cors des Pieds.

19. Prenez le bout des feuilles de souci, broyez-les et les mettez le soir en vous couchant sur le cor, que vous envelopperez avec une feuille de lierre et un linge par-dessus. Le lendemain matin, vous laverez le cor avec de l'eau chaude, et le cor tombera.

Les feuilles de souci et de lierre font mourir les racines des cors.

20. Prenez un navet, le plus gros que vous pourrez trouver, creusez-le par le bout, et mettez dans le trou la grosseur du bout du pouce de cire verte, avec de l'huile d'olives, empaquetez-le dans un linge, et faites-le cuire sous les cendres. Etant cuit, ôtez la pelure, et du reste vous ferez un emplâtre que vous appliquerez sur l'engelure.

Cet emplâtre est adoucissant et résolutif, et bon pour les engelures.

Pour l'Enflure des Jambes.

21. Prenez du beurre frais, de la farine d'orge, et suffisante quantité de vin rouge; mettez le tout sur le feu; vous ferez un cataplasme que vous appliquerez sur l'enflure.

22. Prenez des feuilles de souci que vous ferez sécher dans une poêle, et vous les appliquerez chaudes sur l'enflure des jambes et des pieds, ayant soin, en se couchant, de les enveloper avec des linges chauds.

Pour les Coupures.

23. Prenez des feuilles de grande-consoude, pressez-les et les appliquez sur la coupure.

24. Prenez des feuilles de véronique, dont vous en retirerez le jus: vous en frotterez les poireaux et ils s'en iront.

25. Faites infuser des feuilles d'aigremoine dans du bon vinaigre; vous en ferez un emplâtre que vous appliquerez sur les poireaux.

Le lait des feuilles de figuier produit le même effet.

Pour les Verrues.

26. Prenez de l'esprit-de-soufre que vous appliquerez sur le bout des verrues ou des loupes, ayant soin de n'en point faire tomber sur la chair, car il la mangerait.

CHAPITRE IX.

De quelques autres Remèdes Topiques.

1. VOICI la manière dont j'ai vu arrêter le sang qui coulait, depuis plusieurs jours, de l'artère temporale qu'on avait saignée. On mit sur la piquure une compresse faite de plusieurs doubles de papier gris, qu'on assujétit d'un bandage serré. On ne leva cet appareil qu'après trois ou quatre jours, et la piquure se trouva bien cicatrisée.

2. Pour les engelures, on se sert avec succès du baume samaritain.

Ou bien : Prenez du roseau éfeuillé, et le mettez à sec sur les engelures, sans jamais l'ôter. Remettez-en toujours jusqu'à guérison. C'est un remède immanquable.

Ou bien : Grattez un navet, et mettez-en la grature sur le mal.

3. Faites descendre le malade petit à petit dans un vaisseau profond, rempli d'eau froide. Lorsque l'eau viendra aux reins, la descente rentrera.

4. Prenez des limaçons gris sans coquille, qui se trouvent dans les puits et dans les caves ;

couvrez-en l'ouverture des écrouelles, sans faire mourir le limaçon. Il faut seulement l'assujétir avec une bande. On ne l'ôte qu'après quatre ou cinq jours.

On a l'expérience d'une femme qui avait passé deux ans dans des souffrances continuelles, qui a été guérie par ce remède.

5 Prenez un limaçon jaune ou gris sans coquille, frottez-en les poireaux et verrues qui viennent aux mains, avant que de vous mettre au lit; ils ne tarderont pas à se guérir.

6. Cassez l'un des bouts d'un œuf frais, et faites-y entrer le doigt attaqué de panaris, de façon qu'il traverse le jaune. Quand l'œuf est cuit, ce que la chaleur du mal ne manque pas de faire, remettez-en un autre, et continuez ainsi jusqu'à ce que la chaleur et la douleur soient passées. Eprouvé.

Pour empêcher les Cheveux de tomber.

7. Prenez du sel décrépité, réduisez-le en poudre bien menue, frottez-vous-en la tête pendant quinze jours.

Pour faire les Cheveux blonds.

8. Prenez des crotes de cheval, brûlez-les jusqu'à ce qu'elles soient en cendres; faites une lessive des cendres, et lavez-vous la tête de la lessive, pendant trente jours.

Pour noircir les Cheveux.

9. Prenez des vers de terre, brûlez-les sur une pelle rouge; réduisez-les ensuite en poudre bien fine; mettez cette poudre avec de l'huile et en frottez votre peigne.

Poudre pour guérir les Descentes.

10. Prenez des limars rouges, lavez-les, et les mettez dans un pot bien couvert, de sorte qu'il ne prenne point d'air; mettez-le au four, et l'y laissez jusqu'à ce que les limars soient secs; pour lors vous les réduirez en poudre, et vous en ferez prendre au malade, gros comme une cerise, dans une cuillerée de bouillon. Le malade ne prendra rien qu'une heure après. Il continuera d'en prendre pendant neuf matins de suite, et renouvellera après de deux mois en deux mois.

Les limars consolident les chairs, et par-là guérissent les descentes.

Ils peuvent avoir un bon succès pour les enfants.

CHAPITRE X.

De quelques autres Remèdes utiles et expérimentés.

Remède contre la Pleurésie ou fausse Pleurésie.

1. Il faut prendre deux ou trois bonnes racines de scorsonère avec la feuille, si ce n'est pas dans l'été, nétoyer bien la racine, et la couper en fort petits morceaux.

Mais comme les pauvres trouvent difficilement le scorsonère, on peut se servir efficacement, pour le même mal, du cerfeuil et du pissenlit ou

dent de chien, prenant une poignée de l'un et de l'autre, et après les avoir pilées, y ajouter un bon verre de vin blanc, ensuite couler le tout dans un linge, presser un peu le marc, et faire avaler cette infusion, à jeûn, au malade, lequel observera le même régime que ci-dessus, se tenant couvert sans prendre l'air pendant deux heures, durant lesquelles il suera; on l'essuiera ensuite, et on lui donnera un bouillon. S'il n'est pas entièrement guéri, on réitérera le lendemain la même boisson, ayant commencé, s'il se peut, par une saignée qui doit précéder le remède. Le même remède est excellent pour toutes sortes de fièvres tierces et quartes; ou bien ayez six germes d'œufs frais, bien délayés avec trois cuillerées d'eau-rose, et autant de chardon-bénit, et le faites prendre au malade sans saignées; et quand il aura bien sué, essuyez-le, et lui faites prendre un bon bouillon.

Remède pour les Panaris.

2. Il faut prendre de la pariétaire, en couper les feuilles le plus menu qu'il est possible, les mêler avec une quantité proportionnée de sain-doux; on envelopera le tout de plusieurs papiers les uns sur les autres, et on les mettra dans de la cendre chaude, qui, sans être assez brûlante pour griller le papier, ait cependant la chaleur suffisante pour cuire doucement la pariétaire, et la bien incorporer avec le sain-doux. L'on étendra cet onguent sur du papier brouillard, dont on envelopera la partie malade; on le renouvelera au moins deux fois par jour. Il faut avoir soin de mettre une épaisseur suffisante d'onguent, afin qu'il ait un effet plus prompt.

Remède infaillible contre la Fièvre.

3. Il faut prendre une once de bon quinquina, un gros de sel d'ammoniac, bien pulvérisés l'un et l'autre, les délayer dans un suffisante quantité de sirop d'absinthe pour le mettre en opiat. Il faut partager le tout en trois parties égales, pour en prendre pendant trois jours consécutifs, de sorte que chaque jour l'on prendra la troisième partie du remède en trois temps différents; en sorte que si l'on prend le premier bol à cinq heures du matin, il faudra prendre un bouillon de veau à six; à sept le bol, à huit un bouillon; à neuf le bol, à dix un bouillon ou bien dîner: de sorte que le remède et les bouillons doivent succéder d'heure en heure; mais il faut remarquer qu'on ne doit jamais donner le remède dans la fièvre.

Pour les Cors des Pieds.

4. Prenez de la poix grasse de Bourgogne, mêlez-la avec de la cendre de tabac que l'on trouve dans la pipe, faites-en un emplâtre, et mettez-le sur le cor.

Autre plus facile et expérimenté.

5. Prenez des feuilles de lierre terrestre, faites-les tremper pendant vingt-quatre heures dans le plus fort vinaigre, appliquez-le sur le cor après l'avoir un peu coupé; il l'enlevera infailliblement.

Onguent pour les Cors des Pieds.

6. Prenez une figue des Indes, mettez-la tremper dans du vinaigre pendant trois ou quatre heures, après lesquelles vous l'ôterez et l'écraserez en

forme d'onguent, et vous l'appliquerez le soir en vous couchant sur le cor; le lendemain vous le graterez avec l'ongle, et le cor tombera.

La figue amolit les fibres qui forment le cor, et le vinaigre les dessèche et les fait tomber.

Eau pour les Cors des Pieds.

7. Faites bouillir des navets, et lavez-vous les pieds dans cette eau deux ou trois fois, et les cors tomberont.

Les navets sont adoucissants et résolutifs. Employez l'eau le plus chaudement que vous pourrez.

Autre.

8. Faites tremper dans du vinaigre et du sel pendant vingt-quatre heures, un morceau de bœuf crud, et vous en appliquerez pendant quatre à cinq jours sur les cors.

Excellente Eau pour le mal des Yeux.

9. Prenez pour un sou de vitriol blanc, faites-le fondre sur une pelle à feu chaude, puis vous le mettrez dans une chopine d'eau de fontaine; et dans un autre vase vous y mettrez pour un sou d'iris de Florence; vous battrez le tout dans ces deux différents vases, à peu près comme l'eau panée, puis vous mettrez ladite eau dans une bouteille bien bouchée, et vous vous en frotterez tous les matins les yeux.

Excellente Eau pour les Brûlures.

10. Prenez miel une demi-livre, un demi-septier de bon vin rouge, quatre jaunes d'œufs; faites bouillir le tout ensemble jusqu'à consistance, et l'appliquez sur la partie brûlée : cela guérit sans qu'il y paraisse aucune cicatrice, et promptement.

Pour la Rétention d'Urine.

11. Prenez une once de semence de persil, et faites-la infuser dans une pinte de vin blanc, et en prenez un verre soir et matin; il n'est point de rétention qui tienne contre la force de ce remède.

Pour la Gravelle.

12. Prenez plein un chapeau de grate-culs, concassez-les bien, puis faites-les infuser dans un pot de bon vin blanc, le tout dans un endroit chaud, trois ou quatre jours, et qu'il soit bien bouché; après quoi vous reprendrez cette infusion, et la mettrez dans l'alambic avec une chopine d'eau-de-vie qui aura servi à rincer le pot dans lequel l'infusion est, et faites distiller le tout au bain-marie ou au feu de sable; et plus on le précipitera, meilleur il sera. Il faut en prendre deux cuillerées dans le meilleur vin, qui sera un verre, sur-tout du blanc de Champagne. Selon la nécessité, on peut en prendre deux verres par jour.

Pour ôter le goût de Moisi ou de Douve au Vin.

13. Vous prendrez du bois de cassis que vous fendrez comme des alumettes; vous en ferez cinq ou six petits paquets, que vous mettrez ensuite dans le tonneau par le bondon, attachés avec du fil, pour les retirer après deux fois vingt-quatre heures; il faut ensuite traverser le vin, à moins qu'on ne voulût le boire incontinent.

TRAITÉ DU CASSIS,

Contenant ses vertus et qualités, sa culture, sa composition, son usage, et les effets merveilleux qu'il produit dans une infinité de Maladies et de Maux, tant pour les Hommes que pour les Animaux.

Le cassis est un arbrisseau qui produit des grappes comme les groseilliers, mais qui sont noires; et pour cet effet, on le nomme groseillier noir : ses fruits sont mûrs trois semaines ou un mois après la Saint-Jean-Baptiste. Ses feuilles sont presque de la même façon; mais cependant un peu plus grandes, et son bois un peu plus clair, et toujours chargé de petits boutons verts en tout temps, mais qui paraissent mieux en hiver quand les feuilles sont tombées.

Cet arbrisseau est très-facile à faire venir; il prend de bouture en plantant une branche sans racines; il aime les terres légères, et ne se plaît point dans les terres grasses ni dans le fumier; et et il lui faut du soleil. Quand on le plante, il ne faut point lui couper la tête comme aux autres arbres. Il n'y a personne qui ayant des jardins, n'en doive planter un grand nombre pour les besoins de sa famille et de ceux qui pourraient en avoir besoin; messieurs les curés, pour en assister leurs paroissiens; les communautés, tant pour elles que pour les pauvres; les hôpitaux, pour les malades; les rois et les princes, pour la conservation de leurs soldats et de leurs sujets, et sur-tout sur la mer, dans les vaisseaux, où tant d'hommes sur l'équipage périssent de différentes

maladies; de peste, de mal de bois, du mal des isles, et de scorbut. On va chercher des remèdes bien chers, et qui ne font point d'aussi bons effets, et en si grand nombre que le cassis. Il ne faut point tant de saignées ni tant de purgations. Ce qui paraît presque incroyable, c'est qu'il y a peu de maladies qu'il ne guérisse en peu de temps, presque sans dépense; et ce qu'il y a de consolant, c'est que s'il n'a point son effet, il ne fait jamais le moindre mal. De cent personnes qui en useront, il y en aura au moins 92 ou 95 qui le ressentiront. Si on veut s'en servir pour quelque plaie que ce soit, son effet est plus prompt et plus sûr que celui du baume du Pérou. On en a même donné à des chevaux très-malades, qui ont été guéris en peu de temps. L'expérience qu'on en fera, sera la preuve la plus forte qu'on en puisse donner.

Propriétés du Cassis.

On ne prétend point ici interrompre le cours de la médecine, encore moins improuver les remèdes qu'elle nous fournit pour la guérison d'une infinité de maux auxquels nous sommes sujets durant cette vie. On n'ignore pas l'estime qu'il faut faire de cet art, ni l'honneur qui est dû à ceux qui l'exercent, et que Dieu veut que nous leur rendions, à cause du besoin que nous en pouvons avoir.

On a seulement dessein d'exposer dans ce traité, les propriétés admirables du cassis, jusqu'à présent, pour ainsi dire, inconnu, qui a la vertu de guérir plusieurs sortes de maux, si on sait en user comme il faut, sans que son usage puisse jamais faire de mal à ceux qui s'en servent, ni que l'on sente aucun dégoût ni amertume en le prenant

par infusion, comme on en sent dans les autres remèdes, ce qui semble être d'autant plus salutaire qu'il est naturel; car on ne doit pas douter que toutes nos maladies ne viennent du péché, et que tout ce qui les guérit ne vienne de Dieu; c'est lui qui donna autrefois au bois la vertu d'adoucir l'eau qui était amère, et qui a donné aux plantes des vertus secrètes pour guérir les plaies et les maladies du corps, qui les a fait connaître aux hommes, et qui donne encore aujourd'hui aux médecins la science qui leur est nécessaire pour y appliquer des remèdes convenables, afin qu'ils les diversifient suivant la diversité des maladies. Mais comme tout le monde n'est pas en état d'avoir recours aux médecins, et n'a pas le moyen de payer les drogues et les remèdes dont on a besoin, sur tout les pauvres gens de la campagne, qui sont dans la dernière nécessité; on a cru qu'ils seraient bien aise de profiter du remède qu'on leur enseigne par un esprit de charité, et d'avoir moyen de se guérir eux-mêmes, sans qu'il leur en coûte que quelques feuilles de cassis qui est déjà assez commun, pour pouvoir s'en procurer des secours, et dont voici la vertu expliquée avec l'usage qu'on en doit faire: on y joint un remède souverain contre la pleurésie ou fausse-pleurésie, pour ceux qui se trouveront attaqués de ce mal, avec un autre remède pour les panaris; le tout expérimenté.

Propriétés admirables du Cassis, et la manière de s'en servir.

De tous les antidotes ou contre-poisons que les médecins ont connus jusqu'à présent, l'expérience fait voir que le cassis est le plus prompt
et

et le plus efficace en ses opérations contre toute sorte de venin. Il est excellent contre la morsure des vipères, serpents, aspics, scorpions et chiens enragés, contre le poison des mauvais potirons, même des oranges souflées par le crapaud, qui se plaît fort sur ces sortes de potirons, et de tous les fruits infectés par le soufle du crapaud. C'est un remède pressant pour guérir les piquures des moucherons, abeilles, guêpes et frélons, contre le venin des araignées, et universellement contre toutes sortes de poisons, comme nous le dirons ci-après.

L'expérience nous apprend qu'il n'est pas moins utile aux bêtes qu'aux hommes : mais il faut augmenter la dose à proportion de leur grandeur. Il a guéri des bœufs abandonnés et laissés comme morts ; des brebis, des chevaux, des coqs-d'Inde et des oisons qui étaient empoisonnés par accident, ou avaient quelqu'autre maladie.

C'est un remède infaillible pour toutes les fièvres pourprées, pour la peste même, pour la picotte ou petite-vérole : il chasse les vers, tant des petits enfants que des grandes personnes, en le prenant en poudre comme le café ou comme le thé, après lui avoir fait faire un bouillon dans l'eau.

On s'en est servi utilement et avec succès pour guérir les fièvres tierces, quartes, et même continues, en le prenant comme ci-dessus. Plusieurs ont été guéris de toutes les fièvres, sans autre remède que de prendre au commencement du froid, une bonne dose de cassis, soit en sirop ou en conserve, ou en infusion, en pilant deux poignées de ses feuilles dans un mortier, y ajoutant dessus un bon verre de vin blanc ou rouge, pour

en tirer le suc, pressant ensuite le tout dans un linge, où on le coule pour en avaler l'infusion.

C'est le remède, pour réveiller un apoplectique, le plus prompt et le plus efficace. Il est encore souverain contre le sommeil léthargique, et fort expérimenté dans les assoupissemens qui précèdent les vapeurs des femmes. Il donne le mouvement et le sentiment à quelque partie du corps qui l'aurait depuis peu perdu par l'abondance de quelque humeur froide, comme celle de la goutte, en appliquant les feuilles fraîches ou sèches, trempées dans un peu de vin blanc, sur les parties engourdies. Il ne faut les appliquer que deux ou trois jours après en avoir senti les premières atteintes, de peur de l'irriter.

Le cassis est une plante également céphalique et cordiale tenu dans le nez : il purge le cerveau, le réjouit et le fortifie, empêche qu'on ne s'enrhume, et préservera du venin qui se communique par contagion : il guérit la migraine, et est fort bon pour toutes les douleurs de tête, en appliquant les feuilles sur la tête.

C'est un remède prompt pour guérir l'érysipèle, si on continue à user du cassis jusqu'à ce que la matière qui la cause soit fixée. L'érysipèle se guérit sans saignée, ce qu'il faut bien éviter, aussi bien que les ventouses et l'onguent rosat : mais il suffit de se servir de bonne eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, dont on trempera les bandes et le mal, les remouillant toujours à mesure qu'elles sont sèches, aussi bien que les feuilles qu'on met dessus, et les réappliquant incontinent, et continuant ainsi jusqu'à l'entière guérison qui sera prompte, sans qu'il se forme aucune galle.

Le cassis guérira les coupures d'instruments, ferremens et autres, quoique très-profondes. Il est souverain pour fortifier l'estomac; il en fait cesser la douleur, et donne grand appétit, de quelque façon qu'on le prenne pendant quelques jours; il est spécifique pour guérir la jaunisse, les pâles couleurs et les incommodités qu'elle cause; il désopile la rate et le foie, et empêche que l'opilation n'ait des suites fâcheuses; il guérit les enflures du visage, de l'estomac et de l'hydropisie, si on s'en sert de bonne heure en le prenant en sirop ou en conserve, ou en buvant du vin blanc, ou l'eau chaude dans laquelle les feuilles ont bouilli : il a une vertu particulière de guérir du sable et de la gravelle, et même fait rendre des pierres ; ce qui a été expérimenté.

Le cassis est encore un excellent préservatif pour guérir le venin, le prenant par le nez, lorsqu'on est obligé d'aller dans des maisons infectés, ou de s'approcher de quelque malade couvert de venin. Il tempère aussi les fougues de la bile, et guérit la colique qu'elle cause; il fortifie le cœur, le réjouit, et par ce moyen il abat les vapeurs fâcheuses de la mélancolie, de quelque manière qu'on le prenne, ou par infusion ou en bolus : enfin, on peut, à coup sûr, dans toutes les maladies, commencer le remède par le cassis, il ne fera jamais de mal à personne, et on a sujet d'espérer qu'après tant d'expériences, il fera du bien à tous.

Lorsque quelqu'un se sent piqué de quelque bête venimeuse, ou mordu de chiens enragés, si on a des feuilles de cassis, il en faut aussi-tôt piler deux bonnes poignées, et en exprimer le suc dans du vin blanc, et le faire prendre au malade; il faut

ensuite scarifier la plaie pour en faire sortir du sang, y mettre la moitié d'un petit pain chaud pour attirer le venin, et prendre garde qu'aucun animal ne le mange, et y appliquer le suc avec le marc des feuilles exprimées. Assez souvent il n'en faut faire qu'une prise, mais il faut observer le malade; et si le combat est trop grand entre le remède et le venin, il faut doubler la dose : si l'on n'a point de feuilles fraîches, mais seulement des sèches, il faut les pulvériser promptement, et en faire prendre une bonne prise au malade avec du vin blanc, ou autre portion cordiale.

Pour les blessures ou piquures venimeuses de moucherons, frêlons, guêpes ou abeilles, il faut faire infuser tant soit peu quelques feuilles sèches de cassis dans du vin blanc; et après avoir fait saigner la plaie, appliquer les feuilles dessus.

On fera la même chose avec les boutons et l'écorce de cassis pilés et mis dans du vin blanc, et le donner au malade; si on n'a ni feuilles, ni boutons, ni écorce de cassis, le sirop de cassis, quelque venin qu'on ait dans le corps, le tirera, pourvu qu'on en donne une ou deux bonnes cuillerées au malade. La conserve de cassis donnée de la grosseur d'une noix ou de deux, ou des tablettes en même quantité, ne seront pas moins efficaces.

Le cassis sert encore pour guérir les panaris ou les tumeurs qui viennent à l'extrémité des doigts, causés par une humeur maligne, en exprimant les feuilles dessus avec le marc, et envelopant bien le bout des doigts couverts de ces feuilles.

On peut user diversement du cassis selon la diversité des saisons; mais de quelque manière qu'on le prenne, il produit toujours son effet plus ou

moins efficacement, depuis qu'il a commencé de pousser au printemps, jusqu'à ce que la feuille tombe en automne. Il faut néanmoins se servir, autant qu'on le peut, de ces feuilles fraîches, qui ont beaucoup plus de vertu que lorsqu'elles sont sèches.

La façon la plus commune de s'en servir pour les maux qui ne pressent pas, c'est de les mettre infuser avec d'excellent vin blanc ou rouge pendant vingt-quatre heures, dans une bouteille de verre qui ait le col large, afin qu'on puisse plus aisément en retirer les feuilles. On met deux poignées de ces feuilles, on scelle bien la bouteille, afin qu'elle ne s'évente point; il faut en boire une ou deux fois le jour, et davantage, s'il est nécessaire, quatre ou cinq doigts dans une verre, et remettre aussi-tôt du vin à proportion dans la bouteille; en sorte que le vin surnage toujours au-dessus des feuilles, autrement il aigrirait. Les mêmes feuilles peuvent servir quinze jours, si on les tient dans un lieu frais, et qu'on ne les laisse pas éventer.

Ceux qui ont de l'aversion pour le vin, peuvent prendre le cassis avec de l'eau, dans laquelle on fera bouillir les feuilles comme on fait bouillir le café : si ces feuilles sont sèches, on fera l'infusion plus forte; si elles sont en poudre, il faudra prendre l'eau avec la poudre après que l'un et l'autre auront bouilli ensemble; mais en ce cas, on en prendra moins pour la dose. On peut en prendre un verre le matin, un autre le soir avant le souper, et plus souvent si le mal presse.

Pendant que les feuilles sont fraîches, on peut faire un sirop merveilleux qui se garde longtemps, pourvu qu'il soit bien fait. La manière de le faire sera décrite ci-après. On peut aussi faire

du suc des feuilles fraîches d'excellentes tablettes. Ces feuilles séchées à l'ombre dans un lieu sec, et mises en poudre, servent encore à faire d'excellentes conserves en roche, qui se gardent fort long-temps dans un lieu sec, sans perdre aucunement leur vertu, comme on le dira.

Pour cet effet, aux mois d'août et de septembre, et au printemps, qui sont les saisons où le cassis pousse avec plus de vigueur ses feuilles, il en faut faire une bonne provision; et les faire sécher à l'ombre en les mettant sur une claie ou sur une table dans un lieu sec, pour s'en servir dans le besoin, avec le secours de l'art qui leur donne presque la même vigueur qu'elles auraient dans leur fraîcheur. Quand on manque de cassis dans toutes les saisons, il faut recourir à la plante : les boutons qu'on trouve aux branches en tout temps, et l'écorce même pilée et arrosée de vin blanc, pour en extraire facilement le suc, feront le même effet que les feuilles. Si l'on n'a pas du vin blanc, on peut se servir de vin rouge pour le faire infuser; il est même meilleur que le vin blanc pour les maux de cœur et d'estomac; au lieu que le vin blanc est meilleur pour faire vuider le sable et la gravelle, parce qu'il est plus apéritif.

« Je croirais, monsieur, manquer à la recon-
» naissance que je vous dois, si je différais plus
» long-temps à vous donner avis de l'effet mer-
» veilleux et du soulagement inexprimable que
» m'ont procuré les feuilles de cassis, dont vous
» avez annoncé au public les excellentes vertus et
» propriétés. La lecture que je fais ordinaire-
» ment de tous vos journaux, que je fais relier,
» et que je conserve avec soin, m'a rappelé

» l'idée de ce que j'y avais vu dans les mois
» d'avril, septembre et octobre 1743; de sorte
» qu'après avoir souffert pendant deux jours et
» deux nuits une douleur excessive de goutte à la
» fin de janvier dernier, et qui se renouvelle de-
» puis plus de dix-huit ans dans la même saison,
» bien souvent deux fois l'année, j'ai eu recours
» aux feuilles de cassis dont j'avais fait une bonne
» provision l'été dernier, lesquelles je fais infuser
» dans l'eau de rivière, que je bois régulièrement
» matin et soir comme du thé. J'ai donc fait
» usage, dans l'excès de ma douleur, du marc
» arrosé avec un peu d'huile d'olives, et ensuite ap-
» pliqué sur la partie affligée, ce qui a tellement
» fait transpirer l'endroit du pied où je sentais la
» plus vive douleur, que j'ai été non-seulement
» soulagé deux heures après, mais en état de mar-
» cher dans la chambre le lendemain sans aucune
» douleur ni ressentiment, jusqu'à présent. Il est
» inutile de vous citer d'autres expériences que
» j'ai faites du fruit en ratafiat, qui a procuré la
» guérison de la colique et de la fièvre à plusieurs
» personnes, et autres épreuves qui se trouvent
» conformes à ce que vous avez annoncé au pu-
» blic, pour l'utilité duquel vous trouverez bon
» que je m'intéresse, en vous faisant part de ce
» qui est à ma connaissance, etc. »

Signé, TEZENAS, négociant à Troyes, ce 23 mars 1745.

M. Martin, curé de la paroisse de Saint-Gratien, près Saint-Denis, en France, au mois d'octobre 1734, ayant été attaqué d'une fièvre tierce ou quarte, connaissant les propriétés du cassis, il en fit usage en guise de thé, et au bout de quatre ou cinq jours il en fut délivré.

Un jardinier de Bretagne avait un enfant qui, depuis quelque temps, était enflé de la tête aux pieds : il n'eut recours, pour le tirer de ce pitoyable état, qu'à un morceau de bois de cassis d'environ sept à huit pouces de long, qu'il grata négligemment, et qu'il mit bouillir dans deux pintes d'eau, dont il fit boire pendant quelques jours à son enfant de cette espèce de tisane, qui le guérit parfaitement et en peu de temps ; d'autres s'en étaient servis avant lui.

Un gentilhomme de Poitou a assuré que les paysans dans son pays se servent de l'écorce verte du cassis pour guérir leurs bestiaux enflés par quelque venin. Ils prennent sur une branche de cassis dont ils ont levé l'écorce, la pellicule verte qui suit, font une incision à la peau d'un bœuf, vache ou cheval, sur le dos, d'environ un pouce de long, et mettent entre cuir et chair un peu de cette pellicule qu'ils assujétissent avec un linge en forme de compresse. Ce topique attire tout le venin, et forme un gros abscès qui s'écoule par l'incision, de sorte qu'en six heures l'animal est guéri.

Une femme de la même ville a été incommodée pendant environ trois années d'une hydropisie qui lui tenait le ventre extrêmement gros. Ayant inutilement fait toutes sortes de remèdes, je lui conseillai de faire usage des feuilles de cassis, en façon de thé : elle en prit tous les jours près de deux mois ; au bout de ce temps-là elle vuida beaucoup d'eaux, et elle jouit à présent d'une parfaite santé.

On pourrait encore rapporter une infinité d'exemples qui ne sont pas moins vrais que ceux ci-dessus ; mais on les passe sous silence, de

crainte d'ennuyer le lecteur. On assure que la racine de cet arbuste a encore des propriétés particulières.

On a témoigné tant d'empressement de savoir ce que contenait un petit traité imprimé à Bordeaux sur les vertus du cassis, lequel est devenu si rare, qu'on le cherchait inutilement à Bordeaux dans le commerce de la librairie : mais M. Favre ayant bien voulu, pour l'intérêt du public, écrire de Paris, où il demeure, à M. de la Bruë, conseiller au parlement de Bordeaux, pour le prier d'en chercher un exemplaire : M. de la Bruë en a heureusement trouvé un dans sa bibliothèque, et en a généreusement fait présent à M. Favre, qui en a envoyé une copie. Il porte pour titre : *Les propriétés admirables du Cassis. (Grossularia semine nigro)*, qui a la vertu de guérir toutes sortes de maux, avec un remède sur la fin pour guérir la pleurésie ou fausse pleurésie. A Bordeaux, chez P. Albespy, imprimeur et libraire, rue Cadaviac, près Saint-André, 1712, dont il est fait mention ci-dessus. Si le cassis a véritablement toutes les vertus qu'on lui attribue dans cette brochure, et qui paraissent toutes confirmées par l'expérience, on pourra dire avec raison : *Felices populi quorum nascetur in hortis.*

Extrait du Journal de Trévoux, du mois de mars 1746.

Un paysan des environs de Donzy en Nivernois, a trouvé le secret de guérir les vaches malades, par la recette suivante, et sur les observations qu'il a faites. Il a remarqué que la maladie de ces animaux était une espèce de petite-vérole interne, qui faisait qu'en certains

endroits de leurs corps, la peau restait fortement collée sur leur chair : lorsqu'il a reconnu l'endroit où la peau de l'animal est ainsi collée, il presse fort cet endroit, et à force de le presser, il en détache la peau, qui se lève ensuite comme dans le reste du corps. Après cela il fend, de la longueur de trois doigts, cette peau détachée, et met entre cette peau et la chair des morceaux de la seconde écorce du bois de cassis; il rebaisse la peau, et couvre l'incision d'un linge qu'il assure par une bande. Il a remarqué qu'à l'endroit malade la chair est livide, molle et pleine de petits boutons. Il y a apparence que le cassis, en mettant ces chairs en suppuration, fait sortir l'humeur morbifique par l'issue qu'on lui a donnée; et dans ce cas on doit entretenir la plaie ouverte jusqu'à ce que les chairs soient revenues dans leur état naturel. De six cents vaches malades, que ce paysan a traitées, il n'en est morte qu'une.

Remède expérimenté contre le Nodus ou les Nœuds de la Goutte.

Prenez une bonne poignée de feuilles de cassis, autant de laurier commun, de la sauge et du romarin, de même; mettez le tout dans un pot de terre bien vernissé, et remplissez-le de vin blanc; mettez-le ensuite sur des cendres chaudes pour les faire infuser sans les faire bouillir, comme on fait infuser le séné ou la rhubarbe. Après vingt-quatre heures d'infusion, servez-vous de cette liqueur en frottant bien les mains l'une contre l'autre, surtout aux endroits où sont les nœuds, et réitérez d'heure en heure; le plus fréquemment est le meilleur. Il faut que cette liqueur soit chaude quand vous vous en lavez, ce qu'on peut se pro-

curer aisément, en tenant toujours le pot près du feu, et prenant garde qu'il soit bien couvert, et qu'il ne bouille pas; cela dissipera peu à peu les nœuds, et rendra le mouvement à vos doigts, si vous ne vous rebutez pas d'en faire usage.

Celui qui a inventé le secret, s'en est servi si utilement pendant quatre ou cinq mois, que les nœuds qu'il avait à deux doigts de chaque main, dont il ne pouvait faire aucun mouvement, se sont dissipés, en sorte qu'il a les mains comme il les avait avant que d'avoir la goutte; ses pieds même qu'il prend soin de frotter de cette liqueur chacun un bon demi quart-d'heure le soir avant que de se coucher, et de les envelopper d'un chausson et d'un linge par-dessus, se sont dégagés : en se levant il les frotte de même, et il les a beaucoup plus libres. Il a expérimenté que plus les herbes infusent, plus le remède est efficace; en sorte qu'il a laissé les mêmes herbes un mois tout entier dans le pot sans les changer, mettant seulement de nouveau vin à mesure qu'il diminuait; et même quand il a renouvelé les herbes, il a remis le vin des anciennes sur les nouvelles. A la vérité, l'odeur est un peu forte; mais il s'en est beaucoup mieux trouvé, et n'a presque pas ressenti les douleurs de la goutte.

Manière pour faire le Sirop de Cassis.

Il faut avoir un grand coquemar avec son couvercle, le remplir de feuilles de cassis, et le bien presser avec la main, ne laissant que quatre doigts de vuide en haut du coquemar; mettre sur ces feuilles le meilleur vin blanc qu'on pourra trouver, le laisser surnager de deux doigts sur les feuilles; ensuite mettre le couvercle et du papier

qui le ferme si bien, qu'il ne puisse prendre l'air en aucune façon, le tenir dans un lieu frais pendant huit ou neuf jours pour le faire macérer ou fermenter. Il est nécessaire de le visiter chaque jour pour y ajouter du vin, afin que les feuilles ne demeurent jamais découvertes, et ne se moisissent pas; après qu'il sera bien macéré, il faut mettre à la presse le vin et les feuilles. Quelques-uns le repassent plusieurs fois sur le marc pour en tirer toute la teinture; d'autres font bouillir un peu de vin blanc avec les feuilles avant de les mettre à la presse. Sur une livre de la liqueur, on peut mettre une livre et demie ou deux livres de sucre, et faire bien cuire le tout pour le conserver long-temps. On en a vu de trois années aussi bon que les premiers jours. Si on n'a point de vin blanc, on peut faire ce sirop comme les autres avec de l'eau toute pure.

Manière de faire la conserve de Cassis en roche.

Il faut, dans la saison que les feuilles de cassis ont le plus de vigueur, qui est dans les mois d'août et de septembre, en faire sécher à l'ombre une bonne quantité, de la manière que je l'ai déjà dit ci-devant; et pour faire la conserve, il ne faut en mettre en poudre que ce qu'on veut actuellement employer, parce que les feuilles entières conservent mieux l'esprit et la qualité que la poudre. Il faut ensuite faire cuire le sucre jusqu'à ce qu'étant froid, il durcisse en roche : pour lors il faut le tirer du feu, et étant encore bouillant, mettre sur une demi-livre de sucre un sixième, ou un peu plus, de poudre, et les bien mêler ensemble avec une spatule ou cuillère d'argent, jusqu'à ce qu'il soit presque froid; puis les

retirer, donnant à la conserve telle figure qu'on veut pour la garder dans un lieu sec; elle se conservera ainsi plusieurs années sans rien perdre de sa vertu.

Manière de faire le Cassis en Liqueur.

La liqueur du cassis est la plus facile à faire. Quand on a des grains ou fruits, on en remplit la moitié d'une bouteille. Si, par exemple, c'est une bouteille de table, on mettra dessus le fruit presque une demi-livre, ou au moins un quarteron de sucre concassé, et puis on la remplira de forte eau-de-vie, que l'on serrera dans une armoire pour la laisser infuser; si on veut l'exposer au soleil, cela la presse davantage, et de temps en temps on la remue. Quand on a retiré la liqueur, qui est d'un très-beau rouge foncé, et qu'on l'a mise dans une autre bouteille pour s'en servir, après avoir resté cinq ou six semaines sur les grains ou fruits, ou même moins, on remet dessus d'autre sucre et d'autre eau-de-vie comme la première fois. Si on en met dans de grandes bouteilles, il aura plus de force. On en peut faire telle provision qu'on voudra, à proportion du nombre de bouteilles qu'on pourra faire, selon la quantité des fruits que l'on aura.

Autre manière de faire le Ratafiat de Cassis, qui est le plus agréable, et qui échauffe moins.

Mettez dans une bouteille moitié fruit, et la remplissez d'eau-de-vie, et l'exposerez pendant six semaines.

Sur deux pintes de ratafiat, faites bouillir dans une pinte d'eau trois quarterons de sucre en con-

sistance de sirop, et le laisser réfroidir, et le bien mêler avec les deux premières pintes de ratafiat.

Tout ce que l'on peut dire du cassis, c'est qu'il est un excellent élixir de vie, qui entretient la santé, et qui fait que les personnes âgées paraissent plus jeunes qu'elles ne sont.

TRAITÉ DE L'EAU DE GOUDRON,

Contenant ses vertus et propriétés, et la manière de la faire et de la prendre, tirées d'un Livre nouvellement publié en langue Anglaise.

PRENEZ une pinte de goudron ou poix liquide, mettez-la dans un vase ou cruche, sur lequel on versera quatre pintes d'eau froide, puis bien remuer le tout ensemble avec une cuillère de bois ou un morceau de bois plat, pendant l'espace de trois ou quatre minutes; après quoi on laissera reposer ledit vase ou cruche, quarante-huit heures, afin que ladite eau de goudron ou de poix liquide, puisse avoir le temps de se reposer; et ensuite étant claire, vous la passerez dans un linge pour en ôter l'huile, avant de la verser dans des bouteilles propres pour s'en servir. Vous en prendrez un demi-septier le soir et le matin, à jeûn, et deux heures devant et après avoir mangé. Cette eau est bonne pendant la petite-vérole, soit comme préservative contre elle. Elle réussit contre toute espérance dans une lente et douloureuse altération des intestins, dans une toux consomptive, dans un ulcère dans les reins, dans une pleurésie et dans les érysipèles. Il n'y a rien de

meilleur pour l'estomac. Elle guérit les indigestions, et donne un bon appétit. Elle est un excellent remède dans un asthme. Elle est fort bonne contre la pierre et rétention d'urine, et d'un grand service dans l'hydropisie. Cette eau est un admirable fébrifuge, et un des plus sûrs et effectueux remèdes qu'on puisse prendre pour nétoyer et purifier le sang; elle est bonne à fortifier les nerfs, et un remède efficace dans les asthmes, douleurs néphrétiques, coliques et obstructions; bien loin de blesser les nerfs, comme les cordiaux communs font, elle est efficacement bonne et nécessaire dans les crampes, paralysies, faiblesses de nerfs: c'est une excellente tisane propre à tout âge et saison, et d'un singulier usage et bonté pour des personnes affligées de la goutte; elle est excellente dans les pleurésies, et bonne contre le flux de sang; elle ne contraint point à un régime de vivre; l'on peut étudier, s'exercer ou se reposer, passer son temps dehors ou dedans, et prendre de bonne nouriture, de telle façon et manière qu'on veut.

Autre procédé pour faire l'Eau de Goudron.

On met dans une cruche de grès, une livre ou deux de goudron de Norwège; on verse par-dessus environ seize pintes d'eau; on laisse infuser ce mélange pendant huit ou dix jours, ayant soin de l'agiter de temps en temps avec une spatule de bois. Alors on sépare l'eau de dessus le goudron, on la filtre au travers d'un papier gris, et on la conserve dans des bouteilles. Souvent on conserve cette eau sur son marc; mais elle se charge d'une trop grande quantité de principes, et acquiert une

couleur et une saveur trop fortes, qui la rendent trop désagréable à boire.

Le goudron est une matière résineuse, liquide, noire, d'une consistance à peu près semblable à celle de térébenthine; il contient beaucoup d'huile essentielle : une partie de cette huile se dissout dans l'eau, et lui communique son odeur et sa saveur. Pendant l'infusion du goudron, il se sépare une matière résineuse qui vient nager à la surface de l'eau, quelques personnes ont donné à cette matière résineuse le nom d'*huile de goudron*, et ont cru lui trouver de grandes vertus pour purifier le sang; mais on peut conjecturer qu'elle doit avoir à peu près les mêmes vertus que le goudron.

L'eau de goudron a eu sa vogue dans son temps, comme la plupart des remèdes nouveaux. Cette liqueur n'est pas, à beaucoup près, sans vertus : il paraît qu'on n'a cessé d'en faire usage que par rapport à sa mauvaise saveur.

L'eau de goudron a des qualités légèrement savoneuses, balsamiques; elle convient à la suite des gonorrhées; elle est bonne pour le scorbut; elle est antiputride, tonique; elle convient dans les maladies de la peau; on en prend une pinte par jour, en huit ou dix petits verres.

APPENDICE

APPENDICE
DES MALADIES
DES QUADRUPÈDES,
ET NOTAMMENT DES CHEVAUX.

Les chevaux sont d'une si grande utilité dans le commerce de la vie, qu'on ne sera pas sans doute fâché de trouver à la fin de ce recueil, des remèdes éprouvés dans leurs maladies les plus fréquentes : remèdes qui viennent de personnes qui, demeurant à la campagne, ont été à portée d'en multiplier les expériences. On peut même dire avec confianee que ces connaissances ne doivent pas être renvoyées aux seuls maréchaux, puisqu'il est constant que c'est renfermer l'art de guérir dans des bornes trop étroites, que de lui donner pour unique objet la guérison des hommes. Ainsi l'on compte qu'on ne trouvera pas hors d'œuvre les recettes suivantes, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes qui conviennent à d'autres quadrupèdes.

Remède sûr pour le Farcin.

Pilez assez de lierre terrestre, après y avoir ajouté une bonne poignée de sel, pour pouvoir en exprimer plein un verre, de suc; nétoyez les oreilles du cheval, versez dans chacune un demi-verre de ce suc, achevant de les remplir avec le marc du lierre; liez les oreilles au cheval, de sorte que la liqueur ne puisse pas se répandre, et enfermez-le en un lieu chaud; par exemple, dans

une étable à moutons, après l'avoir bien couvert, et l'y laissez vingt-quatre heures sans boire ni manger. Ce temps passé, il faut le saigner. Il faut le purger la veille de l'application du remède.

Autre, infaillible pour le même Mal.

Faites une saignée copieuse au cheval, donnez-lui le lendemain matin un breuvage composé d'une once et demie de bonne thériaque, et de pareille quantité d'aloës hépatique, dissoutes dans une pinte de vin blanc tiède. Si le farcin ne sèche pas au bout de neuf jours, il faut réitérer le même remède, et le cheval guérira sûrement.

Autre.

Ramassez à la Saint-Jean, de la racine de quinte-feuille; faites une ouverture à la peau, à quatre ou cinq doigts de l'oreille, et faites-y entrer une racine de cette plante, recousant la peau de peur qu'elle ne tombe; lavez la plaie tous les matins avec de l'eau fraîche. Entretenez ainsi la suppuration jusqu'à guérison.

Voyez encore la seconde partie, IV., n° 12.

Onguent pour l'Enclouure.

Prenez térébenthine de Venise, quatre onces, poix-résine six onces, gomme élemi deux onces, aristoloche longue en poudre, cinq onces, mastic en poudre une once, sang-dragon en larmes pulvérisé demi-once; faites fondre le tout ensemble, et le mettez en magdaléons, ou faites-en un emplâtre sec, qui se conserve trois ou quatre ans, en le gardant dans une peau grasse, ou une vessie de porc. Quand on veut s'en servir, on en fait fondre gros comme une fève, dans une cuillère

d'argent, frottée de suif de chandelle, afin que l'onguent ne s'y attache pas, et on le coule dans la blessure qui est au pied du cheval; et afin que ni l'eau, ni le sable n'y entrent, il faut mettre par-dessus du suif et de l'étoupe. Le cheval guérira, même en marchant.

Autre Remède.

Quand l'enclouure est nouvelle, il faut déferrer le cheval, et lui faire une chausse au pied, où l'on mettra des feuilles de queue de loup battues avec deux ou trois pincées de sel commun, et deux cuillerées de bon vinaigre blanc; il faut commencer par bien nétoyer la blessure. Il faut tenir l'écurie bien nette pendant la nuit, de sorte que le cheval n'ait pas le pied humide. Le lendemain le cheval sera en état de faire voyage.

Voyez encore dans la première partie le baume du Commandeur, pages 79; le baume toscan, 94; et dans la seconde, II, n° 12, VI, n° 3.

Pour faire venir en suppuration les coups de Hure.

Prenez onguent de *althea*, huile de lys, de chacun deux onces; *basilicum* une once; mêlez le tout exactement, frottez-en le cheval; présentez à l'endroit une pelle rouge, pour faire mieux pénétrer l'onguent, et le cheval guérira sûrement.

Remède infaillible pour les Courbes.

Prenez demi-once d'huile de pétrole, autant d'huile d'aspic, deux dragmes d'euphorbe, autant de cantharides; faites-en un onguent dont on en appliquera un peu sous la courbe, quatre fois par jour, après avoir rasé le poil de la grandeur d'un

écu. Vous connaîtrez que le cheval commencera à guérir, quand il se formera une croûte sur l'endroit du mal, et dès-lors le cheval commence à ne plus boîter. Il faut frotter cette croûte avec du beure salé, le plus vieux qu'on pourra trouver. Il ne faut point mener le cheval à l'eau pendant qu'on le traite.

Pour les coups de Pieds vieux ou nouveaux, et pour ôter le Feu, quand l'Ongle est enflé.

Faites un onguent avec quatre onces de poix-noire, deux onces de poix de Bourgogne, et huit onces de vieux oing; frottez le mal avec cet onguent le plus chaud qu'il se pourra, recommençant deux ou trois fois, et le lavant avec de la décoction de bonnes herbes. Saignez le cheval.

Pour ôter la poix, il faut ajouter aux bonnes herbes du vinaigre et du son.

Pour les Nerfs forcés, coups de Pieds de Chevaux, Enflure, Meurtrissure, ou Foulure d'Epaule.

Prenez demi-livre de cumin en poudre, une livre de bol en poudre, demi-livre de térébenthine commune, demi-livre de poix de Bourgogne, demi-livre d'onguent chaud, demi-livre de poix-noire, demi-livre de poix-résine, sang-dragon en poudre, huile d'aspic, de chacun demi-once; farine de froment et gros vin, autant qu'il sera nécessaire pour qu'il en résulte une manière de bouillie bien épaisse, avec laquelle on frottera le cheval avec une spatule de bois, mettant dessus une feuille de papier gris, afin que l'onguent tienne mieux.

Il n'est point d'enflure que ce remède ne dissipe.

Pour guérir les Chevaux Morveux.

Prenez trois poignées de la plante appelée en provençal *entreviguion*, en français *flamme* ou *flammelle de Jupiter*, en latin *flammula Jovis* ; pilez-la un peu, et la mettez dans un petit sac au nez du cheval. Il faut que le sac soit ajusté de façon que les herbes touchent au nez, et que leur vapeur ne puisse sortir du sac, ni donner sur les yeux, qu'il faut d'ailleurs bander, afin que quand le cheval s'agitera, il ne sache où se jeter. Il faut lui mettre deux licous, l'un qu'on attachera à un arbre, ou à quelque chose fixe, et l'autre qu'on tiendra à la main, pour l'empêcher de s'écarter à droite ou à gauche. Il faut aussi lui mettre deux longes aux pieds pour empêcher, autant qu'on le pourra, le cheval de se mouvoir.

On laisse le sac au nez du cheval trois quarts d'heure ou une heure ; il faut observer qu'avant de le mettre, on poudre l'herbe qu'il renferme avec une once de poudre appelée en provençal *poudre de Limbert*, en français *poudre d'excrément de Lézard*, en latin *stercus lacerti*.

Le lendemain on donne au cheval un breuvage fait avec la décoction de deux têtes de mouton, et une demi-once de thériaque ; et entre chaque écuellée ou corne, on lui fait avaler un, deux, ou même trois œufs bien poudrés de fleur de soufre.

On peut donner ces remèdes jusqu'à trois fois, si la première et la seconde ne guérissent pas, en laissant huit jours d'intervalle entre chaque ; c'est-à-dire, si la première et la seconde n'empêchent pas le cheval de jeter.

Il est bon cependant de commencer par ramolir les glandes, ce qui se fait de la manière suivante.

Faites une pâte avec de la mie de pain et du miel détrempés avec de l'eau chaude, et mettez ce cataplasme le plus chaud que faire se pourra pendant trois à quatre jours au matin à la gorge du cheval.

Il faut mettre le cheval au vert nuit et jour pendant l'usage de ces remèdes, et même après.

Voyez encore la seconde partie, VI, nº 3.

Pour ôter les taches ou taies qui viennent aux yeux des Chevaux, par coups ou autrement.

Prenez une suffisante quantité de feuilles de morelle, pilez-les, exprimez-en le suc, et laissez-le clarifier en laissant précipiter ses impuretés au fond du vaisseau; seringuez ce suc dans l'œil du cheval une fois le jour, jusqu'à guérison.

La morelle est une plante qui vient dans les haies et les masures; elle a la feuille d'un vert foncé, taillée à peu près en fleur de lys, pointue par le haut; sa fleur est d'un beau violet, dont le centre est occupé par une petite pointe jaune. Elle porte un fruit gros comme une groseille, qui de vert devient rouge. On donne cette description pour qu'on ne prenne pas en place de celle-là la morelle à fleurs blanches, ou à fleurs violettes blanches par-dessous.

Voyez aussi la première partie; pierre divine, page 109.

Pour la tache à l'œil des Chevaux, autrement dite Ongle.

Prenez un gros de vitriol blanc, un demi-septier d'eau de plantin, une once de savon d'Alicante blanc; battez le tout ensemble, et jetez-en très-souvent dans l'œil du cheval, après avoir remué la bouteille.

Pour la Vue grasse des Chevaux.

Faites fondre quatre onces de beure frais, et gros comme un œuf de suie prise dans un four et pulvérisée, et mettez cette composition dans l'œil du côté malade.

Pour le Mal des Chevaux, appelé Feu.

Saignez le cheval, et le tenez bridé pendant deux heures; ensuite vous lui ferez avaler une chopine d'eau de plantin, avec une chopine d'eau de chicorée, deux onces de sirop violat, une once de crystal minéral, le tout mêlé ensemble. Laissez-le bridé deux heures après avoir pris ce remède; retranchez-lui l'avoine, faites-le boire à l'eau blanche, et ne lui donnez à manger que du son ou de la farine mouillée, ou au plus un peu de foin.

Pour les Tranchées Rouges.

Prenez une dragme d'aunée, deux dragmes d'aristoloche ronde, une once de *philonium romanum*, ou de thériaque; trente grains d'*opium*; mettez-le tout dans une chopine de bon vin rouge que vous ferez tiédir; délayez bien toutes ces drogues; faites-les avaler au cheval, et couvrez-le bien. Le cheval reste endormi pendant deux ou trois heures, et il se réveille absolument soulagé.

Pour les Tranchées de toute espèce qui attaquent les Chevaux.

Prenez quatre charges de poudre à fusil, délayez-les dans une écuelle avec une chopine de vin blanc, ou rouge, au défaut du premier, et donnez ce breuvage au cheval, il sera guéri dans le moment.

Pour les Tranchées rouges et autres Fluxions, Fourbures, Pousse, et autres maladies des Chevaux et autres Animaux à quatre pieds.

Exprimez une assez grande quantité de gratteron pour en faire un breuvage ; faites-le prendre au cheval, et couvrez-le bien.

Un bon morceau de beure frais battu avec une grande quantité d'eau, est encore d'un prix inestimable dans les maladies des quadrupèdes.

Il y a plus, car l'usage de ces remèdes les fera engraisser à vue d'œil, s'ils sont maigres.

Pour un Cheval qui a le Flanc altéré.

Donnez d'abord au cheval quelques lavemens rafraîchissants ; retranchez-lui le foin, et même l'avoine, donnez-lui-en du moins très-peu. Le jour que vous voudrez le purger, mettez-le aux filets de grand matin ; et l'y laissez au moins quatre heures ; après quoi on lui donnera des pilules composées de la manière suivante. Il prendra le tiers de la dose ci-dessous.

Prenez trois gros d'aristoloche ronde, agaric, gentiane, de chacun trois gros ; myrrhe, coloquinte, de chacune un gros ; baies de laurier, et raclure d'ivoire, de chacune trois gros. Réduisez ces drogues en poudre subtile ; et après les avoir passées au tamis, faites des pilules avec le tiers de cette poudre incorporée dans trois quarterons de beure frais non lavé, et un quarteron de miel commun.

Quand le cheval aura pris ses pilules, il sera remis aux filets pour quatre heures. On le purgera trois fois de suite, en laissant deux ou trois jours d'intervalle entre chaque purgation.

On peut après cela donner au cheval de la fiente de chien la plus vieille qu'on pourra trouver, infusée dans une chopine de vin blanc.

Pour les Chevaux qui deviennent poussifs.

Prenez huit pintes d'eau, mettez-y plein une manne de fleurs de coquelicot, faites-les bouillir jusqu'à diminution de moitié : passez la liqueur par une serviette, ajoutez-y une livre de miel blanc, que vous ferez bouillir jusqu'à ce qu'il soit bien écumé ; prenez plein une écuelle de son, humectez-le d'une suffisante quantité de ce sirop, et faites prendre le tout au cheval. Une heure après on lui donnera à manger et à boire.

Pour le même Mal.

Prenez sinègre, genièvre, réglisse en poudre, de chacun demi-livre ; limaille d'acier ou de fer, fleur de soufre, de chacun demi-livre ; mêlez le tout exactement, et prenez-en une poignée, que vous mêlerez avec l'avoine du cheval, la passant à mesure qu'il mange. Continuez jusqu'à guérison.

Autre.

Mettez en poudre de la graine de lierre séchée au four, mêlez-la avec partie égale d'anis pilé, et mettez-en une cuillerée chaque fois que vous donnerez l'avoine au cheval.

Pour la Galle des Chevaux.

Prenez ellébor blanc, euphorbe, cantharides, ardoise parties égales ; pulvérisez le tout exactement, et passez-le par le tamis. Mêlez exactement une once de cette poudre dans un demi-septier d'huile de lin ; remuez le mélange de temps en

temps pendant vingt-quatre heures; bouchonnez le cheval le plus exactement qu'il sera possible, et appliquez sur les boutons un peu de ce mélange avec un peu de linge envelopé autour d'un bâton, évitant avec soin de le laisser couler, parce qu'il gâte le poil.

Pour les mauvais Pieds des Chevaux.

Prenez de la lie d'huile d'olives, autant de terque vif; faites-y fondre une chandelle, et remuez la matière jusqu'à ce qu'elle forme un onguent, dont on graissera les pieds des chevaux jusqu'à guérison.

Pour faire délivrer une Cavale ou Vache.

Prenez une once de coloquinte passée au tamis, deux onces de séné en poudre; mettez le tout dans une chopine de vin ou de poiré, que vous ferez prendre à la vache ou cavale.

Pour toutes les Maladies des Chevaux.

Prenez *assa fœtida*, bol fin, baies de laurier, anis vert, cumin, de chacun quatre onces; pulvérisez le tout séparément; et après avoir mêlé les poudres, prenez-en une demi-once dont vous ferez une pilule avec du beure frais. On la fera prendre le matin au cheval, qui aura passé une partie de la nuit sans manger. Il faut lui donner après la pilule un morceau de mie de pain, et le laisser trois heures sans manger, l'attachant au râtelier avec la longe. Le lendemain on peut s'en servir.

Quelque maladie que ce puisse être sera guérie par ce remède. Il ne faut en donner que trois prises de suite; et si le cas y échet, recommencez tous les quinze jours.

Pour les Plaies et Blessures des Chevaux.

Faites un emplâtre avec une poignée de morelle, et autant de menthe incorporées avec la térébenthine, et mettez-le sur la plaie. *Voyez* aussi première partie, boule de mars, pages 97; eau souveraine, 110.

Pour un Cheval désespéré.

Prenez sucre candi, canelle, de chacun une once, clous de girofle, cassonade, de chacun deux onces, safran trois gros; faites bouillir le tout dans une pinte de vin blanc, et donnez-le au cheval avec la corne.

Pour les Chevaux fourbus.

Conduisez le cheval au bord de l'eau, et le saignez des deux côtés du cou. Faites monter quelqu'un dessus qui fasse entrer le cheval dans l'eau jusqu'au ventre. Faites la saignée de la grandeur ordinaire. Remenez le cheval à l'écurie, couvrez-le d'un drap de lit trempé dans le vinaigre, et par-dessus une couverture en double, le tout bien lié. Fermez toutes les fenêtres, ne lui laissant rien à manger pendant deux heures. Otez les couvertures; donnez-lui de l'avoine; montez dessus ou mettez-le au carosse : il ira mieux que s'il n'avait pas été malade.

Pour le Gras-fondu.

Egorgez un mouton, et faites-en boire au cheval le sang tout fumant. Pendant qu'il boit, mettez sur lui la peau toute chaude, et tenez-le chaudement avec des couvertures.

Pour les Maux inconnus des Chevaux et des Vaches.

Prenez des racines d'herbes décrûes, mettez-en au poitrail près le cœur, piquant des deux côtés avec une alène. Cela fait enfler la partie et attire le venin. Au bout de vingt-quatre heures, faites une incision pour faire évacuation.

Maladies du Garot.

Chevaux égarotés. *Voyez* première partie, baume toscan, pages 94; enflure du garot, 95; eau souveraine, 110; garot coupé, *ibid.*

Atteintes.

Voyez première partie, eau souveraine, pages 110; seconde partie, II, n° 12; VI, n° 3.

Javarts.

Voyez seconde partie, II, n° 12; VI, n° 3.

Remède sûr pour les Bestiaux qui ont mal sous la langue.

Ratissez la langue avec une pièce ou cuillère d'argent, nétoyez-la ensuite avec un morceau d'écarlate, puis lavez la plaie avec du vinaigre dans lequel on aura mis du poivre, du sel et du poireau concassés. Il faut laver la langue plusieurs fois le jour, et ne pas attendre long-temps, sans quoi elle tomberait en pourriture.

Pour les Bestiaux qui ont mal à la Poitrine.

Aussi-tôt qu'on s'apperçoit que l'animal est dégoûté, il faut sans différer lui faire prendre une demi-once d'aloës succotrin, deux gros de

foie d'antimoine, et deux onces de fleur de soufre, le tout mêlé avec du vin ou du lait.

On remarquera que cette dose qui convient aux bœufs les plus forts, doit être diminuée à proportion de la faiblesse de ceux à qui on voudra donner du secours.

On observera encore qu'il faut laver l'auge où mange l'animal malade avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir toutes sortes d'herbes odoriférentes et un peu d'encens.

Pour la Rage des Quadrupèdes.

Prenez de la racine d'églantier mondée de sa première peau, râpez-la, prenez plein la main de cette râpure, que vous mêlerez avec une chopine d'huile de noix, et vous ferez prendre le tout à l'animal, à jeûn, après douze ou quinze heures d'infusion froide, lui tenant la tête haute, afin qu'il ne rende pas ce qu'il a pris. Il ne doit manger que deux heures après, et le lendemain on le baignera, et on le fera manger.

Si c'est un chien qui ait été mordu, on le laissera reposer un jour, puis on le fera coucher sans souper; le lendemain matin on lui présentera l'écuelle où sera ladite drogue; s'il la mange de lui-même, à la bonne heure, autrement, il faudra la lui faire manger de force. On le mettra au chenil, et on le laissera quatre heures sans manger, après quoi on lui donnera du pain à l'ordinaire. Le lendemain on le mettra le long d'une eau profonde, où on le jetera, et on le fera nager à plusieurs reprises, c'est-à-dire, au moins trois fois, et trois jours de suite. Alors il n'y aura plus rien à craindre. Il ne faut lui donner le remède qu'une fois.

Remède excellent et spécifique pour les Tranchées rouges des Chevaux.

Faites avaler au cheval un bon verre du suc de la plante nommée *gratteron*, dont nous avons parlé à la page 27 de ce traité. Couvrez-le bien, tenez-le chaudement, et le laissez suer, il guérira sûrement. Ce remède est éprouvé. On peut recommencer, si le premier verre ne guérit pas parfaitement.

Maladie appelée Tic.

Le cheval appuie les dents supérieures sur les bords ou au fond de la mangeoire, ou sur la longe du licol, ou sur les bords du râtelier; mange peu et lentement. Le plus assuré est de le faire manger où il n'y a point de crèche, mais un simple râtelier, et lui donner l'avoine dans un havresac. Il y a des chevaux si attachés à ce caprice, qu'ils tiquent sur le fer et sur le cuivre.

Maladie appelée Dégoût.

Cette maladie vient par la dépravation des humeurs, ou pour avoir mangé des substances d'une saveur désagréable, ou pour avoir trop été poussé au travail; le cheval est dégoûté non seulement quand il ne mange point, mais quand il mange beaucoup moins ou plus mollement qu'à l'ordinaire; que sa langue est blanche, ses excrémens différents de l'état de santé, que tantôt il est altéré et tantôt il rejette les boissons.

On donne une infinité de remèdes pour cette maladie; mais l'observation, l'expérience et les médecins que j'ai consultés, m'ont prouvé que la

diète est le plus grand remède avec un exercice modéré, et que cette méthode est préférable à tous les médicamens.

Maladie appelée Toux-sèche.

L'animal tousse sans rendre aucune matière par les naseaux.

L'eau blanche tiède et miellée, l'infusion de racines de réglisse avec du miel, une petite quantité de fleur de soufre incorporée avec beaucoup de miel, les lavemens mucilagineux, la saignée s'il y a pléthore, la paille pour nouriture, les vapeurs d'eau chaude, sont les remèdes indiqués.

Si la toux est fréquente et forte, il y a à craindre une inflammation de poitrine : saignez à la jugulaire deux ou trois fois en quarante-huit heures; les boissons mucilagineuses, les vapeurs aqueuses et les lavemens adoucissants, sont pour lors d'un grand secours.

Maladie appelée Mal de Tête.

Lorsque le cheval est attaqué de cette maladie, il tient la tête baissée, il a l'œil enflammé et le front chaud.

Prenez de la sauge et de la marjôlaine, de chacun une bonne poignée, une once de gayac et demi-once *d'assa fœtida;* faites infuser le tout huit ou dix heures, et donnez-lui le matin, dans du vin, et tenez-le bridé trois heures avant et trois heures après.

Donnez-lui tous les soirs un lavement avec une poignée de mauve, guimauve, pariétaire et violette bouillie dans deux pintes d'eau, que vous ferez réduire à trois chopines; ajoutez trois

onces de séné : coulez le tout, ensuite mêlez-y une demi-livre de vin émétique, et trois onces d'hière et de coloquinte.

Maladie appelée Vertige.

Cette maladie ôte tellement l'usage des sens à l'animal, qu'il est presque sans connaissance : ce mal le fait chanceler et tomber, et même se donner de la tête contre les murs.

Il faut saigner l'animal des flancs et du plat des cuisses, ensuite lui donner un lavement avec deux pintes de vin émétique et un quarteron d'onguent *populeum*; laissez-le reposer quelque temps, et donnez-lui un autre lavement avec cinq chopines de vin, deux onces de scories en poudre fine; faites bouillir le tout cinq ou six gros bouillons; ajoutez-y un quarteron d'onguent rosat; donnez-lui tiède, et réitérez.

Il faut avoir soin de lui frotter les jambes avec des bouchons mêlés d'eau tiède, et ne lui donner pour aliment que du son et du pain de froment ; et pour boisson, de l'eau blanche, et promenez-le de temps en temps.

Réitérez 5 ou 6 fois la saignée aux flancs et au plat des cuisses dans l'espace de 24 heures ; environnez toutes les parties postérieures de larges vésicatoires faites avec les scarabées ; donnez-lui toutes les 4 heures un lavement composé d'une infusion de séné saturé de nitre ; appliquez sur la tête des étoupes imbibées d'eau-de-vie et de vinaigre ; faites boire au malade quantité de boisson blanche tenant en solution plus ou moins de nitre ou de crême de tartre ; ne donnez aucune espèce de nouriture jusqu'au 5e jour : si vous ne pouvez saigner l'animal, coupez-lui la queue, et

laissez évacuer le sang jusqu'à ce qu'il paraisse extrêmement affaibli.

Maladie appelée Flux d'urine.

Cette maladie est toute contraire à la rétention d'urine, et n'est pas moins dangereuse.

Lorsque l'animal est échauffé, que les urines sont fétides et colorées, saignez à la veine jugulaire, de l'eau blanche pour boisson et du son mouillé pour nouriture; donnez plusieurs lavemens composés d'une infusion de fleurs de mauve; bouchonnez légèrement; exposez tout le corps à la vapeur de l'eau chaude. Si les vaisseaux continuent d'être distendus, la bouche et les tégumens d'être échauffés, réitérez la saignée et continuez le même régime.

Si le flux d'urine n'est accompagné ni de chaleur, ni d'inquiétude, ni de pléthore, ne saignez pas; bouchonnez fortement; donnez de la suie de cheminée avec de la racine d'angélique; faites boire de l'eau blanchie avec de la farine d'orge ou de riz; donnez-en des lavemens; couvrez le malade; exposez-le à la vapeur de l'eau chaude, et ne présentez que de la paille pour nouriture.

Maladie appelée Rétention d'urine.

L'animal fait ses efforts pour uriner et s'agite; et en portant la main par le *rectum* sur la vessie, on sent qu'elle est pleine et distendue; il ne faut point la presser.

Saignez une ou deux fois; donnez des breuvages et des lavemens émollients, et remuez souvent sa litière sous le ventre.

Maladie appelée Pissement de sang.

Faites dissoudre une poignée d'amidon blanc

dans de l'eau de puits; délayez-la si bien, que vous puissiez la faire avaler sans peine et sans dégoût; ensuite donnez à manger à l'animal, à sec sans boire, et l'urine de sang cesse en vingt-quatre heures.

Maladie appelée Diarrhée.

Si cette maladie durait plus de trois jours, il ne faut pas la négliger.

Nourissez le cheval de bon foin; faites-lui boire de l'eau blanchie avec de la farine de froment, et de poudre de grains de raisins brûlés.

Maladie appelée Démangeaison de la Queue.

Faites macérer des feuilles de tabac dans l'esprit-de-vin, et lavez la queue du cheval avec cette liqueur.

Manière d'engraisser un Cheval.

Après l'avoir fait saigner, mettez dans un seau d'eau huit livres de farine d'orge moulue grossièrement et non blutée : quand tout le gros aura coulé au fond du seau, versez-en l'eau dans un autre seau pour servir de boisson au cheval; ensuite donnez-lui la farine qui est au fond du seau, et cela trois fois, le matin, à midi et le soir. Donnez-lui du repos, du bon foin; en vingt jours il engraissera notablement. Quand vous lui ferez quitter ce régime, purgez-le avec une once et demie d'aloës très-fin, autant d'agaric, et une once d'iris de Florence, pulvérisé dans une pinte de lait bien frais; ou bien donnez-lui deux fois par jour une livre d'aillets dont on nourit les pigeons, cuits dans l'eau, avant de le mener boire, il engraissera bientôt.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
Traitées dans cet Ouvrage ;

Contenant les maladies des Hommes et des Quadrupèdes, principalement des Chevaux.

Sous chaque maladie, les remèdes propres à chacune sont annoncés.

A

B

C

D

F

G

H

I

M

N

O

P

Q

R

S

V

Y

Fin de la table des matières.

NOTICE

SUR LE

SIROP DU CHOLÉRA.

RECETTE INFAILLIBLE CONTRE LE CHOLÉRA.

Dans un litre d'esprit de genièvre pur (genièvre en grain) on fait infuser une demi-once de chacune des quatre racines suivantes :

1° *Calamus odorant* (Roseau odorant) ;
2° *Anula campana* (Aunée des champs) ;
3° *Gentiana lutéa* (Gentiane jaune) ;
4° *Angelica archangelica* (Angélique officinale).

Ces racines étant réduites en petits morceaux doivent être infusées pendant trois jours pleins dans la quantité de genièvre sus-nommée et dans un litre de verre bien bouché, la liqueur est ensuite soutirée et mise dans un autre flacon qu'on a soin de fermer hermétiquement, de coucher

et de placer dans un lieu sec, ainsi elle peut se conserver plusieurs années.

On peut employer les mêmes racines à une seconde infusion, à l'effet d'obtenir une liqueur qui n'est plus anti-cholérique comme l'autre, mais qui est un très bon digestif.

APPLICATION.

1° Il est évident qu'il est avantageux de prendre le remède aussitôt que la maladie se déclare par des crampes, ou des coliques accompagnées du dévoiement et de nausées. On peut même le prendre comme préservatif, si l'on se sentait prédisposé au choléra, et nous ajoutons en passant qu'il est également efficace contre la bile noire et les coliques. Son composé étant très simple et très innocent, on ne doit pas craindre qu'il occasionne aucune indisposition.

2° La quantité à prendre est d'un verre à liqueur ordinaire pour une grande personne. Les enfants de 12 à 16 ans n'en doivent user que les deux tiers, et l'on doit en donner moins en proportion des âges inférieurs. Toutefois, on peut augmenter et doubler la dose, si on la donne quand le mal a fait beaucoup de progrès.

3° Les coliques et les crampes cessent ordinairement par l'absorption de ce remède en moins d'une heure. Si un mieux visible n'est pas opéré en moins d'une demi-heure, on conseille néanmoins de donner encore au malade une demi-portion. Que l'on ne s'effraie pas si les selles et les dévoiements continuent pendant quelque temps, car il est nécessaire que le corps rejette les matières décomposées avant l'incorporation du remède.

4° Mais comme ces évacuations anormales produisent sur les sujets atteints un froid excessif, on fait bouillir 7 ou 8 feuilles moyennes de sauge, dans une pinte d'eau pendant quelques minutes, et une demi-heure après avoir fait prendre le premier remède, on leur donne ce thé de sauge tiède en cinq ou six fois de demi-heure en demi-heure; si le malade sent une vive altération, on peut lui donner de l'eau d'orge à discrétion.

5° Aussi longtemps que durent les coliques et les crampes, on a soin d'envelopper le malade depuis les épaules jusqu'aux hanches d'une étoffe de laine que l'on a trempée dans l'eau bouillante et tordue préalablement; on applique cette laine aussi chaude que possible, et si elle devient froide avant l'extinction des symptômes, on renouvelle le bain de l'étoffe de laine et l'application. (Ces précautions ne sont employées que comme accessoires, le remède étant intrinsèque à l'application susdite).

6° Lorsque le remède a bien opéré et que les douleurs ont disparu, on peut pour ne pas trop affaiblir le patient lui faire prendre de deux heures en deux heures, par petit verre, la boisson obtenue par le mélange d'une pinte d'eau dans une pinte de vin de Bordeaux, dans lequel on fait fondre 125 grammes de sucre blanc; ordinairement on peut donner cette boisson immédiatement après le thé de sauge.

7° Les vomissements ayant entièrement cessé, et le malade sentant le besoin de manger, on commence par lui faire prendre une panade composée d'eau, d'un peu de pain blanc, d'un jaune d'œuf, de sucre blanc. Pendant la convalescence on conseille le bouillon avec un œuf ou deux

par jour, et la boisson d'eau rougie avec du sucre, comme ci-dessus au n° 6.

OBSERVATIONS.

1° Beaucoup de personnes, en prenant ce remède au commencement du mal, sont guéries le lendemain et vont vaquer à leurs occupations ; on ne peut trop recommander la prudence, surtout en ce qui concerne la nourriture, on doit pendant quelque temps s'abstenir de liqueurs alcoliques et de boissons fermentées. 2° Les ingrédients de cette recette se vendent à très bas prix chez tous les pharmaciens, on doit prendre soin que l'*Anula*, soit bien l'*Auula campana*. 3° Si l'on remarque chez les personnes atteintes du fléau, que les vers se trouvent dans leurs selles mêlées aux matières fécales, on leur fait prendre après le fort de la maladie, et le remède ayant réussi, le vermifuge suivant, par cuillerée et toutes les heures, une demi-once de sucre blanc, fondu dans un gobelet d'eau bouillante et mélangé avec tout le jus d'un citron. Ce vermifuge très doux, ne peut nuire, même aux enfants.

Senlis, imprimerie et lithographie de REGNIER.

